Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque nationale de France (BnF)

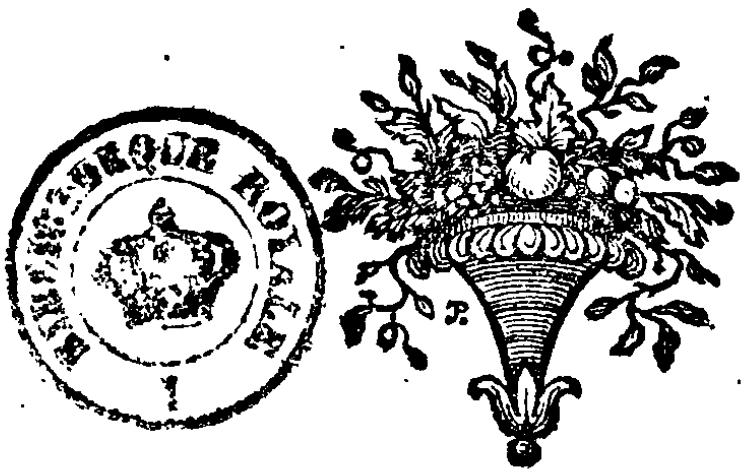
LES
MILLE & UNE NUIT.
CONTES ARABES.

Traduits en François

Par Mr GALLAND.

NOUVELLE EDITION CORRIGE'E.

TOME V.



A PARIS,

PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

M. DCC. XXVI.

Avec Privilege du Roy.

Y2 8937

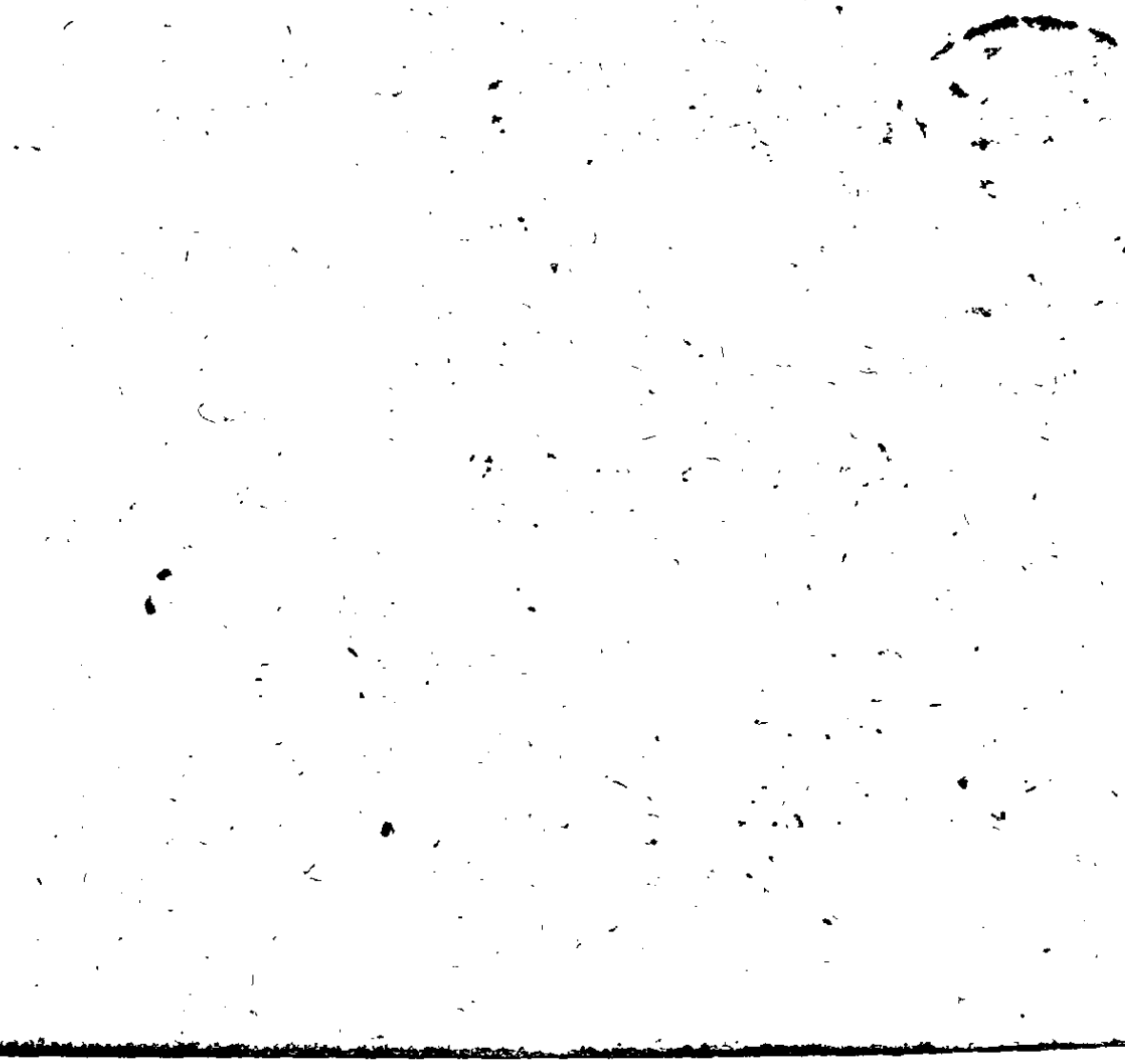


TABLE.

LE Dormeur éveillé, Page 3

Hiſtoire d'Aladdin, ou la Lampe merveilleuſe, p. 198

Les Avantures du Caliſe Haroun Alraſchid, p. 466

Hiſtoire de l'Aveugle Baba-Abdalla, p. 476

Hiſtoire de Sidi Nouman, p. 503

Hiſtoire de Cogia Haſſan Alhabbal, p. 534

Fin de la Table du V. Tome des Mille & une Nuit.

LES

LES MILLE & UNE NUIT.

CONTES ARABES.

LA Sultane Scheherazade venoit de raconter l'hiſtoire de Ganem, avec tant d'agrément, que le Sultan des Indes, ſon époux, ne put s'empêcher de lui témoigner qu'il l'avoit entenduë avec un très-grand plaiſir. SIRE, lui dit la Sultane, je ne doute pas que votre Majeſté n'ait eu bien de la ſatisfaction d'avoir vû le Calife Haroun Alraſchid, changer de ſentiment en faveur de Ganem, de ſa mere & de ſa ſœur, & de Force des cœurs; & je crois qu'elle doit avoir été touchée ſenſiblement, des diſgraces des uns, & des mauvais traitemens faits aux autres. Mais je ſuis

perſuadée que ſi votre Majeſté vouloit bien entendre l'hiſtoire du *Dormeur éveillé*; au lieu de tous ces mouvemens d'indignation & de compaſſion que celle de Ganem doit avoir excitez dans ſon cœur & dont il eſt encore ému, celle-ci au contraire, ne lui inſpireroit que de la joie & du plaiſir.

Au ſeul titre de l'Hiſtoire dont la Sultane venoit de lui parler, le Sultan, qui s'en promettoit des avantures toutes nouvelles & toutes réjoüiſſantes, eut bien voulu en entendre le récit dès le même jour; mais il étoit tems qu'il ſe levât; c'eſt pourquoi il remit au lendemain, à entendre la Sultane Scheherazade, à qui cette Hiſtoire ſervit à ſe faire prolonger la vie encore pluſieurs nuits & pluſieurs jours. Ainſi, le jour ſuivant, après que Dinarzade l'eut éveillée, elle commença à la lui raconter en cette maniere:

LE DORMEUR E'VEILLE'.

HISTOIRE.

SOus le regne du Calife Haroun Alraſchid, il y avoit à Bagdad un Marchand fort riche, dont la femme étoit déja vieille. Ils avoient un fils unique nommé Abou Haſſan, âgé d'environ trente ans, qui avoit été élevé dans une grande retenuë de toutes choſes.

Le Marchand mourut, & Abou Haſſan qui ſe vit ſeul heritier, ſe mit en poſſeſſion des grandes richeſſes que ſon pere avoit amaſſées pendant ſa vie, avec beaucoup d'épargne & avec un grand attachement à ſon négoce. Le fils qui avoit des veuës & des inclinations differentes de celles de ſon pere, en uſa auſſi tout autrement. Comme ſon pere ne lui avoit donné d'argent pendant ſa jeuneſſe, que ce qui ſuffiſoit préciſement pour ſon entretien ; & qu'il avoit

toûjours porté envie aux jeunes gens de ſon âge, qui n'en manquoient pas, & qui ne ſe refuſoient aucuns des plaiſirs auſquels la jeuneſſe ne s'abandonne que trop aiſément, il réſolut de ſe ſignaler à ſon tour en faiſant des dépenſes proportionnées aux grands biens dont la fortune venoit de le favoriſer. Pour cet effet, il partagea ſon bien en deux parts : l'une fut employée en acquiſition de Terres à la campagne & de maiſons dans la Ville, dont il ſe fit un revenu ſuffiſant pour vivre à ſon aiſe, avec promeſſe de ne point toucher aux ſommes qui en reviendroient, mais de les amaſſer à meſure qu'il les recevroit. L'autre moitié qui conſiſtoit en une ſomme conſiderable en argent comptant, fut deſtinée à reparer tout le tems qu'il croyoit avoir perdu ſous la dure contrainte, où ſon pere l'avoit retenu juſqu'à ſa mort. Mais il ſe fit une Loi indiſpenſable, qu'il ſe promit à lui-même de garder inviolablement, de ne rien dépenſer au delà de cette ſomme, dans le déréglement de vie qu'il s'étoit propoſé.

Dans ce deſſein, Abou Haſſan ſe fit en peu de jours une ſocieté de gens à peu près de ſon âge, & de ſa condition, & il ne ſongea plus qu'à leur faire paſſer le tems très-agreablement. Pour cet effet il ne ſe contenta pas de les bien regaler les jours & les nuits, & de leur faire des feſtins ſplendides, où les mets les plus délicats, & les vins les plus exquis étoient ſervis en abondance ; il y joignit encore la Muſique en y appellant les meilleures voix de l'un & de l'autre ſexe. La jeune bande de ſon côté le verre à la main, meſloit quelquefois ſes chanſons à celles des Muſiciens, & tous enſemble ils ſembloient s'accorder avec tous les inſtrumens de Muſique, dont ils étoient accompagnez. Ces feſtes étoient ordinairement terminées par des Bals, où les meilleurs Danſeurs & Baladins de l'un & de l'autre ſexe de la ville de Bagdad, étoient appellez. Tous ces divertiſſemens renouvellez chaque jour, par des plaiſirs nouveaux, jetterent Abou Haſſan dans des dépenſes ſi prodigieuſes, qu'il ne pût

continuer une si grande profusion au delà d'une année La grosse somme qu'il avoit consacrée à cette prodigalité, & l'année finirent ensemble. Dès qu'il eut cessé de tenir table, ses amis disparurent : il ne les rencontroit pas même en quelque endroit qu'il allât. En effet, ils le fuyoient dès qu'ils l'appercevoient ; & si par hazard, il en joignoit quelqu'un, & qu'il voulût l'arrêter, il s'excusoit sur differens prétextes.

Abou Hassan fut plus sensible à la conduite étrange de ses amis, qui l'abandonnoient avec tant d'indignité & d'ingratitude, après toutes les demonstrations & les protestations d'amitié qu'ils lui avoient faites, & d'avoir pour lui un attachement inviolable, qu'à tout l'argent qu'il avoit dépensé avec eux si mal à propos. Triste, rêveur, la tête baissée & avec un visage sur lequel un morne chagrin étoit dépeint, il entra dans l'appartement de sa mere, & il s'assit sur le bout du Sofa assez éloigné d'elle.

Qu'avez-vous donc, mon fils, lui demanda sa mere en le voyant en cet état ? Pourquoi êtes-vous si changé,

ſi abbattu & ſi different de vous-même ? Quand vous auriez perdu tout ce que vous avez au monde, vous ne ſeriez pas fait autrement. Je ſçai la dépenſe effroïable que vous avez faite ; & depuis que vous vous y êtes abandonné, je veux croire qu'il ne vous reſte pas grand argent. Vous étiez maître de votre bien, & ſi je ne me ſuis point oppoſée à votre conduite déreglée, c'eſt que je ſçavois la ſage précaution que vous aviez priſe de conſerver la moitié de votre bien. Après cela, je ne vois pas ce qui peut vous avoir plongé dans cette profonde mélancolie.

Abou Haſſan fondit en larmes à ces paroles, & au milieu de ſes pleurs & de ſes ſoûpirs : Ma mere, s'écria-t-il ; je connois enfin, par une experience bien douloureuſe, combien la pauvreté eſt inſuportable. Oui, je ſens vivement, que comme le coucher du Soleil nous prive de la ſplendeur de cet aſtre ; de même la pauvreté nous ôte toute ſorte de joïe. C'eſt elle qui fait oublier entierement toutes les loüanges qu'on nous donnoit & tout le bien que l'on di-

ſoit de nous, avant d'y être tombez : elle nous réduit à ne marcher qu'en prenant des meſures pour ne pas être remarquez, & à paſſer ſes nuits en verſant des larmes de ſang. En un mot, celui qui eſt pauvre n'eſt plus regardé, même par ſes parens & par ſes amis, que comme un étranger. Vous ſçavez, ma mere, pourſuivit-il ; de quelle maniere j'en ai uſé avec mes amis depuis un an. Je leur ai fait toute la bonne chere que j'ai pû imaginer, juſqu'à m'épuiſer ; & aujourd'hui, que je n'ai plus de quoi la continuer, je m'apperçois qu'ils m'ont tous abandonné. Quand je dis que je n'ai plus de quoi continuer à leur faire bonne chere, j'entends parler de l'argent que j'avois mis à part pour l'employer à l'uſage que j'en ai fait. Pour ce qui eſt de mon revenu, je rends graces à Dieu, de m'avoir inſpiré de le réſerver, ſous la condition & ſous le ſerment que j'ai fait de n'y pas toucher pour le diſſiper ſi follement. Je l'obſerverai ce ſerment, & je ſçai le bon uſage que je ferai de ce qui me reſte ſi heureuſement.

Mais auparavant, je veux éprouver juſqu'à quel point mes amis, s'ils méritent d'être appellez de ce nom, pouſſeront leur ingratitude. Je veux les voir tous l'un après l'autre ; & quand je leur aurai repréſenté les efforts que j'ai fait pour l'amour d'eux, je les ſolliciterai de me faire entr'eux, une ſomme qui ſerve en quelque façon, à me relever de l'état malheureux, où je me ſuis réduit pour leur faire plaiſir. Mais je ne veux faire ces démarches, comme je vous ai déja dit, que pour voir ſi je trouverai en eux quelque ſentiment de reconnoiſſance.

Mon fils, reprit la mere d'Abou Haſſan, je ne prétends pas vous diſſuader d'executer votre deſſein ; mais je puis vous dire par avance, que votre eſperance eſt mal fondée. Croyez-moi, quoi que vous puiſſiez faire, il eſt inutile que vous en veniez à cette épreuve : vous ne trouverez de ſecours qu'en ce que vous vous êtes reſervé pardevers vous. Je vois bien que vous ne connoiſſiez pas encore ces amis, qu'on appelle vulgai-

rement de ce nom, parmi les gens de votre ſorte ; mais vous allez les connoître. Dieu veüille que ce ſoit de la maniere que je le ſouhaite, c'eſt-à-dire, pour votre bien. Ma mere, repartit Abou Haſſan, je ſuis bien perſuadé de la verité de ce que vous me dites : je ſerai plus certain d'un fait, qui me regarde de ſi près, quand je me ſerai éclairci par moi-même, de leur lâcheté & de leur inſenſibilité.

Abou Haſſan partit à l'heure même, & il prit ſi bien ſon tems qu'il trouva tous ſes amis chez eux. Il leur repréſenta le grand beſoin où il étoit, & il les pria de lui ouvrir leur bourſe, pour le ſecourir efficacement. Il promit même de s'engager envers chacun d'eux en particulier, de leur rendre les ſommes qu'ils lui auroient prêtées, dès que ſes affaires ſeroient rétablies, ſans neanmoins leur faire connoître que c'étoit en grande partie à leur conſideration qu'il s'étoit ſi fort incommodé, afin de les piquer davantage de generoſité. Il n'oublia pas de les leurrer auſſi de l'eſperan-

ce de recommencer un jour avec eux la bonne chere qu'il leur avoit déja faite.

Aucun de ces amis de bouteilles, ne fut touché des vives couleurs, dont l'affligé Abou Haſſan ſe ſervit pour tâcher de les perſuader. Il eut même la mortification de voir que pluſieurs lui dirent nettement qu'ils ne le connoiſſoient pas, & qu'ils ne ſe ſouvenoient pas même de l'avoir veu. Il revint chez lui le cœur penetre de douleur & d'indignation. Ah ma mere ! s'écria-t'il, en rentrant dans ſon appartement ; vous me l'aviez bien dit : Au lieu d'amis, je n'ai trouvé que des perfides, des ingrats, & des méchants, indignes de mon amitié. C'en eſt fait, je renonce à la leur, & je vous promets de ne les revoir jamais.

Abou Haſſan demeura ferme dans la réſolution de tenir ſa parole. Pour cet effet, il prit les précautions les plus convenables pour en éviter les occaſions. Et afin de ne plus tomber dans le même inconvenient, il promit avec ſerment de ne donner à

manger de ſa vie à aucun homme de Bagdad. Enſuite, il tira le coffre fort, où étoit l'argent de ſon revenu, du lieu où il l'avoit mis en reſerve, & il le mit à la place de celui qu'il venoit de vuider. Il réſolut de n'en tirer pour ſa dépenſe de chaque jour qu'une ſomme reglée & ſuffiſante, pour régaler honnêtement, une ſeule perſonne avec lui à ſouper. Il fit encore ſerment, que cette perſonne ne ſeroit pas de Bagdad, mais un étranger qui y ſeroit arrivé le même jour, & qu'il le renvoyeroit le lendemain matin, après lui avoir donné le couvert une nuit ſeulement.

Selon ce projet, Abou Haſſan avoit ſoin lui-même, chaque matin de faire la proviſion néceſſaire pour ce régal, & vers la fin du jour il alloit s'aſſeoir au bout du Pont de Bagdad; & dès qu'il voyoit un étranger de quelque état, ou condition qu'il fût, il l'abordoit civilement & l'invitoit de même, à lui faire l'honneur de venir ſouper & loger chez lui pour la premiere nuit de ſon arrivée; & après l'avoir informé de la loi qu'il

s'étoit faite, & de la condition qu'il avoit miſe à ſon honnêteté, il l'emmenoit en ſon logis.

Le repas dont Abou Haſſan régaloit ſon hôte n'étoit pas ſomptueux; mais il y avoit ſuffiſamment de quoi ſe contenter. Le bon vin ſur-tout n'y manquoit pas. On faiſoit durer le repas juſques bien avant dans la nuit: & au lieu d'entretenir ſon Hôte d'affaires d'Etat, de famille ou de négoce, comme il arrive fort ſouvent; il affectoit au contraire de ne parler que de choſes indifferentes, agreables & réjoüiſſantes. Il étoit naturellement plaiſant, de belle humeur & fort divertiſſant; & ſur quelque ſujet que ce fût, il ſçavoit donner un tour à ſon diſcours capable d'inſpirer la joie aux plus melancoliques.

En renvoyant ſon hôte le lendemain matin: En quelque lieu que vous puiſſiez aller, lui diſoit Abou Haſſan; Dieu vous préſerve de tout ſujet de chagrin. Quand je vous invitai hier à venir prendre un repas chez moi, je vous informai de la loi que je me ſuis impoſée. Ainſi ne trouvez

pas mauvais, si je vous dis que nous ne boirons plus ensemble, & même que nous ne nous verrons plus, ni chez moi ni ailleurs : j'ai mes raisons pour en user ainsi. Dieu vous nduise.

Abou Hassan étoit exact dans l'observation de cette regle : il ne regardoit plus les étrangers qu'il avoit une fois reçus chez lui, & il ne leur parloit plus. Quand il les rencontroit dans les ruës, dans les places, ou dans les assemblées publiques, il faisoit semblant de ne les pas voir : Il se détournoit même, pour éviter qu'ils ne vinssent l'aborder ; enfin il n'avoit plus aucun commerce avec eux. Il y avoit du tems qu'il se gouvernoit de la sorte, lorsqu'un peu avant le coucher du Soleil, comme il étoit assis à son ordinaire au bout du Pont, le Calife Haroun Alraschid vint à paroître ; mais déguisé de maniere qu'il ne pouvoit pas le reconnoitre.

Quoique ce Monarque eût des Ministres & des Officiers, chefs de Justice, d'une grande exactitude à

bien s'acquitter de leur devoir ; il vouloit néanmoins prendre connoiſſance de toutes choſes par lui-même. Dans ce deſſein, comme nous l'avons déja vû, il alloit ſouvent déguiſé en differentes manieres par la ville de Bagdad. Il ne négligeoit pas même les dehors ; & à cet égard, il s'étoit fait une coûtume d'aller chaque premier jour du mois, ſur les grands chemins par où on y abordoit, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Ce jour-là, premier du mois, il parut déguiſé en Marchand de Moſſoul qui venoit de ſe débarquer de l'autre côté du pont, & ſuivi d'un Eſclave grand & puiſſant.

Comme le Calife avoit dans ſon déguiſement un air grave & reſpectable, Abou Haſſan, qui le croyoit Marchand de Moſſoul, ſe leva de l'endroit où il étoit aſſis ; & après l'avoir ſalué d'un air gracieux & lui avoir baiſé la main : Seigneur, lui dit-il, je vous felicite de votre heureuſe arrivée ; je vous ſupplie de me faire l'honneur de venir ſouper avec moi, & de paſſer cette nuit en ma

maiſon, pour tâcher de vous remettre de la fatigue de votre voyage. Et afin de l'obliger davantage à ne lui pas refuſer la grace qu'il lui demandoit, il lui expliqua en peu de mots, la coûtume qu'il s'étoit faite de recevoir chez lui chaque jour, autant qu'il lui ſeroit poſſible & pour une nuit ſeulement, le premier étranger qui ſe preſenteroit à lui.

Le Calife trouva quelque choſe de ſi ſingulier dans la bizarerie du goût d'Abou-Haſſan, que l'envie lui prit de le connoître à fond. Sans ſortir du caractere de Marchand, il lui marqua qu'il ne pouvoit mieux répondre à une ſi grande honnêteté à laquelle il ne s'étoit pas attendu à ſon arrivée à Bagdad, qu'en acceptant l'offre obligeante qu'il venoit de lui faire; qu'il n'avoit qu'à lui montrer le chemin, & qu'il étoit tout prêt de le ſuivre.

Abou Haſſan qui ne ſçavoit pas que l'hôte que le hazard venoit de lui preſenter, étoit infiniment au-deſſus de lui, en agit avec le Calife comme avec ſon égal. Il le mena à ſa

ſa maiſon & le fit entrer dans une chambre meublée fort proprement, où il lui fit prendre place ſur le Sofa, à l'endroit le plus honorable. Le ſouper étoit prêt, & le couvert étoit mis. La mere d'Abou-Haſſan, qui entendoit fort-bien la cuiſine, ſervit trois plats, l'un au milieu garni d'un bon chapon, cantonné de quatre gros poulets, & les deux autres à côté qui ſervoient d'entrées, l'une d'une oye graſſe, & l'autre de pigeonneaux en ragoût. Il n'y avoit rien de plus, mais ces viandes étoient bien choiſies & d'un goût délicieux.

Abou Haſſan ſe mit à table vis-à-vis de ſon hôte, & le Calife & lui, commencerent à manger de bon appetit en prenant chacun ce qui étoit de ſon goût ſans parler & même ſans boire, ſelon la coûtume du païs. Quand ils eurent achevé de manger, l'Eſclave du Calife leur donna à laver, & cependant la mere d'Abou-Haſſan deſſervit & apporta le deſſert qui conſiſtoit en diverſes ſortes de fruits de la ſaiſon, comme raiſins, pêches, pommes, poires & pluſieurs

ſortes de pâtes d'amandes ſeches. Sur la fin du jour on alluma les bougies, après quoi Abou Haſſan fit mettre les bouteilles & les taſſes près de lui, & prit ſoin que ſa mere fît ſouper l'Eſclave du Calife.

Quand le feint Marchand de Moſſoul, c'eſt-à-dire, le Calife, & Abou Haſſan ſe furent remis à table, Abou Haſſan avant de toucher au fruit, prit une taſſe, ſe verſa à boire le premier, & en la tenant à la main : Seigneur, dit-il au Calife, qui étoit ſelon lui, un Marchand de Moſſoul ; Vous ſçavez comme moi, que le Coq ne boit jamais qu'il n'appelle les poules pour venir boire avec lui : je vous invite donc à ſuivre mon exemple. Je ne ſçai ce que vous en penſez : pour moi il me ſemble qu'un homme, qui hait le vin & qui veut faire le ſage, ne l'eſt pas. Laiſſons-là ces ſortes de gens avec leur humeur ſombre & chagrine, & cherchons la joye, elle eſt dans la taſſe, & la taſſe la communique à ceux qui la vuident.

Pendant qu'Abou Haſſan beuvoit : Cela me plaît, dit le Calife, en ſe

saisissant de la tasse qui lui étoit destinée ; & voila ce qu'on appelle un brave homme. Je vous aime de cette humeur, & avec cette gayeté, j'attens que vous m'en versiez autant.

Abou Hassan n'eut pas plûtôt bû, qu'en remplissant la tasse que le Calife lui presentoit : Goûtez, Seigneur, dit-il ; vous le trouverez bon.

J'en suis bien persuadé, reprit le Calife d'un air riant ; il n'est pas possible qu'un homme comme vous, ne sçache faire le choix des meilleures choses.

Pendant que le Calife beuvoit : Il ne faut que vous regarder, repartit Abou Hassan, pour s'appercevoir du premier coup d'œil, que vous êtes de ces gens qui ont vû le monde, & qui sçavent vivre. Si ma maison, ajoûta-t-il en vers Arabes, étoit capable de sentiment, & qu'elle fût sensible au sujet de joye qu'elle a de vous posseder, elle le marqueroit hautement, & en se prosternant devant vous, elle s'écrieroit : Ha ! quel plaisir ! quel bonheur ! de me voir honorée de la présence d'une personne

ſi honnête & ſi complaiſante, qu'elle ne dédaigne pas de prendre le couvert chez moi. Enfin, Seigneur, je ſuis au comble de ma joye, d'avoir fait aujourd'hui la rencontre d'un homme de votre mérite.

Ces ſaillies d'Abou Haſſan divertiſſoient fort le Calife qui avoit naturellement l'eſprit très-enjoüé, & qui ſe faiſoit un plaiſir de l'exciter à boire en demandant ſouvent lui-même du vin, afin de le mieux connoître dans ſon entretien, par la gayeté que le vin lui inſpireroit. Pour entrer en converſation il lui demanda comment il s'appelloit, à quoi il s'occupoit, & de quelle maniere il paſſoit la vie. Seigneur, répondit-il; mon nom eſt Abou Haſſan. J'ai perdu mon pere qui étoit Marchand, non pas à la verité des plus riches, mais au moins de ceux qui vivoient le plus commodément à Bagdad. En mourant, il me laiſſa une ſucceſſion plus que ſuffiſante pour vivre ſans ambition ſelon mon état. Comme ſa conduite à mon égard avoit été fort ſevere, & que juſqu'à ſa mort j'avois

passé la meilleure partie de ma jeuneſſe dans une grande contrainte, je voulus tâcher de réparer le bon tems que je croyois avoir perdu.

En cela néanmoins, pourſuivit Abou Haſſan; je me gouvernois d'une autre maniere que ne font ordinairement tous les jeunes gens. Ils ſe livrent à la débauche ſans conſideration, & ils s'y abandonnent juſqu'à ce que réduits à la derniere pauvreté, ils faſſent malgré eux, une pénitence forcée, pendant le reſte de leurs jours. Afin de ne pas tomber dans ce malheur, je partageai tout mon bien en deux parts, l'une en fonds, & l'autre en argent comptant. Je deſtinai l'argent comptant pour les dépenſes que je méditois, & je pris une ferme réſolution de ne point toucher à mes revenus. Je fis une ſociété de gens de ma connoiſſance & à peu près de mon âge, & ſur l'argent comptant que je dépenſois à pleine main, je les régalois ſplendidement chaque jour, de maniere que rien ne manquoit à nos divertiſſemens. Mais la durée n'en fut pas longue. Je ne

trouvai plus rien au fond de ma caſſette à la fin de l'année, & en même tems tous mes amis de table diſparurent. Je les vis l'un après l'autre, je leur repreſentai l'état malheureux où je me trouvois, mais aucun ne m'offrit de quoi me ſoulager. Je renonçai donc à leur amitié, & en me réduiſant à ne plus dépenſer que mon revenu, je me retranchai à n'avoir plus de ſocieté qu'avec le premier étranger que je rencontrerois chaque jour à ſon arrivée à Bagdad, avec cette condition de ne le régaler que ce ſeul jour-là. Je vous ai informé du reſte, & je remercie ma bonne fortune, de m'avoir préſenté aujourd'hui un étranger de votre mérite.

Le Calife fort ſatisfait de cet éclairciſſement, dit à Abou-Haſſan : Je ne puis aſſez vous loüer du bon parti que vous avez pris, d'avoir agi avec tant de prudence, en vous jettant dans la débauche, & de vous être conduit d'une maniere qui n'eſt pas ordinaire à la jeuneſſe : Je vous eſtime encore, d'avoir été fidelle à vous-même au point que vous l'avez

été. Le pas étoit bien gliſſant, & je ne puis aſſez admirer comment après avoir vû la fin de votre argent comptant, vous avez eu aſſez de moderation pour ne pas diſſiper votre revenu, & même votre fond. Pour vous dire ce que j'en penſe, je tiens que êtes le ſeul débauché à qui pareille choſe eſt arrivée, & à qui elle n'arrivera peut être jamais. Enfin, je vous avouë que j'envie votre bonheur. Vous êtes le plus heureux mortel qu'il y ait ſur la terre, d'avoir chaque jour la compagnie d'un honnête homme avec qui vous pouvez vous entretenir ſi agreablement, & à qui vous donnez lieu de publier par tout, la bonne réception que vous lui faites. Mais ni vous, ni moi, nous ne nous appercevons pas que c'eſt parler trop long-tems ſans boire: Beuvez, & verſez-m'en enſuite. Le Calife & Abou Haſſan continuerent de boire long-tems en s'entretenant de choſes très-agreables.

La nuit étoit déja fort avancée, & le Calife en feignant d'être fort fatigué du chemin qu'il avoit fait, dit

à Abou Haſſan qu'il avoit beſoin de repos. Je ne veux pas auſſi de mon côté, ajoûta-t'il, que vous perdiez rien du vôtre, pour l'amour de moi. Avant que nous nous ſéparions, (car peut-être ſerai-je ſorti demain de chez vous, avant que vous ſoyez éveillé,) je ſuis bien aiſe de vous marquer combien je ſuis ſenſible à votre honnêteté, à votre bonne chere, & à l'hoſpitalité que vous avez exercée envers moi, ſi obligeamment. La ſeule choſe qui me fait de la peine, c'eſt que je ne ſçai par quel endroit vous en témoigner ma reconnoiſſance. Je vous ſupplie de me le faire connoître, & vous verrez que je ne ſuis pas un ingrat. Il ne ſe peut pas faire qu'un homme comme vous n'ait quelque affaire, quelque beſoin, & ne ſouhaite enfin quelque choſe qui lui feroit plaiſir. Ouvrez votre cœur, & parlez-moi franchement. Tout Marchand que je ſuis, je ne laiſſe pas d'être en état d'obliger par moi-même, ou par l'entremiſe de mes amis.

A ces offres du Calife, qu'Abou Haſſan ne prenoit toûjours que pour

un

un Marchand : Mon bon Seigneur, reprit Abou Haſſan ; je ſuis très-perſuadé, que ce n'eſt point par compliment que vous me faites des avances ſi genereuſes. Mais, foi d'honnête-homme, je puis vous aſſurer que je n'ai ni chagrin, ni affaire, ni déſir, & que je ne demande rien à perſonne. Je n'ai pas la moindre ambition, comme je vous l'ai déja dit, & je ſuis très-content de mon ſort. Ainſi, je n'ai qu'à vous remercier non ſeulement de vos offres ſi obligeantes ; mais même de la complaiſance que vous avez euë, de me faire un ſi grand honneur, que celui de venir prendre un méchant repas chez moi.

Je vous dirai neanmoins, pourſuivit Abou Haſſan ; qu'une ſeule choſe me fait de la peine ; ſans pourtant qu'elle aille juſqu'à troubler mon repos. Vous ſçaurez que la ville de Bagdad eſt diviſée par quartiers, & que dans chaque quartier, il y a une Moſquée avec un Imam pour faire la priere aux heures ordinaires, à la tête du quartier qui s'y aſſemble. L'Iman, eſt un grand Vieillard d'un

visage austere & parfait hypocrite, s'il y en eut jamais au monde. Pour Conseil, il s'est associé quatre autres Barbons, mes voisins, gens à peu près de sa sorte, qui s'assemblent chez lui regulierement chaque jour. Et dans leur Conciliabule, il n'y a médisance, calomnie & malice qu'ils ne mettent en usage contre moi & contre tout le quartier, pour en troubler la tranquillité & y faire regner la dissension. Ils se rendent redoutables aux uns, ils menacent les autres. Ils veulent enfin, se rendre les maîtres, & que chacun se gouverne selon leur caprice, eux qui ne sçavent pas se gouverner eux-mêmes. Pour dire la verité, je souffre de voir qu'ils se mêlent de toute autre chose que de leur Alcoran, & qu'ils ne laissent pas vivre le monde en paix.

Hé bien, reprit le Calife; vous voudriez apparemment trouver un moyen pour arrêter le cours de ce desordre? Vous l'avez dit, repartit Abou Hassan; & la seule chose que je demanderois à Dieu pour cela, ce seroit d'être Calife à la place du

Commandeur des Croyans, Haroun Alraſchid, notre ſouverain Seigneur & maître, ſeulement pour un jour. Que feriez-vous ſi cela arrivoit, demanda le Calife? Je ferois une choſe d'un grand exemple, répondit Abou Haſſan; & qui donneroit de la ſatisfaction à tous les honnêtes gens. Je ferois donner cent coups de bâton ſur la plante des pieds, à chacun des quatre Vieillards, & quatre cent à l'Imam, pour leur apprendre qu'il ne leur appartient pas de troubler & de chagriner ainſi leurs voiſins.

Le Calife trouva la penſée d'Abou Haſſan fort plaiſante; & comme il étoit né pour les avantures extraordinaires, elle lui fit naître l'envie de s'en faire un divertiſſement tout ſingulier. Votre ſouhait me plaît d'autant plus, dit le Calife; que je vois qu'il part d'un cœur droit, & d'un homme qui ne peut ſouffrir que la malice des méchans demeure impunie. J'aurois un grand plaiſir d'en voir l'effet, & peut-être n'eſt-il pas auſſi impoſſible que cela arrive, que vous pourriez vous l'imaginer. Je ſuis

perſuadé que le Calife ſe dépoüilleroit volontiers de ſa puiſſance pour vingt-quatre heures entre vos mains, s'il étoit informé de votre bonne intention, & du bon uſage que vous en feriez. Quoique Marchand étranger, je ne laiſſe pas neanmoins, d'avoir du crédit pour y contribuer quelque choſe.

Je vois bien, repartit Abou Haſſan, que vous vous moquez de ma folle imagination, & le Calife s'en moqueroit auſſi s'il avoit connoiſſance d'une telle extravagance. Ce que cela pourroit peut-être produire, c'eſt qu'il ſe feroit informer de la conduite de l'Imam, & de ſes Conſeillers, & qu'il les feroit châtier.

Je ne me moque pas de vous, repliqua le Calife; Dieu me garde d'avoir une penſée ſi déraiſonnable pour une perſonne comme vous qui m'avez ſi bien regalé, tout inconnu que je vous ſuis, & je vous aſſure que le Calife ne s'en moqueroit pas auſſi. Mais laiſſons-là ce diſcours : il n'eſt pas loin de minuit, & il eſt tems de nous coucher.

Briſons donc là notre entretien, dit Abou Haſſan ; je ne veux pas apporter d'obſtacle à votre repos. Mais comme il reſte encore du vin dans la bouteille, il faut s'il vous plaît, que nous la vuidions, après cela nous nous coucherons. La ſeule choſe que je vous recommande, c'eſt qu'en ſortant demain matin, au-cas que je ne ſois pas éveillé, vous ne laiſſiez pas la porte ouverte ; mais que vous preniez la peine de la fermer ; ce que le Calife lui promit d'éxecuter fidellement.

Pendant qu'Abou Haſſan parloit ; le Calife s'étoit ſaiſi de la bouteille, & des deux taſſes. Il ſe verſa du vin le premier, en faiſant connoître à Abou Haſſan, que c'étoit pour le remercier. Quand il eut bû, il jetta adroitement dans la taſſe d'Abou Haſſan, une pincée d'une poudre qu'il avoit ſur lui, & verſa par deſſus, le reſte de la bouteille. En la préſentant à Abou Haſſan ; Vous avez, dit-il : pris la peine de me verſer à boire toute la ſoirée : c'eſt bien la moindre choſe que je doive faire que de vous

en épargner la peine pour la derniere fois : je vous prie de prendre cette tasse de ma main, & de boire ce coup pour l'amour de moi.

Abou Hassan prit la tasse ; & pour marquer davantage à son Hôte, avec combien de plaisir il recevoit l'honneur qu'il lui faisoit, il but, & il la vuida presque tout d'un trait. Mais à peine eut-il mis la tasse sur la table, que la poudre fit son effet. Il fut saisi d'un assoupissement si profond, que la tête lui tomba presque sur les genoux d'une maniere si subite, que le Calife ne put s'empêcher d'en rire. L'Esclave par qui il s'étoit fait suivre, étoit revenu dès qu'il avoit eu soupé, & il y avoit quelque tems qu'il étoit là, tout prêt à recevoir ses commandemens. Charge cet homme sur tes épaules, lui dit le Calife ; mais prends garde de bien remarquer l'endroit où est cette maison, afin que tu le rapportes quand je te le commanderai.

Le Calife suivi de l'Esclave qui étoit chargé d'Abou Hassan, sortit de la maison ; mais sans fermer la por-

te, comme Abou Haſſan l'en avoit prié, & il le fit exprès. Dès qu'il fut arrivé à ſon Palais il rentra par une porte ſecrete, & il ſe fit ſuivre par l'Eſclave, juſqu'à ſon appartement, où tous les Officiers de ſa Chambre l'attendoient. Deshabillez cet homme, leur dit-il ; & couchez-le dans mon lit : je vous dirai enſuite mes intentions.

Les Officiers deshabillerent Abou Haſſan, le reveſtirent de l'habillement de nuit du Calife, & le coucherent ſelon ſon ordre. Perſonne n'étoit encore couché dans le Palais. Le Calife fit venir tous ſes autres Officiers, & toutes les Dames, & quand ils furent tous en ſa préſence : Je veux, leur dit-il ; que tous ceux qui ont coûtume de ſe trouver à mon lever, ne manquent pas de ſe rendre demain matin, auprès de cet homme que voila couché dans mon lit, & que chacun faſſe auprès de lui, lorſqu'il s'éveillera, les mêmes fonctions qui s'obſervent ordinairement auprès de moi. Je veux auſſi qu'on ait pour lui les mêmes égards que pour ma

propre perſonne, & qu'il ſoit obéi en tout ce qu'il commandera. On ne lui refuſera rien de tout ce qu'il pourra demander, & on ne le contredira en quoi que ce ſoit de ce qu'il pourra dire ou ſouhaiter. Dans toutes les occaſions où il s'agira de lui parler ou de lui répondre, on ne manquera pas de le traiter de Commandeur des Croyans. En un mot, je demande qu'on ne ſonge non plus à ma perſonne tout le tems qu'on ſera près de lui, que s'il étoit veritablement ce que je ſuis, c'eſt-à-dire, le Calife, & le Commandeur des Croyans. Surtoutes choſes, qu'on prenne bien garde de ſe méprendre en la moindre circonſtance.

Les Officiers & les Dames qui comprirent d'abord, que le Calife vouloit ſe divertir, ne répondirent que par une profonde inclination, & deſlors chacun de ſon côté ſe prépara à contribuer de tout ſon pouvoir, en tout ce qui ſeroit de ſa fonction, à ſe bien acquitter de ſon perſonnage.

En rentrant dans ſon Palais, le Calife avoit envoyé appeller le Grand

Visir Giafar, par le premier Officier qu'il avoit rencontré, & ce premier Ministre venoit d'arriver. Le Calife lui dit : Giafar, je t'ai fait venir pour t'avertir de ne pas t'étonner, quand tu verras demain en entrant à mon audience, l'homme que voila couché dans mon lit, assis sur mon Thrône avec mon habit de ceremonie. Aborde-le avec les mêmes égards, & le même respect, que tu as coûtume de me rendre, en le traitant aussi de Commandeur des Croyans. Ecoute, & execute ponctuellement tout ce qu'il te commandera, comme si je te le commandois. Il ne manquera pas de faire des liberalitez, & de te charger de la distribution : Fais tout ce qu'il te commandera là-dessus, quand même il s'agiroit d'épuiser tous les coffres de mes Finances. Souviens-toi d'avertir aussi mes Emirs, mes Huissiers, & tous les autres Officiers du dehors de mon Palais, de lui rendre demain à l'Audience publique, les mêmes honneurs qu'à ma personne, & de dissimuler si bien qu'il ne s'apperçoive pas de

la moindre choſe, qui puiſſe troubler le divertiſſement que je veux me donner. Va, retire-toi, je n'ai rien à t'ordonner davantage, & donne-moi la ſatisfaction que je te demande.

Après que le Grand Viſir ſe fût retiré, le Calife paſſa à un autre appartement; & en ſe couchant, il donna à Meſrour, Chef des Eunuques, les ordres qu'il devoit executer de ſon côté, afin que tout réuſſiſt de la maniere qu'il l'entendoit, pour remplir le ſouhait d'Abou Haſſan, & voir comment il uſeroit de la puiſſance, & de l'autorité de Calife, dans le peu de tems qu'il l'avoit deſiré. Sur toute choſe, il lui enjoignit de ne pas manquer de venir l'éveiller à l'heure accoûtumée, & avant qu'on éveillât Abou Haſſan, parce qu'il vouloit y être préſent.

Meſrour ne manqua pas d'éveiller le Calife dans le tems qu'il lui avoit commandé. Dès que le Calife fut entré dans la chambre, où Abou Haſſan dormoit, il ſe plaça dans un petit cabinet élevé, d'où il pouvoit voir par une jalouſie, tout ce qui s'y

passoit sans être vû. Tous les Officiers & toutes les Dames, qui devoient se trouver au lever d'Abou Hassan, entrerent en même tems, & se posterent chacun à sa place accoûtumée, selon son rang, & dans un grand silence, comme si c'eût été le Calife, qui eût dû se lever, & prêts de s'acquiter de la fonction à laquelle ils étoient destinez.

Comme la pointe du jour avoit déja commencé de paroître, & qu'il étoit tems de se lever pour faire la priere d'avant le lever du Soleil, l'Officier qui étoit le plus près du chevet du lit, aprocha du nez d'Abou Hassan, une petite éponge trempée dans du vinaigre.

Abou Hassan éternua aussi-tôt en tournant la tête sans ouvrir les yeux; & avec un petit effort, il jetta comme de la pituite qu'on fut prompt à recevoir dans un petit bassin d'or, pour empêcher qu'elle ne tombât sur le tapis de pied, & ne le gâtât. C'est l'effet ordinaire de la poudre que le Calife lui avoit fait prendre, quand à proportion de la dose, elle cesse en plus ou en moins de tems, de causer l'assou-

piſſement pour lequel on la donne.

En remettant la tête ſur le chevet, Abou Haſſan ouvrit les yeux, & autant que le peu de jour qu'il faiſoit le lui permettoit, il ſe vit au milieu d'une grande chambre, magnifique, & ſuperbement meublée avec un platfond, à pluſieurs enfoncemens de diverſes figures, peints à l'Arabeſque, ornée de grands vaſes d'or maſſif, de portieres, & d'un tapis de pied, or & ſoye, & environné de jeunes Dames, dont pluſieurs avoient differentes ſortes d'inſtrumens de Muſique, prêtes à en toucher, toutes d'une beauté charmante, d'Eunuques noirs, tous richement habillez & debout, dans une grande modeſtie. En jettant les yeux ſur la couverture du lit, il vit qu'elle étoit de brocard d'or à fond rouge, rehauſſée de perles & de diamans, & près du lit un habit de même étoffe & de même parure, & à côté de lui ſur un couſſin, un bonnet de Calife.

A ces objets ſi éclatans, Abou Haſſan fut dans une étonnement & dans une confuſion inexprimable. Il les regardoit tous comme dans un ſonge, ſonge

ſi veritable à ſon égard, qu'il deſiroit que ce n'en fuſt pas un. Bon, diſoit-il en lui-même; me voilà Calife: mais, ajoûtoit-il, un peu après en ſe reprenant; il ne faut pas que je me trompe, c'eſt un ſonge, effet du ſouhait, dont je m'entretenois tantôt avec mon hôte, & il refermoit les yeux comme pour dormir.

En même tems, un Eunuque s'approcha: Commandeur des Croyans, lui dit-il reſpectueuſement; que votre Majeſté ne ſe rendorme pas, il eſt tems qu'elle ſe leve pour faire ſa priere, l'aurore commence à paroître.

A ces paroles qui furent d'une grande ſurpriſe pour Abou Haſſan: Suis-je éveillé, ou ſi je dors, diſoit-il encore en lui-même? Mais, je dors, continuoit-il, en tenant toûjours les yeux fermez; je ne dois pas en douter.

Un moment après: Commandeur des Croyans, reprit l'Eunuque, qui vit qu'il ne répondoit rien, & ne donnoit aucune marque de vouloir ſe lever; Votre Majeſté aura pour agréable que je lui repete, qu'il eſt tems qu'elle ſe leve, à moins qu'elle ne veüille laiſſer

paſſer le moment de faire ſa priere du matin, le Soleil va ſe lever, & elle n'a pas coûtume d'y manquer.

Je me trompois, dit auſſi-tôt Abou Haſſan; je ne dors pas, je ſuis éveillé. Ceux qui dorment n'entendent pas, & j'entends qu'on me parle. Il ouvrit encore les yeux, & comme il étoit grand jour, il vit diſtinctement tout ce qu'il n'avoit apperçû que confuſément. Il ſe leva ſur ſon ſéant, avec un air riant, comme un homme plein de joye de ſe voir dans un état ſi fort au deſſus de ſa condition, & le Calife qui l'obſervoit ſans être vû, pénétra dans ſa penſée avec un grand plaiſir.

Alors les jeunes Dames du Palais ſe proſternerent la face contre terre devant Abou Haſſan, & celles qui tenoient des Inſtrumens de Muſique, lui donnerent le bon jour par un concert de Flutes douces, de Hautbois, de Teorbes, & d'autres Inſtrumens harmonieux, dont il fut enchanté, & ravi en extaſe, de maniere qu'il ne ſçavoit où il étoit, & qu'il ne ſe poſſedoit pas lui même. Il revint neanmoins à ſa premiere

idée ; & il doutoit encore, ſi tout ce qu'il voyoit & entendoit, étoit un ſonge, ou une réalité. Il ſe mit les mains devant les yeux, & en baiſſant la tête : Que veut dire tout ceci, diſoit-il en lui-même ; où ſuis-je ? Que m'eſt-il arrivé ? Qu'eſt-ce que ce Palais ? Que ſignifient ces Eunuques, ces Officiers ſi bien faits & ſi bien mis ? ces Dames ſi belles, & ces Muſiciennes qui m'enchantent ? Eſt-il poſſible que je ne puiſſe diſtinguer ſi je rêve, où ſi je ſuis dans mon bon ſens ? Il ôte enfin les mains de devant ſes yeux, les ouvre, & en levant la tête il vit que le Soleil jettoit déja ſes premiers rayons au travers des fenêtres de la chambre où il étoit.

Dans ce moment, Meſrour, chef des Eunuques entra, ſe proſterna profondement devant Abou Haſſan, & lui dit en ſe relevant : Commandeur des Croyans, Votre Majeſté me permettra de lui repréſenter qu'elle n'a pas coûtume de ſe lever ſi tard, & qu'elle a laiſſé paſſer le tems de faire ſa priere. A moins qu'elle n'ait

passé une mauvaise nuit, & qu'elle ne soit indisposée, Elle n'a plus que celui d'aller monter sur son Thrône, pour tenir son Conseil, & se faire voir à l'ordinaire. Les Generaux de ses Armées, les Gouverneurs de ses Provinces, & les autres Grands Officiers de sa Cour, n'attendent que le moment, que la porte de la Salle du Conseil, leur soit ouverte.

Au discours de Mesrour, Abou Hassan fut comme persuadé qu'il ne dormoit pas, & que l'état où il se trouvoit n'étoit pas un songe. Il ne se trouva pas moins embarrassé que confus dans l'incertitude du parti qu'il prendroit. Enfin, il regarda Mesrour entre les deux yeux, & d'un ton serieux : A qui donc parlez-vous? lui demanda-t'il, & qui est celui que vous appellez Commandeur des Croyans, vous que je ne connois pas? Il faut que vous me preniez pour un autre.

Tout autre que Mesrour se fût peut-être déconcerté à la demande d'Abou Hassan; mais instruit par le Calife, il joüa merveilleusement bien son

son personnage. Mon respectable Seigneur & Maître, s'écria-t'il ; Votre Majesté me parle ainsi, aujourd'hui, apparemment pour m'éprouver. Votre Majesté n'est-elle pas le Commandeur des Croyans, le Monarque du Monde, de l'Orient à l'Occident, & le Vicaire, sur la Terre, du Prophete Envoyé de Dieu, Maître de ce monde terrestre, & du celeste. Mesrour votre chétif Esclave, ne l'a pas oublié depuis tant d'années qu'il a l'honneur & le bonheur de rendre ses respects & ses services à Votre Majesté. Il s'estimeroit le plus malheureux des hommes, s'il avoit encouru votre disgrace, il vous supplie donc très-humblement d'avoir la bonté de le rassurer : il aime mieux croire qu'un songe fâcheux a troublé son repos cette nuit.

Abou Hassan fit un si grand éclat de rire à ces paroles de Mesrour, qu'il se laissa aller à la renverse sur le chevet du lit, avec une grande joye du Calife ; qui en eût ri de même, s'il n'eut craint de mettre fin dès son commencement, à la plaisante

Scene qu'il avoit réſolu de ſe donner.

Abou Haſſan, après avoir ri long-tems en cette poſture, ſe remit ſur ſon ſéant : & en s'adreſſant à un petit Eunuque, noir comme Meſrour : Ecoute, lui dit-il ; dis-moi qui je ſuis. Seigneur, répondit le petit Eunuque d'un air modeſte : Votre Majeſté eſt le Commandeur des Croyans, & le Vicaire en terre du Maître des deux Mondes. Tu es un petit menteur, face de couleur de poix, reprit Abou Haſſan.

Abou Haſſan appella enſuite une des Dames qui étoit plus près de lui, que les autres : Approchez-vous la Belle, dit-il en lui preſentant la main ; tenez, mordez-moi le bout du doigt, que je ſente ſi je dors, ou ſi je veille.

La Dame qui ſçavoit que le Calife voyoit tout ce qui ſe paſſoit dans la chambre, fut ravie d'avoir occaſion de faire voir de quoi elle étoit capable, quand il s'agiſſoit de le divertir. Elle s'approcha donc d'Abou Haſſan avec tout le ſerieux poſſible, &

en ſerrant legerement entre ſes dents le bout du doigt qu'il lui avoit avancé, elle lui fit ſentir un peu de douleur.

En retirant la main promptement : Je ne dors pas, dit auſſi-tôt Abou Haſſan ; je ne dors pas certainement. Par quel miracle, ſuis-je donc devenu Calife, en une nuit ? Voila la choſe du monde la plus merveilleuſe, & la plus ſurprenante ! En s'adreſſant enſuite à la même Dame : Ne me cachez pas la verité, dit-il, je vous en conjure par la protection de Dieu, en qui vous avez confiance auſſi-bien que moi : Eſt-il bien vrai que je ſois le Commandeur des Croyans ? Il eſt ſi vrai, répondit la Dame, que Votre Majeſté eſt le Commandeur des Croyans, que nous avons ſujet tous tant que nous ſommes de vos Eſclaves, de nous étonner qu'elle veüille faire accroire qu'elle ne l'eſt pas. Vous êtes une menteuſe, reprit Abou Haſſan ; je ſçai bien ce que je ſuis.

Comme le Chef des Eunuques s'apperçut qu'Abou Haſſan vouloit ſe lever, il lui preſenta la main, & l'ai-

da à ſe mettre hors du lit. Dès qu'il fut ſur ſes pieds toute la chambre retentit du ſalut que tous les Officiers & toutes les Dames lui firent en même tems, par une acclamation, en ces termes : Commandeur des Croyans, que Dieu donne le bon jour à Votre Majeſté.

Ah Ciel ! quelle merveille ! s'écria alors Abou Haſſan ; j'étois hier au ſoir Abou Haſſan, & ce matin, je ſuis le Commandeur des Croyans ! je ne comprends rien à un changement ſi prompt & ſi ſurprenant. Les Officiers deſtinez à ce miniſtere, l'habillerent promptement, & quand ils eurent achevé, comme les autres Officiers, les Eunuques & les Dames s'étoient rangez en deux files juſqu'à la porte par où il devoit entrer dans la Chambre du Conſeil, Meſrour marcha devant, & Abou Haſſan le ſuivit. La Portiere fut tirée, & la porte ouverte par un Huiſſier. Meſrour entra dans la Chambre du Conſeil, & marcha encore avant lui, juſqu'au pied du Trône, où il s'arrêta pour l'aider à monter, en le pre-

nant d'un côté par dessous l'épaule, pendant qu'un autre Officier qui suivoit, l'aidoit de même à monter, de l'autre.

Abou Hassan s'assit aux acclamations des Huissiers, qui lui souhaiterent toute sorte de bonheur & de prosperitez : & en se tournant à droit & à gauche, il vit les Officiers des Gardes rangez dans un bel ordre, & en bonne contenance.

Le Calife cependant, qui étoit sorti du cabinet où il étoit caché, au moment qu'Abou Hassan étoit entré dans la Chambre du Conseil, passa à un autre cabinet, qui avoit aussi veuë sur la même chambre, d'où il pouvoit voir & entendre tout ce qui se passoit au Conseil, quand son Grand Visir y présidoit à sa place, & que quelque incommodité l'empêchoit d'y être en personne. Ce qui lui plut d'abord, fut de voir qu'Abou Hassan le representoit sur son Trône, presqu'avec autant de gravité que lui-même.

Dès qu'Abou Hassan eut pris place, le Grand Visir Giafar, qui ve-

noit d'arriver, ſe proſterna devant lui au pied du Trône, ſe releva, & en s'adreſſant à ſa perſonne: Commandeur des Croyans, dit-il; que Dieu comble Votre Majeſté de ſes faveurs, en cette vie, la reçoive en ſon Paradis dans l'autre, & précipite ſes ennemis dans les flammes de l'Enfer.

Abou Haſſan, après tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il étoit éveillé, & ce qu'il venoit d'entendre de la bouche du Grand Viſir, ne douta plus qu'il ne fût Calife, comme il avoit ſouhaité de l'être. Ainſi, ſans examiner, comment, ou par quelle avanture, un changement de fortune, ſi peu attendu s'étoit fait, il prit ſur le champ, le parti d'en exercer le pouvoir. Auſſi demanda-t'il au grand Viſir, en le regardant avec gravité, s'il avoit quelque choſe à lui dire.

Commandeur des Croyans, reprit le Grand Viſir; les Emirs, les Viſirs, & les autres Officiers qui ont ſéance au Conſeil de Votre Majeſté, ſont à la porte, & ils n'attendent que le moment que Votre Majeſté leur don-

ne la permiſſion d'entrer, & de venir lui rendre leurs reſpects accoûtumez. Abou Haſſan dit auſſi-tôt qu'on leur ouvrît, & le Grand Viſir en ſe retournant, & en s'adreſſant au chef des Huiſſiers, qui n'attendoit que l'ordre: chef des Huiſſiers, dit-il; le Commandeur des Croyans, commande que vous faſſiez votre devoir.

La porte fut ouverte, & en même tems les Viſirs, les Emirs & les principaux Officiers de la Cour, tous en habit de céremonie, magnifique, entrerent dans un bel ordre, s'avancerent juſqu'au pied du Trône, & rendirent leurs reſpects à Abou Haſſan, chacun à ſon rang, le genou en terre, & le front contre le tapis de pied, comme à la propre perſonne du Calife, & le ſaluerent; en lui donnant le titre de Commandeur des Croyans, ſelon l'inſtruction que le Grand Viſir leur avoit donnée, & ils prirent chacun leur place, à meſure qu'ils s'étoient acquittez de ce devoir.

Quand la céremonie fut achevée, & qu'ils ſe furent tous placez, il ſe fit un grand ſilence.

Alors le grand Visir, toûjours debout devant le Trône, commença à faire son rapport de plusieurs affaires, selon l'ordre des papiers qu'il tenoit à la main. Les affaires à la verité, étoient ordinaires, & de peu de consequence. Abou Hassan néanmoins, ne laissa pas de se faire admirer, même par le Calife. En effet, il ne demeura pas court, il ne parut pas même embaraſſé sur aucune. Il prononça juste sur toutes, selon que le bon sens lui inspiroit, soit qu'il s'agît d'accorder, ou de rejetter ce que l'on demandoit.

Avant que le Grand Visir eut achevé son rapport, Abou Hassan apperçut le Juge de Police, qu'il connoissoit de veuë, assis en son rang : Attendez un moment, dit-il au Grand Visir, en l'interrompant ; j'ai un ordre, qui presse, à donner au Juge de Police.

Le Juge de Police qui avoit les yeux sur Abou Hassan, & qui s'aperçut qu'Abou Hassan le regardoit particulierement, s'entendant nommer, se leva aussi-tôt de sa place, & s'approcha gravement du Trône, au pied

pied duquel il se prosterna la face contre terre. Juge de Police, lui dit Abou Hassan après qu'il se fut relevé ; allez sur l'heure, & sans perdre de tems, dans un tel quartier, & dans une ruë qu'il lui indiqua : il y a dans cette ruë, une Mosquée, où vous trouverez l'Imam, & quatre Vieillards à barbe blanche : Saisissez-vous de leurs personnes, & faites donner à chacun des quatre Vieillards, cent coups de nerf de bœuf, & quatre cens à l'Imam. Après cela, vous les ferez monter tous cinq, chacun sur un chameau, vêtus de haillons, & la face tournée vers la queuë du chameau. En cet équipage, vous les ferez promener par tous les quartiers de la Ville, précedez d'un Crieur, qui criera à haute voix : *Voila le châtiment de ceux, qui se meslent des affaires, qui ne les regardent pas, & qui se font une occupation de jetter le trouble dans les familles de leurs voisins, & de leur causer tout le mal dont ils sont capables.* Mon intention est encore, que vous leur enjoigniez de changer de quar-

tier, avec défense de jamais remettre le pied dans celui d'où ils auront été chassez. Pendant que votre Lieutenant leur fera faire la promenade que je viens de vous dire, vous reviendrez me rendre compte de l'execution de mes ordres.

Le Juge de Police, mit la main sur sa tête, pour marquer qu'il alloit executer l'ordre qu'il venoit de recevoir, sous peine de la perdre lui-même, s'il y manquoit. Il se prosterna une seconde fois devant le Trône, & après s'être relevé, il s'en alla.

Cet ordre donné avec tant de fermeté, fit au Calife, un plaisir d'autant plus sensible, qu'il connut par là, qu'Abou Hassan ne perdoit pas le tems de profiter de l'occasion, pour châtier l'Imam, & les Vieillards de son quartier, puisque la premiere chose, à quoi il avoit pensé en se voyant Calife, avoit été de les faire punir.

Le Grand Visir cependant, continua de faire son rapport, & il étoit prêt de le finir, lorsque le Juge de Police de retour, se presenta pour

rendre compte de ſa Commiſſion. Il s'approcha du Trône, & après la ceremonie ordinaire de ſe proſterner : Commandeur des Croyans, dit-il à Abou Haſſan ; j'ai trouvé l'Imam, & les quatre Vieillards dans la Moſquée, que Votre Majeſté m'a indiquée, & pour preuve que je me ſuis acquité fidellement de l'ordre que j'avois reçu de Votre Majeſté, en voici le Procès Verbal, ſigné de pluſieurs témoins, des principaux du quartier. En même tems, il tira un papier de ſon ſein & le préſenta au Calife prétendu.

Abou Haſſan prit le procès verbal, le lut tout entier, même juſqu'aux noms des témoins, tous gens qui lui étoient connus, & quand il eut achevé ; cela eſt bien, dit-il au Juge de Police en ſouriant, je ſuis content, & vous m'avez fait plaiſir : reprenez votre place. Des Cagots, dit-il, en lui-même, avec un air de ſatisfaction ; qui s'aviſoient de gloſer ſur mes actions, & qui trouvoient mauvais que je reçuſſe, & que je regalaſſe d'honnêtes gens chez moi, mé-

ritoient bien cette avanie & ce châtiment. Le Calife, qui l'obſervoit, pénetra dans ſa penſée, & ſentit en lui-même une joie inconcevable d'une ſi belle expédition.

Abou Haſſan s'addreſſa enſuite au Grand Viſir : Faites-vous donner par le Grand Treſorier, lui dit-il, une bourſe de mille pieces de monnoye d'or, & allez au quartier où j'ai envoyé le Juge de Police, la porter à la mere d'un certain Abou Haſſan, ſurnommé le Débauché. C'eſt un homme connu dans tout le quartier, ſous ce nom : il n'y a perſonne, qui ne vous enſeigne ſa maiſon. Partez, & revenez promptement.

Le Grand Viſir Giafar, mit la main ſur ſa tête, pour marquer qu'il alloit obéir ; & après s'être proſterné devant le Thrône, il ſortit & s'en alla chez le grand Treſorier qui lui délivra la bourſe. Il la fit prendre par un des Eſclaves, qui le ſuivoient, & s'en alla la porter à la mere d'Abou Haſſan. Il la trouva, & lui dit, que le Calife lui envoyoit ce preſent, ſans s'expliquer davantage. Elle

le reçut avec d'autant plus de surprise, qu'elle ne pouvoit imaginer ce qui pouvoit avoir obligé le Calife de lui faire une si grande liberalité, & qu'elle ignoroit ce qui se passoit au Palais.

Pendant l'absence du Grand Visir, le Juge de Police, fit le rapport de plusieurs affaires, qui regardoient sa fonction, & ce rapport dura jusqu'au retour du Visir. Dès qu'il fut rentré dans la chambre du Conseil, & qu'il eût assuré Abou Hassan, qu'il s'étoit acquité de l'ordre qu'il lui avoit donné, le Chef des Eunuques, c'est-à-dire, Mesrour; qui étoit rentré dans l'interieur du Palais après avoir accompagné Abou Hassan jusqu'au Trône, revint, & marqua par un signe aux Visirs, aux Emirs & à tous les Officiers, que le Conseil étoit fini, & que chacun pouvoit se retirer, ce qu'ils firent, après avoir pris congé par une profonde reverence, au pied du Trône, dans le même ordre, que quand ils étoient entrez. Il ne resta auprès d'Abou Hassan, que les Officiers de la Garde du Calife, & le Grand Visir.

Abou Haſſan ne demeura pas plus long-tems ſur le Trône du Calife, il en deſcendit de la même maniere qu'il y étoit monté, c'eſt-à-dire, aidé par Meſrour, & par un autre Officier des Eunuques qui le prirent par deſſous les bras, & qui l'accompagnerent juſqu'à l'appartement d'où il étoit ſorti. Il y entra précedé du Grand Viſir. Mais à peine y eut-il fait quelques pas, qu'il témoigna avoir quelque beſoin preſſant. Auſſi-tôt, on lui ouvrit un Cabinet fort propre, qui étoit pavé de marbre, au lieu que l'appartement où il ſe trouvoit, étoit couvert de riches tapis de pied, ainſi que les autres appartemens du Palais. On lui preſenta une chauſſure de ſoye, brochée d'or, qu'on avoit coûtume de mettre avant que d'y entrer. Il la prit, & comme il n'en ſçavoit pas l'uſage, il la mit dans une de ſes manches, qui étoient fort larges.

Comme il arrive fort ſouvent, que l'on rit plûtôt d'une bagatelle, que de quelque choſe de conſequence, peu s'en fallut que le Grand

Visir, Mesrour, & tous les Officiers du Palais qui étoient près de lui, ne fissent un éclat de rire, par l'envie, qui leur en prit, & ne gastassent toute la fête; mais ils se retinrent; & le Grand Visir, fut enfin obligé de lui expliquer qu'il devoit la chausser, pour entrer dans ce Cabinet de commodité.

Pendant qu'Abou Hassan étoit dans le Cabinet, le Grand Visir alla trouver le Calife, qui s'étoit déja placé dans un autre endroit pour continuer d'observer Abou Hassan sans être vû, & lui raconta ce qui venoit d'arriver, & le Calife s'en fit encore un nouveau plaisir.

Abou Hassan sortit du Cabinet; & Mesrour, en marchant devant lui, pour lui montrer le chemin, le conduisit dans l'appartement interieur, où le couvert étoit mis. La porte, qui y donnoit communication, fut ouverte, & plusieurs Eunuques coururent avertir les Musiciennes, que le faux Calife approchoit. Aussi-tôt, elles commencerent un concert de voix & d'instrumens des plus mélo-

dieux, avec tant de charmes pour Abou Haſſan, qu'il ſe trouva tranſporté de joye & de plaiſir, & ne ſavoit abſolument que penſer de ce qu'il voyoit, & de ce qu'il entendoit. Si c'eſt un ſonge, ſe diſoit-il à lui-même; le ſonge eſt de longue durée. Mais ce n'eſt pas un ſonge, continuoit-il; je me ſens bien, je raiſonne, je vois, je marche, j'entens. Quoi qu'il en ſoit, je me remets à Dieu ſur ce qui en eſt. Je ne puis croire neanmoins, que je ne ſois pas le Commandeur des Croyans: Il n'y a qu'un Commandeur des Croyans, qui puiſſe être dans la ſplendeur où je ſuis. Les honneurs, & les reſpects, que l'on m'a rendus, & que l'on me rend, les ordres que j'ai donnez, & qui ont été executez, en ſont des preuves ſuffiſantes.

Enfin Abou Haſſan tint pour conſtant, qu'il étoit le Calife, & le Commandeur des Croyans: & il en fut pleinement convaincu, lorſqu'il ſe vit dans un Salon très-magnifique & des plus ſpatieux. L'or mêlé avec les couleurs les plus vives, y brilloit

de toutes parts. Sept troupes de Muſiciennes, toutes plus belles les unes que les autres, entouroient ce ſalon; & ſept luſtres d'or à ſept branches pendoient de divers endroits du platfond, où l'or & l'azur ingenieuſement mêlez, faiſoient un effet merveilleux. Au milieu étoit une table couverte de ſept grands plats d'or maſſif, qui embaumoient le ſalon de l'odeur des épiceries & de l'ambre, dont les viandes étoient aſſaiſonnées. Sept jeunes Dames debout, d'une beauté raviſſante, vêtuës d'habits de differentes étoffes les plus riches, & les plus éclatantes en couleurs, environnoient cette Table. Elles avoient chacune à la main, un Eventail, dont elles devoient ſe ſervir pour donner de l'air à Abou Haſſan, pendant qu'il ſeroit à table.

Si jamais mortel fut charmé, ce fut Abou Haſſan, lorſqu'il entra dans ce magnifique ſalon. A chaque pas qu'il y faiſoit, il ne pouvoit s'empêcher de s'arrêter pour contempler à loiſir toutes les merveilles qui ſe préſentoient à ſa veuë. Il ſe tournoit à

tout moment de côté & d'autre, avec un plaisir très-sensible du Calife, qui l'observoit très-attentivement. Enfin, il s'avança jusqu'au milieu, & il se mit à table. Aussi-tôt, les sept belles Dames, qui étoient à l'entour agiterent l'air toutes ensemble, avec leurs Eventails, pour rafraischir le nouveau Calife. Il les regardoit l'une après l'autre, & après avoir admiré la grace avec laquelle elles s'aquitoient de cet office, il leur dit avec un souris gracieux, qu'il croyoit qu'une seule d'entre-elles suffisoit, pour lui donner tout l'air dont il auroit besoin, & il voulut que les six autres se missent à table avec lui, trois à sa droite, & les autres à sa gauche pour lui tenir compagnie. La table étoit ronde, & Abou Hassan les fit placer tout au tour, afin que de quelque côté qu'il jettât la veuë, il ne put rencontrer que des objets agreables & tout divertissans.

Les six Dames obéirent, & se mirent à table. Mais Abou Hassan s'apperçut bien-tôt, qu'elles ne mangeoient point, par respect pour lui.

Ce qui lui donna occaſion de les ſervir lui-même, en les invitant & les preſſant de manger, dans des termes tout à fait obligeans. Il leur demanda enſuite, comment elles s'appelloient, & chacune le ſatisfit ſur ſa curioſité. Leurs noms étoient, Cou d'Albaſtre, Bouche de Coral, Face de Lune, Eclat du Soleil, Plaiſir des yeux, Délices du cœur. Il fit auſſi la même demande à la ſeptiéme, qui tenoit l'Eventail, & elle lui répondit, qu'elle s'appelloit Canne de Sucre. Les douceurs, qu'il leur dit à chacune ſur leurs noms, firent voir qu'il avoit infiniment de l'eſprit; & l'on ne peut croire, combien cela ſervit à augmenter l'eſtime, que le Calife, qui n'avoit rien perdu de tout ce qu'il avoit dit ſur ce ſujet, avoit déja conçuë pour lui.

Quand les Dames virent qu'Abou Haſſan ne mangeoit plus: Le Commandeur des Croyans, dit l'une, en s'addreſſant aux Eunuques, qui étoient préſens pour ſervir, veut paſſer au Salon du deſſert: qu'on apporte à laver. Elles ſe leverent toutes de

table en même tems ; & elles prirent des mains des Eunuques, l'une, un baſſin d'or, l'autre une Aiguiere de même métail, & la troiſiéme une ſerviette, & ſe préſenterent le genou en terre devant Abou Haſſan, qui étoit encore aſſis, & lui donnerent à laver. Quand il eut fait, il ſe leva, & à l'inſtant un Eunuque, tira la portiere, & ouvrit la porte d'un autre ſalon, où il devoit paſſer.

Meſrour, qui n'avoit pas abandonné Abou Haſſan, marcha encore devant lui, & l'introduiſit dans un Salon de pareille grandeur à celui d'où il ſortoit, mais orné de diverſes peintures des plus excellens Maîtres, & tout autrement enrichi de vaſes de l'un & de l'autre métal, de tapis de pied, & d'autres meubles plus prétieux. Il y avoit dans ce Salon ſept troupes de Muſiciennes, autres que celles qui étoient dans le premier Salon, & ces ſept troupes, ou plûtôt ces ſept chœurs de Muſique, commencerent un nouveau concert dès qu'Abou Haſſan parut. Le Salon étoit orné de ſept autres grands luſtres,

& la table au milieu ſe trouva couverte de ſept grands baſſins d'or, remplis en pyramide de toute ſorte de fruits de la ſaiſon, les plus beaux, les mieux choiſis, & les plus exquis : & à l'entour, ſept autres jeunes Dames, chacune avec un Eventail à la main, qui ſurpaſſoient les premieres, en beauté.

Ces nouveaux objets jetterent Abou Haſſan dans une admiration plus grande qu'auparavant, & firent qu'en s'arrêtant, il donna des marques plus ſenſibles de ſa ſurpriſe, & de ſon étonnement. Il s'avança enfin, juſqu'à la table, & après qu'il s'y fût aſſis, & qu'il eût contemplé les ſept Dames à ſon aiſe, l'une après l'autre, avec un embarras qui marquoit, qu'il ne ſçavoit à laquelle il devoit donner la préference, il leur ordonna de quitter chacune leur Eventail, de ſe mettre à table; & de manger avec lui, en diſant que la chaleur, n'étoit pas aſſez incommode, pour avoir beſoin de leur miniſtere.

Quand les Dames ſe furent placées à la droite & à la gauche d'A-

bou Haſſan, il voulut avant toutes choſes, ſçavoir comment elles s'appelloient, & il apprit qu'elles avoient chacune, un nom different, des noms des ſept Dames du premier ſalon, &. que ces noms ſignifioient, de même, quelque perfection de l'ame, ou de l'eſprit, qui les diſtinguoit les unes d'avec les autres. Cela lui plut extrémement, & il le fit connoître, par les bons mots, qu'il dit encore à cette occaſion, en leur préſentant, l'une après l'autre, des fruits de chaque baſſin. Mangez cela pour l'amour de moi, dit-il à Chaîne des Cœurs, qu'il avoit à ſa droite, en lui preſentant une figue, & rendez plus ſupportable, les chaînes que vous me faites porter depuis le moment, que je vous ai veuë. Et en préſentant un raiſin à Tourment de l'ame; prenez ce raiſin, dit-il; à la charge que vous ferez ceſſer bien-tôt, les tourmens que j'endure pour l'amour de vous : & ainſi des autres Dames. Et par ces endroits, Abou Haſſan faiſoit que le Calife, qui étoit fort attaché à toutes ſes actions, & à toutes ſes paroles, ſe ſça-

voit bon gré de plus en plus, d'avoir trouvé en lui, un homme, qui le divertiſſoit ſi agreablement, & qui lui avoit donné lieu, d'imaginer le moyen de le connoître plus à fond.

Quand Abou Haſſan eut mangé de tous les fruits, qui étoient dans les baſſins, ce qui lui plut ſelon ſon goût, il ſe leva, & auſſi-tôt Meſrour qui ne l'abandonnoit pas, marcha encore devant lui, & l'introduiſit dans un troiſiéme ſalon, orné, meublé & enrichi auſſi magnifiquement que les deux premiers.

Abou Haſſan y trouva ſept autres chœurs de Muſique, & ſept autres Dames, autour d'une table, couverte de ſept baſſins d'or, remplis de confitures liquides, de differentes couleurs, & de pluſieurs façons. Après avoir jetté les yeux de tout côté avec une nouvelle admiration, il s'avança juſqu'à la table, au bruit harmonieux des ſept chœurs de Muſique, qui ceſſa dès qu'il s'y fut mis. Les ſept Dames s'y mirent auſſi à ſes côtez, par ſon ordre; & comme il ne pouvoit leur faire la même honnête-

té de les ſervir, qu'il avoit fait aux autres, il les pria de ſe choiſir elles-mêmes, les confitures qui ſeroient le plus à leur goût. Il s'informa auſſi de leurs noms, qui ne lui plurent pas moins que les noms des autres Dames, par leur diverſité, & qui lui fournirent une nouvelle matiere de s'entretenir avec elles, & de leur dire des douceurs, qui leur firent autant de plaiſir, qu'au Calife, qui ne perdoit rien de tout ce qu'il diſoit.

Le jour commençoit à finir, lorſqu'Abou Haſſan fut conduit dans le quatriéme ſalon. Il étoit orné comme les autres des Meubles les plus magnifiques & les plus précieux. Il y avoit auſſi ſept grands luſtres d'or qui ſe trouverent remplis de bougies allumées, & tout le ſalon éclairé par une quantité prodigieuſe de lumieres qui y faiſoient un effet merveilleux & ſurprenant. On n'avoit rien vû de pareil dans les trois autres, parce qu'il n'en avoit pas été beſoin. Abou Haſſan trouva encore dans ce dernier ſalon, comme il avoit trouvé dans

les

les trois autres, ſept nouveaux chœurs de Muſiciennes, qui concertoient toutes enſemble, d'une maniere plus gaye, que dans les autres ſalons, & qui ſembloient inſpirer une plus grande joye. Il y vit auſſi ſept autres Dames, qui étoient debout autour d'une table, auſſi couverte de ſept baſſins d'or, remplis de gâteaux feüilletez, de toutes ſortes de confitures ſéches, & de toutes autres choſes, propres à exciter à boire. Mais ce qu'Abou Haſſan y apperçut, qu'il n'avoit vû aux autres ſalons, c'étoit un bufet chargé de ſept grands flacons d'argent, pleins d'un vin des plus exquis, & de ſept verres de cryſtal de roche, d'un très-beau travail, auprès de chaque flacon.

Juſques-là, c'eſt-à-dire, dans les trois premiers ſalons, Abou Haſſan n'avoit bû que de l'eau, ſelon la coûtume qui s'obſerve à Bagdad, auſſi-bien parmi le peuple, & dans les Ordres Superieurs, qu'à la Cour du Calife, où l'on ne boit le vin ordinairement que le ſoir. Tous ceux qui en uſent autrement, ſont regardez comme des

débauchez, & ils n'oſent ſe montrer de jour. Cette coûtume eſt d'autant plus loüable, qu'on a beſoin de tout ſon bon ſens dans la journée, pour vaquer aux affaires, & que par-là, comme on ne boit du vin, que le ſoir, on ne voit pas d'yvrognes en plein jour, cauſer du déſordre, dans les ruës de cette Ville.

Abou Haſſan entra donc dans ce quatriéme ſalon, & il s'avança juſqu'à la table: Quand il s'y fût aſſis, il demeura un grand eſpace de tems, comme en extaſe, à admirer les ſept Dames, qui étoient autour de lui, & les trouva plus belles que celles qu'il avoit vûës dans les autres ſalons. Il eut envie de ſçavoir les noms de chacune en particulier. Mais comme le grand bruit de la Muſique, & ſur tout des tambours de Baſque, dont on joüoit à chaque chœur, ne lui permettoit pas de ſe faire entendre, il frappa des mains pour la faire ceſſer, & auſſi-tôt il ſe fit un grand ſilence.

Alors, en prenant par la main, la Dame, qui étoit plus près de lui, à

ſa droite, il la fit aſſeoir ; & après lui avoir préſenté d'un gâteau feüilleté, il lui demanda comment elle s'appelloit : Commandeur des Croyans, répondit la Dame ; mon nom eſt Bouquet de perles. On ne pouvoit vous donner un nom plus convenable, reprit Abou Haſſan, & qui fît mieux connoître, ce que vous valez ; ſans blâmer néanmoins, celui qui vous l'a donné, je trouve que vos belles dents, effacent la plus belle eau de toutes les perles qui ſoient au monde. Bouquet de perles, ajoûta-t'il, puiſque c'eſt votre nom : Obligez-moi de prendre un verre, & de m'apporter à boire de votre belle main.

La Dame alla auſſi-tôt au bufet, & revint avec un verre plein de vin qu'elle préſenta à Abou Haſſan d'un air tout gracieux. Il le prit avec plaiſir, & la regardant paſſionnément : Bouquet de perles, lui dit-il ; je bois à votre ſanté ; je vous prie de vous en verſer autant, & de me faire raiſon. Elle courut vîte au bufet, & revint le verre à la main ; mais avant de boire, elle chanta une chanſon,

qui ne le ravit pas moins, par sa nouveauté, que par les charmes d'une voix, qui le surprit encore davantage.

Abou Hassan après avoir bû, choisit ce qui lui plût dans les bassins, & le présenta à une autre Dame qu'il fit asseoir auprès de lui. Il lui demanda aussi son nom. Elle répondit qu'elle s'appelloit Etoile du matin. Vos beaux yeux, reprit-il, ont plus d'éclat, & de brillant que l'Etoile dont vous portez le nom. Allez & faites-moi le plaisir de m'apporter à boire : ce qu'elle fit sur le champ de la meilleure grace du monde. Il en usa de même, envers la troisiéme Dame, qui se nommoit, Lumiere du jour, & de même jusqu'à la septiéme, qui toutes lui verserent à boire, avec une satisfaction extrême du Calife.

Quand Abou Hassan eût achevé de boire autant de coups, qu'il y avoit de Dames, Bouquet de perles, la premiere à qui il s'étoit addressé, alla au bufet, prit un verre qu'elle remplit de vin, après y avoir jetté

une pincée de la poudre, dont le Calife s'étoit ſervi le jour précedent, & vint le lui préſenter : Commandeur des Croyans, lui dit-elle ; je ſupplie Votre Majeſté, par l'interêt que je prends à la conſervation de ſa ſanté, de prendre ce verre de vin, & de me faire la grace avant de le boire, d'entendre une chanſon, laquelle, ſi j'oſe me flatter, ne lui deplaira pas. Je ne l'ai faite que d'aujourd'hui, & je ne l'ai encore chantée à qui que ce ſoit,

Je vous accorde cette grace avec plaiſir, lui dit Abou Haſſan, en prenant le verre qu'elle lui préſentoit, & je vous ordonne en qualité de Commandeur des Croyans, de me la chanter, perſuadé que je ſuis, qu'une belle perſonne, comme vous, n'en peut faire que de très-agreables, & pleines d'eſprit. La Dame prit un luth, & elle chanta la chanſon, en accordant ſa voix au ſon de cet inſtrument, avec tant de juſteſſe, de grace, & d'expreſſion, qu'elle tint Abou Haſſan, comme en extaſe, depuis le commencement juſqu'à la fin. Il la trou-

va ſi belle qu'il la lui fit repeter une ſeconde fois, & il n'en fut pas moins charmé, que la premiere fois.

Quand la Dame eut achevé, Abou Haſſan, qui vouloit la loüer, comme elle le méritoit, vuida le verre auparavant, tout d'un trait. Puis tournant la tête du côté de la Dame, comme pour lui parler, il en fut empêché par la poudre qui fit ſon effet ſi ſubitement, qu'il ne fit qu'ouvir la bouche en begayant. Auſſi-tôt, ſes yeux ſe fermerent, & en laiſſant tomber ſa tête juſques ſur la table, comme un homme accablé de ſommeil, il s'endormit auſſi profondement, qu'il avoit fait le jour précedent, environ à la même heure, quand le Calife lui eut fait prendre de la même poudre; & dans le même inſtant, une des Dames qui étoit auprès de lui, fut aſſez diligente pour recevoir le verre qu'il laiſſa tomber de ſa main. Le Calife qui s'étoit donné lui-même ce divertiſſement, avec une ſatisfaction au-delà de ce qu'il s'en étoit promis, & qui avoit été ſpectateur de cette derniere Scene, auſſi-bien que de toutes

les autres qu'Abou Haſſan lui avoit données, ſortit de l'endroit où il étoit, & parut dans le Salon, tout joyeux d'avoir ſi bien réüſſi dans ce qu'il avoit imaginé. Il commanda premierement, qu'on dépoüillât Abou Haſſan de l'habit de Calife, dont on l'avoit revêtu le matin, & qu'on lui remît celui dont il étoit habillé, il y avoit vingt-quatre heures, quand l'Eſclave qui l'accompagnoit l'avoit apporté en ſon Palais. Il fit appeller enſuite le même Eſclave, & quand il ſe fût preſenté : Reprens cet homme, lui dit-il ; & reporte-le chez lui, ſur ſon Sofa, ſans faire de bruit, & en te retirant de même, laiſſe la porte ouverte.

L'Eſclave prit Abou Haſſan, l'emporta par la porte ſecrete du Palais, le remit chez lui comme le Calife lui avoit ordonné, & revint en diligence lui rendre compte de ce qu'il avoit fait. Abou Haſſan, dit alors le Calife, avoit ſouhaité d'être Calife pendant un jour ſeulement, pour châtier l'Imam de la Moſquée de ſon quartier, & les quatre Scheikhs ou

Vieillards, dont la conduite ne lui plaiſoit pas ; je lui ay procuré le moyen de ſe ſatisfaire, & il doit être content ſur cet article.

Abou Haſſan remis ſur ſon Sofa par l'Eſclave, dormit juſqu'au lendemain, fort tard, & il ne s'éveilla, que quand la poudre, qu'on avoit jettée dans le dernier verre qu'il avoit bû, eût fait tout ſon effet. Alors en ouvrant les yeux, il fut fort ſurpris de ſe voir chez lui : Bouquet de perles, Etoile du matin, Aube du jour, Bouche de Coral, Face de Lune, s'écria-t'il ; en appellant les Dames du Palais, qui lui avoient tenu compagnie, chacune par leur nom, autant qu'il put s'en ſouvenir ; où êtes-vous ? venez, approchez.

Abou Haſſan crioit de toute ſa force. Sa mere qui l'entendit de ſon appartement, accourut au bruit, & en entrant dans ſa chambre : Qu'avez-vous donc mon fils, lui demanda-t'elle ; que vous eſt-il arrivé ?

A ces paroles, Abou Haſſan leva la tête, & en regardant ſa mere fierement, & avec mépris ; Bonne femme,

me, lui demanda-t-il à son tour ; qui est donc celui, que tu appelles ton fils ?

C'est vous-même, répondit la mere, avec beaucoup de douceur ; n'êtes-vous pas Abou Hassan, mon fils ? Ce seroit la chose du monde la plus singuliere, que vous l'eussiez oublié en si peu de tems.

Moi, ton fils ! vieille execrable ! reprit Abou Hassan ; tu ne sçais ce que tu dis, & tu es une menteuse. Je ne suis pas l'Abou Hassan, que tu dis, je suis le Commandeur des Croyans.

Taisez-vous, mon fils, repartit la mere ; vous n'êtes pas sage. On vous prendroit pour un fou, si l'on vous entendoit.

Tu es une vieille folle toi-même, repliqua Abou Hassan ; & je ne suis pas fou comme tu le dis : Je te répete, que je suis le Commandeur des Croyans, & le Vicaire en Terre du Maître des deux Mondes.

Ah ! mon fils, s'écria la mere ! est-il possible que je vous entende proferer des paroles, qui marquent une

ſi grande alienation d'eſprit ? Quel malin genie vous obſede, pour vous faire tenir un ſemblable diſcours? Que la benediction de Dieu ſoit ſur vous, & qu'il vous délivre de la malignité de Satan. Vous êtes mon fils Abou Haſſan, & je ſuis votre mere.

Après lui avoir donné toutes les marques qu'elle put imaginer, pour le faire rentrer en lui-même, & lui faire voir qu'il étoit dans l'erreur: Ne voyez-vous pas, continua-t'elle; que cette chambre où vous êtes, eſt la vôtre, & non pas la chambre d'un Palais, digne d'un Commandeur des Croyans? & que vous ne l'avez pas abandonnée depuis que vous êtes au monde, en demeurant inſeparablement avec moi. Faites bien reflexion à tout ce que je vous dis, & ne vous allez pas mettre dans l'imagination, des choſes, qui ne ſont pas, & qui ne peuvent pas être : encore une fois, mon fils, penſez-y ſerieuſement.

Abou Haſſan entendit paiſiblement ces remontrances de ſa mere; & les

yeux baiſſez, & la main au bas du viſage, comme un homme qui rentre en lui-même pour examiner la verité de tout ce qu'il voit & de ce qu'il entend : je crois que vous avez raiſon, dit-il à ſa mere ; quelques momens après, en revenant comme d'un profond ſommeil, ſans pourtant changer de poſture ; il me ſemble, dit-il ; que je ſuis Abou Haſſan, que vous êtes ma mere, & que je ſuis dans ma chambre. Encore une fois, ajoûta-t'il, en jettant les yeux ſur lui & ſur tout ce qui ſe préſentoit à ſa veuë : je ſuis Abou Haſſan, je n'en doute plus, & je ne comprens pas, comment je m'étois mis cette rêverie dans la tête.

La mere crut de bonne foi, que ſon fils étoit gueri du trouble qui agitoit ſon eſprit, & qu'elle attribuoit à un ſonge. Elle ſe preparoit même à en rire avec lui, & à l'interroger ſur ce ſonge, quand tout à coup, il ſe mit ſur ſon ſeant, & en la regardant de travers : Vieille Sorciere, vieille Magicienne, dit-il ; tu ne ſçais ce que tu dis : je ne ſuis

pas ton fils, & tu n'es pas ma mere. Tu te trompes toi-même, & tu veux m'en faire accroire. Je te dis que je suis le Commandeur des Croyans, & tu ne me persuaderas pas le contraire.

De grace, mon fils, recommandez-vous à Dieu, & abstenez-vous de tenir ce langage, de crainte qu'il ne vous arrive quelque malheur; parlons plutôt d'autre chose, & laissez-moi vous raconter ce qui arriva hier dans notre quartier, à l'Imam de notre Mosquée, & à quatre Scheikhs de nos voisins. Le Juge de Police les fit prendre, & après leur avoir fait donner en sa presence, à chacun je ne sçai combien de coups de nerf de bœuf, il fit publier par un Crieur, que c'étoit là le châtiment de ceux qui se mêloient des affaires qui ne les regardoient pas, & qui se faisoient une occupation de jetter le trouble dans les familles de leurs voisins. Ensuite il les fit promener par tous les quartiers de la Ville, avec le même cri, & leur fit défense de remettre jamais le pied dans notre quartier.

La mere d'Abou Hassan qui ne pouvoit s'imaginer que son fils eût eu

quelque part à l'avanture qu'elle lui racontoit, avoit exprès changé de discours, & regardé le récit de cette affaire comme un moyen capable d'effacer l'impreſſion fantaſtique, où elle le voyoit, d'être le Commandeur des Croyans.

Mais il en arriva tout autrement; & ce récit, loin d'effacer l'idée qu'il avoit toujours, d'être le Commandeur des Croyans, ne ſervit qu'à la lui rappeller & à la lui graver d'autant plus profondément dans ſon imagination, qu'en effet, elle n'étoit pas fantaſtique, mais réelle.

Auſſi dès qu'Abou Haſſan eût entendu ce récit: je ne ſuis plus ton fils, ni Abou Haſſan, reprit-il; je ſuis certainement le Commandeur des Croyans, je ne puis plus en douter après ce que tu viens de me raconter toi-même. Apprends que c'eſt par mes ordres que l'Imam & les quatre Scheikhs ont été châtiez de la maniere que tu m'as dit. Je ſuis donc veritablement le Commandeur des Croyans, te dis-je: & ceſſe de me dire que c'eſt un reſve. Je ne dors pas, & j'étois auſſi éveillé que

je le ſuis en ce moment que je te parle. Tu me fais plaiſir de me confirmer ce que le Juge de Police, à qui j'en avois donné l'ordre, m'en a rapporté : c'eſt-à-dire, que mon ordre a été exécuté ponctuellement, & j'en ſuis d'autant plus réjoüi, que cet Imam, & ces quatre Scheikhs, ſont de francs hypocrites. Je voudrois bien ſçavoir qui m'a porté en ce lieu-ci. Dieu ſoit loüé de tout : ce qu'il y a de vrai, c'eſt que je ſuis très-certainement le Commandeur des Croyans ; & toutes tes raiſons ne me perſuaderont pas le contraire.

La mere, qui ne pouvoit deviner, ni même s'imaginer, pourquoi ſon fils ſoûtenoit ſi fortement, & avec tant d'aſſurance, qu'il étoit le Commandeur des Croyans, ne douta plus qu'il n'eût perdu l'eſprit, en lui entendant dire des choſes, qui étoient dans ſon eſprit au delà de toute croyance, quoiqu'elles euſſent leur fondement dans celui d'Abou Haſſan. Dans cette penſée : mon fils, lui dit-elle ; je prie Dieu qu'il ait pitié de vous, & qu'il vous faſſe miſericorde. Ceſſez, mon fils, de tenir un diſcours ſi dépourvû de bon

ſens. Adreſſez-vous à Dieu ; demandez-lui qu'il vous pardonne, & vous faſſe la grace de parler comme un homme raiſonnable. Que diroit-on de vous, ſi l'on vous entendoit parler ainſi? Ne ſçavez-vous pas que les murailles ont des oreilles ?

De ſi belles remontrances, loin d'adoucir l'eſprit d'Abou Haſſan, ne ſervirent qu'à l'aigrir encore davantage. Il s'emporta contre ſa mere avec plus de violence. Vieille, lui dit-il, je t'ai deja averti de te taire : Si tu continuës davantage, je me leverai, & je te traiterai de maniere, que tu t'en reſſentiras tout le reſte de tes jours. Je ſuis le Calife, le Commandeur des Croyans, & tu dois me croire, quand je le dis.

Alors la bonne Dame qui vit qu'Abou Haſſan s'égaroit de plus en plus de ſon bon ſens, plûtôt que d'y rentrer, s'abandonna aux pleurs & aux larmes ; & en ſe frapant le viſage & la poitrine, elle faiſoit des exclamations qui marquoient ſon étonnement & ſa profonde douleur, de voir ſon fils dans une ſi terrible alienation d'eſprit.

Abou Haſſan, au lieu de s'appaiſer,

& de ſe laiſſer toucher par les larmes de ſa mere, s'oublia lui-même, au contraire, juſqu'à perdre envers elle, le reſpect que la nature lui inſpiroit. Il ſe leva bruſquement, il ſe ſaiſit d'un bâton, & venant à elle la main levée, comme un furieux : Maudite vieille, lui dit-il ; dans ſon extravagance, & d'un ton à donner de la terreur à toute autre qu'à une mere, pleine de tendreſſe pour lui ; dis-moi tout à l'heure qui je ſuis ?

Mon fils, répondit la mere, en le regardant tendrement, bien loin de s'effrayer ; je ne vous crois pas abandonné de Dieu juſqu'au point de ne pas connoître celle qui vous a mis au monde, & de vous méconnoître vous même. Je ne feins pas de vous dire, que vous êtes mon fils Abou Haſſan, & que vous avez grand tort de vous arroger un titre, qui n'appartient qu'au Calife Haroun Alraſchid, votre ſouverain Seigneur & le mien, pendant que ce Monarque nous comble de biens, vous & moi, par le preſent qu'il m'envoya hier. En effet, il faut que vous ſçachiez, que le

Grand Visir Giafar, prit la peine de venir hier me trouver, & qu'en me mettant entre les mains, une bourse de mille pieces d'or, il me dit de prier Dieu pour le Commandeur des Croyans, qui me faisoit ce present. Et cette liberalité, ne vous regarde-t'elle pas plûtôt que moi, qui n'ai plus que deux jours à vivre?

A ces paroles, Abou Hassan ne se posseda plus. Les circonstances de la liberalité du Calife que sa mere venoit de lui raconter, lui marquoient qu'il ne se trompoit pas, & lui persuadoient plus que jamais, qu'il étoit le Calife, puisque le Visir n'avoit porté la bourse que par son ordre. Hé bien! vieille Sorciere, s'écria-t'il, seras-tu convaincuë, quand je te dirai que c'est moi qui t'ai envoyé ces mille pieces d'or par mon grand Visir Giafar, qui n'a fait qu'executer l'ordre que je lui avois donné en qualité de Commandeur des Croyans? Cependant, au lieu de me croire, tu ne cherches qu'à me faire perdre l'esprit par tes contradictions, & en me soûtenant avec opiniâtreté que je suis

ton fils. Mais je ne laisserai pas longtems ta malice impunie. En achevant ces paroles dans l'excès de sa phrenesie, il fut assez dénaturé, pour la maltraiter impitoyablement avec le bâton qu'il tenoit à la main.

La pauvre mere qui n'avoit pas crû que son fils passeroit si promptement des menaces aux actions, se sentant frappée, se mit à crier de toute sa force au secours : & jusqu'à ce que les voisins fussent accourus, Abou Hassan ne cessoit de frapper, en lui demandant à chaque coup : Suis-je Commandeur des Croyans ? A quoi la mere répondoit toûjours ces tendres paroles : Vous êtes mon fils.

La fureur d'Abou Hassan commençoit un peu à se ralentir quand les voisins arriverent dans sa chambre. Le premier qui se présenta se mit aussi-tôt entre sa mere & lui, & après lui avoir arraché son bâton de la main : Que faites-vous donc Abou Hassan, lui dit-il ? Avez-vous perdu la crainte de Dieu & la raison ? Jamais un fils bien né comme vous,

a-t'il osé lever la main sur sa mere ? & n'avez-vous point de honte de maltraiter ainsi la vôtre, elle qui vous aime si tendrement ?

Abou Hassan encore tout plein de sa fureur, regarda celui qui lui parloit, sans lui rien répondre ; & en jettant en même tems ses yeux égarez sur chacun des autres voisins qui l'accompagnoient : Qui est cet Abou Hassan, dont vous parlez, leur demanda-t'il ? Est-ce moi que vous appellez de ce nom ?

Cette demande déconcerta un peu les voisins : Comment ! repartit celui qui venoit de lui parler ; Vous ne reconnoissez donc pas la femme que voila, pour celle qui vous a élevé, & avec qui nous vous avons toûjours vû demeurer ; en un mot pour votre mere ? Vous êtes des impertinens, repliqua Abou Hassan ; je ne la connois pas, ni vous non plus, & je ne veux pas vous connoître. Je ne suis pas Abou Hassan, je suis le Commandeur des Croyans : & si vous l'ignorez, je vous le ferai apprendre à vos dépens.

A ce discours d'Abou Hassan, les voisins ne douterent plus de l'aliénation de son esprit. Et pour empêcher qu'il ne se portât à des excès semblables à ceux qu'il venoit de commettre contre sa mere, ils se saisirent de sa personne malgré sa résistance, & ils le lierent de maniere, qu'ils lui ôterent l'usage des bras, des mains, & des pieds. En cet état, & hors d'apparence de pouvoir nuire, ils ne jugerent pas cependant à propos de le laisser seul avec sa mere. Deux de la compagnie se détacherent, & allerent en diligence à l'Hôpital des Foux avertir le Concierge de ce qui se passoit. Il y vint aussi-tôt avec les voisins, accompagné d'un bon nombre de ses gens, chargez de chaînes, de menotes, & d'un nerf de bœuf.

A leur arrivée, Abou Hassan qui ne s'attendoit à rien moins qu'à un appareil si affreux, fit de grands efforts pour se débarrasser, mais le Concierge qui s'étoit fait donner le nerf de bœuf, le mit bientôt à la raison, par deux ou trois coups bien appliquez, qu'il lui en déchargea sur

les épaules. Ce traitement fut si sensible à Abou Hassan, qu'il se contint, & que le Concierge & ses gens, firent de lui ce qu'ils voulurent. Ils le chargerent de chaînes, & lui appliquerent les menotes, & les entraves, & quand ils eurent achevé, ils le tirerent hors de chez lui; & le conduisirent à l'Hôpital des Foux.

Abou Hassan ne fut pas plutôt dans la ruë, qu'il se trouva environné d'une grande foule de peuple. L'un lui donnoit un coup de poing, un autre un soufflet, & d'autres le chargeoient d'injures, en le traitant de fou, d'insensé, & d'extravagant.

A tous ces mauvais traitemens: Il n'y a, disoit-il, de grandeur, & de force qu'en Dieu Très-haut, & Tout-puissant. On veut que je sois fou, quoique je sois dans mon bon sens, je souffre cette injure, & toutes ces indignitez pour l'amour de Dieu.

Abou Hassan fut conduit de cette maniere, jusqu'à l'Hôpital des foux. On l'y logea, & on l'attacha dans une cage de fer, & avant de l'y en-

fermer, le Concierge endurci à cette terrible exécution, le regala ſans pitié, de cinquante coups de nerf de bœuf ſur les épaules, & ſur le dos, & continua plus de trois ſemaines, à lui faire le même régal chaque jour, en lui repetant ces mêmes mots, chaque fois : Reviens en ton bon ſens, & dis, ſi tu es encore le Commandeur des Croyans.

Je n'ai pas beſoin de ton conſeil. répondoit Abou Haſſan ; je ne ſuis pas fou ; mais, ſi j'avois à le devenir, rien ne ſeroit plus capable de me jetter dans une ſi grande diſgrace, que les coups dont tu m'aſſommes.

Cependant la mere d'Abou Haſſan venoit voir ſon fils, reglement chaque jour, & elle ne pouvoit retenir ſes larmes, en voyant diminuer de jour en jour ſon embonpoint, & ſes forces, & en l'entendant ſe plaindre, & ſoupirer des douleurs qu'il ſouffroit. En effet, il avoit les épaules, le dos, & les côtes noircies & meurtries, & il ne ſçavoit de quel côté ſe tourner, pour trouver du repos. La peau lui changea même plus

d'une fois, pendant le tems qu'il fut retenu dans cette effroyable demeure. Sa mere vouloit lui parler pour le conſoler, & pour tâcher de ſonder s'il étoit toûjours dans la même ſituation d'eſprit ſur ſa prétenduë dignité de Calife, & de Commandeur des Croyans. Mais, toutes les fois qu'elle ouvroit la bouche pour lui en toucher quelque choſe, il la rebutoit avec tant de furie, qu'elle étoit contrainte de le laiſſer, & de s'en retourner inconſolable de le voir dans une ſi grande opiniâtreté.

Les idées fortes & ſenſibles qu'Abou Haſſan avoit conſervées dans ſon eſprit, de s'être vû revêtu de l'habillement de Calife, d'en avoir fait effectivement les fonctions, d'avoir uſé de ſon autorité, d'avoir été obéïr & traité veritablement en Calife, & qui l'avoient perſuadé à ſon réveil qu'il l'étoit veritablement, & l'avoient fait perſiſter ſi long-tems, dans cette erreur, commencerent inſenſiblement à s'effacer de ſon eſprit.

Si j'étois Calife, & Commandeur des Croyans, ſe diſoit-il, quelque-

fois à lui-même, pourquoi me ſerois-je trouvé chez moi en me réveillant, & revêtu de mon habit ordinaire? Pourquoi ne me ſerois-je pas vû environné du Chef des Eunuques, de tant d'autres Eunuques, & d'une ſi groſſe foule de belles Dames? pourquoi le Grand Viſir Giafar que j'ai vû à mes pieds; tant d'Emirs, tant de Gouverneurs de Provinces, & tant d'autres Officiers, dont je me ſuis vû environné, m'auroient-ils abandonné? Il y a longtems, ſans doute, qu'ils m'auroient délivré de l'état pitoyable, où je ſuis ſi j'avois quelque autorité ſur eux. Tout cela n'a été qu'un ſonge, & je ne dois pas faire difficulté de le croire. J'ai commandé, il eſt vrai, au Juge de Police, de châtier l'Imam, & les quatre Vieillards de ſon Conſeil; j'ai ordonné au Grand Viſir Giafar, de porter mille pieces d'or à ma mere, & mes ordres ont été executez. Cela m'arrête, & je n'y comprens rien. Mais, combien d'autres choſes y a-t'il, que je ne comprens pas, & que je ne comprendrai jamais? Je m'en

m'en remets donc entre les mains de Dieu, qui ſçait, & qui connoît tout.

Abou Haſſan étoit encore occupé de ces penſées, & dans ces ſentimens, quand ſa mere arriva. Elle le vit ſi extenué, & ſi défait, qu'elle en verſa des larmes plus abondamment qu'elle n'avoit encore fait juſqu'alors. Au milieu de ſes ſanglots, elle le ſalua du ſalut ordinaire, & Abou Haſſan le lui rendit contre ſa coûtnme, depuis qu'il étoit dans cet Hôpital. Elle en prit un bon augure : Hé bien, mon fils, lui dit-elle, en eſſuyant ſes larmes ; comment vous trouvez-vous ? En quelle aſſiette eſt votre eſprit ? Avez-vous renoncé à toutes vos fantaiſies & aux propros que le demon vous avoit ſuggerez ?

Ma mere, répondit Abou Haſſan, d'un ſens raſſi, & fort tranquille, & d'une maniere qui peignoit la douleur, qu'il reſſentoit des excès auſquels il s'étoit porté contre elle ; je reconnois mon égarement : mais je vous prie de me pardonner le crime execrable, que je deteſte, & dont je

ſuis coupable envers vous. Je fais la même priere à nos voiſins à cauſe du ſcandale que je leur ai donné. J'ai été abuſé par un ſonge, mais un ſonge ſi extraordinaire, & ſi ſemblable à la verité, que je puis mettre en fait, que tout autre que moi, à qui il ſeroit arrivé, n'en auroit pas été moins frappé, & ſeroit peut-être tombé dans de plus grandes extravagances, que vous ne m'en avez vû faire. J'en ſuis encore ſi fort troublé, au moment que je vous parle, que j'ai de la peine à me perſuader que ce qui m'eſt arrivé en ſoit un, tant il a de reſſemblance à ce qui ſe paſſe entre des gens, qui ne dorment pas.

Quoi qu'il en ſoit, je le tiens, & le veux tenir conſtamment pour un ſonge, & pour une illuſion. Je ſuis même convaincu, que je ne ſuis pas ce fantôme de Calife, & de Commandeur des Croyans, mais Abou Haſſan, votre fils; de vous, dis-je; que j'ai toûjours honorée, juſqu'à ce jour fatal, dont le ſouvenir me couvre de confuſion: que j'honore, & que j'honorerai toute ma

vie, comme je le dois.

A ces paroles si sages & si sensées, les larmes de douleur, de compassion & d'affliction, que la mere d'Abou Hassan versoit depuis si long-tems, se changerent en larmes de joie, de consolation, & d'amour tendre pour son cher fils qu'elle retrouvoit : Mon fils, s'écria-t'elle toute transportée de plaisir, je ne me sens pas moins ravie de contentement, & de satisfaction à vous entendre parler si raisonnablement, après ce qui s'est passé, que si je venois de vous mettre au monde, une seconde fois. Il faut que je vous declare ma pensée sur votre avanture, & que je vous fasse remarquer une chose, à quoi vous n'avez peut-être pas pris garde. L'Etranger que vous aviez amené un soir, pour souper avec vous, s'en alla sans fermer la porte de votre chambre, comme vous lui aviez recommandé, & je crois que c'est ce qui a donné occasion au demon d'y entrer, & de vous jetter dans l'affreuse illusion où vous étiez. Ainsi, mon fils, vous devez bien remercier Dieu,

de vous en avoir delivré, & le prier de vous préſerver de tomber davantage, dans les pieges de l'eſprit malin.

Vous avez trouvé la ſource de mon mal, répondit Abou Haſſan ; & c'eſt juſtement cette nuit là, que j'eus ce ſonge, qui me renverſa la cervelle. J'avois cependant, averti le Marchand expreſſement de fermer la porte après lui, & je connois à preſent qu'il n'en a rien fait. Je ſuis donc perſuadé avec vous, que le demon a trouvé la porte ouverte, qu'il eſt entré, & qu'il m'a mis toutes ces fantaiſies dans la tête. Il faut qu'on ne ſçache pas à Mouſſoul, d'où venoit ce Marchand, comme nous ſommes bien convaincus à Bagdad, que le demon vient cauſer tous ces ſonges fâcheux, qui nous inquiétent la nuit, quand on laiſſe les chambres où l'on couche, ouvertes. Au nom de Dieu, ma mere, puiſque par la grace de Dieu, me voila parfaitement revenu du trouble où j'étois, je vous ſupplie, autant qu'un fils peut ſupplier une auſſi bonne mere que vous l'êtes, de

me faire ſortir au plûtôt de cet enfer, & de me délivrer de la main du bourreau, qui abregera mes jours infailliblement, ſi j'y demeure davantage.

La mere d'Abou Haſſan, parfaitement conſolée, & attendrie de voir qu'Abou Haſſan, étoit revenu entierement de ſa folle imagination d'être Caliſe, alla ſur le champ trouver le Concierge, qui l'avoit amené, & qui l'avoit gouverné juſqu'alors, & dès qu'elle lui eût aſſuré qu'il étoit parfaitement bien rétabli dans ſon bon ſens, il vint, l'examina, & le mit en liberté en ſa préſence.

Abou Haſſan retourna chez lui & il y demeura pluſieurs jours, afin de rétablir ſa ſanté par de meilleurs alimens, que ceux dont il avoit été nourri dans l'Hôpital des Foux. Mais dès qu'il eût à peu près repris ſes forces, & qu'il ne ſe reſſentit plus des incommoditez qu'il avoit ſouffertes par les mauvais traitemens qu'on lui avoit faits dans ſa priſon, il commença à s'ennuyer de paſſer les ſoirées, ſans compagnie. C'eſt-

pourquoi il ne tarda pas à reprendre le même train de vie qu'auparavant : c'eſt-à-dire, qu'il recommença de faire chaque jour, une proviſion ſuffiſante, pour régaler un nouvel Hôte le ſoir.

Le jour qu'il renouvella la coûtume d'aller vers le coucher du Soleil, au bout du Pont de Bagdad pour y arrêter le premier étranger qui ſe préſenteroit, & le prier de lui faire l'honneur de venir ſouper avec lui, étoit le premier du mois, & le même jour, comme nous l'avons déja dit, que le Calife ſe divertiſſoit à aller déguiſé, hors de quelqu'une des portes, par où on abordoit, en cette Ville, pour obſerver par lui-même s'il ne ſe paſſoit rien, contre la bonne Police, de la maniere qu'il l'avoit établie, & réglée dès le commencement de ſon regne.

Il n'y avoit pas long-tems qu'Abou Haſſan étoit arrivé, & qu'il s'étoit aſſis ſur un banc pratiqué contre le parapet, lorſqu'en jettant la vûë juſqu'à l'autre bout du Pont, il apperçut le Calife, qui venoit à lui, dé-

guiſé en Marchand de Mouſſoul, comme la premiere fois, & ſuivi du même Eſclave. Perſuadé que tout le mal qu'il avoit ſouffert ne venoit que de ce que le Calife, qu'il ne connoiſſoit, que pour un Marchand de Mouſſoul, avoit laiſſé la porte ouverte, en ſortant de ſa chambre, il frémit en le voyant : Que Dieu veüille me préſerver, dit-il en lui-même ; voila, ſi je ne me trompe, le Magicien qui m'a enchanté. Il tourna auſſi-tôt la tête du côté du canal de la riviere, en s'appuyant ſur le parapet, afin de ne le pas voir, juſqu'à ce qu'il fût paſſé.

Le Calife, qui vouloit porter plus loin le plaiſir qu'il s'étoit déja donné à l'occaſion d'Abou Haſſan, avoit eu grand ſoin de ſe faire informer de tout ce qu'il avoit dit & fait le lendemain à ſon réveil, après l'avoir fait reporter chez lui, & de tout ce qui lui étoit arrivé. Il reſſentit un nouveau plaiſir de tout ce qu'il en apprit, & même du mauvais traitement, qui lui avoit été fait dans l'Hôpital des Foux. Mais, comme ce

Monarque étoit génereux, & plein de juſtice, & qu'il avoit reconnu dans Abou Haſſan, un eſprit propre à le réjouïr plus long-tems; & de plus qu'il s'étoit douté, qu'après avoir renoncé à ſa prétenduë dignité de Calife, il reprendroit ſa maniere de vie ordinaire, il jugea à propos, dans le deſſein de l'attirer près de ſa perſonne, de ſe déguiſer le premier du mois, en Marchand de Mouſſoul, comme auparavant, afin de mieux éxecuter ce qu'il avoit réſolu à ſon égard. Il apperçut donc Abou Haſſan, preſque en même tems, qu'il fut apperçu de lui, & à ſon action, il comprit d'abord, combien il étoit mécontent de lui, & que ſon deſſein étoit de l'éviter. Cela fit qu'il côtoya le parapet où étoit Abou Haſſan le plus près qu'il pût. Quand il fut proche de lui, il pancha la tête & il le regarda en face. C'eſt donc vous, mon frere Abou Haſſan, lui dit-il; je vous ſaluë, permettez-moi je vous prie de vous embraſſer.

Et moi, répondit bruſquement Abou Haſſan, ſans regarder le faux

Marchand

Marchand de Moſſoul ; je ne vous ſaluë pas : je n'ai beſoin, ni de votre ſalut, ni de vos embraſſades, paſſez votre chemin.

Hé quoi ! reprit le Calife ; ne me reconnoiſſez-vous pas ? Ne vous ſouvient-il pas de la ſoirée, que nous paſſâmes enſemble il y a aujourd'hui un mois chez vous, où vous me fîtes l'honneur de me régaler avec tant de generoſité ? Non, repartit Abou Haſſan ſur le même ton qu'auparavant ; je ne vous connois pas, & je ne ſçai de quoi vous voulez me parler : Allez, encore une fois, & paſſez votre chemin.

Le Calife ne ſe rebuta pas de la bruſquerie d'Abou Haſſan. Il ſçavoit bien qu'une des loix qu'Abou Haſſan s'étoit impoſée à lui-même, étoit de ne plus avoir de commerce avec l'Etranger qu'il auroit une fois regalé. Abou Haſſan le lui avoit déclaré : mais il vouloit bien faire ſemblant de l'ignorer. Je ne puis croire, reprit-il, que vous ne me reconnoiſſiez pas ; il n'y a pas aſſez long-tems que nous

nous ſommes veus, & il n'eſt pas poſſible, que vous m'ayez oublié ſi facilement. Il faut qu'il vous ſoit arrivé quelque malheur, qui vous cauſe cette averſion pour moi. Vous devez vous ſouvenir cependant, que je vous ai marqué ma reconnoiſſance, par mes bons ſouhaits, & même que ſur certaine choſe qui vous tenoit au cœur, je vous ai fait offre de mon credit, qui n'eſt pas à mépriſer.

J'ignore, repartit Abou Haſſan, quel peut être votre credit, & je n'ai pas le moindre deſir de le mettre à l'épreuve; mais, je ſçai bien que vos ſouhaits, n'ont abouti qu'à me faire devenir fou. Au nom de Dieu, vous dis-je encore une fois; paſſez votre chemin, & ne me chagrinez pas davantage.

Ha! mon frere Abou Haſſan, repliqua le Calife en l'embraſſant; je ne prétens pas me ſeparer d'avec vous de cette maniere. Puiſque ma bonne fortune a voulu, que je vous aye rencontré une ſeconde fois, il faut que vous exerciez auſſi une ſeconde fois, la même hoſpitalité envers moi, que

vous avez faite il y a un mois, & que j'aye l'honneur de boire encore avec vous.

C'eſt de quoi Abou Haſſan proteſta qu'il ſçauroit bien ſe garder. J'ai aſſez de pouvoir ſur moi, ajoûta-t'il; pour m'empêcher de me trouver davantage avec un homme comme vous, qui porte le malheur avec ſoy. Vous ſçavez le proverbe qui dit : Prenez votre Tambour ſur les épaules, & délogez. Faites-vous-en l'application : faut-il vous le repeter tant de fois? Dieu vous conduiſe, vous m'avez cauſé aſſez de mal, je ne veux pas m'y expoſer davantage.

Mon bon ami Abou Haſſan, reprit le Calife en l'embraſſant encore une fois? vous me traitez avec une dureté, à laquelle je ne me fuſſe pas attendu. Je vous ſupplie de ne me pas pas tenir un diſcours ſi offençant, & d'être au contraire bien perſuadé de mon amitié. Faites-moi donc la grace de me raconter ce qui vous eſt arrivé, à moi, qui ne vous ai ſouhaité que du bien, qui vous en ſouhaite encore, & qui voudroit trouver

l'occasion de vous en faire, afin de réparer le mal que vous dites, que je vous ay causé, si veritablement il y a de ma faute. Abou Hassan se rendit aux instances du Calife : & après l'avoir fait asséoir auprès de lui : Votre incredulité, & votre importunité, lui dit-il, ont poussé ma patience à bout. Ce que je vais vous raconter vous fera connoître, si c'est à tort que je me plains de vous.

Le Calife s'assit auprès d'Abou Hassan qui lui fit le récit de toutes les avantures qui lui étoient arrivées depuis son réveil dans le Palais, jusqu'à son second réveil dans sa chambre, & il les lui raconta toutes comme un veritable songe qui étoit arrivé avec une infinité de circonstances, que le Calife sçavoit aussi-bien que lui, & qui renouvellerent le plaisir qu'il s'en étoit fait. Il lui exaggera ensuite l'impression que ce songe lui avoit laissée dans l'esprit, d'être le Calife, & le Commandeur des Croyans : Impression ajoûta-t'il, qui m'avoit jetté dans des extravagances si grandes, que mes voisins avoient été con-

traints de me lier comme un furieux, & de me faire conduire à l'Hôpital des Foux, où j'ai été traité d'une maniere, qu'on peut appeller cruelle, barbare & inhumaine ; mais ce qui vous surprendra, & à quoi sans doute vous ne vous attendez pas, c'est que toutes ces choses ne me sont arrivées que par votre faute. Vous vous souvenez bien de la priere que je vous avois faite, de fermer la porte de ma chambre en sortant de chez moi après le soupé. Vous ne l'avez pas fait, au contraire vous l'avez laissée ouverte, & le demon est entré, & m'a rempli la tête de ce songe, qui tout agreable qu'il m'avoit paru, m'a causé cependant tous les maux dont je me plains. Vous êtes donc cause par votre negligence (qui vous rend responsable de mon crime) que j'ai commis une chose horrible & detestable en levant non seulement les mains contre ma mere ; mais même, qu'il s'en est peu fallu, que je ne lui aye fait rendre l'ame à mes pieds en commettant un parricide. Et cela pour un sujet qui me fait rou-

gir de honte toutes les fois que j'y penſe, puiſque c'étoit à cauſe qu'elle m'appelloit ſon fils, comme je le ſuis en effet, & qu'elle ne vouloit pas me reconnoître pour le Commandeur des Croyans, tel que je croiois l'être, & que je lui ſoûtenois effectivement que je l'étois. Vous êtes encore cauſe du ſcandale que j'ai donné à mes voiſins, quand, accourus aux cris de ma pauvre mere, ils me ſurprirent acharné à la vouloir aſſommer, ce qui ne ſeroit point arrivé ſi vous euſſiez eu ſoin de fermer la porte de ma chambre en vous retirant, comme je vous en avois prié. Ils ne ſeroient pas entrez chez moi ſans ma permiſſion; &, ce qui me fait plus de peine, ils n'auroient point été témoins de ma folie. Je n'aurois pas été obligé de les frapper en me défendant contre eux, & ils ne m'auroient pas maltraité & lié comme ils ont fait, pour me conduire & me faire enfermer dans l'Hôpital des Foux, où je puis vous aſſurer que chaque jour, pendant tout le tems que j'ai été détenu dans cet Enfer, on n'a pas manqué

de me bien régaler à grands coups de nerf de bœuf.

Abou Haſſan racontoit au Calife ſes ſujets de plaintes avec beaucoup de chaleur & de vehemence. Le Calife ſçavoit mieux que lui tout ce qui s'étoit paſſé, & il étoit ravi en lui-même d'avoir ſi bien réüſſi dans ce qu'il avoit imaginé pour le jetter dans l'égarement où il le voyoit encore; mais il ne put entendre ce récit, fait avec tant de naïveté ſans faire un grand éclat de rire.

Abou Haſſan qui croyoit ſon récit digne de compaſſion, & que tout le monde devoit y être auſſi ſenſible que lui, ſe ſcandaliſa fort de cet éclat de rire du faux Marchand de Moſſoul. Vous mocquez-vous de moi, lui dit-il; de me rire ainſi au nez? ou croyez-vous que je me moque de vous, quand je vous parle très-ſerieuſement? Voulez-vous des preuves réelles de ce que j'avance: Tenez, voyez, & regardez vous-même, vous me direz, après cela, ſi je me moque. En diſant ces paroles, il ſe baiſſa, & en ſe découvrant les épaules & le ſein, il fit voir au Calife les cicatrices, & les meurtriſſu-

res que lui avoient causez les coups de nerf de bœuf qu'il avoit reçûs.

Le Calife ne pût regarder ces objets sans horreur. Il eut compassion du pauvre Abou Hassan, & il fut très-fâché que la raillerie eut été poussée si loin. Il rentra aussi-tôt en lui-même ; & en embrassant Abou Hassan de tout son cœur : Levez-vous, je vous en supplie, mon cher frere, lui dit-il, d'un grand serieux : Venez, & allons chez vous, je veux encore avoir l'avantage de me réjoüir ce soir avec vous : Demain, s'il plaît à Dieu, vous verrez que tout ira le mieux du monde.

Abou Hassan, malgré sa résolution, & contre le serment qu'il avoit fait de ne pas recevoir chez lui le même Etranger une seconde fois, ne put résister aux caresses du Calife, qu'il prenoit toûjours pour un Marchand de Mossoul. Je le veux bien, dit-il, au faux Marchand ; mais, ajouta-t'il, à une condition que vous vous engagerez de tenir avec serment. C'est de me faire la grace, de fermer la porte de ma chambre en sortant de chez moi ; afin que le demon ne vienne pas me troubler la

cervelle, comme il a fait la premiere fois. Le faux Marchand promit tout. Ils se leverent tous deux & ils prirent le chemin de la Ville. Le Calife pour engager davantage Abou Hassan: Prenez confiance en moi, lui dit-il; je ne vous manquerai pas de parole, je vous le promets en homme d'honneur. Après cela vous ne devez point hésiter à mettre votre assurance en une personne comme moi qui vous souhaite toute sorte de biens, & de prosperitez, & dont vous verrez les effets.

Je ne vous demande pas cela, repartit Abou Hassan, en s'arrêtant tout court: je me rends de bon cœur à vos importunitez, mais je vous dispense de vos souhaits, & je vous supplie, au nom de Dieu, de ne m'en faire aucuns. Tout le mal qui m'est arrivé jusqu'à present, n'a pris sa source, avec la porte ouverte, que de ceux que vous m'avez déja faits.

Hé bien, repliqua le Calife, en riant en lui-même de l'imagination toûjours blessée d'Abou Hassan; puisque vous le voulez ainsi, vous serez

obéï, & je vous promets de ne vous en jamais faire. Vous me faites plaiſir de me parler ainſi, lui dit Abou Haſſan; & je ne vous demande autre choſe. Je ſerai trop content, pourvû que vous teniez votre parole: Je vous tiens quitte de tout le reſte.

Abou Haſſan & le Calife ſuivi de ſon Eſclave, en s'entretenant ainſi, approchoient inſenſiblement du rendez-vous. Le jour commençoit à finir, lorſqu'ils arriverent à la maiſon d'Abou Haſſan. Auſſi-tôt il appella ſa mere, & ſe fit apporter de la lumiere. Il pria le Calife de prendre place ſur le Sofa, & il ſe mit près de lui. En peu de tems le ſouper fut ſervi, ſur la table qu'on avoit approchée près d'eux. Ils mangerent ſans cérémonie. Quand ils eurent achevé, la mere d'Abou Haſſan vint deſſervir; mit le fruit ſur la table, & le vin avec les taſſes près de ſon fils. Enſuite, elle ſe retira, & ne parut pas davantage.

Abou Haſſan commença à ſe verſer du vin le premier, & en verſa enſuite au Calife. Ils burent chacun

cinq ou six coups, en s'entretenant de choſes indifferentes. Quand le Calife vit qu'Abou Haſſan commençoit à s'échauffer, il le mit ſur le chapitre de ſes amours, & il lui demanda, s'il n'avoit jamais aimé.

Mon frere, répondit familierement Abou Haſſan, qui croyoit parler à ſon hôte comme à ſon égal, je n'ai jamais regardé l'amour, ou le mariage ſi vous voulez, que comme une ſervitude, à laquelle j'ai toûjours eu de la répugnance à me ſoumettre; & juſqu'à préſent, je vous avoüerai que je n'ai aimé que la table, la bonne chere, & ſur tout le bon vin; en un mot, qu'à me bien divertir, & à m'entretenir agréablement avec des amis. Je ne vous aſſure pourtant pas que je fuſſe indifferent pour le mariage, ni incapable d'attachement ſi je pouvois rencontrer une femme de la beauté & de la belle humeur de celles que je vis en ſonge, cette nuit fatale, que je vous reçûs ici la premiere fois, & que pour mon malheur, vous laiſſâtes la porte de ma chambre ouverte, qui voulût bien

paſſer les ſoirées à boire avec moi, qui ſçût chanter, joüer des Inſtrumens, & m'entretenir agréablement; qui ne s'étudiât enfin, qu'à me plaire, & à me divertir; je crois au contraire que je changerois toute mon indifference en un parfait attachement pour une telle perſonne, & que je croirois vivre très heureux avec elle. Mais, où trouver une femme telle que que je viens de vous la dépeindre, ailleurs que dans le Palais du Commandeur des Croyans, chez le grand Viſir Giafar, ou chez les Seigneurs de la Cour, les plus puiſſans, à qui l'or & l'argent ne manquent pas pour s'en pourvoir? J'aime donc mieux m'en tenir à la boûteille, c'eſt un plaiſir à peu de frais qui m'eſt commun avec eux. En diſant ces paroles, il prit ſa taſſe, & il ſe verſa du vin: Prenez votre taſſe, que je vous en verſe auſſi, dit-il au Calife; & continuons de goûter un plaiſir ſi charmant.

Quand le Calife, & Abou Haſſan eurent bû: C'eſt grand dommage, reprit le Calife, qu'un auſſi galant hom-

me, que vous êtes, qui n'eſt pas indifferent pour l'amour, mene une vie ſi ſolitaire & ſi retirée.

Je n'ai pas de peine, repartit Abou Haſſan, à préferer la vie tranquille que vous voyez que je mene, à la compagnie d'une femme, qui ne ſeroit peut-être pas d'une beauté à me plaire, & qui d'ailleurs, me cauſeroit mille chagrins, par ſes imperfections, & par ſa mauvaiſe humeur.

Ils pouſſerent entr'eux la converſation aſſez loin ſur ce ſujet. Et le Calife qui vit Abou Haſſan au point où il le deſiroit: Laiſſez-moi faire, lui dit-il; puiſque vous avez le bon goût de tous les honnêtes gens, je veux vous trouver votre fait, & il ne vous en coutera rien. A l'inſtant, il prit la bouteille & la taſſe d'Abou Haſſan dans laquelle il jetta adroitement une pincée de la poudre dont il s'étoit déja ſervi, lui verſa une raſade, & en lui préſentant la taſſe: Prenez, continua-t'il; & beuvez d'avance à la ſanté de cette Belle, qui doit faire le bonheur de votre vie, vous en ſerez content.

Abou Haſſan prit la taſſe en riant, & en branlant la tête : Vaille que vaille, dit-il ; puiſque vous le voulez ; je ne ſçaurois commettre une incivilité envers vous, ni deſobliger un hôte de votre mérite, pour une choſe de ſi peu de conſequence, je vais donc boire à la ſanté de cette Belle que vous me promettez ; quoique, content de mon ſort, je ne faſſe aucun fondement ſur votre promeſſe.

Abou Haſſan n'eut pas plûtôt bû la raſade, qu'un profond aſſoupiſſement s'empara de ſes ſens, comme les deux autres fois, & le Calife fut encore le maître de diſpoſer de lui à ſa volonté. Il dit auſſi-tôt à l'Eſclave qu'il avoit amené, de prendre Abou Haſſan & de l'apporter au Palais. L'Eſclave l'enleva, & le Calife, qui n'avoit pas deſſein de renvoyer Abou Haſſan, comme la premiere fois, ferma la porte de la chambre en ſortant.

L'Eſclave ſuivit avec ſa charge, & quand le Calife fut arrivé au Palais, il fit coucher Abou Haſſan ſur un Sofa, dans le quatriéme ſalon,

d'où il l'avoit fait reporter chez lui, aſſoupi, & endormi, il y avoit un mois. Avant de le laiſſer dormir, il commanda, qu'on lui mit le même habit dont il avoit été revêtu par ſon ordre, pour lui faire faire le perſonnage de Calife. Ce qui fut fait en ſa préſence. Enſuite il commanda à chacun de s'aller coucher, & ordonna au Chef & aux autres Officiers des Eunuques, aux Officiers de la Chambre, aux Muſiciennes, & aux mêmes Dames, qui s'étoient trouvées dans ce ſalon, lorſqu'il avoit bû le dernier verre de vin, qui lui avoit cauſé l'aſſoupiſſement, de ſe trouver ſans faute le lendemain à la pointe du jour à ſon reveil; & il enjoignit à chacun de bien faire ſon perſonnage.

Le Calife alla ſe coucher après avoir fait avertir Meſrour de venir l'éveiller avant qu'on entrât dans le ſalon, afin qu'il ſe plaçât dans le même cabinet, où il s'étoit déja caché.

Meſrour ne manqua pas d'éveiller le Calife préciſement à l'heure, qu'il lui avoit marquée. Il ſe fit habiller

promptement, & sortit pour se rendre au salon, où Abou Hassan dormoit encore. Il trouva les Officiers des Eunuques, ceux de la Chambre, les Dames, & les Musiciennes à la porte, qui attendoient son arrivée. Il leur dit en peu de mots, quelle étoit son intention. Puis il entra & alla se placer dans le Cabinet fermé de jalousies. Mesrour, tous les autres Officiers, les Dames, & les Musiciennes entrerent après lui & se rangerent autour du Sofa, sur lequel Abou Hassan étoit couché, de maniere qu'ils n'empêchoient pas le Calife de le voir, & de remarquer toutes ses actions.

Les choses ainsi disposées dans le tems que la poudre du Calife eut fait son effet; Abou Hassan s'éveilla, sans ouvrir les yeux, & il jetta un peu de pituite, qui fut reçue dans un petit bassin d'or, comme la premiere fois. Dans ce moment, les sept Chœurs de Musiciennes, mêlerent leurs voix toutes charmantes au son des Hauts-bois, des Flutes douces, & des autres Instrumens, & firent entendre un concert très-agréable.

La

La surprise d'Abou Hassan fut extrême, quand il entendit une Musique si harmonieuse. Il ouvrit les yeux, & elle redoubla, lorsqu'il apperçut les Dames, & les Officiers qui l'environnoient, & qu'il crut reconnoître. Le salon où il se trouvoit, lui parut le même que celui qu'il avoit vû dans son premier rêve. Il y remarquoit la même illumination, le même emmeublement, & les mêmes ornemens.

Le concert cessa, afin de donner lieu au Calife d'être attentif à la contenance de son nouvel hôte, & à tout ce qu'il pourroit dire dans sa surprise. Les Dames, Mesrour, & tous les Officiers de la Chambre, en gardant un grand silence, demeurerent chacun dans leur place avec un grand respect. Hélas! s'écria Abou Hassan, en se mordant les doigts, & si haut que le Calife l'entendit avec joye; me voila retombé dans le même songe, & dans la même illusion, qu'il y a un mois! Je n'ai qu'à m'attendre encore une fois, aux coups de nerf de bœuf, à l'Hôpital des Foux, & à

la Cage de fer. Dieu Tout-puiſſant, ajoûta-t'il, je me remets entre les mains de votre divine Providence. C'eſt un mal-honnête homme que j'ai reçu chez moi hier au ſoir, qui eſt la cauſe de cette illuſion, & des peines que j'en pourrai ſouffrir. Le traître & le perfide qu'il eſt, m'avoit promis avec ſerment qu'il fermeroit la porte de ma chambre en ſortant de chez moi; mais il ne l'a pas fait, & le diable eſt entré, qui me bouleverſe la cervelle par ce maudit ſonge de Commandeur des Croyans, & par tant d'autres fantômes, dont il me faſcine les yeux. Que Dieu te confonde, Satan, & puiſſes-tu être accablé ſous une montagne de pierres.

Après ces dernieres paroles, Abou Haſſan ferma les yeux, & demeura recueilli en lui-même l'eſprit fort embarraſſé. Un moment après, il les ouvrit, & en les jettant de côté & d'autre ſur tous les objets, qui ſe préſentoient à ſa veuë: Grand Dieu! s'écria-t'il encore une fois, avec moins d'étonnement, & en ſouriant; je me

remets entre les mains de votre Providence, préſervez-moi de la tentation de Satan. Puis, en refermant les yeux : Je ſçai, continua-t-il, ce que je ferai, je vais dormir, juſqu'à ce que Satan me quitte, & s'en retourne par où il eſt venu, quand je devrois attendre juſqu'à midi.

On ne lui donna pas le tems de ſe rendormir, comme il venoit de ſe le propoſer. Force des Cœurs, une des Dames, qu'il avoit veuë la premiere fois, s'approcha de lui, & en s'aſſeyant ſur le bord du Sofa : Commandeur des Croyans, lui dit-elle reſpectueuſement ; je ſupplie votre Majeſté de me pardonner, ſi je prens la liberté de l'avertir de ne pas ſe rendormir ; mais de faire des efforts pour ſe réveiller, & ſe lever, parce que le jour commence à paroître ; Retire-toi, Satan, dit Abou Haſſan ; en entendant cette voix. Puis en regardant Force des Cœurs : Eſt-ce moi, lui dit-il, que vous appellez Commandeur des Croyans ? Vous me prenez pour un autre certainement.

C'eſt à Votre Majeſté, reprit Force

des Cœurs, à qui je donne ce titre qui lui appartient, comme au Souverain de tout ce qu'il y a au monde, de Muſſulmans, dont je ſuis très-humblement Eſclave, & à qui j'ai l'honneur de parler. Votre Majeſté veut ſe divertir ſans doute, ajoûta-t'elle ; en faiſant ſemblant de s'être oubliée elle-même, à moins que ce ne ſoit un reſte de quelque ſonge fâcheux. Mais ſi elle veut bien ouvrir les yeux, les nuages, qui peuvent lui troubler l'imagination ſe diſſiperont, & elle verra qu'elle eſt dans ſon Palais, environnée de ſes Officiers, & de toutes tant que nous ſommes de ſes Eſclaves, prêtes à lui rendre nos ſervices ordinaires. Au reſte, votre Majeſté ne doit pas s'étonner de ſe voir dans ce ſalon, & non pas dans ſon lit. Elle s'endormit hier, ſi ſubitement, que nous ne voulûmes pas l'éveiller pour la conduire juſqu'à ſa chambre, & nous nous contentâmes de la coucher commodement ſur ce Sofa.

Force des Cœurs dit tant d'autres choſes à Abou Haſſan, qui lui parurent vrai-ſemblables, qu'enfin il ſe mit ſur ſon ſéant. Il ouvrit les yeux,

& il la reconnut, de même que Bouquet de Perles, & les autres Dames, qu'il avoit déja veuës. Alors, elles s'approcherent toutes enſemble, & Force des Cœurs, en reprenant la parole : Commandeur des Croyans, & Vicaire du Prophete en terre, dit-elle ; Votre Majeſté aura pour agréable, que nous l'avertiſſions encore, qu'il eſt tems qu'elle ſe leve, voila le jour qui paroît.

Vous êtes des fâcheuſes, & des importunes, reprit Abou Haſſan en ſe frottant les yeux ; je ne ſuis pas Commandeur des Croyans, je ſuis Abou Haſſan, je le ſçai bien, & vous ne me perſuaderez pas le contraire. Nous ne connoiſſons pas l'Abou Haſſan dont Votre Majeſté nous parle, reprit Force des Cœurs ; nous ne voulons pas même le connoître ; nous connoiſſons Votre Majeſté pour le Commandeur des Croyans, & elle ne nous perſuadera jamais qu'elle ne le ſoit pas.

Abou Haſſan jettoit les yeux de tout côté, & ſe trouvoit comme enchanté de ſe voir dans le même ſa-

lon, où il s'étoit déja trouvé ; mais il attribuoit tout cela à un ſonge pareil à celui qu'il avoit eu, & dont il craignoit les ſuites fâcheuſes. Dieu me faſſe miſericorde ; s'écria-t'il, en élevant les mains, & les yeux, comme un homme, qui ne ſçait où il en eſt ; je me remets entre ſes mains. Après ce que je vois, je ne puis douter que le diable qui eſt entré dans ma chambre, ne m'obſede, & ne trouble mon imagination de toutes ces viſions. Le Calife, qui le voyoit, & qui venoit d'entendre toutes ſes xclamations, ſe mit à rire de ſi bon œur, qu'il eut bien de la peine à s'empêcher d'éclater.

Abou Haſſan cependant s'étoit recouché, & il avoit refermé les yeux. Commandeur des Croyans, lui dit auſſi-tôt Force des Cœurs : Puiſque Votre Majeſté ne ſe leve pas après l'avoir avertie qu'il eſt jour, ſelon notre devoir, & qu'il eſt néceſſaire qu'elle vacque aux affaires de l'Empire, dont le Gouvernement lui eſt confié, nous uſerons de la permiſſion qu'elle nous a donnée en pareil cas.

En même tems, elle le prit par un bras, & elle appella les autres Dames, qui lui aiderent à le faire sortir du lit, & le porterent, pour ainsi dire, jusqu'au milieu du salon, où elles le mirent sur son séant. Elles se prirent ensuite chacune par la main, & elles danserent & sauterent autour de lui au son de tous les instrumens, & de tous les Tambours de Basque, que l'on faisoit retentir sur sa tête, & autour de ses oreilles.

Abou Hassan se trouva dans une perplexité d'esprit inexprimable: Serois-je veritablement Calife, & Commandeur des Croyans, se disoit-il à lui-même? Enfin dans l'incertitude, où il étoit, il vouloit dire quelque chose; mais le grand bruit de tous les Instrumens, l'empêchoit de se faire entendre. Il fit signe à Bouquet de Perles, & à Etoile du matin, qui se tenoient par la main en dansant autour de lui, qu'il vouloit parler. Aussi-tôt elles firent cesser la danse & les Instrumens, & elles s'approcherent de lui: Ne mentez pas, leur dit-il fort ingenuement; & dites-moi

dans la verité, qui je ſuis.

Commandeur des Croyans, répondit Etoile du matin; Votre Majeſté veut nous ſurprendre en nous faiſant cette demande, comme ſi elle ne ſçavoit pas elle-même, qu'elle eſt le Commandeur des Croyans, & le Vicaire en Terre du Prophete de Dieu, Maître de l'un & de l'autre Monde; de ce Monde, où nous ſommes, & du Monde à venir après la mort. Si cela n'étoit pas, il faudroit qu'un ſonge extraordinaire, lui eût fait oublier ce qu'elle eſt. Il pourroit bien en être quelque choſe ſi l'on conſidere que Votre Majeſté a dormi cette nuit plus long-tems qu'à l'ordinaire. Neanmoins ſi Votre Majeſté veut bien me le permettre, je la ferai reſſouvenir de ce qu'elle fit hier dans toute la journée. Elle lui raconta donc ſon entrée au Conſeil, le châtiment de l'Imam, & des quatre Vieillards par le Juge de Police; le préſent d'une bourſe de pieces d'or envoyée par ſon Viſir à la mere d'un nommé Abou Haſſan; ce qu'il fit dans l'interieur de ſon Palais, & ce

qui

qui se passa aux trois repas qui lui furent servis dans les trois salons, jusqu'au dernier, où Votre Majesté, continua-t'elle en s'adressant à lui, après nous avoir fait mettre à table à ses côtez, nous fit l'honneur d'entendre nos chansons, & de recevoir du vin de nos mains, jusqu'au moment que Votre Majesté s'endormit de la maniere que Force des Cœurs vient de la raconter. Depuis ce tems Votre Majesté, contre sa coûtume, a toûjours dormi d'un profond sommeil, jusqu'à present qu'il est jour, Bouquet de Perles, toutes les autres Esclaves, & tous les Officiers qui sont ici certifieront la même chose. Ainsi que Votre Majesté se mette donc en état de faire sa priere, car il en est tems.

Bon, bon, reprit Abou Hassan en branlant la tête; vous m'en feriez bien accroire, si je voulois vous écouter: Et moi, continua-t'il; je vous dis que vous êtes toutes des folles, & que vous avez perdu l'esprit. C'est cependant, un grand dommage; car, vous êtes de jolies per-

ſonnes. Apprenez que depuis que je ne vous ai vûës, je ſuis allé chez moi, que j'y ai fort maltraité ma mere, qu'on m'a mené à l'Hôpital des Foux, où je ſuis reſté malgré moi plus de trois ſemaines, pendant leſquelles le Concierge n'a pas manqué de me régaler chaque jour de cinquante coups de nerf de bœuf: & vous voudriez que tout cela ne fût qu'un ſonge? Vous vous moquez.

Commandeur des Croyans, repartit Etoile du matin; nous ſommes prêtes, toutes tant que nous ſommes, de jurer, par ce que Votre Majeſté a de plus cher, que tout ce qu'elle nous dit n'eſt qu'un ſonge. Elle n'eſt pas ſortie de ce ſalon depuis hier, & elle n'a pas ceſſé d'y dormir toute la nuit juſqu'à préſent.

La confiance avec laquelle cette Dame aſſuroit à Abou Haſſan, que tout ce qu'elle lui diſoit étoit veritable, & qu'il n'étoit point ſorti du ſalon, depuis qu'il y étoit entré, le mit encore une fois dans un état, à ne ſçavoir que croire de ce qu'il étoit & de ce qu'il voyoit. Il demeura un eſpace de tems

abîmé dans ſes penſées. O ciel ! diſoit-il en lui-même, ſuis-je Abou Haſſan ! Suis-je Commandeur des Croyans ! Dieu Tout-Puiſſant, éclairez mon entendement : Faites-moi connoître la verité, afin que je ſçache à quoi m'en tenir. Il découvrit enſuite ſes épaules, encore toutes livides des coups qu'il avoit reçus, & en les montrant aux Dames : Voyez, leur dit-il ; & jugez ſi de pareilles bleſſures peuvent venir en ſonge, ou en dormant. A mon égard, je puis vous aſſurer qu'elles ont été très-réelles, & la douleur que j'en reſſens encore, m'en eſt un ſûr garant, qui ne me permet pas d'en douter. Si cela neanmoins m'eſt arrivé en dormant, c'eſt la choſe du monde, la plus extraordinaire, & la plus étonnante, & je vous avouë qu'elle me paſſe.

Dans l'incertitude où étoit Abou Haſſan de ſon état, il appella un des Officiers du Calife, qui étoit près de lui ; Approchez-vous, dit-il ; & mordez-moi le bout de l'oreille, que je juge ſi je dors, ou ſi je veille. L'Officier s'approcha, lui prit le bout de

l'oreille entre les dents, & le ſerra ſi fort, qu'Abou Haſſan fit un cri effroyable.

A ce cri, tous les Inſtrumens de Muſique joüerent en même tems, & les Dames, & les Officiers ſe mirent à danſer, à chanter, & à ſauter autour d'Abou Haſſan avec un ſi grand bruit qu'il entra dans une eſpece d'entouſiaſme, qui lui fit faire mille folies. Il ſe mit à chanter comme les autres. Il déchira le bel habit de Calife, dont on l'avoit revêtu. Il jetta par terre le bonnet qu'il avoit ſur la tête, & nud en chemiſe, & en caleçon, il ſe leva bruſquement, & ſe jetta entre deux Dames qu'il prit par la main, & ſe mit à danſer & à ſauter avec tant d'action, de mouvement, & de contorſions bouffonnes, & divertiſſantes, que le Calife ne put plus ſe contenir dans l'endroit où il étoit. La plaiſanterie ſubite d'Abou Haſſan, le fit rire avec tant d'éclat, qu'il ſe laiſſa aller à la renverſe, & ſe fit entendre par deſſus tout le bruit des Inſtrumens de Muſique, & des Tambours de Baſque.

Il fut si long-tems sans pouvoir se retenir, que peu s'en fallut, qu'il ne s'en trouvât incommodé. Enfin, il se releva, & il ouvrit la jalousie. Alors en avançant la tête, & en riant toûjours : Abou Hassan, Abou Hassan, s'écria-t'il ; veux-tu donc me faire mourir à force de rire ?

A la voix du Calife, tout le monde se tût, & le bruit cessa. Abou Hassan s'arrêta comme les autres, & tourna la tête du côté qu'elle s'étoit fait entendre. Il reconnut le Calife, & en même tems le Marchand de Mossoul. Il ne se déconcerta pas pour cela ; au contraire, il comprit dans ce moment, qu'il étoit bien éveillé, & que tout ce qui lui étoit arrivé étoit très réel, & non pas un songe. Il entra dans la plaisanterie, & dans l'intention du Calife : Ha, ha : s'écria-t'il en le regardant, avec assurance ; Vous voila donc, Marchand de Mossoul ! Quoi ! vous vous plaignez que je vous fais mourir, vous qui êtes cause des mauvais traitemens que j'ai faits à ma mere, & de ceux que j'ai reçus pendant un si

long-tems à l'Hôpital des Foux ; vous qui avez ſi fort maltraité l'Imam de la Moſquée de mon quartier, & les quatre Scheikhs mes voiſins, car ce n'eſt pas moi, je m'en lave les mains ; vous qui m'avez cauſé tant de peines d'eſprit, & tant de traverſes. Enfin n'eſt-ce pas vous qui êtes l'aggreſſeur, & ne ſuis-je pas l'offenſé ?

Tu as raiſon, Abou Haſſan, répondit le Calife, en continuant de rire ; mais pour te conſoler & pour te dédommager de toutes tes peines, je ſuis prêt, & j'en prens Dieu à témoin, de te faire à ton choix, telle réparation, que tu voudras m'impoſer.

En achevant ces paroles, le Calife deſcendit du cabinet, & entra dans le ſalon. Il ſe fit apporter un de ſes plus beaux habits, & commanda aux Dames de faire la fonction des Officiers de la chambre, & d'en revêtir Abou Haſſan. Quand elles l'eurent habillé : Tu es mon frere, lui dit le Calife en l'embraſſant ; demande-moi tout ce qui peut te faire plaiſir, je te l'accorderai.

Commandeur des Croyans, reprit

Abou Hassan ; je supplie Votre Majesté, de me faire la grace de m'apprendre, ce qu'elle a fait pour me démonter ainsi le cerveau, & quel a été son dessein. Cela m'importe présentement plus que toute autre chose, pour remettre entiérement mon esprit, dans son assiete ordinaire.

Le Calife voulut bien donner cette satisfaction à Abou Hassan : Tu dois sçavoir premierement, lui dit-il ; que je me déguise assez souvent, & particulierement la nuit, pour connoître par moi-même, si tout est dans l'ordre dans la Ville de Bagdad. Et comme je suis bien aise de sçavoir aussi ce qui se passe aux environs, je me suis fixé un jour, qui est le premier de chaque mois, pour faire un grand tour au dehors, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & je reviens toûjours par le Pont. Je revenois de faire ce tour, le soir que tu m'invitas à souper chez toi. Dans notre entretien, tu me marquas que la seule chose que tu desirois, c'étoit d'être Calife, & Commandeur des Croyans, l'espace de vingt-quatre

heures seulement, pour mettre à la raison l'Imam de la Mosquée de ton quartier, & les quatre Scheikhs ses Conseillers. Ton desir me parut très-propre pour m'en donner un sujet de divertissement; & dans cette veuë, j'imaginai sur le champ le moyen de te procurer la satisfaction que tu desirois. J'avois sur moi de la poudre, qui fait dormir du moment qu'on l'a prise, à ne pouvoir se reveiller qu'au bout d'un certain tems. Sans que tu t'en apperçusses, j'en jettai une dose dans la derniere tasse, que je te présentai, & tu bus. Le sommeil te prit dans le moment, & je te fis enlever, & emporter à mon Palais par mon Esclave, après avoir laissé la porte de ta chambre, ouverte en sortant. Il n'est pas nécessaire de te dire ce qui t'arriva dans mon Palais à ton réveil, & pendant la journée jusqu'au soir, où après avoir été bien régalé par mon ordre, une de mes Esclaves qui te servoit, jetta une autre dose de la même poudre dans le dernier verre qu'elle te presenta, & que tu bus. Le grand assoupissement te prit

auſſi-tôt, & je te fis reporter chez toi, par le même Eſclave qui t'avoit apporté; avec ordre de laiſſer encore la porte de ta chambre ouverte en ſortant. Tu m'as raconté toi-même, tout ce qui t'eſt arrivé le lendemain, & les jours ſuivans. Je ne m'étois pas imaginé, que tu duſſes ſouffrir autant que tu as ſouffert en cette occaſion. Mais, comme je m'y ſuis déja engagé envers toi, je ferai toutes choſes pour te conſoler & te donner lieu d'oublier tous tes maux. Voi donc ce que je puis faire pour te faire plaiſir, & demande-moi hardiment ce que tu ſouhaites.

Commandeur des Croyans, reprit Abou Haſſan, quelque grands que ſoient les maux que j'ai ſoufferts, ils ſont effacez de ma mémoire, du moment que j'apprens, qu'ils me ſont venus de la part de mon ſouverain Seigneur, & Maître. A l'égard de la generoſité, dont Votre Majeſté s'offre de me faire ſentir les effets, avec tant de bonté, je ne doute nullement de ſa parole irrévocable. Mais, comme l'interêt n'a jamais eu d'em-

pire ſur moi ; puiſqu'elle me donne cette liberté, la grace que j'oſe lui demander, c'eſt de me donner aſſez d'accès près de ſa perſonne, pour avoir le bonheur d'être toute ma vie, l'admirateur de ſa Grandeur.

Ce dernier témoignage du deſintereſſement d'Abou Haſſan, acheva de lui mériter toute l'eſtime du Calife. Je te ſçai bon gré de ta demande, lui dit le Calife ; je te l'accorde, avec l'entrée libre dans mon Palais à toute heure en quelque endroit que je me trouve. En même tems, il lui aſſigna un logement dans le Palais ; & à l'égard de ſes appointemens, il lui dit qu'il ne vouloit pas qu'il eût affaire à ſes Tréſoriers, mais à ſa perſonne même ; & ſur le champ il lui fit donner par ſon Tréſorier particulier une bourſe de mille pieces d'or. Abou Haſſan fit de profonds remercimens au Calife qui le quitta pour aller tenir Conſeil, ſelon ſa coûtume.

Abou Haſſan prit ce tems-là pour aller au plûtôt informer ſa mere, de tout ce qui ſe paſſoit, & lui appren-

dre ſa bonne fortune. Il lui fit connoître que tout ce qui lui étoit arrivé n'étoit point un ſonge, qu'il avoit été Calife, & qu'il en avoit réellement fait les fonctions pendant un jour entier, & reçu veritablement les honneurs ; Qu'elle ne devoit pas douter de ce qu'il lui diſoit, puiſqu'il en avoit eu la confirmation de la propre bouche du Calife même.

La nouvelle de l'hiſtoire d'Abou Haſſan ne tarda guere à ſe répandre dans toute la ville de Bagdad ; elle paſſa même dans les Provinces voiſines, & de là dans les plus éloignées, avec les circonſtances toutes ſingulieres, & divertiſſantes dont elle avoit été accompagnée.

La nouvelle faveur d'Abou Haſſan, le rendoit extrémement aſſidu auprès du Calife. Comme il étoit naturellement de bonne humeur, & qu'il faiſoit naître la joye par tout où il ſe trouvoit par ſes bons mots, & par ſes plaiſanteries, le Calife ne pouvoit guere ſe paſſer de lui, & il ne faiſoit aucune partie de divertiſſement ſans l'y appeller ; il le menoit

même quelquefois chez Zobeïde ſon épouſe, à qui il avoit raconté ſon hiſtoire qui l'avoit extrémement divertie. Zobeïde le goûtoit aſſez, mais elle remarqua que toutes les fois qu'il accompagnoit le Calife chez elle, il avoit toûjours les yeux, ſur une de ſes Eſclaves appellée Nouzhatoul-âouadat *; c'eſt pourquoi elle réſolut d'en avertir le Calife : Commandeur des Croyans, dit un jour la Princeſſe au Calife, vous ne remarquez peut-être pas comme moi, que toutes les fois qu'Abou Haſſan vous accompagne ici, il ne ceſſe d'avoir les yeux, ſur Nouzhatoul-âouadat, & qu'il ne manque jamais de la faire rougir. Vous ne doutez point que ce ne ſoit une marque certaine qu'elle ne le hait pas. C'eſt pourquoi, ſi vous m'en croyez, nous ferons un mariage de l'un & de l'autre.

Madame, reprit le Calife : Vous me faites ſouvenir d'une choſe, que je devrois avoir déja fait. Je ſçai le goût d'Abou Haſſan ſur le mariage,

* *C'eſt-à-dire*, Divertiſſement qui rappelle, ou qui fait revenir.

par lui-même, & je lui avois toûjours promis de lui donner une femme dont il auroit tout ſujet d'être content. Je ſuis bien aiſe que vous m'en ayez parlé ; & je ne ſçai comment la choſe m'étoit échappée de la memoire. Mais, il vaut mieux, qu'Abou Haſſan ait ſuivi ſon inclination, par le choix qu'il a fait lui-même. D'ailleurs, puiſque Nouzhatoul-âouadat ne s'en éloigne pas, nous ne devons point héſiter ſur ce mariage. Les voilà l'un & l'autre, ils n'ont qu'à déclarer s'ils y conſentent.

Abou Haſſan ſe jetta aux pieds du Calife, & de Zobeïde, pour leur marquer combien il étoit ſenſible aux bontez qu'ils avoient pour lui : Je ne puis, dit-il en ſe relevant, recevoir une épouſe de meilleures mains ; mais je n'oſe eſperer que Nouzhatoul-âouadat veuille me donner la ſienne, d'auſſi bon cœur que je ſuis prêt de lui donner la mienne. En achevant ces paroles, il regarda l'Eſclave de la Princeſſe qui témoigna aſſez de ſon côté par ſon ſilence reſpectueux, & par la rougeur, qui lui montoit

au visage, qu'elle étoit toute disposée à suivre la volonté du Calife, & de Zobeïde, sa Maîtresse.

Le mariage se fit, & les nôces furent celebrées dans le Palais avec de grandes réjouissances, qui durerent plusieurs jours. Zobeïde se fit un point d'honneur, de faire de riches presens à son Esclave, pour faire plaisir au Calife; & le Calife de son côté en consideration de Zobeïde, en usa de même envers Abou Hassan.

La mariée fut conduite au logement que le Calife avoit assigné à Abou Hassan son mari, qui l'attendoit avec impatience. Il la reçut au bruit de tous les Instrumens de Musique, & des Chœurs de Musiciens & de Musiciennes du Palais, qui faisoient retentir l'air du concert de leurs voix, & de leurs instrumens.

Plusieurs jours se passerent en fêtes & en réjoüissances accoutumées dans ces sortes d'occasions, après lesquels on laissa les nouveaux mariez joüir paisiblement de leurs amours. Abou Hassan & sa nouvelle épouse étoient charmez l'un de l'autre. Ils

vivoient dans une union si parfaite, que hors le tems qu'ils emploioient à faire leur cour, l'un au Calife, & l'autre à la Princesse Zobeïde, ils étoient toûjours ensemble, & ne se quittoient point. Il est vrai que Nouzhatoul-âouadat, avoit toutes les qualitez d'une femme capable de donner de l'amour, & de l'attachement à Abou Hassan, puisqu'elle étoit selon ses souhaits sur lesquels il s'étoit expliqué au Calife; c'est-à-dire, en état de lui tenir tête à la table. Avec ces dispositions, ils ne pouvoient manquer de passer ensemble leur tems très-agreablement. Aussi leur table étoit-elle toûjours mise, & couverte à chaque repas des mets les plus délicats, & les plus frians, qu'un Traiteur avoit soin de leur apprêter & de leur fournir. Le bufet étoit toûjours chargé du vin le plus exquis, & disposé de maniere, qu'il étoit à la portée de l'un & de l'autre, lorsqu'ils étoient à table. Là, ils jouissoient d'un agreable tête à tête, & s'entretenoient de mille plaisanteries, qui leur faisoient faire des éclats de

rire, plus ou moins grands, ſelon qu'ils avoient mieux ou moins bien rencontré à dire quelque choſe capable de les réjoüir. Le repas du ſoir étoit particulierement conſacré à la joie. Ils ne s'y faiſoient ſervir que des fruits excellens, des gâteaux, & des pâtes d'amandes : & à chaque coup de vin qu'ils beuvoient, ils s'excitoient l'un & l'autre par quelques chanſons nouvelles, qui fort ſouvent étoient des impromptus faits à propos, & ſur le ſujet dont ils s'entretenoient. Ces chanſons étoient auſſi quelquefois accompagnées d'un luth, ou de quelque autre Inſtrument dont ils ſçavoient toucher l'un & l'autre.

Abou Haſſan, & Nouzhatoul-âouadat paſſerent ainſi un aſſez long eſpace de temps, à faire bonne chere, & à ſe bien divertir. Ils ne s'étoient jamais mis en peine de leur dépenſe de bouche, & le Traiteur qu'ils avoient choiſi pour cela, avoit fait toutes les avances. Il étoit juſte qu'il reçût quelque argent, c'eſt pourquoi il leur preſenta le memoire de ce qu'il avoit avancé.

ce. La ſomme ſe trouva très-forte. On y ajoûta celle à quoi pouvoit monter la dépenſe déja faite en habits de nôces des plus riches étoffes pour l'un & pour l'autre, & en joyaux, de très-grand prix, pour la mariée. Et la ſomme ſe trouva ſi exceſſive, qu'ils s'apperçurent, mais trop tard, que de tout l'argent qu'ils avoient reçû des bienfaits du Calife, & de la Princeſſe Zobeïde; en conſideration de leur mariage, il ne leur reſtoit préciſément que ce qu'il falloit pour y ſatisfaire. Cela leur fit faire de gran des refléxions ſur le paſſé qui ne remedioient point au mal preſent. Abou Haſſan fut d'avis de payer le Traiteur, & ſa femme y conſentit. Ils le firent venir & lui payerent tout ce qu'ils lui devoient, ſans rien témoigner de l'embarras où ils alloient ſe trouver, ſi-tôt qu'ils auroient fait ce payement.

Le Traiteur ſe retira fort content d'avoir été payé en belles pieces d'or à fleur de coin : on n'en voyoit pas d'autres dans le Palais du Calife. Abou Haſſan, & Nouzhatoul-âouadat ne le furent guére d'avoir vû le fond de leur

bourſe. Ils demeurerent dans un grand ſilence, les yeux baiſſez, & fort embarraſſez de l'état où ils ſe voyoient réduits dès la premiere année de leur mariage.

Abou Haſſan ſe ſouvenoit bien que le Calife en le retenant dans ſon Palais, lui avoit promis de ne le laiſſer manquer de rien. Mais, quand il conſideroit qu'il avoit prodigué en ſi peu de temps, les largeſſes de ſa main liberale; outre qu'il n'étoit pas d'humeur à demander, il ne vouloit pas auſſi s'expoſer à la honte de déclarer au Calife, le mauvais uſage qu'il en avoit fait, & le beſoin où il étoit d'en recevoir de nouvelles. D'ailleurs, il avoit abandonné ſon bien de patrimoine à ſa mere, ſi-tôt que le Calife l'avoit retenu près de ſa perſonne, & il étoit fort éloigné de recourir à la bourſe de ſa mere, à qui il auroit fait connoître par ce procedé, qu'il étoit retombé dans le même déſordre, qu'après la mort de ſon pere.

De ſon côté Nouzhatoul-âouadat, qui regardoit les liberalitez de Zo-

beïde, & la liberté qu'elle lui avoit accordée en la mariant, comme une récompense plus que suffisante de ses services, & de son attachement, ne croyoit pas être en droit de lui rien demander davantage.

Abou Hassan rompit enfin le silence, & en regardant Nouzhatoul-âouadat avec un visage ouvert : Je vois bien, lui dit-il, que vous êtes dans le même embarras que moi, & que vous cherchez quel parti nous devons prendre dans une aussi fâcheuse conjoncture que celle-ci, où l'argent vient de nous manquer tout à coup, sans que nous l'ayons prévu. Je ne sçai quel peut être votre sentiment : pour moi, quoi qu'il puisse arriver, mon avis n'est pas de retrancher notre dépense ordinaire de la moindre chose, & je croi que de votre côté vous ne m'en dédirez pas. Le point est de trouver le moyen d'y fournir, sans avoir la bassesse d'en demander, ni moi au Calife, ni vous à Zobeïde, & je crois l'avoir trouvé. Mais, pour cela, il faut que nous nous aidions l'un l'autre.

Ce discoürs d'Abou Hassan plût beaucoup à Nouzhatoul-âouadat, & lui donna quelque esperance. Je n'étois pas moins occupée que vous de cette pensée, lui dit-elle; & si je ne m'en expliquois pas, c'est que je n'y voiois aucun remede. Je vous avouë que l'ouverture, que vous venez de me faire, me fait le plus grand plaisir du monde. Mais, puisque vous avez trouvé le moyen que vous dites, & que mon secours vous est nécessaire pour y réussir, vous n'avez qu'à me dire ce qu'il faut que je fasse, & vous verrez que je m'y emploierai de mon mieux.

Je m'attendois bien, reprit Abou Hassan, que vous ne me manqueriez pas dans cette affaire, qui vous touche autant que moi. Voici donc le moyen que j'ai imaginé, pour faire ensorte, que l'argent ne nous manque pas dans le besoin que nous en avons, au moins, pour quelque tems. Il consiste dans une petite tromperie que nous ferons, moi au Calife, & vous à Zobeïde, & qui, je m'assure les divertira, & ne nous sera pas in-

fructueuſe. Je vais vous dire quelle eſt la tromperie que j'entens ; c'eſt que nous mourions tous deux.

Que nous mourions tous deux, interrompit Nouzhatoul-âouadat ! Mourez ſi vous voulez tout ſeul ; pour moi, je ne ſuis pas laſſe de vivre, & je ne pretens pas, ne vous en déplaiſe, mourir encore ſi-tôt. Si vous n'avez pas d'autre moyen à me propoſer que celui-là, vous pouvez l'executer vous-même, car je vous aſſure que je ne m'en mêlerai point.

Vous êtes femme, repartit Abou Haſſan ; je veux dire, d'une vivacité & d'une promptitude ſurprenante ; à peine me donnez-vous le tems de m'expliquer: Ecoutez-moi donc un moment avec patience, & vous verrez après cela, que vous voudrez bien mourir de la même mort, dont je pretens mourir moi-même. Vous jugez bien que je n'entends pas parler d'une mort veritable ; mais d'une mort feinte.

Ah ! bon pour cela : interrompit encore Nouzhatoul-âouadat ; dès qu'il ne s'agira que d'une mort feinte, je

ſuis à vous. Vous pouvez compter ſur moi, vous ſerez témoin du zele avec lequel je vous ſeconderai à mourir de cette maniere. Car, pour vous le dire franchement, j'ai une répugnance invincible à vouloir mourir ſi-tôt, de la maniere que je l'entendois tantôt.

Hé bien, vous ſerez ſatisfaite; continua Abou Haſſan; voici comme je l'entends, pour réuſſir en ce que je me propoſe: Je vais faire le mort. Auſſi-tôt vous prendrez un linceul & vous m'enſevelirez comme ſi je l'étois effectivement. Vous me mettrez au milieu de la chambre à la maniere accoûtumée, avec le Turban poſé ſur le viſage, & les pieds tournez du côté de la Mecque, tout prêt à être porté au lieu de la ſepulture. Quand tout ſera ainſi diſpoſé, vous ferez les cris & verſerez les larmes ordinaires en de pareilles occaſions, en déchirant vos habits, & vous arrachant les cheveux, ou du moins en feignant de vous les arracher, & vous irez toute en pleurs, & les cheveux épars vous préſenter à Zobeïde. La

Princeſſe voudra ſçavoir le ſujet de vos larmes; & dès que vous l'en aurez informée par vos paroles entrecoupées de ſanglots, elle ne manquera pas de vous plaindre, & de vous faire preſent de quelque ſomme d'argent pour aider à faire les frais de mes funerailles, & d'une piece de brocard, pour me ſervir de drap mortuaire, afin de rendre mon enterrement plus magnifique, & pour vous faire un habit à la place de celui qu'elle verra déchiré. Auſſi-tôt que vous ſerez de retour avec cet argent, & cette piece de brocard, je me leverai du milieu de la chambre, & vous vous mettrez à ma place. Vous ferez la morte, & après vous avoir enſevelie, j'irai de mon côté, faire auprès du Calife, le même perſonnage que vous aurez fait chez Zobeïde. Et j'oſe me promettre, que le Calife, ne ſera pas moins liberal à mon égard, que Zobeïde l'aura été envers vous.

Quand Abou Haſſan eut achevé d'expliquer ſa penſée ſur ce qu'il avoit projetté : Je crois que la tromperie ſera fort divertiſſante, reprit auſſi-

tôt Nouzhatoul-âouadat, & je ſerai fort trompée ſi le Calife & Zobeïde ne nous en ſçavent bon gré. Il s'agit préſentement de la bien conduire : A mon égard vous pouvez me laiſſer faire, je m'acquiterai de mon rôle, pour le moins, auſſi-bien que je m'attens, que vous vous acquitterez du vôtre ; & avec d'autant plus de zele & d'attention, que j'apperçois comme vous, le grand avantage que nous en devons remporter. Ne perdons point de tems. Pendant que je prendrai un linceul, mettez-vous en chemiſe & en caleçon : je ſçai enſevelir auſſi-bien que qui que ce ſoit : car lorſque j'étois au ſervice de Zobeïde, & que quelque Eſclave de mes Compagnes venoit à mourir, j'avois toûjours la commiſſion de l'enſevelir.

Abou Haſſan ne tarda guére à faire ce que Nouzhatoul-âouadat lui avoit dit. Il s'étendit ſur le dos tout de ſon long ſur le linceul qui avoit été mis ſur le tapis de pied au milieu de la chambre, croiſa ſes bras, & ſe laiſſa envelopper de maniere, qu'il

ſembloit

ſembloit qu'il n'y avoit qu'à le mettre dans une biere, & l'emporter pour être enterré. Sa femme lui tourna les pieds du côté de la Mecque, lui couvrit le viſage d'une mouſſeline des plus fines, & mit ſon Turban par deſſus, de maniere qu'il avoit la reſpiration libre. Elle ſe décoëffa enſuite, & les larmes aux yeux, les cheveux pendans & épars, en faiſant ſemblant de ſe les arracher, avec de grands cris, elle ſe frappoit les joüës, & ſe donnoit de grands coups ſur la poitrine, avec toutes les autres marques d'une vive douleur. En cet équipage elle ſortit, & traverſa une cour fort ſpacieuſe pour ſe rendre à l'appartement de la Princeſſe Zobeïde.

Nouzhatoul-âouadat faiſoit des cris ſi perçans, que Zobeïde les entendit de ſon appartement. Elle commanda à ſes femmes Eſclaves qui étoient alors auprès d'elle, de voir d'où pouvoient venir ces plaintes & ces cris qu'elle entendoit. Elles coururent vîte aux jalouſies, & revinrent avertir Zobeïde que c'étoit Nouzhatoul-âouadat

qui s'avançoit toute éplorée. Aussi-tôt la Princesse impatiente de sçavoir ce qui pouvoit lui être arrivé, se leva, & alla audevant d'elle, jusqu'à la porte de son antichambre.

Nouzhatoul-âouadat joüa ici son rôle en perfection. Dès qu'elle eût apperçu Zobeïde, qui tenoit elle-même la portiere de son antichambre entr'ouverte, & qui l'attendoit, elle redoubla ses cris en s'avançant, s'arracha les cheveux à pleines mains; se frappa les jouës & la poitrine plus fortement, & se jetta à ses pieds, en les baignant de ses larmes.

Zobeïde étonnée de voir son Esclave dans une affliction si extraordinaire, lui demanda ce qu'elle avoit, & quelle disgrace lui étoit arrivée.

Au lieu de répondre, la fausse affligée continua ses sanglots quelque tems, en feignant de se faire violence pour les retenir. Helas! ma très-honorée Dame & Maîtresse, s'écria-t'elle enfin, avec des paroles entre-coupées de sanglots; quel malheur plus grand & plus funeste, pou-

voit-il m'arriver, que celui qui m'oblige de venir me jetter aux pieds de Votre Majesté, dans la disgrace extrême, où je suis réduite ? Que Dieu prolonge vos jours dans une santé parfaite, ma très-respectable Princesse, & vous donne de longues & heureuses années : Abou Hassan, le pauvre Abou Hassan, que vous avez honoré de vos bontez, & que vous m'aviez donné pour époux, avec le Commandeur des Croyans, ne vit plus.

En achevant ces dernieres paroles, Nouzhatoul-âouadat redoubla ses larmes & ses sanglots, & se jetta encore aux pieds de la Princesse. Zobeïde fut extremement surprise de cette nouvelle. Abou Hassan est mort ! s'écria-t'elle ; cet homme si plein de santé, si agreable, & si divertissant ! En verité, je ne m'attendois pas d'apprendre si-tôt la mort d'un homme comme celui-là, qui promettoit une plus longue vie, & qui la meritoit si bien. Elle ne put s'empêcher d'en marquer sa douleur par ses larmes. Ses femmes Esclaves, qui l'accom-

pagnoient, & qui avoient eu plusieurs fois leur part des plaisanteries d'Abou Hassan, quand il étoit admis aux entretiens familiers de Zobeïde, & du Calife, témoignerent aussi par leurs pleurs, leurs regrets de sa perte, & la part qu'elles y prenoient.

Zobeïde, ses femmes Esclaves, & Nouzhatoul-âouadat, demeurerent un tems considerable le mouchoir devant les yeux à pleurer & à jetter des soupirs de cette prétenduë mort. Enfin la Princesse Zobeïde rompit le silence : Méchante, s'écria-t'elle, en s'addressant à la fausse veuve; c'est peut-être toi, qui es cause de sa mort. Tu lui auras donné tant de sujets de chagrins, par ton humeur fâcheuse, qu'enfin tu seras venuë à bout de le mettre au tombeau.

Nouzhatoul-âouadat témoigna recevoir une grande mortification du reproche que Zobeïde lui faisoit : Ah ! Madame, s'écria-t'elle ; je ne crois pas avoir jamais donné à votre Majesté pendant tout le tems que j'ai eu le bonheur d'être son Esclave, le

moindre ſujet, d'avoir une opinion ſi deſavantageuſe de ma conduite, envers un époux, qui m'a été ſi cher. Je m'eſtimerois la plus malheureuſe de toutes les femmes, ſi vous en étiez perſuadée. J'ai cheri Abou Haſſan, comme une femme doit cherir un mari, qu'elle aime paſſionnement; & je puis dire ſans vanité, que j'ai eu toute la tendreſſe, qu'il meritoit que j'euſſe pour lui, par toutes les complaiſances raiſonnables qu'il avoit pour moi, & qui m'étoient un témoignage, qu'il ne m'aimoit pas moins tendrement. Je ſuis perſuadée qu'il me juſtifieroit pleinement là-deſſus, dans l'eſprit de Votre Majeſté, s'il étoit encore au monde. Mais, Madame, ajoûta-t'elle, en renouvellant ſes larmes; ſon heure étoit venuë, & c'eſt la cauſe unique de ſa mort.

Zobeïde en effet, avoit toûjours remarqué dans ſon Eſclave, une même égalité d'humeur, une douceur qui ne ſe démentoit jamais, une grande docilité, & un zele en tout ce qu'elle faiſoit pour ſon ſervice, qui marquoit qu'elle le faiſoit plûtôt par

inclination que par devoir. Ainſi elle n'heſita point à l'en croire ſur ſa parole, & elle commanda à ſa Tréſoriere d'aller prendre dans ſon Tréſor une bourſe de cent pieces de monnoye d'or, & une piece de brocard.

La Tréſoriere revint bien-tôt avec la bourſe, & la piece de brocard, qu'elle mit par ordre de Zobeïde, entre les mains de Nouzhatoul-âouadat.

En recevant ce beau préſent, elle ſe jetta aux pieds de la Princeſſe, & lui en fit ſes très-humbles remercimens, avec une grande ſatisfaction dans l'ame, d'avoir ſi bien réuſſi. Va, lui dit Zobeïde; fais ſervir la piece de brocard de drap mortuaire, ſur la biere de ton mari, & emploie l'argent à lui faire des funerailles honorables, & dignes de lui. Après cela modere les tranſports de ton affliction, j'aurai ſoin de toi.

Nouzhatoul-âouadat ne fut pas plûtôt hors de la préſence de Zobeïde, qu'elle eſſuya ſes larmes avec une grande joye, & retourna au plûtôt rendre compte à Abou Haſſan, du

bon ſuccès de ſon rôle.

En rentrant, Nouzhatoul-âouadat fit un grand éclat de rire, en retrouvant Abou Haſſan au même état qu'elle l'avoit laiſſé, c'eſt-à-dire, enſeveli au milieu de la chambre. Levez-vous, lui dit-elle toûjours en riant; & venez voir le fruit de la tromperie que j'ai faite à Zobeïde. Nous ne mourrons pas encore de faim d'aujourd'hui.

Abou Haſſan ſe leva promptement, & ſe réjoüit fort avec ſa femme, en voyant la bourſe, & la piece de brocrad.

Nouzhatoul-âouadat étoit ſi aiſe d'avoir ſi bien réuſſi dans la tromperie qu'elle venoit de faire à la Princeſſe, qu'elle ne pouvoit contenir ſa joie. Ce n'eſt pas aſſez, dit-elle à ſon mari en riant: Je veux faire la morte à mon tour, & voir ſi vous ſerez aſſez habile, pour en tirer autant du Calife, que j'ai fait de Zobeïde.

Voila juſtement le genie des femmes, reprit Abou Haſſan; on a bien raiſon de dire, qu'elles ont toûjours la vanité de croire qu'elles font plus

que les hommes ; quoique le plus ſouvent elles ne faſſent rien de bien que par leur conſeil. Il feroit beau voir que je n'en fiſſe pas au moins, autant que vous auprès du Calife ; moi, qui ſuis l'inventeur de la fourberie. Mais ne perdons pas le tems en diſcours inutiles. Faites la morte, comme moi, & vous verrez, ſi je n'aurai pas le même ſuccès.

Abou Haſſan enſevelit ſa femme, la mit au même endroit qu'il étoit, lui tourna les pieds du côté de la Mecque, & ſortit de ſa chambre tout en deſordre, le Turban mal accommodé, comme un homme, qui eſt dans une grande affliction. En cet état, il alla chez le Calife, qui tenoit alors un Conſeil particulier, avec le Grand Viſir Giafar, & d'autres Viſirs en qui il avoit le plus de confiance. Il ſe preſenta à la porte, & l'Huiſſier qui ſçavoit qu'il avoit les entrées libres, lui ouvrit. Il entra le mouchoir d'une main devant les yeux, pour cacher les larmes feintes qu'il laiſſoit couler en abondance, en ſe frappant la poitrine de l'au-

tre, à grands coups, avec des exclamations, qui exprimoient l'excès d'une grande douleur.

Le Calife, qui étoit accoûtumé à voir Abou Haſſan, avec un viſage toûjours gay & qui n'inſpiroit que la joye, fut fort ſurpris de le voir paroître devant lui, en un ſi triſte état. Il interrompit l'attention qu'il donnoit à l'affaire, dont on parloit dans ſon Conſeil, pour lui demander la cauſe de ſa douleur.

Commandeur des Croyans, répondit Abou Haſſan, avec des ſanglots & des ſoûpirs réïterez ; il ne pouvoit m'arriver un plus grand malheur, que celui qui fait le ſujet de mon affliction. Que Dieu laiſſe vivre Votre Majeſté, ſur le Trône qu'elle remplit ſi glorieuſement : Nouzhatoul-âouadat, qu'elle m'avoit donnée en mariage par ſa bonté, pour paſſer le reſte de mes jours avec elle... Hélas !....

A cette exclamation, Abou Haſſan fit ſemblant d'avoir le cœur ſi preſſé, qu'il n'en dit pas davantage, & fondit en larmes.

Le Calife, qui comprit qu'Abou Haſſan venoit lui annoncer la mort de ſa femme, en parut extrémement touché. Dieu lui faſſe miſericorde, dit-il d'un air qui marquoit combien il la regretoit; c'étoit une bonne Eſclave, & nous te l'avions donnée Zobeïde & moi, dans l'intention de te faire plaiſir. Elle méritoit de vivre plus long-tems. Alors les larmes lui coulerent des yeux, & il fut obligé de prendre ſon mouchoir pour les eſſuyer.

La douleur d'Abou Haſſan, & les larmes du Calife, attirerent celles du Grand Viſir Giafar, & des autres Viſirs. Ils pleurerent tous la mort de Nouzhatoul-âouadat, qui de ſon côté étoit dans une grande impatience d'apprendre, comment Abou Haſſan auroit réuſſi.

Le Calife eut la même penſée du mari, que Zobeïde avoit eu de la femme, & il s'imagina qu'il étoit peut-être la cauſe de ſa mort. Malheureux, lui dit-il, d'un ton d'indignation; n'eſt-ce pas toi, qui as fait mourir ta femme par tes mauvais

traitemens ? Ah ! je n'en fais aucun doute. Tu devois au moins, avoir quelque conſideration pour la Princeſſe Zobeïde, mon épouſe, qui l'aimoit plus que ſes autres Eſclaves, & qui a bien voulu s'en priver pour te l'abandonner. Voilà une belle marque de ta reconnoiſſance !

Commandeur des Croyans, répondit Abou Haſſan, en faiſant ſemblant de pleurer plus amerement qu'auparavant ; Votre Majeſté peut-elle avoir un ſeul moment la penſée, qu'Abou Haſſan, qu'elle a comblé de ſes graces, & de ſes bienfaits ; & à qui elle a fait des honneurs, auſquels il n'eut jamais oſé aſpirer, ait pû être capable d'une ſi grande ingratitude ? J'aimois Nouzhatoul-âouadat mon épouſe, autant par tous ces endroits-là, que par tant d'autres belles qualitez qu'elle avoit, & qui étoient cauſe que j'ai toujours eu pour elle, tout l'attachement, toute la tendreſſe, & tout l'amour qu'elle meritoit. Mais, Seigneur, ajoûta-t'il ; elle devoit mourir, & Dieu n'a pas voulu me laiſſer joüir plus long-tems d'un bonheur

que je tenois des bontez de Votre Majesté, & de Zobeïde, sa chere Epouse.

Enfin, Abou Hassan sçut dissimuler si parfaitement sa douleur par toutes les marques d'une veritable affliction, que le Calife, qui d'ailleurs n'avoit pas entendu dire, qu'il eût fait mauvais menage avec sa femme, ajoûta foi à tout ce qu'il lui dit, & ne douta plus de la sincerité de ses paroles. Le Tresorier du Palais étoit present, & le Calife lui commanda d'aller au Tréfor, & de donner à Abou Hassan une bourse de cent pieces de monnoye d'or, avec une belle piece de brocard. Abou Hassan se jetta aussi-tôt aux pieds du Calife, pour lui marquer sa reconnoissance, & le remercier de son present. Sui le Tréforier, lui dit le Calife; la piece de brocard est pour servir de drap mortuaire à ta défunte, & l'argent pour lui faire des obseques dignes d'elle. Je m'attens bien, que tu lui donneras ce dernier témoignage de ton amour.

Abou Hassan ne répondit à ces pa-

soles obligeantes du Calife, que par une profonde inclination, en se retirant. Il suivit le Trésorier, & aussi-tôt que la bourse, & la piece de brocard, lui eurent été mises entre les mains, il retourna chez lui très-content, & bien satisfait en lui-même, d'avoir trouvé si promptement, & si facilement dequoi suppléer à la necessité où il s'étoit trouvé, & qui lui avoit causé tant d'inquiétudes.

Nouzhatoul-âouadat fatiguée d'avoir été si long-temps, dans une si grande contrainte, n'attendit pas qu'Abou Hassan lui dît de quitter la triste situation où elle étoit. Aussi-tôt qu'elle entendit ouvrir la porte, elle courut à lui: Hé bien, lui dit-elle; le Calife a-t'il été aussi facile à se laisser tromper, que Zobeïde?

Vous voyez, répondit Abou Hassan (en plaisantant & en lui montrant la bourse & la piece de brocard) que je ne sçai pas moins bien faire l'affligé pour la mort d'une femme qui se porte bien, que vous, la pleureuse pour celle d'un mari qui est plein de vie.

Abou Hassan cependant se doutoit

bien que cette double tromperie ne manqueroit pas d'avoir des ſuites. C'eſt pourquoi il prévint ſa femme autant qu'il pût, ſur tout ce qui pourroit en arriver, afin d'agir de concert. Car, ajoûtoit-il ; mieux nous réüſſirons à jetter le Calife, & Zobéïde dans quelque ſorte d'embarras, plus ils auront de plaiſir à la fin ; & peut-être nous en témoigneront-ils leur ſatisfaction, par quelques nouvelles marques de leur liberalité. Cette derniere conſideration fut celle qui les encouragea plus qu'aucune autre à porter la feinte, auſſi loin qu'il leur ſeroit poſſible.

Quoiqu'il y eut encore beaucoup d'affaires à regler dans le Conſeil qui ſe tenoit ; le Calife neanmoins dans l'impatience d'aller chez la Princeſſe Zobéïde, lui faire ſon compliment de condoléance ſur la mort de ſon Eſclave, ſe leva peu de temps après le départ d'Abou Haſſan, & remit le Conſeil à un autre jour. Le grand Viſir, & les autres Viſirs prirent congé, & ils ſe retirerent.

Dès qu'ils furent partis, le Calife dit à Meſrour, Chef des Eunuques

de ſon Palais, qui étoit preſque inſeparable de ſa perſonne, & qui d'ailleurs étoit de tous ſes Conſeils : Suy-moi, & viens prendre part comme moi, à la douleur de la Princeſſe, ſur la mort de Nouzhatoul-âouadat ſon Eſclave.

Ils allerent enſemble à l'appartement de Zobeïde. Quand le Calife fut à la porte, il entr'ouvrit la portiere, & il apperçut la Princeſſe aſſiſe ſur le Sofa, fort affligée, & les yeux encore tout baignez de larmes.

Le Calife entra, & en avançant vers Zobeïde : Madame, lui dit-il ; il n'eſt pas neceſſaire de vous dire, combien je prens part à votre affliction, puiſque vous n'ignorez pas que je ne ſois auſſi ſenſible à ce qui vous fait de la peine, que je le ſuis à tout ce qui vous fait plaiſir. Mais nous ſommes tous mortels, & nous devons rendre à Dieu, la vie qu'il nous a donnée, quand il nous la demande. Nouzhatoul-âouadat votre Eſclave fidelle avoit veritablement des qualitez, qui lui ont fait meriter votre eſtime, & j'approuve fort, que

vous lui en donniez encore des marques après ſa mort. Conſiderez cependant, que vos regrets ne lui redonneront pas la vie. Ainſi, Madame, ſi vous voulez m'en croire, & ſi vous m'aimez, vous vous conſolerez de cette perte, & prendrez plus de ſoin d'une vie que vous ſçavez m'être très-precieuſe, & qui fait tout le bonheur de la mienne.

Si la Princeſſe fut charmée des tendres ſentimens qui accompagnoient le compliment du Calife; elle fut d'ailleurs très-étonnée d'apprendre la mort de Nouzhatoul-âouadat, à quoi elle ne s'attendoit pas. Cette nouvelle la jetta dans une telle ſurpriſe, qu'elle demeura quelque tems ſans pouvoir répondre. Son étonnement redoubloit d'entendre une nouvelle ſi oppoſée à celle qu'elle venoit d'apprendre, & lui ôtoit la parole. Elle ſe remit, & en la reprenant enfin: Commandeur des Croyans, dit-elle, d'un air & d'un ton, qui marquoient encore ſon étonnement; je ſuis très-ſenſible à tous les tendres ſentimens que vous marquez avoir pour moi; mais

per-

permettez-moi de vous dire que je ne comprens rien à la nouvelle que vous m'apprenez, de la mort de mon Eſclave : elle eſt en parfaite ſanté. Dieu nous conſerve vous & moi, Seigneur, ſi vous me voyez affligée, c'eſt de la mort d'Abou Haſſan ſon mari, votre Favori, que j'eſtimois autant par la conſideration que vous aviez pour lui, que parce que vous avez eu la bonté de me le faire connoître, & qu'il m'a quelquefois divertie aſſez agreablement. Mais, Seigneur, l'inſenſibilité où je vous vois de ſa mort, & l'oubli que vous en témoignez en ſi peu de tems, après les témoignages que vous m'avez donnez à moi-même du plaiſir que vous aviez de l'avoir auprès de vous, m'étonnent & me ſurprennent. Et cette inſenſibilité paroît davantage, par le change que vous me voulez donner, en m'annonçant la mort de mon Eſclave, pour la ſienne.

Le Calife qui croyoit être parfaitement bien informé de la mort de l'Eſclave, & qui avoit ſujet de le croire, par ce qu'il avoit vû & en-

tendu, se mit à rire, & à hausser les épaules, d'entendre ainsi parler Zobeïde. Mesrour, dit-il en se tournant de son côté, & lui adressant la parole ; que dis-tu du discours de la Princesse ? N'est-il pas vrai que les Dames ont quelquefois des absences d'esprit, qu'on ne peut que difficilement pardonner ? Car enfin tu as vû & entendu aussi-bien que moi. Et en se retournant du côté de Zobeïde : Madame, lui dit-il ; ne versez plus de larmes pour la mort d'Abou Hassan, il se porte bien. Pleurez plûtôt, la mort de votre chere Esclave : Il n'y a qu'un moment que son mari est venu dans mon appartement tout en pleurs, & dans une affliction, qui m'a fait de la peine, m'annoncer la mort de sa femme. Je lui ai fait donner une bourse de cent pieces d'or, avec une piece de brocard, pour aider à le consoler & à faire les funerailles de la défunte. Mesrour que voila, a été témoin de tout, & il vous dira la même chose.

Ce discours du Calife ne parut pas à la Princesse un discours serieux,

elle crut qu'il lui en vouloit faire accroire. Commandeur des Croyans, reprit-elle ; quoique ce ſoit votre coûtume de railler, je vous dirai que ce n'eſt pas ici l'occaſion de le faire. Ce que je vous dis eſt très-ſerieux. Il ne s'agit plus de la mort de mon Eſclave ; mais de la mort d'Abou Haſſan ſon mari, dont je plains le ſort, que vous devriez plaindre avec moi.

Et moi, Madame, repartit le Calife, en prenant ſon plus grand ſerieux, je vous dis ſans raillerie, que vous vous trompez. C'eſt Nouzhatoul-âouadat qui eſt morte, & Abou Haſſan eſt vivant, & plein de ſanté.

Zobeïde fut piquée de la repartie ſéche du Calife : Commandeur des Croyans, repliqua-t'elle d'un ton vif : Dieu vous preſerve de demeurer plus long-tems en cette erreur, vous me feriez croire, que votre eſprit ne ſeroit pas dans ſon aſſiete ordinaire. Permettez-moi de vous répeter encore, que c'eſt Abou Haſſan qui eſt mort, & que Nouzhatoul-âouadat, mon Eſclave, veuve du défunt, eſt pleine de vie. Il n'y a pas plus d'une

heure qu'elle eſt ſortie d'ici. Elle y étoit venue toute déſolée, & dans un état, qui ſeul auroit été capable de me tirer les larmes, quand même elle ne m'auroit point appris, au milieu de mille ſanglots, le juſte ſujet de ſon affliction. Toutes mes femmes en ont pleuré avec moi, & elles peuvent vous en rendre un témoignage aſſuré. Elles vous diront auſſi, que je lui ai fait preſent d'une bourſe de cent pieces d'or, & d'une piece de brocard. Et la douleur que vous avez remarquée ſur mon viſage en entrant, étoit autant cauſée par la mort de ſon mari, que par la deſolation où je la venois de voir. J'allois même envoyer vous faire mon compliment de condoleance, dans le moment que vous êtes entré.

A ces paroles de Zobeïde : Voila, Madame, une obſtination bien étrange ! s'écria le Calife, avec un grand éclat de rire ; & moi je vous dis, continua-t'il, en reprenant ſon ſerieux, que c'eſt Nouzhatoul-âouadat qui eſt morte. Non, vous dis-je, Seigneur, reprit Zobeïde à l'inſtant,

& auſſi ſerieuſement, c'eſt Abou Haſſan qui eſt mort : vous ne ferez pas accroire ce qui n'eſt pas.

De colere, le feu monta au viſage du Calife, il s'aſſit ſur le Sofa aſſez loin de la Princeſſe ; & en s'addreſſant à Meſrour : Va voir tout à l'heure, lui dit-il ; qui eſt mort de l'un ou de l'autre, & vien me dire inceſſamment ce qui en eſt ? Quoique je ſois très-certain que c'eſt Nouzhatoul-âouadat qui eſt morte ; j'aime mieux neanmoins prendre cette voie, que de m'opiniâtrer davantage ſur une choſe, qui m'eſt parfaitement connuë.

Le Calife n'avoit pas achevé, que Meſrour étoit parti. Vous verrez, continua-t'il, en addreſſant la parole à Zobeïde, dans un moment, qui a raiſon de vous, ou de moi.

Pour moi, reprit Zobeïde ; je ſçai bien que la raiſon eſt de mon côté : & vous verrez vous-même, que c'eſt Abou Haſſan qui eſt mort, comme je l'ai dit.

Et moi, repartit le Calife ; je ſuis ſi certain, que c'eſt Nouzhatoul-âoua-

dat, que je ſuis prêt de gager contre vous, ce que vous voudrez, qu'elle n'eſt plus au monde, & qu'Abou Haſſan ſe porte bien.

Ne penſez pas le prendre par-là, repliqua Zobeïde; j'accepte la gageure. Je ſuis ſi perſuadée de la mort d'Abou Haſſan, que je gage volontiers ce que je puis avoir de plus cher, contre ce que vous voudrez, de quelque peu de valeur qu'il ſoit. Vous n'ignorez pas ce que j'ai en ma diſpoſition, ni ce que j'aime le plus, ſelon mon inclination: Vous n'avez qu'à choiſir, & à propoſer, je m'y tiendrai, de quelque conſequence que la choſe ſoit pour moi.

Puiſque cela eſt ainſi, dit alors le Calife; je gage donc, mon Jardin de délices, contre votre Palais de peintures: l'un vaut bien l'autre.

Il ne s'agit pas de ſçavoir, reprit Zobeïde; ſi votre Jardin vaut mieux que mon Palais: nous n'en ſommes pas là-deſſus. Il s'agit que vous ayez choiſi, ce qu'il vous a plû de ce qui m'appartient, pour équivalent, de ce que vous gagez de votre côté: je m'y

tiens, & la gageure eſt arrêtée. Je ne ſerai pas la premiere à m'en dédire, j'en prens Dieu à témoin. Le Calife fit le même ſerment, & ils en demeurerent là, en attendant le retour de Meſrour.

Pendant que le Calife & Zobeïde, conteſtoient ſi vivement. & avec tant de chaleur ſur la mort d'Abou Haſſan, ou de Nouzhatoul-âouadat ; Abou Haſſan, qui avoit prevû leur démêlé ſur ce ſujet, étoit fort attentif à tout ce qui pourroit en arriver. D'auſſi loin qu'il apperçut Meſrour, au travers de la jalouſie contre laquelle il étoit aſſis, en s'entretenant avec ſa femme, & qu'il eut remarqué qu'il venoit droit à leur logis, il comprit auſſi-tôt à quel deſſein il étoit envoyé. Il dit à ſa femme de faire la morte encore une fois, comme ils en étoient convenus, & de ne pas perdre de tems.

En effet, le tems preſſoit, & c'eſt tout ce qu'Abou Haſſan put faire avant l'arrivée de Meſrour, que d'enſevelir ſa femme ; & d'étendre ſur elle, la piece de brocard, que le Ca-

life lui avoit fait donner. Enſuite, il ouvrit la porte de ſon logis, & le viſage triſte, & abbatu, en tenant ſon mouchoir devant les yeux, il s'aſſit à la tête de la prétenduë défunte.

A peine eut-il achevé, que Meſrour ſe trouva dans ſa chambre. Le ſpectacle funebre qu'il apperçut d'abord, lui donna une joie ſecrete, par rapport à l'ordre dont le Calife l'avoit chargé. Si-tôt qu'Abou Haſſan l'apperçut, il s'avança au devant de lui, & en lui baiſant la main par reſpect: Seigneur, dit-il en ſoupirant, & en gemiſſant; vous me voyez dans la plus grande affliction, qui pouvoit jamais m'arriver, par la mort de Nouzhatoul-âouadat ma chere épouſe, que vous honoriez de vos bontez.

Meſrour fut attendri à ce diſcours, & il ne lui fut pas poſſible de refuſer quelques larmes à la memoire de la défunte. Il leva un peu le drap mortuaire du côté de la tête, pour lui voir le viſage, qui étoit à decouvert, & en le laiſſant aller, après l'avoir

ſeulement

ſeulement entrevûë : Il n'y a pas d'autre Dieu, que Dieu, dit-il avec un ſoupir profond ; nous devons nous ſoumettre tous à ſa volonté, & toute creature doit retourner à lui. Nouzhatoul-âouadat, ma bonne ſœur, ajoûta-t'il en ſoupirant, ton deſtin a été de bien peu de durée : Dieu te faſſe miſericorde. Il ſe tourna enſuite du côté d'Abou Haſſan, qui fondoit en larmes : Ce n'eſt pas ſans raiſon, lui dit-il, que l'on dit que les femmes ſont quelquefois dans des abſences d'eſprit qu'on ne peut pardonner. Zobeïde, toute ma bonne Maîtreſſe qu'elle eſt, eſt dans ce cas là. Elle a voulu ſoutenir au Calife, que c'étoit vous qui étiez mort, & non votre femme : & quelque choſe que le Calife lui ait pû dire au contraire, pour la perſuader, en lui aſſurant même la choſe très-ſerieuſement, il n'a jamais pû y réuſſir. Il m'a même pris à témoin pour lui rendre témoignage de cette verité, & la lui confirmer, puiſque comme vous le ſçavez, j'etois preſent, quand vous êtes venu lui apprendre cette

nouvelle affligeante, mais tout cela n'a ſervi de rien. Ils en ſont même venus à des obſtinations l'un contre l'autre, qui n'auroient pas fini, ſi le Calife, pour convaincre Zobeïde, ne s'étoit aviſé de m'envoyer vers vous pour en ſçavoir encore la verité. Mais je crains fort de ne pas reuſſir; car de quelque biais qu'on puiſſe prendre aujourd'hui les femmes, pour leur faire entendre les choſes, elles ſont d'une opiniâtreté inſurmontable, quand une fois elles ſont prevenuës d'un ſentiment contraire.

Que Dieu conſerve le Commandeur des Croyans dans la poſſeſſion, & dans le bon uſage de ſon rare eſprit, reprit Abou Haſſan, toûjours les larmes aux yeux, & avec des paroles entrecoupées de ſanglots; vous voyez ce qui en eſt, & que je n'en ai pas impoſé à ſa Majeſté. Et plût à Dieu! s'écria-t'il, pour mieux diſſimuler; que je n'euſſe pas eu l'occaſion d'aller lui annoncer une nouvelle ſi triſte & ſi affligeante. Hélas! ajoûta-t'il, je ne puis aſſez exprimer la perte irréparable que je fais au-

jourd'hui. Cela eſt vrai, reprit Meſrour ; & je puis vous aſſurer que je prends beaucoup de part à votre affliction. Mais enfin il faut vous en conſoler, & ne vous point abandonner ainſi à votre douleur. Je vous quitte malgré moi pour m'en retourner vers le Calife ; mais je vous demande en grace, pourſuivit-il, de ne pas faire enlever le corps que je ne ſois revenu, car je veux aſſiſter à ſon enterrement, & l'accompagner de mes prieres.

Meſrour étoit déja ſorti pour aller rendre compte de ſon meſſage, quand Abou Haſſan, qui le conduiſoit juſqu'à la porte, lui marqua qu'il ne méritoit pas l'honneur qu'il vouloit lui faire. De crainte que Meſrour ne revînt ſur ſes pas pour lui dire quelque autre choſe, il le conduiſit de l'œil pendant quelque tems, & lors qu'il le vit aſſez éloigné, il rentra chez lui. Et en débarraſſant Nouzhatoul-âouadat de tout ce qui l'enveloppoit : Voila déja, lui diſoit-il, une nouvelle Scene de joüée : mais je m'imagine bien que ce ne ſera pas la

derniere ; & certainement la Princeſſe Zobeïde, ne s'en voudra pas tenir au rapport de Meſrour, au contraire elle s'en moquera. Elle a de trop fortes raiſons pour y ajoûter foi, ainſi nous devons nous attendre à quelque nouvel évenement. Pendant ce diſcours d'Abou Haſſan, Nouzhatoul-âouadat eut le tems de reprendre ſes habits, ils allerent tous deux ſe remettre ſur le Sofa contre la jalouſie pour tâcher de découvrir ce qui ſe paſſoit.

Cependant Meſrour arriva chez Zobeïde. Il entra dans ſon Cabinet en riant, & en frappant des mains, comme un homme qui avoit quelque choſe d'agréable à annoncer.

Le Calife étoit naturellement impatient, il vouloit être éclairci promptement de cette affaire ; d'ailleurs il étoit vivement piqué au jeu par le défi de la Princeſſe ; c'eſt-pourquoi dès qu'il vit Meſrour : Méchant Eſclave, s'écria-t'il ; il n'eſt pas tems de rire. Tu ne dis mot : Parle hardiment : Qui eſt mort du mari, ou de la femme ?

Commandeur des Croyans, répondit auſſi-tôt Meſrour, en prenant un air ſérieux ; c'eſt Nouzhatoul-âouadat qui eſt morte, & Abou Haſſan en eſt toûjours auſſi affligé, qu'il l'a paru tantôt devant Votre Majeſté.

Sans donner le tems à Meſrour de pourſuivre, le Calife l'interrompit : Bonne nouvelle, s'écria-t'il avec un grand éclat de rire ; il n'y a qu'un moment que Zobeïde, ta Maîtreſſe, avoit à elle, le Palais des Peintures ; il eſt préſentement à moi. Nous en avions fait la gageure, contre mon Jardin des délices, depuis que tu es parti. Ainſi, tu ne pouvois me faire un plus grand plaiſir, j'aurai ſoin de t'en récompenſer. Mais, laiſſons cela, dis-moi de point en point ce que tu as vû.

Commandeur des Croyans, pourſuivit Meſrour ; en arrivant chez Abou Haſſan, je ſuis entré dans ſa chambre qui étoit ouverte. Je l'ai trouvé toûjours très affligé, & pleurant la mort de Nouzhatoul-âouadat ſa femme. Il étoit aſſis près de la tête de la défunte, qui étoit enſeve-

lie au milieu de la chambre, les pieds tournez du côté de la Mecque, & couverte de la piece de brocard, dont Votre Majesté a tantôt fait présent à Abou Hassan. Après lui avoir témoigné la part que je prenois à sa douleur, je me suis approché, & en levant le drap mortuaire, du côté de la tête, j'ai reconnu Nouzhatoul-âouadat qui avoit déja le visage enflé, & tout changé. J'ai exhorté du mieux que j'ai pu Abou Hassan à se consoler; & en me retirant je lui ai marqué que je voulois me trouver à l'enterrement de sa femme, & que je le priois d'attendre à faire enlever le corps, que je fusse venu. Voila tout ce que je puis dire à Votre Majesté sur l'ordre qu'elle m'a donné.

Quand Mesrour eut achevé de faire son rapport: Je ne t'en demandois pas davantage, lui dit le Calife, en riant de tout son cœur, & je suis très-content de ton exactitude. Et en s'addressant à la Princesse Zobeïde: Hé bien, Madame, lui dit le Calife, avez-vous encore quelque chose à dire contre une verité si constante?

Croyez-vous toujours que Nouzhatoul-âouadat ſoit vivante, & qu'Abou Haſſan ſoit mort ; & n'avoüez-vous pas que vous avez perdu la gageure ?

Zobeïde ne demeura nullement d'accord que Meſrour eût rapporté la verité : Comment, Seigneur, reprit-elle ; vous imaginez-vous donc que je m'en raporte à cet Eſclave ? C'eſt un impertinent qui ne ſçait ce qu'il dit : Je ne ſuis ni aveugle, ni inſenſée, j'ai vû de mes propres yeux Nouzhatoul-âouadat dans ſa plus grande affliction. Je lui ai parlé moi-même, & j'ai bien entendu ce qu'elle m'a dit de la mort de ſon mari.

Madame, repartit Meſrour ; je vous jure par votre vie, & par la vie du Commandeur des Croyans, choſes au monde, qui me ſont les plus cheres, que Nouzhatoul-âouadat eſt morte, & qu'Abou Haſſan eſt vivant. Tu mens Eſclave vil, & mépriſable ; lui repliqua Zobeïde toute en colere, & je veux te confondre tout à l'heure. Auſſi-tôt elle appella ſes femmes, en frapant des mains. Elles entrerent à

l'inſtant, en grand nombre : Venez-ça, leur dit la Princeſſe, Dites-moi la verité : Qui eſt la perſonne qui eſt venuë me parler, peu de tems avant que le Commandeur des Croyans arrivât ici ? Les femmes répondirent toutes, que c'étoit la pauvre affligée Nouzhatoul-âouadat. Et vous, ajoûta-t'elle, en s'adreſſant à ſa Tréſoriere : Que vous ai-je commandé de lui donner en ſe retirant ? Madame, répondit la Tréſoriere ; j'ai donné à Nouzhatoul-âouadat par l'ordre de Votre Majeſté, une bourſe de cent piéces de monnoye d'or, & une piéce de brocard qu'elle a emportée avec elle. Hé bien, malheureux, Eſclave indigne, dit alors Zobeïde à Meſrour, dans une grande indignation ; que dis-tu à tout ce que tu viens d'entendre ? Qui penſes-tu préſentement que je doive croire ou de toi, ou de ma Tréſoriere, & de mes autres femmes, & de moi-même ?

Meſrour ne manquoit pas de raiſons à oppoſer au diſcours de la Princeſſe ; mais comme il craignoit de l'irriter encore davantage, il prit le

parti de la retenuë, & demeura dans le ſilence, bien convaincu, pourtant par toutes les preuves qu'il en avoit, que Nouzhatoul-âouadat étoit morte, & non pas Abou Haſſan.

Pendant cette conteſtation entre Zobeïde & Meſrour, le Calife qui avoit vû les témoignages apportez de part & d'autre, dont chacun ſe faiſoit fort, & toûjours perſuadé du contraire de ce que diſoit la Princeſſe, tant par ce qu'il avoit vû lui-même en parlant à Abou Haſſan, que par ce que Meſrour venoit de lui rapporter, rioit de tout ſon cœur de voir que Zobeïde étoit ſi fort en colere contre Meſrour. Madame, pour le dire encore une fois, dit-il à Zobeïde; je ne ſçai pas qui eſt celui, qui a dit, que les femmes avoient quelquefois des abſences d'eſprit; mais vous voulez bien que je vous diſe, que vous faites voir, qu'il ne pouvoit rien dire de plus véritable. Meſrour vient tout fraîchement de chez Abou Haſſan, il vous dit qu'il a vû de ſes propres yeux Nouzhatoul-âouadat morte au milieu de la cham-

bre, & Abou Haſſan vivant aſſis auprès de la défunte ; & nonobſtant ſon témoignage, qu'on ne peut pas raiſonnablement recuſer, vous ne voulez pas le croire : c'eſt ce que je ne puis comprendre.

Zobeïde ſans vouloir entendre ce que le Calife lui repreſentoit : Commandeur des Croyans, reprit-elle ; pardonnez-moi, ſi je vous tiens pour ſuſpect : Je vois bien que vous êtes d'intelligence avec Meſrour, pour me chagriner, & pour pouſſer ma patience à bout. Et comme je m'apperçois que le rapport que Meſrour vous a fait, eſt un rapport concerté avec vous, je vous prie de me laiſſer la liberté d'envoyer auſſi quelque perſonne de ma part chez Abou Haſſan, pour ſçavoir ſi je ſuis dans l'erreur.

Le Calife y conſentit, & la Princeſſe chargea ſa Nourriſſe de cette importante commiſſion. C'étoit une femme fort âgée, qui étoit toûjours reſtée près de Zobeïde depuis ſon enfance, & qui étoit là préſente parmi ſes autres femmes. Nourriſſe, lui dit-elle ; écoutes, va-t'en chez Abou Haſſan, ou plûtôt

chez Nouzhatoul-âouadat : puiſqu'Abou Haſſan eſt mort ; tu vois quelle eſt ma diſpute avec le Commandeur des Croyans, & avec Meſrour : il n'eſt pas beſoin de te rien dire davantage. Eclaircis-toi de tout, & ſi tu me rapportes une bonne nouvelle, il y aura un beau preſent pour toi. Va vîte, & reviens inceſſamment.

La Nourriſſe partit avec une grande joye du Calife, qui étoit ravi de voir Zobeïde dans ces embarras. Mais, Meſrour extremément mortifié de voir la Princeſſe dans une ſi grande colere contre lui, cherchoit les moyens de l'appaiſer & de faire en ſorte, que le Calife & Zobéïde fuſſent également contens de lui. C'eſt pourquoi il fut ravi dès qu'il vit que Zobeïde prenoit le parti d'envoyer ſa Nourriſſe chez Abou Haſſan, parce qu'il étoit perſuadé que le rapport qu'elle lui feroit, ne manqueroit pas de ſe trouver conforme au ſien, & qu'il ſerviroit à le juſtifier, & à le remettre dans ſes bonnes graces.

Abou Haſſan cependant qui étoit toûjours en ſentinelle à la jalouſie,

apperçût la Nourriſſe d'aſſez loin. Il comprit d'abord que c'étoit un meſſage de la part de Zobeïde. Il appella ſa femme ; & ſans héſiter un moment ſur le parti qu'ils avoient à prendre : Voilà, lui dit-il ; la Nourriſſe de la Princeſſe qui vient pour s'informer de la verité, c'eſt à moi à faire encore le mort à mon tour.

Tout étoit préparé, Nouzhatoul-âouadat enſevelit Abou Haſſan promptement, jetta par deſſus lui la piece de brocard que Zobeïde lui avoit donnée, & lui mit ſon Turban ſur le viſage. La Nourriſſe, dans l'empreſſement où elle étoit de s'acquitter de ſa commiſſion, étoit venuë d'un aſſez bon pas. En entrant dans la chambre, elle apperçût Nouzhatoul-âouadat aſſiſe à la tête d'Abou Haſſan ; toute échevelée & toute en pleurs qui ſe frapoit les joües & la poitrine, en jettant de grands cris.

Elle s'approcha de la fauſſe veuve : Ma chere Nouzhatoul-âouadat, lui dit-elle, d'un air fort triſte ; je ne viens pas ici troubler votre douleur, ni vous empêcher de répandre des lar-

mes pour un mari qui vous aimoit ſi tendrement. Ah bonne mere ! interrompit pitoyablement la fauſſe veuve ; vous voyez quelle eſt ma diſgrace, & de quel malheur je me trouve accablée aujourd'hui par la perte de mon cher Abou Haſſan, que Zobeïde, ma chere Maîtreſſe, & la vôtre, & le Commandeur des Croyans, m'avoient donné pour mari. Abou Haſſan, mon cher Epoux, s'écria-t'elle encore ; que vous ai-je fait, pour m'avoir abandonnée ſi promptement ? N'ai-je pas toûjours ſuivi vos volontez plûtôt que les miennes ? Hélas ! que deviendra la pauvre Nouzhatoul-âouadat ?

La Nourriſſe étoit dans une ſurpriſe extrême de voir le contraire de ce que le Chef des Eunuques avoit raporté au Calife. Ce viſage noir de Meſrour, s'écria-t'elle avec exclamation, en élevant les mains ; méritoit bien que Dieu le confondît d'avoir excité une ſi grande diſſenſion entre ma bonne Maîtreſſe & le Commandeur des Croyans, par un menſonge auſſi inſigne que celui qu'il

leur a fait : Il faut ma fille, dit-elle, en s'adreſſant à Nouzhatoul-âouadat; que je vous diſe la méchanceté, & l'impoſture de ce vilain Meſrour, qui a ſoûtenu à notre bonne Maîtreſſe, avec une effronterie inconcevable, que vous êtiez morte, & qu'Abou Haſſan étoit vivant.

Hélas ! ma bonne mere, s'écria alors Nouzhatoul-âouadat ; plût à Dieu qu'il eût dit vrai ! je ne ſerois pas dans l'affliction où vous me voyez, & je ne pleurerois pas un époux qui m'étoit ſi cher. En achevant ces dernieres paroles, elle fondit en larmes, & elle marqua une plus grande déſolation par le redoublement de ſes pleurs, & de ſes cris.

La Nourriſſe attendrie par les larmes de Nouzhatoul-âouadat, s'aſſit auprès d'elle, & en les accompagnant des ſiennes, elle s'aprocha inſenſiblement de la tête d'Abou Haſſan, ſouleva un peu ſon Turban, & lui découvrit le viſage pour tâcher de le reconnoître : Ah pauvre Abou Haſſan! dit-elle, en le recouvrant auſſi-tôt, je prie Dieu qu'il vous faſſe miſeri-

corde. Adieu, ma fille, dit-elle à Nouzhatoul-âouadat ; ſi je pouvois vous tenir compagnie plus long-tems, je le ferois de bon cœur : mais je ne puis m'arrêter davantage, mon devoir me preſſe d'aller inceſſamment, délivrer notre bonne Maîtreſſe, de l'inquiétude affligeante, où ce vilain Noir l'a plongée par ſon impudent menſonge, en lui aſſurant, même avec ſerment, que vous êtiez morte.

A peine la Nourriſſe de Zobeïde eût fermé la porte en ſortant, que Nouzhatoul-âouadat qui jugeoit bien qu'elle ne reviendroit pas, tant elle avoit hâte de rejoindre la Princeſſe, eſſuya ſes larmes, débarraſſa au plûtôt Abou Haſſan de tout ce qui étoit autour de lui, & ils allerent tous deux reprendre leurs places ſur le Sofa contre la jalouſie, en attendant tranquillement la fin de cette tromperie ; toûjours prêts de ſe tirer d'affaire, de quelque côté qu'on voulût les prendre.

La Nourriſſe de Zobeïde cependant, malgré ſa grande vieilleſſe avoit preſſé le pas en revenant, en-

core plus qu'elle n'avoit fait en allant. Le plaiſir de porter à la Princeſſe une bonne nouvelle, & plus encore l'eſperance d'une bonne récompenſe, la firent arriver en peu de tems. Elle entra dans le Cabinet de la Princeſſe preſque hors d'haleine, & en lui rendant compte de ſa commiſſion, elle raconta naïvement à Zobeïde, tout ce qu'elle venoit de voir.

Zobeïde écouta le rapport de ſa Nourriſſe, avec un plaiſir des plus ſenſibles, & elle le fit bien voir ; car dès qu'elle eut achevé, elle dit à ſa Nourriſſe d'un ton qui marquoit gain de cauſe : Raconte donc la même choſe au Commandeur des Croyans, qui nous regarde comme dépourveuës de bon ſens, & qui avec cela, voudroit nous faire accroire, que nous n'avons aucun ſentiment de Religion, & que nous n'avons pas la crainte de Dieu. Dis-le à ce méchant Eſclave Noir, qui a l'inſolence de me ſoûtenir une choſe, qui n'eſt pas, & que je ſçai mieux que lui.

Meſrour qui s'étoit attendu que le voyage de la Nourriſſe & le rapport

port qu'elle feroit, lui ſeroient favorables, fut vivement mortifié de ce qu'il avoit réuſſi tout au contraire. D'ailleurs, il ſe trouvoit piqué au vif de l'excès de la colere que Zobeïde avoit contre lui, pour un fait dont il ſe croyoit plus certain qu'aucun autre. C'eſt pourquoi il fut ravi d'avoir occaſion de s'en expliquer librement avec la Nourriſſe, plutôt qu'avec la Princeſſe, à laquelle il n'oſoit répondre de crainte de perdre le reſpect : Vieille ſans dents, dit-il, à la Nourriſſe ſans aucun ménagement, tu es une menteuſe ; il n'eſt rien de tout ce que tu dis. J'ai vû de mes propres yeux Nouzhatoul-âouadat étenduë morte au milieu de ſa chambre.

Tu es un menteur, & un inſigne menteur toi-même, reprit la Nourriſſe d'un ton inſultant ; d'oſer ſoûtenir une telle fauſſeté, à moi qui ſort de chez Abou Haſſan que j'ai vû étendu mort, & qui viens de quitter ſa femme pleine de vie.

Je ne ſuis pas un impoſteur, repartit Meſrour ; c'eſt toi qui cher-

ches à nous jetter dans l'erreur.

Voila une grande effronterie, repliqua la Nourriſſe ; d'oſer me démentir ainſi en préſence de leurs Majeſtez, moi qui viens de voir de mes propres yeux, la verité de ce que j'ai l'honneur de leur avancer.

Nourriſſe, repartit encore Meſrour ; tu ferois mieux de ne point parler, tu radotes.

Zobeïde ne put ſupporter ce manquement de reſpect dans Meſrour, qui ſans aucun égard, traitoit ſa Nourriſſe ſi injurieuſement en ſa préſence. Ainſi ſans donner le tems à ſa Nourriſſe de répondre à cette injure atroce : Commandeur des Croyans, dit-elle au Calife ; je vous demande juſtice contre cette inſolence qui ne vous regarde pas moins que moi. Elle n'en put dire davantage, tant elle étoit outrée de dépit ; le reſte fut étoufé par ſes larmes.

Le Calife qui avoit entendu toute cette conteſtation, la trouva fort embaraſſante. Il avoit beau rêver, il ne ſçavoit que penſer de toutes ces contrarietez. La Princeſſe de ſon cô-

té auſſi-bien que Meſrour, la Nourriſſe, & les femmes Eſclaves, qui étoient là preſentes, ne ſçavoient que croire de cette avanture, & gardoient le ſilence. Le Calife enfin prit la parole : Madame, dit-il, en s'adreſſant à Zobeide ; Je vois bien que nous ſommes tous des menteurs, moi le premier, toi Meſrour, & toi Nourriſſe : au moins il ne paroît pas que l'un ſoit plus croyable que l'autre : ainſi levons-nous, & allons nous-mêmes ſur les lieux, reconnoître de quel côté eſt la verité : je ne vois pas un autre moyen de nous éclaircir de nos doutes, & de nous mettre l'eſprit en repos.

En diſant ces paroles, le Calife ſe leva, la Princeſſe le ſuivit, & Meſrour en marchant devant, pour ouvrir la portiere : Commandeur des Croyans, dit-il ; j'ai bien de la joye, que Votre Majeſté ait pris ce parti ; & j'en aurai une bien plus grande quand j'aurai fait voir à la Nourriſſe, non pas qu'elle radote, puiſque cette expreſſion a eu le malheur de déplaire à ma bonne Maîtreſſe, mais,

que le rapport qu'elle lui a fait n'eſt pas veritable.

La Nourriſſe ne demeura pas ſans replique : Tais-toi, viſage noir, reprit-elle ; il n'y a ici perſonne que toi qui puiſſe radoter.

Zobeïde, qui étoit extraordinairement outrée contre Meſrour, ne put ſouffrir qu'il vînt encore à la charge contre ſa Nourriſſe. Elle prit encore ſon parti : Méchant Eſclave, lui dit-elle ; quoi que tu puiſſes dire, je maintiens que ma Nourriſſe a dit la verité : pour toi, je ne te regarde que comme un menteur.

Madame, reprit Meſrour ; ſi la Nourriſſe eſt ſi fortement aſſurée, que Nouzhatoul-âouadat eſt vivante, & qu'Abou Haſſan eſt mort, qu'elle gage donc quelque choſe contre moi, elle n'oſeroit.

La Nourriſſe fut prompte à la repartie : je l'oſe ſi bien, lui dit-elle, que je te prens au mot, voyons ſi tu oſeras t'en dédire.

Meſrour ne ſe dédit pas de ſa parole, ils gagerent la Nourriſſe & lui, en préſence du Calife & de la Prin-

teſſe, une piéce de brocard d'or, à fleurons d'argent, au choix de l'un, & de l'autre.

L'appartement d'où le Calife, & Zobeïde ſortirent, quoi qu'aſſez éloigné, étoit néanmoins vis à vis du logement d'Abou Haſſan, & de Nouzhatoul-âouadat. Abou Haſſan, qui les apperçut venir, précedez de Meſrour, & ſuivis de la Nourriſſe, & de la foule des femmes de Zobeïde, en avertit auſſi-tôt ſa femme, en lui diſant qu'il étoit le plus trompé du monde, s'ils n'alloient être honorez de leur viſite. Nouzhatoul-âouadat regarda auſſi par la jalouſie, & elle vit la même choſe. Quoique ſon mari l'eut averti d'avance, que cela pourroit arriver, elle en fut néanmoins fort ſurpriſe : Que ferons-nous, s'écria-t'elle ? Nous ſommes perdus.

Point du tout, ne craignez rien, reprit Abou Haſſan d'un ſens froid ; avez-vous déja oublié ce que nous avons dit là-deſſus ? Faiſons ſeulement les morts, vous & moi, comme nous l'avons déja fait ſéparément, & com-

me nous en ſommes convenus, & vous verrez que tout ira bien. Du pas dont ils viennent, nous ſerons accommodez avant qu'ils ſoient à la porte.

En effet, Abou Haſſan & ſa femme prirent le parti de s'enveloper du mieux qu'il leur fut poſſible, & en cet état après qu'ils ſe furent mis au milieu de la chambre l'un près de l'autre, couverts chacun de leur piéce de brocard, ils attendirent en paix la belle compagnie qui leur venoit rendre viſite.

Cette illuſtre Compagnie arriva enfin. Meſrour ouvrit la porte, & le Calife, & Zobeïde entrerent dans la chambre, ſuivis de tous leurs gens. Ils furent fort ſurpris, & ils demeurerent comme immobiles à la vûë du ſpectacle funebre qui ſe préſentoit à leurs yeux. Chacun ne ſçavoit que penſer d'un tel évenement. Zobeïde enfin, rompit le ſilence : Hélas ! dit-elle au Calife ; ils ſont morts tous deux. Vous avez tant fait, continua-t'elle en regardant le Calife & Meſrour ; à force de vous opiniâtrer à

me faire accroire, que ma chere Eſclave étoit morte, qu'elle l'eſt en effet, & ſans doute ce ſera de douleur d'avoir perdu ſon mari. Dites plutôt, Madame, répondit le Calife prévenu du contraire; que Nouzhatoul-âouadat eſt morte la premiere, & que c'eſt le pauvre Abou Haſſan qui a ſuccombé à ſon affliction d'avoir vû mourir ſa femme votre chere Eſclave: Ainſi, vous devez convenir que vous avez perdu la gageure, & que votre Palais des Peintures eſt à moi tout de bon.

Et moi, repartit Zobeïde; animée par la contradiction du Calife, je ſoûtiens que vous avez perdu vous-même, & que votre Jardin des délices, m'appartient. Abou Haſſan eſt mort le premier, puiſque ma Nourriſſe vous a dit comme à moi, qu'elle a vû ſa femme vivante qui pleuroit ſon mari mort.

Cette conteſtation du Calife & de Zobeïde en attira une autre. Meſrour & la Nourriſſe étoient dans le même cas; ils avoient auſſi gagé, & chacun prétendoit avoir gagné. La

diſpute s'échaufoit violemment, & le Chef des Eunuques avec la Nourriſſe étoient prêts d'en venir à de groſſes injures.

Enfin le Calife, en réflechiſſant ſur tout ce qui s'étoit paſſé, convenoit tacitement que Zobeïde n'avoit pas moins de raiſon que lui, de ſoûtenir qu'elle avoit gagné. Dans le chagrin où il étoit, de ne pouvoir démêler la verité de cette avanture, il s'avança près des deux corps morts, & s'aſſit du côté de la tête, en cherchant en lui-même quelque expedient, qui lui pût donner la victoire ſur Zobeïde. Oüi, s'écria-t'il un moment après, je jure par le ſaint nom de Dieu, que je donnerai mille piéces d'or de ma monnoye, à celui qui me dira, qui eſt mort le premier des deux.

A peine le Calife eût achevé ces dernieres paroles, qu'il entendit une voix de deſſous le brocard qui couvroit Abou Haſſan, qui lui cria: Commandeur des Croyans, c'eſt moi qui ſuis mort le premier, donnez-moi les mille piéces d'or. Et en même

tems

tems il vit Abou Hassan, qui se débarassoit de la piéce de brocard qui le couvroit, & qui se prosterna à ses pieds. Sa femme se dévelopa de même, & alla pour se jetter aux pieds de Zobeïde, en se couvrant de sa piéce de brocard par bien-séance. Mais Zobeïde fit un grand cri, qui augmenta la frayeur de tous ceux qui étoient là présens. La Princesse enfin, revenuë de sa peur, se trouva dans une joye inexprimable de voir sa chere Esclave ressuscitée présque dans le moment qu'elle étoit inconsolable de l'avoir vûë morte. Ah! méchante, s'écria-t'elle; tu es cause que j'ai bien souffert pour l'amour de toi, en plus d'une maniere. Je te le pardonne cependant, de bon-cœur, puisqu'il est vrai que tu n'es pas morte.

Le Calife de son côté, n'avoit pas pris la chose si à cœur, loin de s'effrayer en entendant la voix d'Abou-Hassan, il pensa au contraire étouffer de rire, en les voyant tous deux se débaraser de tout ce qui les entouroit, & en entendant Abou-Hassan

demander très-ſérieuſement les mille piéces d'or, qu'il avoit promiſes à celui qui lui diroit, qui étoit mort le premier. Quoy donc, Abou-Haſſan, lui dit le Calife, en éclatant encore de rire; as-tu donc conſpiré à me faire mourir à force de rire? & d'où t'es venuë la penſée de nous ſurprendre ainſi Zobeïde & moi, par un endroit ſur lequel nous n'étions nullement en garde contre toi?

Commandeur des Croyans, répondit Abou-Haſſan; je vais le déclarer ſans diſſimulation. Votre Majeſté ſçait bien que j'ai toûjours été fort porté à la bonne chere. La femme qu'elle m'a donné n'a point rallenti en moi cette paſſion; au contraire j'ai trouvé en elle des inclinations toutes favorables à l'augmenter. Avec de telles diſpoſitions Votre Majeſté jugera facilement que, quand nous aurions eu un tréſor auſſi grand que la mer, avec tous ceux de Votre Majeſté, nous aurions bientôt trouvé le moyen d'en voir la fin. C'eſt auſſi ce qui nous eſt arrivé. Depuis que nous ſommes enſemble, nous n'avons rien épargné pour nous bien

régaler, ſur les libéralitez de Votre Majeſté. Ce matin après avoir compté avec notre Traiteur, nous avons trouvé qu'en le ſatisfaiſant, & en payant d'ailleurs ce que nous pouvions devoir, il ne nous reſtoit rien de tout l'argent que nous avions. Alors, les réflexions ſur le paſſé, & les réſolutions de mieux faire à l'avenir, ſont venuës en foule occuper notre eſprit & nos penſées. Nous avons fait mille projets que nous avons abandonnez enſuite. Enfin la honte de nous voir réduits en un ſi triſte état, & de n'oſer le déclarer à Votre Majeſté, nous a fait imaginer ce moyen de ſuppléer à nos beſoins, en vous divertiſſant par cette petite tromperie, que nous prions Votre Majeſté de vouloir bien nous pardonner.

Le Calife & Zobeïde furent fort contens de la ſincerité d'Abou-Haſſan; ils ne parurent point fâchez de tout ce qui s'étoit paſſé; au contraire Zobeïde, qui avoit toûjours pris la choſe très-ſérieuſement, ne put s'empêcher de rire à ſon tour en ſongeant à tout ce qu'Abou Haſſan avoit ima-

gine pour réussir dans son dessein. Le Calife qui n'avoit presque pas cessé de rire, tant cette imagination lui paroissoit singuliere : Suivez-moi l'un & l'autre, dit-il à Abou-Hassan & à sa femme, en se levant ; je veux vous faire donner les mille piéces d'or que je vous ai promises, pour la joye que j'ai de ce que vous n'êtes pas morts.

Commandeur des Croyans, reprit Zobeïde ; contentez-vous, je vous prie, de faire donner ces mille pieces d'or à Abou-Hassan ; vous les devez à lui seul. Pour ce qui regarde sa femme, j'en fais mon affaire. En même temps elle commanda à sa Trésoriere, qui l'accompagnoit, de faire donner aussi mille piéces d'or à Nouzhatoul-âouadat, pour lui marquer de son côté la joye qu'elle avoit aussi, de ce qu'elle étoit encore en vie.

Par ce moyen Abou Hassan, & Nouzhatoul-âouadat sa chere femme, conserverent long-tems les bonnes graces du Calife Haroun Alraschid, & de Zobeïde son épouse, & acquirent de leurs liberalitez de quoi pourvoir abondamment à tous leurs be-

soins, pour le reste de leurs jours.

La Sultane Scheherazade, en achevant l'histoire d'Abou Hassan, avoit promis au Sultan Schahriar, de lui en raconter une autre le lendemain, qui ne le divertiroit pas moins. Dinarzade sa sœur, ne manqua pas de la faire souvenir avant le jour, de tenir sa parole, & que le Sultan lui avoit témoigné qu'il étoit prêt de l'entendre. Aussitôt Scheherazade sans se faire attendre, lui raconta l'histoire qui suit, en ces termes.

HISTOIRE D'ALADDIN, OU LA LAMPE MERVEILLEUSE.

SIRE, dans la Capitale d'un Roïaume de la Chine, très-riche, & d'une vaſte étenduë, dont le nom ne me vient pas preſentement à la memoire, il y avoit un Tailleur, nommé Muſtafa, ſans autre diſtinction que celle que ſa profeſſion lui donnoit. Muſtafa le Tailleur, étoit fort pauvre, & ſon travail lui produiſoit à peine de quoi le faire ſubſiſter, lui, ſa femme, & un fils que Dieu leur avoit donné.

Le fils qui ſe nommoit Aladdin, avoit été élevé d'une maniere très-negligée, & qui lui avoit fait contracter des inclinations vicieuſes. Il étoit méchant, opiniâtre, déſobéïſſant à ſon

pere, & à sa mere. Si-tôt qu'il fut un peu grand, ses parens ne le purent retenir à la maison. Il sortoit dès le matin, & il passoit les journées à joüer dans les ruës, & dans les places publiques avec de petits vagabonds qui étoient même au dessous de son âge.

Dès qu'il fut en âge d'apprendre un métier, son pere qui n'étoit pas en état de lui en faire apprendre un autre que le sien, le prit en sa boutique, & commença à lui montrer de quelle maniere il devoit manier l'aiguille. Mais, ni par douceur, ni par crainte d'aucun châtiment, il ne fut pas possible au pere de fixer l'esprit volage de son fils. Il ne put le contraindre à se contenir, & à demeurer assidu, & attaché au travail, comme il le souhaittoit. Si-tôt que Mustafa avoit le dos tourné, Aladdin s'échapoit, & il ne revenoit plus de tout le jour. Le pere le châtioit; mais Aladdin étoit incorrigible, & à son grand regret, Mustafa fut obligé de l'abandonner à son libertinage. Cela lui fit beaucoup de peine, & le chagrin de ne pouvoir faire rentrer ce fils dans son devoir, lui causa

une maladie si opiniâtre, qu'il en mourut au bout de quelques mois.

La mere d'Aladdin, qui vit que son fils ne prenoit pas le chemin d'apprendre le métier de son pere, ferma la boutique, & fit de l'argent de toutes les ustenciles de son métier pour l'aider à subsister, elle & son fils, avec le peu qu'elle pourroit gagner à filer du coton.

Aladdin, qui n'étoit plus retenu par la crainte d'un pere, & qui se soucioit si peu de sa mere, qu'il avoit même la hardiesse de la menacer à la moindre remontrance qu'elle lui faisoit, s'abandonna alors à un plein libertinage. Il fréquentoit de plus en plus les enfans de son âge, & ne cessoit de joüer avec eux avec plus de passion qu'auparavant. Il continua ce train de vie jusqu'à l'âge de quinze ans, sans aucune ouverture d'esprit pour quoi que ce soit, & sans faire reflexion à ce qu'il pourroit devenir un jour. Il étoit dans cette situation, lorsqu'un jour qu'il joüoit au milieu d'une place, avec une troupe de vagabonds, selon sa coûtume, un étranger qui passoit

par cette place, s'arrêta à le regarder.

Cet étranger étoit un Magicien insigne, que les Auteurs qui ont écrit cette hiſtoire nous font connoître ſous le nom de Magicien Afriquain. C'eſt ainſi que nous l'appellerons d'autant plus volontiers, qu'il étoit veritablement d'Afrique, & qu'il n'étoit arrivé que depuis deux jours.

Soit que le Magicien Afriquain qui ſe connoiſſoit en phiſionomie, eût remarqué dans le viſage d'Aladdin tout ce qui étoit abſolument neceſſaire pour l'execution de ce qui avoit fait le ſujet de ſon voyage, ou autrement, il s'informa adroitement de ſa famille, de ce qu'il étoit, & de ſon inclination. Quand il fut inſtruit de tout ce qu'il ſouhaitoit, il s'approcha du jeune homme, & en le tirant à part, à quelques pas de ſes camarades : Mon fils, lui demanda-t'il, votre pere ne s'appelle-t'il pas Muſtafa le Tailleur ? Oüy, Monſieur, répondit Aladdin ; mais il y a long-temps qu'il eſt mort.

A ces paroles, le Magicien Afriquain, ſe jetta au cou d'Aladdin, l'embraſſa, & le baiſa par pluſieurs fois ;

les larmes aux yeux accompagnées de soupirs. Aladdin qui remarqua ses larmes, lui demanda quel sujet il avoit de pleurer. Ah ! mon fils, s'écria le Magicien Afriquain ; comment pourrois-je m'en empêcher ? Je suis votre oncle, & votre pere étoit mon bon frere. Il y a plusieurs années que je suis en voyage ; & dans le moment que j'arrive ici, avec l'esperance de le revoir, & de lui donner de la joye de mon retour, vous m'apprenez qu'il est mort ! Je vous assure que c'est une douleur bien sensible pour moi de me voir privé de la consolation à laquelle je m'attendois. Mais ce qui soulage un peu mon affliction, c'est qu'autant que je puis m'en souvenir, je reconnois ses traits sur votre visage, & je vois que je ne me suis pas trompé, en m'adressant à vous. Il demanda à Aladdin, en mettant la main à la bourse, où demeuroit sa mere. Aussi-tôt Aladdin satisfit à sa demande, & le Magicien Afriquain lui donna en même temps une poignée de menuë monnoïe, en lui disant : Mon fils, allez trouver votre mere ; faites-

lui bien mes complimens, & dites-lui que j'irai la voir demain, si le temps me le permet, pour me donner la consolation de voir le lieu où mon bon frere a vêcu si long-temps, & où il a fini ses jours.

Dès que le Magicien Afriquain eut laissé le neveu qu'il venoit de se faire lui-même, Aladdin courut chez sa mere, bien joyeux de l'argent que son oncle venoit de lui donner. Ma mere, lui dit-il en arrivant; je vous prie de me dire si j'ai un oncle. Non, mon fils, lui répondit la mere, vous n'avez point d'oncle du côté de feu votre pere, ni du mien. Je viens cependant, reprit Aladdin, de voir un homme, qui se dit mon oncle du côté de mon pere, puisqu'il étoit son frere, à ce qu'il m'a assuré. Il s'est même mis à pleurer, & à m'embrasser quand je lui ai dit, que mon pere étoit mort. Et pour marque que je dis la verité, ajoûta-t-il, en lui montrant la monnoïe qu'il avoit reçuë; voila ce qu'il m'a donné. Il m'a aussi chargé de vous saluer de sa part, & de vous dire, que demain, s'il en a le temps, il viendra

vous saluer, pour voir en même temps la maison où mon pere a vécu, & où il est mort. Mon fils, repartit la mere, il est vrai que votre pere avoit un frere; mais il y a long-temps qu'il est mort : & je ne lui ai jamais entendu dire qu'il en eut un autre. Ils n'en dirent pas davantage touchant le Magicien Afriquain.

Le lendemain, le Magicien Afriquain aborda Aladdin une seconde fois, comme il joüoit dans un autre endroit de la Ville avec d'autres enfans. Il l'embrassa comme il avoit fait le jour précédent; & en lui mettant deux pieces d'or dans la main, il lui dit : Mon fils, portez cela à votre mère, & dites-lui que j'irai la voir ce soir, & qu'elle achete de quoi souper, afin que nous mangions ensemble. Mais auparavant, enseignez-moi où je trouverai la maison. Il le lui enseigna, & le Magicien Afriquain le laissa aller.

Aladdin porta les deux pieces d'or à sa mere, & dès qu'il lui eût dit quelle étoit l'intention de son oncle, elle sortit pour les aller employer, &

devint avec de bonnes provisions ; & comme elle étoit dépourvûë d'une bonne partie de la vaisselle dont elle avoit besoin, elle alla en emprunter chez ses voisins. Elle employa toute la journée à préparer le souper, & sur le soir dès que tout fut prêt, elle dit à Aladdin : mon fils, votre oncle ne sçait peut-être pas où est notre maison ; allez audevant de lui, & l'amenez si vous le voyez.

Quoi qu'Aladdin eût enseigné la maison au Magicien Afriquain, il étoit prêt néanmoins de sortir, quand on frappa à la porte. Aladdin ouvrit & il reconnut le Magicien Afriquain, qui entra chargé de bouteilles de vin, & de plusieurs sortes de fruits, qu'il apportoit pour le souper.

Après que le Magicien Afriquain eut mis ce qu'il apportoit entre les mains d'Aladdin, il salua sa mere, & il la pria de lui montrer la place, où son frere Mustafa avoit coûtume de s'asseoir sur le Sofa. Elle la lui montra ; & aussi-tôt il se prosterna, & il baisa cette place plusieurs fois, les larmes aux yeux, en s'écriant :

Mon pauvre frere, que je ſuis malheureux de n'être pas arrivé aſſez à temps, pour vous embraſſer encore une fois, avant votre mort! Quoique la mere d'Aladdin l'en priât, jamais il ne voulut s'aſſeoir à la même place. Non, dit-il, je m'en garderai bien; mais ſouffrez que je me mette ici vis à vis; afin que ſi je ſuis privé de la ſatisfaction de l'y voir en perſonne, comme pere d'une famille qui m'eſt ſi chere, je puiſſe au moins l'y regarder comme s'il étoit préſent. La mere d'Aladdin ne le preſſa pas davantage, & elle le laiſſa dans la liberté de prendre la place qu'il voulut.

Quand le Magicien Afriquain ſe fût aſſis à la place, qu'il lui avoit plû de choiſir, il commença de s'entretenir avec la mere d'Aladdin: ma bonne ſœur, lui diſoit-il; ne vous étonnez point, de ne m'avoir pas vû tout le temps que vous avez été mariée avec mon frere Muſtafa d'heureuſe memoire. Il y a quarante ans que je ſuis ſorti de ce pays, qui eſt le mien, auſſi-bien que celui de feu mon frere. Depuis ce temps-là, après

avoir voyagé dans les Indes, dans la Perſe, dans l'Arabie, dans la Syrie, en Egypte, & ſéjourné dans les belles Villes de ces pays-là, je paſſai en Afrique, où j'ai fait un plus long ſéjour. A la fin, comme il eſt naturel à l'homme, quelque éloigné qu'il ſoit du pays de ſa naiſſance, de n'en perdre jamais la memoire, non plus que de ſes parens, & de ceux avec qui il a été élevé, il m'a pris un deſir ſi efficace de revoir le mien, & de venir embraſſer mon cher frere, pendant que je me ſentois encore aſſez de force & de courage, pour entreprendre un ſi long voyage, que je n'ai pas differé à faire mes préparatifs, & à me mettre en chemin. Je ne vous dis rien de la longueur du temps que j'y ai mis, de tous les obſtacles que j'ai rencontrez, & de toutes les fatigues que j'ai ſouffertes, pour arriver juſqu'ici. Je vous dirai ſeulement que rien ne m'a mortifié, & affligé davantage dans tous mes voyages, que quand j'ai appris la mort d'un frere que j'avois toûjours aimé, & que j'aimois d'une amitié veritablement fra-

ternelle. J'ai remarqué de ſes traits dans le viſage de mon neveu votre fils, & c'eſt ce qui me l'a fait diſtinguer par deſſus tous les autres enfans, avec qui il étoit. Il a pû vous dire de quelle maniere j'ai reçu la triſte nouvelle qu'il n'étoit plus au monde. Mais, il faut loüer Dieu de toutes choſes : Je me conſole de le retrouver dans un fils, qui en conſerve les traits les plus remarquables.

Le Magicien Afriquain qui s'apperçut que la mere d'Aladdin s'attendriſſoit ſur le ſouvenir de ſon mari, en renouvellant ſa douleur, changea de diſcours, & en ſe tournant du côté d'Aladdin, il lui demanda ſon nom. Je m'appelle Aladdin, lui dit-il. Eh bien, Aladdin, reprit le Magicien, à quoi vous occupez-vous? ſçavez-vous quelque métier!

A cette demande, Aladdin baiſſa les yeux & fut déconcerté. Mais ſa mere, en prenant la parole, Aladdin, dit-elle, eſt un fainéant. Son pere a fait tout ſon poſſible pendant qu'il vivoit, pour lui apprendre ſon métier, & il n'a pû en venir à bout.

Et

Et depuis qu'il eſt mort, nonobſtant tout ce que j'ai pû lui dire, & ce que je lui repete chaque jour, il ne fait autre métier que de faire le vagabond, & paſſer tout ſon temps à joüer avec les enfans, comme vous l'avez vû, ſans conſiderer qu'il n'eſt plus enfant; & ſi vous ne lui en faites la honte, & qu'il n'en profite pas, je deſeſpere que jamais il puiſſe rien valoir. Il ſçait que ſon pere n'a laiſſé aucun bien, & il voit lui-même qu'à filer du coton pendant tout le jour, comme je fais, j'ai bien de la peine à gagner de quoi nous avoir du pain. Pour moi, je ſuis réſoluë de lui fermer la porte, un de ces jours, & de l'envoyer en chercher ailleurs.

Après que la mere d'Aladdin eût achevé ces paroles en fondant en larmes, le Magicien Afriquain dit à Aladdin : Cela n'eſt pas bien mon neveu, il faut ſonger à vous aider vous-même, & à gagner votre vie. Il y a des métiers de pluſieurs ſortes : voyez s'il n'y en a pas quelqu'un pour lequel vous ayez inclination plûtôt que pour un autre. Peut-être que ce-

lui de votre pere vous déplaît, & que vous vous accommoderiez mieux d'un autre : ne me dissimulez point ici vos sentimens, je ne cherche qu'à vous aider. Comme il vit qu'Aladdin ne répondoit rien : Si vous avez de la répugnance pour apprendre un métier, continua-t-il ; & que vous vouliez être honnête homme, je vous leverai une boutique garnie de riches étofes, & de toiles fines ; vous vous mettrez en état de les vendre, & de l'argent que vous en ferez, vous en acheterez d'autres marchandises, & de cette maniere vous vivrez honorablement. Consultez-vous vous-même, & dites-moi franchement ce que vous en pensez. Vous me trouverez toûjours prêt de tenir ma promesse.

Cette offre flata fort Aladdin, à qui le travail manuel déplaisoit d'autant plus qu'il avoit assez de connoissance, pour s'être apperçu que les boutiques de ces sortes de marchandises, étoient propres, & frequentées, & que les Marchands étoient bien habillez, & fort considerez. Il marqua au Magicien Afri-

quain qu'il regardoit comme ſon oncle, que ſon penchant étoit plutôt de ce côté-là, que d'aucun autre; & qu'il lui ſeroit obligé toute ſa vie du bien qu'il vouloit lui faire. Puiſque cette profeſſion vous agrée, reprit le Magicien Afriquain; je vous menerai demain avec moi, & je vous ferai habiller proprement & richement conformément à l'état d'un des plus gros Marchands de cette Ville; & après-demain nous ſongerons à vous lever une boutique de la maniere que je l'entends.

La mere d'Aladdin, qui n'avoit pas crû juſqu'alors, que le Magicien Afriquain, fut frere de ſon mari, n'en douta nullement, après tout le bien qu'il promettoit de faire à ſon fils. Elle le remercia de ſes bonnes intentions; & après avoir exhorté Aladdin à ſe rendre digne de tous les biens que ſon oncle lui faiſoit eſperer, elle ſervit le ſoupé. La converſation roula ſur le même ſujet pendant tout le repas, & juſqu'à ce que le Magicien, qui vit que la nuit étoit avancée, prit congé de la

mere & du fils, & se retira.

Le lendemain matin le Magicien Afriquain ne manqua pas de revenir chez la veuve de Mustafa le Tailleur, comme il l'avoit promis. Il prit Aladdin avec lui, & il le mena chez un gros Marchand qui ne vendoit que des habits tout faits, de toutes sortes de belles étoffes, pour les differens âges & conditions. Il s'en fit montrer de convenables à la grandeur d'Aladdin, & après avoir mis à part tous ceux qui lui plaisoient davantage, & rejetté les autres qui n'étoient pas de la beauté qu'il entendoit, il dit à Aladdin : mon neveu choisissez dans tous ces habits celui que vous aimez le mieux. Aladdin charmé des liberalitez de son nouvel oncle, en choisit un, & le Magicien l'acheta avec tout ce qui devoit l'accompagner, & paya le tout sans marchander.

Lorsqu'Aladdin se vit ainsi habillé magnifiquement, depuis les pieds jusqu'à la tête, il fit à son oncle tous les remercimens imaginables, & le Magicien lui promit encore de ne le

point abandonner, & de l'avoir toûjours avec lui. En effet, il le mena dans les lieux les plus frequentez de la Ville, particulierement dans ceux où étoient les boutiques des riches Marchands. Et quand il fut dans la ruë où étoient les boutiques des plus riches étofes, & des toiles fines, il dit à Aladdin : Comme vous ſerez bien-tôt Marchand comme ceux que vous voyez, il eſt bon que vous les frequentiez, & qu'ils vous connoiſſent. Il lui fit voir auſſi les Moſquées les plus belles, & les plus grandes, & le conduiſit dans les Khans où logoient les Marchands étrangers, & dans tous les endroits du Palais du Sultan où il étoit libre d'entrer. Enfin après avoir parcouru enſemble tous les beaux endroits de la Ville, ils arriverent dans le Khan, où le Magicien avoit pris un appartement. Il s'y trouva quelques Marchands avec leſquels il avoit commencé de faire connoiſſance depuis ſon arrivée, & qu'il avoit aſſemblez exprès pour les bien regaler, & leur donner en même temps la connoiſſance de ſon prétendu neveu.

Le régal ne finit que ſur le ſoir. Aladdin voulut prendre congé de ſon oncle pour s'en retourner, mais le Magicien Afriquain ne voulut pas le laiſſer aller ſeul, & le reconduiſit lui-même chez ſa mere. Dès qu'elle eut apperçu ſon fils ſi bien habillé, elle fut tranſportée de joye ; & elle ne ceſſoit de donner mille benedictions au Magicien qui avoit fait une ſi grande dépenſe pour ſon enfant. Genereux parent, lui dit-elle ; je ne ſçai comment vous remercier de votre libéralité ! je ſçai que mon fils ne mérite pas le bien que vous lui faites, & qu'il en ſeroit indigne, s'il n'en étoit reconnoiſſant, & s'il négligeoit de répondre à la bonne intention que vous avez de lui donner un établiſſement ſi diſtingué. En mon particulier, ajoûta-t-elle ; je vous en remercie encore de toute mon ame, & je vous ſouhaite une vie aſſez longue, pour être témoin de la reconnoiſſance de mon fils, qui ne peut mieux vous la témoigner, qu'en ſe gouvernant ſelon vos bons conſeils.

Aladdin, reprit le Magicien Afri-

quain ; eſt un bon enfant, il m'écoute aſſez, & je croi que nous en ferons quelque choſe de bon. Je ſuis fâché d'une choſe, de ne pouvoir executer demain ce que je lui ai promis. C'eſt jour de Vendredy, les boutiques ſeront fermées, & il n'y aura pas lieu de ſonger à en loüer une, & à la garnir, pendant que les Marchands ne penſeront qu'à ſe divertir. Ainſi, nous remettrons l'affaire à Samedy. Mais je viendrai demain le prendre, & je le menerai promener dans les jardins, où le beau monde a coûtume de ſe trouver. Il n'a peut-être encore rien vû des divertiſſemens qu'on y prend. Il n'a été juſqu'à préſent qu'avec des enfans, il faut qu'il voye des hommes, Le Magicien Afriquain prit enfin congé de la mere & du fils, & ſe retira. Aladdin cependant, qui étoit déja dans une grande joye de ſe voir ſi bien habillé, ſe fit encore un plaiſir par avance de la promenade des jardins des environs de la Ville. En effet, jamais il n'étoit ſorti hors des portes, & jamais il n'avoit vû les environs, qui étoient d'une grande beauté, & très-agréables.

Aladdin se leva & s'habilla le lendemain de grand matin pour être prêt à partir, quand son oncle viendroit le prendre. Après avoir attendu longtemps à ce qu'il lui sembloit, l'impatience lui fit ouvrir la porte, & se tenir sur le pas, pour voir s'il ne le verroit point. Dès qu'il l'apperçut, il en avertit sa mere, & en prenant congé d'elle, il ferma la porte, & courut à lui pour le joindre.

Le Magicien Afriquain fit beaucoup de caresses à Aladdin, quand il le vit. Allons, mon cher enfant, lui dit-il, d'un air riant: je veux vous faire voir aujourd'hui de belles choses. Il le mena par une porte qui conduisoit à de grandes & belles maisons, ou plutôt à des palais magnifiques qui avoient chacun de très-beaux jardins dont les entrées étoient libres. A chaque Palais qu'ils rencontroient, il demandoit à Aladdin s'il le trouvoit beau: & Aladdin en le prévenant quand un autre se présentoit: mon oncle, disoit-il; en voici un plus beau que ceux que nous venons de voir. Cependant ils avançoient toujours

plus

plus avant dans la campagne, & le ruſé Magicien qui avoit envie d'aller plus loin pour executer le deſſein qu'il avoit dans la tête, prit occaſion d'entrer dans un de ces jardins. Il s'aſſit près d'un grand baſſin, qui recevoit une très-belle eau par un muſle de lion de bronze, & feignit qu'il étoit las, afin de faire repoſer Aladdin: mon neveu, lui dit-il; vous devez être fatigué auſſi-bien que moi: Repoſons-nous ici pour reprendre des forces, nous aurons plus de courage à pourſuivre notre promenade.

Quand ils furent aſſis, le Magicien Afriquain tira d'un linge attaché à ſa ceinture, des gâteaux, & pluſieurs ſortes de fruits, dont il avoit fait proviſion, & il l'étendit ſur le bord du baſſin. Il partagea un gâteau entre lui & Aladdin, & à l'égard des fruits, il lui laiſſa la liberté de choiſir ceux qui ſeroient le plus à ſon goût. Pendant ce petit repas il entretint ſon prétendu neveu de pluſieurs enſeignemens qui tendoient à l'exhorter de ſe détacher de la frequentation des enfans, & de s'approcher plutôt des

hommes ſages, & prudens, de les écouter, & de profiter de leurs entretiens : Bientôt, lui diſoit-il, vous ſerez homme comme eux, & vous ne pouvez vous accoutumer de trop bonne heure à dire de bonnes choſes à leur exemple. Quand ils eurent achevé ce petit repas ils ſe leverent, & ils pourſuivirent leur chemin au travers des jardins, qui n'étoient ſéparez les uns des autres, que par de petits foſſez qui en marquoient les limites ; mais qui n'en empêchoient pas la communication. La bonne foi faiſoit que les Citoyens de cette capitale, n'apportoient pas plus de précaution pour s'empêcher les uns les autres de ſe nuire. Inſenſiblement, le Magicien Afriquain mena Aladdin aſſez loin au delà des jardins & le fit traverſer des campagnes qui le conduiſirent juſques aſſez prés des montagnes.

Aladdin, qui de ſa vie n'avoit fait tant de chemin, ſe ſentit fort fatigué d'une ſi longue marche : mon oncle, dit-il au Magicien Afriquain, où allons-nous ? nous avons laiſſé les jardins bien loin derriere nous, & je

ne vois plus que des montagnes. Si nous avançons plus loin, je ne ſçai ſi j'aurai aſſez de force pour retourner juſqu'à la Ville. Prenez courage, mon neveu, lui dit le faux oncle; je veux vous faire voir un autre jardin qui ſurpaſſe tous ceux que vous venez de voir. Il n'eſt pas loin d'ici, il n'y a qu'un pas; & quand nous y ſerons arrivez, vous me direz vous-même, ſi vous ne ſeriez pas fâché de ne l'avoir pas vû, après vous en être approché de ſi près. Aladdin ſe laiſſa perſuader, & le Magicien le mena encore fort loin, en l'entretenant de differentes hiſtoires amuſantes, pour lui rendre le chemin moins ennuyeux & la fatigue plus ſupportable.

Ils arriverent enfin entre deux montagnes d'une hauteur médiocre, & à peu près égales, ſéparées par un vallon de très-peu de largeur. C'étoit là cet endroit remarquable où le Magicien Afriquain avoit voulu amener Aladdin, pour l'execution d'un grand deſſein, qui l'avoit fait venir de l'extremité de l'Afrique juſqu'à la Chine. Nous n'allons pas plus loin, dit-il à

Aladdin ; je veux vous faire voir ici des choſes extraordinaires, & inconnues à tous les mortels : & quand vous les aurez vûës, vous me remercierez d'avoir été témoin de tant de merveilles que perſonne au monde n'aura vû que vous. Pendant que je vais battre le fuzil, amaſſez de toutes les brouſſailles que vous voyez, celles qui ſeront les plus ſéches, afin d'allumer du feu.

Il y avoit une ſi grande quantité de ces brouſſailles, qu'Aladdin en eut bien-tôt fait un amas plus que ſuffiſant dans le temps que le Magicien allumoit l'allumette. Il y mit le feu, & dans le moment que les brouſſailles s'enflammerent, le Magicien Afriquain y jetta d'un parfum qu'il avoit tout prêt. Il s'éleva une fumée fort épaiſe qu'il détourna de côté & d'autre, en prononçant des paroles Magiques, auſquelles Aladdin ne comprit rien.

Dans le même moment la terre trembla un peu, & s'ouvrit en cet endroit, devant le Magicien, & Aladdin ; & fit voir à découvert une pierre

d'environ un pied & demi en quarré & d'environ un pied de profondeur ; poſée horiſontalement, avec un anneau de bronze ſcellé dans le milieu, pour s'en ſervir à la lever. Aladdin effraïé de tout ce qui ſe paſſoit à ſes yeux, eut peur, & il voulut prendre la fuite. Mais il étoit néceſſaire à ce myſtere, & le Magicien le retint, & le gronda fort en lui donnant un ſoufflet ſi fortement appliqué, qu'il le jetta par terre ; & que peu s'en fallut qu'il ne lui enfonçât les dents de devant dans la bouche, comme il y parut par le ſang qui en ſortit. Le pauvre Aladdin tout tremblant, & les larmes aux yeux : mon oncle, s'écria-t-il en pleurant ; qu'ai-je donc fait pour avoir mérité que vous me frappiez ſi rudement ? J'ai mes raiſons pour le faire, lui répondit le Magicien. Je ſuis votre oncle, qui vous tient préſentement lieu de pere, & vous ne devez pas me repliquer : Mais, mon enfant ajoûta-t-il en ſe radouciſſant, ne craignez rien, je ne demande autre choſe de vous, que vous m'obéïſſiez exactement, ſi vous voulez bien profiter

& vous rendre digne des grands avantages que je veux vous faire. Ces belles promeſſes du Magicien, calmérent un peu la crainte & le reſſentiment d'Aladdin. Et lorſque le Magicien le vit entierement raſſuré : Vous avez vû, continua-t-il ; ce que j'ai fait par la vertu de mon parfum, & des paroles que j'ai prononcées. Apprenez donc préſentement que ſous cette pierre que vous voyez il y a un tréſor caché qui vous eſt deſtiné, & qui doit vous rendre un jour plus riche que les plus grands Rois du monde. Cela eſt ſi vrai qu'il n'y a perſonne au monde que vous, à qui il ſoit permis de toucher cette pierre, & de la lever pour y entrer. Il m'eſt même défendu d'y toucher, & de mettre le pied dans le tréſor, quand il ſera ouvert. Pour cela il faut que vous executiez de point en point ce que je vous dirai, ſans y manquer : la choſe eſt de grande conſequence, & pour vous & pour moi.

Aladdin toûjours dans l'étonnement de ce qu'il voyoit, & de tout ce qu'il venoit d'entendre dire au Magicien

de ce tréſor qui devoit le rendre heureux à jamais, oublia tout ce qui s'étoit paſſé : Hé bien, mon oncle, dit-il au Magicien en ſe levant, de quoi s'agit-il ? commandez, je ſuis tout prêt d'obéïr. Je ſuis ravi, mon enfant, lui dit le Magicien Afriquain, en l'embraſſant, que vous ayez pris ce parti : venez, approchez-vous, prenez cet anneau & levez la pierre. Mais, mon oncle, reprit Aladdin, je ne ſuis pas aſſez fort pour la lever, il faut donc que vous m'aidiez. Non, repartit le Magicien Afriquain ; vous n'avez pas beſoin de mon aide, & nous ne ferions rien vous & moi, ſi je vous aidois : il faut que vous la leviez vous ſeul. Prononcez ſeulement le nom de votre pere, & de votre grand-pere, en tenant l'anneau, & levez, vous verrez qu'elle viendra à vous ſans peine. Aladdin fit comme le Magicien lui avoit dit, il leva la pierre avec facilité, & il la poſa à côté.

Quand la pierre fut ôtée, un caveau de trois à quatre pieds de profondeur ſe fit voir avec une petite

porte & des degrez pour deſcendre plus bas. Mon fils, dit alors le Magicien Afriquain à Aladdin, obſervez exactement tout ce que je vais vous dire: Deſcendez dans ce caveau : Quand vous ſerez au bas des degrez que vous voyez, vous trouverez une porte ouverte qui vous conduira dans un grand lieu vouté, & partagé en trois grandes ſalles l'une après l'autre. Dans chacune vous verrez à droit & à gauche, quatre vaſes de bronze, grands comme des cuves, pleins d'or & d'argent; mais gardez-vous bien d'y toucher. Avant d'entrer dans la premiere ſalle, levez votre robe, & ſerrez-la bien autour de vous; quand vous y ſerez entré, paſſez à la ſeconde ſans vous arrêter, & de là à la troiſiéme, auſſi ſans vous arrêter. Sur toutes choſes, gardez-vous bien d'approcher des murs, & d'y toucher, même avec votre robe : car ſi vous y touchiez, vous mourriez ſur le champ. C'eſt pour cela que je vous ai dit de la tenir ſerrée autour de vous. Au bout de la troiſiéme ſalle, il y a une porte, qui vous donnera entrée dans un jardin,

planté de beaux arbres, tous chargez de fruits : Marchez tout droit & traverſez ce jardin, par un chemin, qui vous menera à un eſcalier de cinquante marches pour monter ſur une terraſſe. Quand vous ſerez ſur la terraſſe, vous verrez devant vous une niche, & dans la niche, une Lampe allumée. Prenez la Lampe, éteignez-là, & quand vous aurez jetté le lumignon, & verſé la liqueur, mettez-la dans votre ſein, & apportez-la moi. Ne craignez pas de gâter votre habit, la liqueur n'eſt pas de l'huile, & la Lampe ſera ſéche dès qu'il n'y en aura plus. Si les fruits du jardin vous font envie vous pouvez en cueillir, autant que vous voudrez, cela ne vous eſt pas défendu.

En achevant ces paroles, le Magicien Afriquain, tira un anneau qu'il avoit au doigt, & il le mit à l'un des doigts d'Aladdin, en lui diſant que c'étoit un préſervatif contre tout ce qui pourroit lui arriver de mal, en obſervant bien tout ce qu'il venoit de lui preſcrire. Allez, mon enfant, lui dit-il après cette inſtruction ; deſcen-

dez hardiment, nous allons être riches l'un & l'autre pour toute notre vie.

Aladdin ſauta legerement dans le caveau, & il deſcendit juſqu'au bas des degrez. Il trouva les trois ſalles dont le Magicien Afriquain lui avoit fait la deſcription. Il paſſa au travers avec d'autant plus de précaution qu'il apprehendoit de mourir, s'il manquoit à obſerver ſoigneuſement ce qui lui avoit été preſcrit. Il traverſa le jardin ſans s'arrêter, monta ſur la terraſſe, prit la Lampe allumée dans la niche, jetta le lumignon & la liqueur, & en la voyant ſans humidité comme le Magicien le lui avoit dit, il la mit dans ſon ſein. Il deſcendit de la terraſſe, & il s'arrêta dans le jardin à en conſiderer les fruits qu'il n'avoit vû qu'en paſſant. Les arbres de ce jardin étoient tous chargez de fruits extraordinaires. Chaque arbre en portoit de differente couleur. Il y en avoit de blancs, de luiſans, & tranſparens comme le cryſtal; de rouges, les uns plus chargez, les autres moins; de verds, de bleus, de violets, de tirans ſur le jaune, & de pluſieurs au-

tres ſortes de couleurs. Les blancs étoient des perles ; les luiſans & tranſparens, des diamans ; les rouges les plus foncez, des rubis, les autres moins foncez, des rubis balais ; les verds, des émeraudes ; les bleus, des turquoiſes ; les violets, des amethyſtes ; ceux qui tiroient ſur le jaune, des ſaphirs, & ainſi des autres. Et ces fruits étoient tous d'une groſſeur, & d'une perfection, à quoi on n'avoit encore vû rien de pareil dans le monde. Aladdin qui n'en connoiſſoit ni le merite ni la valeur, ne fut pas touché de la vûë de ces fruits qui n'étoient pas de ſon goût, comme l'euſſent été des figues, des raiſins, & les autres fruits excellens, qui ſont communs dans la Chine. Auſſi n'étoit-il pas encore dans un âge à en connoître le prix. Il s'imagina que tous ces fruits, n'étoient que du verre coloré, & qu'ils ne valoient pas davantage. La diverſité de tant de belles couleurs, néanmoins, la beauté & la groſſeur extraordinaire de chaque fruit, lui donna envie d'en cueillir de toutes les ſortes. En effet il en prit pluſieurs de

chaque couleur, & il en emplit ſes deux poches, & deux bourſes toutes neuves, que le Magicien lui avoit achetées, avec l'habit dont il lui avoit fait preſent, afin qu'il n'eût rien que de neuf; & comme les deux bourſes ne pouvoient tenir dans ſes poches, qui étoient déja pleines, il les attacha de chaque côté à ſa ceinture. Il en envelopa même dans les plis de ſa ceinture, qui étoit d'une étofe de ſoye, ample, & à pluſieurs tours, & il les accommoda de maniere qu'ils ne pouvoient pas tomber. Il n'oublia pas auſſi d'en fourrer dans ſon ſein, entre la robe, & la chemiſe autour de lui.

Aladdin ainſi chargé de tant de richeſſes ſans le ſçavoir, reprit en diligence, le chemin des trois ſalles, pour ne pas faire attendre trop long temps le Magicien Afriquain; & après avoir paſſé à travers avec la même précaution qu'auparavant, il remonta par où il étoit deſcendu, & ſe préſenta à l'entrée du caveau où le Magicien Afriquain, l'attendoit avec impatience. Auſſi-tôt qu'Aladdin l'apperçut: mon oncle, lui dit-il, je vous prie de me

donner la main pour m'aider à monter. Le Magicien Afriquain lui dit : mon fils, donnez-moi la lampe auparavant, elle pourroit vous embarraſſer. Pardonnez-moi mon oncle, reprit Aladdin ; elle ne m'embarraſſe pas, je vous la donnerai dès que je ſerai monté. Le Magicien Afriquain s'opiniâtra à vouloir qu'Aladdin lui mît la Lampe entre les mains, avant de le tirer du caveau, & Aladdin qui avoit embarraſſé cette Lampe avec tous ces fruits dont il s'étoit garni de tous côtez, refuſa abſolument de la donner qu'il ne fût hors du caveau. Alors le Magicien Afriquain au deſeſpoir de la réſiſtance de ce jeune homme, entra dans une furie épouvantable. Il jetta un peu de ſon parfum, ſur le feu qu'il avoit eu ſoin d'entretenir ; & à peine eut-il prononcé deux paroles magiques, que la pierre qui ſervoit à fermer l'entrée du caveau, ſe remit d'elle-même à ſa place, avec la terre par deſſus au même état qu'elle étoit à l'arrivée du Magicien Afriquain, & d'Aladdin.

Il eſt certain que le Magicien Afri-

quain n'étoit pas frere de Mustafa le Tailleur, comme il s'en étoit vanté; ni par conséquent, oncle d'Aladdin. Il étoit veritablement d'Afrique, & il y étoit né. Et comme l'Afrique est un pays où l'on est plus entêté de la magie que par tout ailleurs, il s'y étoit appliqué dès sa jeunesse, & après quarante années, ou environ d'enchantemens, d'opérations de Geomance, de suffumigations, & de lecture de Livres de magie, il étoit enfin parvenu à découvrir, qu'il y avoit dans le monde, une Lampe merveileuse, dont la possession le rendroit plus puissant qu'aucun Monarque de l'Univers, s'il pouvoit en devenir le possesseur. Par une derniere operation de Geomance, il avoit connu, que cette Lampe étoit dans un lieu soûterrain au milieu de la Chine à l'endroit, & avec toutes les circonstances que nous venons de voir. Bien persuadé de la verité de cette découverte, il étoit parti de l'extremité de l'Afrique, comme nous l'avons dit; & après un voyage long & pénible, il étoit arrivé à la Ville, qui étoit si voisine du trésor. Mais quoique la Lampe

fût certainement dans le lieu dont il avoit connoissance, il ne lui étoit pas permis néanmoins, de l'enlever lui-même, ni d'entrer en personne dans le lieu soûterrain où elle étoit. Il falloit qu'un autre y descendît, l'allât prendre, & la lui mît entre les mains. C'est pourquoi il s'étoit addressé à Aladdin, qui lui avoit paru un jeune enfant sans conséquence, & très-propre à lui rendre ce service, qu'il attendoit de lui, bien résolu dès qu'il auroit la Lampe dans ses mains, de faire la derniere suffumigation que nous avons dite, & de prononcer les deux paroles magiques qui devoient faire l'effet que nous avons vû, & sacrifier le pauvre Aladdin à son avarice, & à sa méchanceté, afin de n'en avoir pas de témoin. Le soufflet donné à Aladdin, & l'autorité qu'il avoit prise sur lui, n'avoient pour but que de l'accoutumer à le craindre & à lui obéir exactement, afin que lorsqu'il lui demanderoit cette fameuse Lampe magique, il la lui donnât aussi-tôt. Mais il lui arriva tout le contraire de ce qu'il s'étoit proposé. Enfin il n'usa de

ſa méchanceté avec tant de précipitation, pour perdre le pauvre Aladdin, que parce qu'il craignit que s'il conteſtoit plus long-temps avec lui, quelqu'un ne vînt à les entendre, & ne rendît public ce qu'il vouloit tenir très-caché.

Quand le Magicien Afriquain vit ſes grandes & belles eſpérances échoüées à n'y revenir jamais, il n'eut pas d'autre parti à prendre que celui de retourner en Afrique. C'eſt ce qu'il fit dès le même jour. Il prit ſa route par des détours, pour ne pas rentrer dans la Ville, d'où il étoit ſorti avec Aladdin. Il avoit à craindre en effet, d'être obſervé par pluſieurs perſonnes, qui pouvoient l'avoir vû ſe promener avec cet enfant, & revenir ſans lui.

Selon toutes les apparences on ne devoit plus entendre parler d'Aladdin. Mais celui-là même qui avoit crû le perdre pour jamais, n'avoit pas fait attention, qu'il lui avoit mis au doigt un anneau qui pouvoit ſervir à le ſauver. En effet ce fut cet anneau qui fut cauſe du ſalut d'Aladdin, qui n'en ſçavoit nullement la vertu. Et il eſt

étonnant

étonnant que cette perte, jointe à celle de la Lampe, n'ait pas jetté ce Magicien dans le dernier deſeſpoir. Mais les Magiciens ſont ſi accoutumez aux diſgraces, & aux évenemens contraires à leurs ſouhaits, qu'ils ne ceſſent tant qu'ils vivent de ſe repaître de fumée, de chimeres, & de viſions.

Aladdin qui ne s'attendoit pas à la méchanceté de ſon faux oncle, après les careſſes, & le bien qu'il lui avoit fait, fut dans un étonnement qu'il eſt plus aiſé d'imaginer, que de repréſenter par des paroles. Quand il ſe vit enterré tout vif; il appella mille fois ſon oncle en criant:, qu'il étoit prêt de lui donner la Lampe; mais ſes cris étoient inutiles, & il n'y avoit plus moyen d'être entendu. Ainſi il demeura dans les tenebres, & dans l'obſcurité. Enfin, après avoir donné quelque relâche à ſes larmes, il deſcendit juſqu'au bas de l'eſcalier du caveau pour aller chercher la lumiere dans le jardin, où il avoit déja paſſé. Mais le mur qui s'étoit ouvert par enchantement, s'étoit refermé & re-

joint par un autre enchantement. Il tâtonne devant lui à droit, & à gauche par pluſieurs fois, & il ne trouve plus de porte. Il redouble ſes cris & ſes pleurs, & il s'aſſit ſur les degrez du caveau, ſans eſpoir de revoir jamais la lumiere, & avec la triſte certitude au contraire, de paſſer des tenebres où il étoit, dans celles d'une mort prochaine.

Aladdin demeura deux jours en cet état, ſans manger, & ſans boire. Le troiſiéme jour enfin en regardant la mort comme inévitable, il éleva les mains en les joignant, & avec une réſignation entiere à la volonté de Dieu, il s'écria : *Il n'y a de force, & de puiſſance qu'en Dieu, le Haut, le Grand.* Dans cette action de mains jointes, il frota ſans y penſer, l'anneau que le Magicien Afriquain lui avoit mis au doigt, & dont il ne connoiſſoit pas encore la vertu. Auſſi-tôt, un Génie d'une figure énorme, & d'un regard épouvantable, s'éleva devant lui comme de deſſous la terre, juſqu'à ce qu'il atteignit de la tête à la voûte, & dit à Aladdin ces paroles : *Que*

veux-tu ? me voici prêt à t'obéir comme ton Eſclave, & l'Eſclave de tous ceux qui ont l'Anneau au doigt, moi & les autres Eſclaves de l'Anneau.

En tout autre temps, & en toute autre occaſion, Aladdin qui n'étoit pas accoutumé à de pareilles viſions, eût pû être ſaiſi de frayeur, & perdre la parole à la vûë d'une figure ſi extraordinaire. Mais occupé uniquement du danger préſent où il étoit, il répondit ſans heſiter : Qui que tu ſois, fais-moi ſortir de ce lieu, ſi tu en as le pouvoir. A peine eut-il prononcé ces paroles, que la terre s'ouvrit, & qu'il ſe trouva hors du caveau, & à l'endroit juſtement où le Magicien l'avoit amené.

On ne trouvera pas étrange, qu'Aladdin, qui étoit demeuré ſi long temps dans les tenebres les plus épaiſſes, ait eu d'abord de la peine à ſoutenir le grand jour. Il y accoutuma ſes yeux peu à peu, & en regardant autour de lui, il fut fort ſurpris de ne pas voir d'ouverture ſur la terre. Il ne put comprendre de quelle maniere, il ſe trouvoit ſi ſubitement,

hors de ſes entrailles. Il n'y eut que la place où les brouſſailles avoient été allumées, qui lui fit reconnoître à peu près où étoit le caveau. Enſuite, en ſe tournant du côté de la Ville, il l'apperceut au milieu des jardins qui l'environnoient, & il reconnut le chemin par où le Magicien Afriquain l'avoit amené. Il le reprit en rendant graces à Dieu de ſe revoir une autre fois au monde, après avoir déſeſperé d'y revenir jamais. Il arriva juſqu'à la Ville, & ſe traîna chez lui avec bien de la peine. En entrant chez ſa mere, la joye de la revoir, jointe à la foibleſſe dans laquelle il étoit de n'avoir pas mangé depuis près de trois jours, lui cauſerent un évanouiſſement qui dura quelque temps. Sa mere, qui l'avoit déja pleuré comme perdu, ou comme mort, en le voyant en cet état, n'oublia aucun de ſes ſoins pour le faire revenir. Il revint enfin de ſon évanouiſſement, & les premieres paroles qu'il prononça, furent celles-ci : Ma mere, avant toute choſe ; je vous prie de me donner à manger, il y a trois jours que je n'ai

pris quoi que ce ſoit. Sa mere lui apporta ce qu'elle avoit, & en le mettant devant lui : mon fils, lui dit-elle ; ne vous preſſez pas, cela eſt dangereux ; mangez peu à peu, & à votre aiſe, & ménagez-vous dans le grand beſoin que vous en avez. Je ne veux pas même que vous me parliez. Vous aurez aſſez de temps pour me raconter ce qui vous eſt arrivé, quand vous ſerez bien rétabli. Je ſuis toute conſolée de vous revoir, après l'affliction où je me ſuis trouvée depuis Vendredy, & toutes les peines que je me ſuis données pour apprendre ce que vous étiez devenu, dès que j'eus vû qu'il étoit nuit, & que vous n'étiez pas revenu à la maiſon.

Aladdin ſuivit le conſeil de ſa mere, il mangea tranquillement & peu à peu, & il but à proportion. Quand il eut achevé : Ma mere, dit-il ; j'aurois de grandes plaintes à vous faire ſur ce ce que vous m'avez abandonné avec tant de facilité, à la diſcretion d'un homme, qui avoit deſſein de me perdre, & qui tient à l'heure que je vous parle, ma mort ſi certaine, qu'il ne

doute pas, ou que je ne ſuis plus en vie, ou que je ne doive la perdre au premier jour. Mais vous avez crû, qu'il étoit mon oncle, & je l'ai crû comme vous. Eh pouvions-nous avoir d'autre penſée d'un homme qui m'accabloit de careſſes, & de biens, & qui me faiſoit tant d'autres promeſſes avantageuſes ? Sçachez, ma mere, que ce n'eſt qu'un traître, un méchant, un fourbe. Il ne m'a fait tant de bien, & tant de promeſſes, qu'afin d'arriver au but qu'il s'étoit propoſé, de me perdre comme je l'ai dit, ſans que ni vous, ni moi nous puiſſions en deviner la cauſe. De mon côté, je puis aſſurer que je ne lui ai donné aucun ſujet qui méritât le moindre mauvais traitement. Vous le comprendrez vous-même par le recit fidele que vous allez entendre de tout ce qui s'eſt paſſé depuis que je me ſuis ſéparé de vous, juſqu'à l'execution de ſon pernicieux deſſein.

Aladdin commença à raconter à ſa mere tout ce qui lui étoit arrivé avec le Magicien, depuis le Vendredy qu'il étoit venu le prendre pour

le mener avec lui, voir les Palais & les Jardins qui étoient hors de la Ville : ce qui lui arriva dans le chemin juſqu'à l'endroit des deux Montagnes, où ſe devoit operer le grand prodige du Magicien : comment avec un parfum jetté dans du feu & quelques paroles magiques, la terre s'étoit ouverte en un inſtant, & avoit fait voir l'entrée d'un caveau qui conduiſoit à un tréſor ineſtimable. Il n'oublia pas le ſoufflet qu'il avoit reçû du Magicien ; & de quelle maniere après s'être un peu radouci, il l'avoit engagé par de grandes promeſſes, & en lui mettant ſon anneau au doigt, à deſcendre dans le caveau. Il n'obmit aucune circonſtance de tout ce qu'il avoit vû en paſſant & en repaſſant dans les trois ſalles, dans le jardin & ſur la terraſſe, où il avoit pris la Lampe merveilleuſe, qu'il montra à ſa mere en la tirant de ſon ſein, auſſi-bien, que les fruits tranſparens & de differentes couleurs qu'il avoit cueillis dans le jardin en s'en retournant, auſquels il joignit deux bourſes pleines qu'il donna à ſa mere, &

dont elle fit peu de cas. Ces fruits étoient cependant des pierres précieuſes, dont l'éclat brillant comme le Soleil, qu'ils rendoient à la faveur d'une Lampe qui éclairoit la chambre, devoit faire juger de leur grand prix. Mais la mere d'Aladdin n'avoit pas ſur cela plus de connoiſſance que ſon fils. Elle avoit été élevée dans une condition très-médiocre, & ſon mari n'avoit pas eu aſſez de biens, pour lui donner de ces ſortes de pierreries. D'ailleurs elle n'en avoit jamais vû à aucune de ſes parentes, ni de ſes voiſines. Ainſi il ne faut pas s'étonner ſi elle ne les regarda que comme des choſes de peu de valeur, & bonnes tout au plus, à récréer la vûë par la varieté de leurs couleurs, ce qui fit qu'Aladdin les mit derriere un des couſſins du Sofa ſur lequel il étoit aſſis. Il acheva le récit de ſon avanture en lui diſant, que comme il fut revenu, & qu'il ſe fut préſenté à l'entrée du caveau, prêt à en ſortir; ſur le refus qu'il avoit fait au Magicien de lui donner la Lampe qu'il vouloit avoir, l'entrée

du

du caveau s'étoit refermée en un inſtant par la force du parfum que le Magicien avoit jetté ſur le feu, qu'il n'avoit pas laiſſé éteindre, & des paroles qu'il avoit prononcées. Mais il n'en pût dire davantage ſans verſer des larmes, en lui repréſentant l'état malheureux où il s'étoit trouvé lorſqu'il s'étoit vû enterré tout vivant dans le fatal caveau, juſqu'au moment qu'il en étoit ſorti, & que pour ainſi dire, il étoit revenu au monde, par l'attouchement de ſon anneau dont il ne connoiſſoit pas encore la vertu. Quand il eut fini ce récit : il n'eſt pas néceſſaire de vous en dire davantage, dit-il à ſa mere ; le reſte vous eſt connu : Voila enfin quelle a été mon avanture, & quel eſt le danger que j'ai couru depuis que vous ne m'avez vû.

La mere d'Aladdin eut la patience d'entendre ce récit merveilleux, & ſurprenant, & en même temps ſi affligeant pour une mere, qui aimoit ſon fils tendrement, malgré ſes défauts, ſans l'interrompre. Dans les endroits néanmoins les plus touchans, & qui

faiſoient connoître davantage, la perfidie du Magicien Afriquain, elle ne put s'empêcher de faire paroître combien elle le déteſtoit, par les marques de ſon indignation. Mais dès qu'Aladdin eût achevé, elle ſe déchaîna en milles injures, contre cet impoſteur. Elle l'appella traître, perfide, barbare, aſſaſſin, trompeur, Magicien, ennemi & deſtructeur du genre humain. Oüi, mon fils, ajouta-t-elle; c'eſt un Magicien, & les Magiciens ſont des peſtes publiques: ils ont commerce avec les demons par leurs enchantemens, & par leurs ſorcelleries. Beni ſoit Dieu qui n'a pas voulu que ſa méchanceté inſigne eut ſon effet entier contre vous. Vous devez bien le remercier de la grace qu'il vous a faite. La mort vous étoit inévitable ſi vous ne vous fuſſiez ſouvenu de lui, & que vous n'euſſiez imploré ſon ſecours. Elle dit encore beaucoup de choſes en déteſtant toûjours la trahiſon que le Magicien avoit faite à ſon fils; mais en parlant, elle s'apperçut qu'Aladdin qui n'avoit pas dormi depuis trois jours, avoit beſoin de repos.

Elle le fit coucher, & peu de temps après, elle se coucha aussi.

Aladdin qui n'avoit pris aucun repos dans le lieu soûterrain, où il avoit été enseveli à dessein qu'il y perdît la vie, dormit toute la nuit d'un profond sommeil, & ne se réveilla le lendemain que fort tard. Il se leva, & la premiere chose qu'il dit à sa mere, ce fut qu'il avoit besoin de manger, & qu'elle ne pouvoit lui faire un plus grand plaisir que de lui donner à déjeuner. Hélas, mon fils, lui répondit sa mere; je n'ai pas seulement un morceau de pain à vous donner, vous mangeâtes hier au soir le peu de provisions qu'il y avoit dans la maison. Mais, donnez-vous un peu de patience, je ne serai pas long-temps à vous en apporter. J'ai un peu de fil de coton de mon travail, je vais le vendre, afin de vous acheter du pain & quelque chose pour notre dîné. Ma mere, reprit Aladdin, réservez votre fil de coton, pour une autre fois, & donnez-moi la Lampe que j'apportai hier, j'irai la vendre, & l'argent que j'en aurai, servira à nous avoir de quoi dé-

jeuner, & dîner, & peut-être de quoi ſouper.

La mere d'Aladdin prit la Lampe où elle l'avoit miſe. La voilà, dit-elle à ſon fils ; mais elle eſt bien ſale ; pour peu qu'elle ſoit nettoyée, je crois qu'elle en vaudra quelque choſe davantage. Elle prit de l'eau, & un peu de ſable fin, pour la nettoyer. Mais à peine eut-elle commencé à froter cette Lampe, qu'en un inſtant, en préſence de ſon fils, un Genie hideux, & d'une grandeur Giganteſque s'éleva & parut devant elle, & lui dit d'une voix tonante : *Que veux-tu ? me voici prêt à t'obéir comme ton Eſclave, & de tous ceux qui ont la Lampe à la main, moi avec les autres Eſclaves de la Lampe.*

La mere d'Aladdin n'étoit pas en état de répondre. Sa vûë n'avoit pû ſoutenir la figure hideuſe, & épouventable du Genie, & ſa frayeur avoit été ſi grande dès les premieres paroles qu'il avoit prononcées, qu'elle étoit tombée évanoüie.

Aladdin qui avoit déja eu une apparition à peu près ſemblable dans le

caveau, ſans perdre de temps, ni le jugement, ſe ſaiſit promptement de la Lampe, & en ſuppléant au défaut de ſa mere, il répondit pour elle d'un ton ferme : J'ai faim, dit-il au Genie ; apporte-moi de quoi manger. Le Genie diſparut, & un inſtant après, il revint chargé d'un grand baſſin d'argent qu'il portoit ſur ſa tête, avec douze plats couverts, de même métal, pleins d'excellens mets arrangez deſſus, avec ſix grands pains, blancs comme neige, ſur les plats, deux bouteilles de vin exquis, & deux taſſes d'argent à la main. Il poſa le tout ſur le Sofa, & auſſi-tôt il diſparut.

Cela ſe fit en ſi peu de temps, que la mere d'Aladdin, n'étoit pas encore revenuë de ſon évanoüiſſement, quand le Genie diſparut pour la ſeconde fois. Aladdin qui avoit déja commencé de lui jetter de l'eau ſur le viſage ſans effet, ſe mit en devoir de recommencer pour la faire revenir. Mais ſoit que les eſprits, qui s'étoient diſſipez ſe fuſſent enfin réunis, ou que l'odeur des mets que le Genie venoit d'apporter y eût contribué quelque

choſe, elle revint dans le moment. Ma mere, lui dit Aladdin; cela n'eſt rien, levez-vous, & venez manger: voici de quoi vous remettre le cœur, & en même temps de quoi ſatisfaire au grand beſoin que j'ai de manger. Ne laiſſons pas refroidir de ſi bons mets, & mangeons.

La mere d'Aladdin fut extrêmement ſurpriſe quand elle vit le grand baſſin, les douze plats, les ſix pains, les deux bouteilles, & les deux taſſes, & qu'elle ſentit l'odeur délicieuſe qui exhaloit de tous ces plats. Mon fils demanda-t-elle à Aladdin; d'où nous vient cette abondance, & à qui ſommes-nous redevables d'une ſi grande liberalité? Le Sultan auroit-il eu connoiſſance de notre pauvreté, & auroit-il eu compaſſion de nous? Ma mere, reprit Aladdin; mettons-nous à table, & mangeons: Vous en avez beſoin auſſi-bien que moi, je vous le dirai quand nous aurons déjeuné. Ils ſe mirent à table, & ils mangerent avec d'autant plus d'appetit, que la mere & le fils ne s'étoient jamais trouvez à une table ſi bien fournie.

Pendant le repas, la mere d'Aladdin ne pouvoit se lasser de regarder, & d'admirer le bassin, & les plats, quoi qu'elle ne sçût pas trop distinctement s'ils étoient d'argent, ou d'une autre matiere, tant elle étoit peu accoutumée à en voir de pareils, & à proprement parler, sans avoir égard à leur valeur, qui lui étoit inconnuë, il n'y avoit que la nouveauté qui la tenoit en admiration, & son fils Aladdin n'en avoit pas plus de connoissance qu'elle.

Aladdin & sa mere, qui ne croyoient faire qu'un simple déjeuné, se trouverent encore à table à l'heure du dîné. Des mets si excellens les avoient mis en appetit, & pendant qu'ils étoient chauds, ils crurent qu'ils ne feroient pas mal de joindre les deux repas ensemble, & de n'en pas faire à deux fois. Le double repas fini, il leur resta non-seulement de quoi souper, mais même assez de quoi en faire deux autres repas aussi forts le lendemain.

Quand la mere d'Aladdin eût desservi, & mis à part les viandes auxquelles ils n'avoient pas touché, elle

vint s'asseoir sur le Sofa auprès de son fils. Aladdin, lui dit-elle; j'attends que vous satisfassiez à l'impatience où je suis d'entendre le récit que vous m'avez promis. Aladdin lui raconta exactement tout ce qui s'étoit passé entre le Genie & lui, pendant son évanouissement, jusqu'à ce qu'elle fût revenuë à elle.

La mere d'Aladdin étoit dans un grand étonnement du discours de son fils, & de l'aparition du Genie. Mais, mon fils, reprit-elle; que voulez-vous dire avec vos Genies? jamais depuis que je suis au monde, je n'ai entendu dire que personne de ma connoissance, en eût vû. Par quelle avanture ce vilain Genie est-il venu se présenter à moi? Pourquoi s'est-il addressé à moi, & non pas à vous, à qui il a déja apparu dans le caveau du trésor?

Ma mere, repartit Aladdin; le Genie qui vient de vous apparoître, n'est pas le même qui m'est apparu. Ils se ressemblent en quelque maniere par leur grandeur de Géant; mais ils sont entierement differens par leurs mines, & par leur habillement. Aussi

ſont-ils à differens maîtres. Si vous vous en ſouvenez, celui que j'ai vû s'eſt dit Eſclave de l'Anneau que j'ai au doit : & celui que vous venez de voir s'eſt dit Eſclave de la Lampe, que vous aviez à la main. Mais, je ne crois pas que vous l'ayez entendu : il me ſemble en effet que vous vous êtes évanouie dès qu'il a commencé à parler.

Quoi : s'écria la mere d'Aladdin ; c'eſt donc votre Lampe qui eſt cauſe que ce maudit Genie s'eſt adreſſé à moi, plutôt qu'à vous ? Ah mon fils, ôtez-la de devant mes yeux, & la mettez où il vous plaira, je ne veux plus y toucher. Je conſens plutôt qu'elle ſoit jettée ou venduë, que de courir le riſque de mourir de frayeur en la touchant. Si vous me croyez vous vous déferez auſſi de l'Anneau. Il ne faut pas avoir commerce avec des Genies ; ce ſont des démons, & notre Prophete l'a dit.

Ma mere, avec votre permiſſion, reprit Aladdin ; je me garderai bien préſentement de vendre, comme j'étois prêt de le faire tantôt, une Lampe, qui va nous être ſi utile, à vous

& à moi. Ne voyez-vous pas ce qu'elle vient de nous procurer. Il faut qu'elle continuë de nous fournir de quoi nous nourrir, & nous entretenir. Vous devez juger comme moi, que ce n'étoit pas sans raison, que mon faux & méchant oncle s'étoit donné tant de mouvemens, & avoit entrepris un si long & pénible voyage, puisque c'étoit pour parvenir à la possession de cette Lampe merveilleuse, qu'il avoit préferée à tout l'or & l'argent qu'il sçavoit être dans les salles, & que j'ai vû moi-même, comme il m'en avoit averti. Il sçavoit trop bien le mérite & la valeur de cette Lampe, pour ne demander autre chose d'un tréſor si riche. Puisque le hazard nous en a fait découvrir la vertu, faisons-en un usage, qui nous soit profitable; mais, d'une maniere qui soit sans éclat, & qui ne nous attire pas l'envie & la jalousie de nos voisins. Je veux bien l'ôter de devant vos yeux, & la mettre dans un lieu, où je la trouverai, quand il en sera besoin, puisque les Genies vous font tant de frayeur. Pour ce qui est de l'Anneau, je ne sçaurois aussi

me réſoudre à le jetter. Sans cet Anneau vous ne m'euſſiez jamais revû, & ſi je vivois à l'heure qu'il eſt, ce ne ſeroit peut-être que pour peu de momens. Vous me permettrez donc de le garder, & de le porter toûjours au doigt bien précieuſement. Qui ſçait s'il ne m'arrivera pas quelqu'autre danger que nous ne pouvons prévoir ni vous ni moi, dont il pourra me délivrer. Comme le raiſonnement d'Aladdin paroiſſoit aſſez juſte, ſa mere n'eut rien à y repliquer : mon fils, lui dit-elle ; vous pouvez faire comme vous l'entendrez : pour moi je ne voudrois pas avoir affaire avec des Genies. Je vous déclare que je m'en lave les mains, & que je ne vous en parlerai pas davantage.

Le lendemain au ſoir après le ſoupé, il ne reſta rien de la bonne proviſion, que le Genie avoit apportée. Le jour ſuivant Aladdin qui ne vouloit pas attendre que la faim le preſſât, prit un des plats d'argent ſous ſa robe, & ſortit du matin pour l'aller vendre. Il s'adreſſa à un Juif, qu'il rencontra dans ſon chemin. Il le tira à l'écart, & en

lui montrant le plat, il lui demanda s'il vouloit l'acheter.

Le Juif ruſé & adroit, prend le plat, l'examine, & il n'eut pas plutôt connu qu'il étoit de bon argent, qu'il demanda à Aladdin, combien il l'eſtimoit. Aladdin qui n'en connoiſſoit pas la valeur, & qui n'avoit jamais fait commerce de cette marchandiſe, ſe contenta de lui dire, qu'il ſçavoit bien lui-même ce que ce plat pouvoit valoir, & qu'il s'en rapportoit à ſa bonne foi. Le Juif ſe trouva embaraſſé de l'ingénuité d'Aladdin. Dans l'incertitude où il étoit de ſçavoir ſi Aladdin en connoiſſoit la matiere & la valeur, il tira de ſa bourſe une piece d'or, qui ne faiſoit au plus que la ſoixante-deuxiéme partie de la valeur du plat, & il la lui préſenta. Aladdin prit la piece avec un grand empreſſement, & dès qu'il l'eût dans la main, il ſe retira ſi promptement, que le Juif non content du gain exorbitant qu'il faiſoit par cet achat, fut bien fâché de n'avoir pas pénétré qu'Aladdin ignoroit le prix de ce qu'il lui avoit vendu, & qu'il auroit pû lui

en donner beaucoup moins. Il fut ſur le point de courir après le jeune homme pour tâcher de retirer quelque choſe de ſa piece d'or ; mais Aladdin couroit, & il étoit déja ſi loin, qu'il auroit eu de la peine à le joindre.

Aladdin en s'en retournant chez ſa mere, s'arrêta à la boutique d'un Boulanger, chez qui il fit la proviſion de pain pour ſa mere & pour lui, & qu'il paya ſur ſa piece d'or que le Boulanger lui changea. En arrivant il donna le reſte à ſa mere, qui alla au marché acheter les autres proviſions néceſſaires, pour vivre eux deux pendant quelques jours.

Ils continuerent ainſi à vivre de ménage : c'eſt-à-dire, qu'Aladdin vendit tous les plats au Juif l'un après l'autre juſqu'au douziéme, de la même maniere qu'il avoit fait le premier, à meſure que l'argent venoit à manquer dans la maiſon. Le Juif, qui avoit donné une piece d'or du premier, n'oſa lui offrir moins des autres, de crainte de perdre une ſi bonne aubaine, il les paya tous ſur le même pied. Quand l'argent du dernier plat fut dépenſé,

Aladdin eut recours au baſſin qui pé-ſoit lui ſeul, dix fois autant que chaque plat. Il voulut le porter à ſon Marchand ordinaire, mais ſon grand poids l'en empêcha. Il fut donc obligé d'aller chercher le Juif qu'il amena chez ſa mere ; & le Juif après avoir examiné le poids du baſſin, lui conta ſur le champ dix pieces d'or, dont Aladdin ſe contenta.

Tant que les dix pieces d'or durerent, elles furent employées à la dépenſe journaliere de la maiſon. Aladdin cependant, accoûtumé à une vie oiſive, s'étoit abſtenu de joüer avec les jeunes gens de ſon âge, depuis ſon avanture avec le Magicien Afriquain. Il paſſoit les journées à ſe promener, ou à s'entretenir avec des gens avec leſquels il avoit fait connoiſſance ; quelquefois il s'arrêtoit dans les boutiques des gros Marchands, où il prêtoit l'oreille aux entretiens de gens de diſtinction qui s'y arrêtoient, ou qui s'y trouvoient, comme à une eſpece de rendez-vous. Et ces entretiens peu à peu lui donnerent quelque teinture de la connoiſſance du monde.

Quand il ne reſta plus rien des dix pieces d'or, Aladdin eut recours à la Lampe. Il la prit à la main, chercha le même endroit que ſa mere avoit touché, & comme il l'eût reconnu à l'impreſſion que le ſable y avoit laiſſée, il la frotta comme elle avoit fait, & auſſi-tôt le même Genie qui s'étoit déja fait voir, ſe préſenta devant lui. Mais comme Aladdin avoit frotté la Lampe plus légerement que ſa mere, il lui parla auſſi d'un ton plus radouci; *Que veux-tu ?* lui dit-il, dans les mêmes termes qu'auparavant; *me voici prêt à t'obéir comme ton Eſclave, & de tous ceux qui ont la Lampe à la main, moi & les autres Eſclaves de la Lampe comme moi.* Aladdin lui dit; j'ai faim, apporte-moi de quoi manger. Le Genie diſparut, & peu de momens après, il reparut, chargé d'un ſervice de table, pareil à celui qu'il avoit apporté la premiere fois. Il le poſa ſur le Sofa, & dans le moment il diſparut.

La mere d'Aladdin avertie du deſſein de ſon fils, étoit ſortie exprès pour quelque affaire, afin de ne ſe pas trouver dans la maiſon, dans le

temps de l'aparition du Genie. Elle rentra peu de temps après, vit la table & le buffet très-bien garnis, & demeura presque aussi surprise de l'effet prodigieux de la Lampe, qu'elle l'avoit été la premiere fois. Aladdin & sa mere se mirent à table, & après le repas il leur resta encore de quoi vivre largement les deux jours suivans.

Dès qu'Aladdin vit qu'il n'y avoit plus dans la maison ni pain, ni autres provisions, ni argent pour en avoir, il prit un plat d'argent, & alla chercher le Juif qu'il connoissoit, pour le lui vendre. En y allant, il passa devant la boutique d'un Orfevre, respectable par sa vieillesse, honneste homme, & d'une grande probité. L'Orfévre qui l'apperçut, l'appella, & le fit entrer : mon fils, lui dit-il ; je vous ai déja vû passer plusieurs fois, chargé comme vous l'êtes à présent, vous joindre avec un tel Juif, & repasser peu de temps après sans être chargé : je me suis imaginé que vous lui vendez ce que vous portez ; mais, vous ne sçavez peut-être pas que ce Juif,

est

eſt un trompeur, & même plus trompeur que les autres Juifs, & que perſonne de ceux qui le connoiſſent, ne veut avoir affaire à lui. Au reſte, ce que je vous dis ici n'eſt que pour vous faire plaiſir. Si vous voulez me montrer ce que vous portez préſentement, & qu'il ſoit à vendre, je vous en donnerai fidellement ſon juſte prix, ſi cela me convient, ſinon je vous adreſſerai à d'autres Marchands, qui ne vous tromperont pas.

L'eſpérance de faire plus d'argent du plat, fit qu'Aladdin le tira de deſſous ſa robbe, & le montra à l'Orfévre. Le vieillard qui connut d'abord, que le plat étoit d'argent fin, lui demanda s'il en avoit vendu de ſemblables au Juif, & combien il les lui avoit payez. Aladdin lui dit naïvement, qu'il en avoit vendu douze, & qu'il n'avoit reçu du Juif, qu'une piece d'or de chacun. Ah le voleur! s'écria l'Orfévre: mon fils, ajoûta-t-il; ce qui eſt fait eſt fait, il n'y faut plus penſer. Mais en vous faiſant voir ce que vaut votre plat, qui eſt du meilleur argent dont nous nous ſervions dans nos bouti-

ques, vous connoîtrez combien le Juif vous a trompé.

L'Orfévre prit la balance, il pesa le plat; & après avoir expliqué à Aladdin ce que c'étoit qu'un marc d'argent, combien il valoit, & ses subdivisions, il lui fit remarquer que suivant le poids du plat, il valoit soixante-douze pieces d'or, qu'il lui compta sur le champ en espece. Voila, dit-il, la juste valeur de votre plat. Si vous en doutez, vous pouvez vous adresser à celui de nos Orfévres qu'il vous plaira; & s'il vous dit qu'il vaut davantage, je vous promets de vous en payer le double. Nous ne gagnons que la façon de l'argenterie que nous achetons, & c'est ce que les Juifs les plus équitables, ne font pas.

Aladdin remercia bien fort l'Orfévre du bon conseil qu'il venoit de lui donner, & dont il tiroit déja un si grand avantage. Dans la suite il ne s'adressa plus qu'à lui pour vendre les autres plats, aussi-bien que le bassin, dont la juste valeur lui fut toûjours payée à proportion de son poids. Quoi qu'Aladdin & sa mere eussent

une source intarissable d'argent en leur Lampe, pour s'en procurer tant qu'ils voudroient, dès qu'il viendroit à leur manquer, ils continuerent néanmoins de vivre toujours avec la même frugalité qu'auparavant, à la réserve de ce qu'Aladdin en mettoit à part pour s'entretenir honnêtement, & pour se pourvoir des commoditez nécessaires dans leur petit ménage. Sa mere de son côté ne prenoit la dépense de ses habits, que sur ce que lui valoit le coton qu'elle filoit. Avec une conduite si sobre, il est aisé de juger combien de temps l'argent des douze plats, & du bassin, selon le prix qu'Aladdin les avoit vendus à l'Orfévre, devoit leur avoir duré. Ils vécurent de la sorte pendant quelques années, avec le secours du bon usage qu'Aladdin faisoit de la Lampe de temps en temps.

Dans cet intervalle Aladdin qui ne manquoit pas de se trouver avec beaucoup d'assiduité au rendez-vous des personnes de distinction, dans les Boutiques des plus gros Marchands de draps, d'or & d'argent, d'étofes de

ſoïes, de toiles les plus fines, & de joüailleries, & qui ſe mêloit quelquefois dans leurs converſations, acheva de ſe former, & prit inſenſiblement toutes les manieres du beau monde. Ce fut particulierement chez les Jouailliers, qu'il fut détrompé de la penſée qu'il avoit que les fruits tranſparens qu'il avoit cueillis dans le jardin, où il étoit allé prendre la Lampe, n'étoient que du verre coloré, & qu'il apprit que c'étoient des pierres de grand prix. A force de voir vendre & acheter de toutes ſortes de ces pierreries dans leurs Boutiques, il en apprit la connoiſſance, & le prix, & comme il n'en voyoit point de pareilles aux ſiennes, ni en beauté, ni en groſſeur, il comprit qu'au lieu de morceaux de verre qu'il avoit regardé comme des bagatelles, il poſſedoit un tréſor ineſtimable. Il eut la prudence de n'en parler à perſonne, pas même à ſa mere, & il n'y a pas de doute que ſon ſilence ne lui ait valu la haute fortune où nous verrons dans la ſuite qu'il s'éleva.

Un jour en ſe promenant dans un

quartier de la Ville, Aladdin entendit publier à haute voix un ordre du Sultan, de fermer les Boutiques & les portes des maiſons, & de ſe renfermer chacun chez ſoi, juſqu'à ce que la Princeſſe Badroulboudour * fille du Sultan, fût paſſée pour aller au bain, & qu'elle en fût revenuë.

Ce Cry public, fit naître à Aladdin la curioſité de voir la Princeſſe à découvert. Mais il ne le pouvoit qu'en ſe mettant dans quelque maiſon de connoiſſance, & à travers d'une jalouſie, ce qui ne le contentoit pas, parce que la Princeſſe, ſelon la coûtume, devoit avoir un voile ſur le viſage en allant au bain. Pour ſe ſatisfaire, il s'aviſa d'un moyen qui lui réuſſit. Il alla ſe placer derriere la porte du bain, qui étoit diſpoſée de maniere, qu'il ne pouvoit manquer de la voir venir en face.

Aladdin n'attendit pas long-temps. La Princeſſe parut, & il la vit venir au travers d'une fente aſſez grande pour voir ſans être vû. Elle étoit accompagnée d'un grande foule de ſes

* *C'eſt-à-dire*, Pleine Lune des Pleines Lunes.

femmes, & d'Eunuques qui marchoient sur les côtez & à sa suite. Quand elle fut à trois ou quatre pas de la porte du bain, elle ôta le voile qui lui couvroit le visage & qui la gênoit beaucoup, & de la sorte elle donna lieu à Aladdin de la voir d'autant plus à son aise, qu'elle venoit droit à lui.

Jusqu'à ce moment, Aladdin n'avoit pas vû d'autres femmes le visage découvert, que sa mere, qui étoit âgée, & qui n'avoit jamais eu d'assez beaux traits, pour lui faire juger que les autres femmes fussent plus belles. Il pouvoit bien avoir entendu dire qu'il y en avoit d'une beauté surprenante; mais, quelques paroles qu'on employe pour relever le mérite d'une beauté, jamais elles ne font l'impression que la beauté fait elle-même.

Lorsqu'Aladdin eut vû la Princesse Badroulboudour, il perdit la pensée qu'il avoit que toutes les femmes dûssent ressembler à peu près à sa mere. Ses sentimens se trouverent bien differens, & son cœur ne pût refuser toutes ses inclinations à l'objet qui

venoit de le charmer. En effet la Princesse étoit la plus belle brune que l'on pût voir au monde. Elle avoit les yeux grands à fleur de tête, vifs, & brillans : le regard doux, & modeste; le nez d'une juste proportion, & sans défaut ; la bouche petite, les lévres vermeilles, & toutes charmantes par leur agréable symmetrie. En un mot, tous les traits de son visage étoient d'une régularité accomplie. On ne doit donc pas s'étonner si Aladdin fut ébloüi, & presque hors de lui-même à la vûë de l'assemblage de tant de merveilles, qui lui étoient inconnuës. Avec toutes ces perfections, la Princesse avoit encore une riche taille, un port & un air majestueux, qui à la voir seulement, lui attiroit le respect, qui lui étoit dû.

Quand la Princesse fut entrée dans le bain, Aladdin demeura quelque temps interdit, & comme en extase, en retraçant, & en s'imprimant profondément, l'idée d'un objet dont il étoit charmé, & penetré jusqu'au fond du cœur. Il rentra enfin en lui-même, & en considerant que la Princesse étoit

paſſée, & qu'il garderoit inutilement ſon poſte pour la revoir à la ſortie du bain, puiſqu'elle devoit lui tourner le dos, & être voilée, il prit le parti de l'abandonner & de ſe retirer.

Aladdin en rentrant chez lui ne put ſi bien cacher ſon trouble & ſon inquiétude, que ſa mere ne s'en apperçut. Elle fut ſurpriſe de le voir ainſi triſte & rêveur contre ſon ordinaire. Elle lui demanda s'il lui étoit arrivé qnelque choſe, ou s'il ſe trouvoit indiſpoſé. Mais Aladdin ne lui fit aucune réponſe, & il s'aſſit négligemment ſur le Sofa, où il demeura dans la même ſituation, toûjours occupé à ſe retracer l'image charmante de la Princeſſe Badroulboudour. Sa mere qui préparoit le ſoupé, ne le preſſa pas davantage. Quand il fut prêt, elle le ſervit près de lui ſur le Sofa, & ſe mit à table, mais comme elle s'apperçut que ſon fils n'y faiſoit aucune attention, elle l'avertit de manger, & ce ne fut qu'avec bien de la peine, qu'il changea de ſituation. Il mangea beaucoup moins qu'à l'ordinaire, les yeux toûjours baiſſez, &

avec

avec un ſilence ſi profond qu'il ne fut pas poſſible à ſa mere, de tirer de lui la moindre parole, ſur toutes les demandes qu'elle lui fit, pour tâcher d'apprendre le ſujet d'un changement ſi extraordinaire.

Après le ſoupé, elle voulut recommencer à lui demander le ſujet d'une ſi grande mélancolie, mais elle ne put en rien ſçavoir, & il prit le parti de s'aller coucher plutôt que de donner à ſa mere la moindre ſatisfaction ſur cela.

Sans examiner comment Aladdin épris de la beauté, & des charmes de la Princeſſe Badroulboudour, paſſa la nuit, nous remarquerons ſeulement que le lendemain comme il étoit aſſis ſur le Sofa, vis-à-vis de ſa mere, qui filoit du coton à ſon ordinaire, il lui parla en ces termes : Ma mere, dit-il ; je romps le ſilence que j'ai gardé depuis hier à mon retour de la ville. Il vous a fait de la peine, & je m'en ſuis bien apperçu. Je n'étois pas malade, comme il m'a paru que vous l'avez crû, & je ne le ſuis pas encore. Mais, je puis vous dire que

ce que je ſentois, & ce que je ne ceſſe encore de ſentir, eſt quelque choſe de pire qu'une maladie. Je ne ſçai pas bien quel eſt ce mal ; mais je ne doute pas que ce que vous allez entendre, ne vous le faſſe connoître.

On n'a pas ſçû dans ce quartier, continua Aladdin ; & ainſi vous n'avez pû le ſçavoir, qu'hier la Princeſſe Badroulboudour, fille du Sultan, alla au bain l'apreſdiné. J'appris cette nouvelle en me promenant par la ville. On publia un ordre de fermer les boutiques, & de ſe retirer chacun chez ſoi, pour rendre à cette Princeſſe l'honneur qui lui eſt dû, & lui laiſſer le chemin libre, dans les ruës par où elle devoit paſſer. Comme je n'étois pas éloigné du Bain, la curioſité de la voir le viſage découvert, me fit naître la penſée d'aller me placer derriere la porte du Bain, en faiſant réfléxion qu'il pouvoit arriver, qu'elle ôteroit ſon voile, quand elle ſeroit prête d'y entrer. Vous ſçavez la diſpoſition de la porte, & vous pouvez juger vous-même, que je devois la voir à mon aiſe, ſi ce que je m'étois

imaginé arrivoit. En effet elle ôta ſon voile en entrant, & j'eus le bonheur de voir cette aimable Princeſſe avec la plus grande ſatisfaction du monde. Voila ma mere le grand motif de l'état où vous me vîtes hier, quand je rentrai, & le ſujet du ſilence que j'ai gardé juſqu'à préſent. J'aime la Princeſſe d'un amour dont la violence eſt telle que je ne ſçaurois vous l'exprimer, & comme ma paſſion vive & ardente augmente à tout moment, je ſens qu'elle ne peut être ſatisfaite que par la poſſeſſion de l'aimable Princeſſe Badroulboudour, ce qui fait que j'ai pris la réſolution de la faire demander en mariage au Sultan.

La mere d'Aladdin avoit écouté le diſcours de ſon fils, avec aſſez d'attention, juſqu'à ces dernieres paroles; mais quand elle eût entendu, que ſon deſſein étoit de faire demander la Princeſſe Badroulboudour en mariage, elle ne put s'empêcher de l'interrompre par un grand éclat de rire. Aladdin voulut pourſuivre; mais en l'interrompant encore: Eh mon fils, lui dit-elle, à quoi penſez-vous? Il faut que vous

ayez perdu l'eſprit, pour me tenir un pareil diſcours.

Ma mere, reprit Aladdin; je puis vous aſſurer que je n'ai pas perdu l'eſprit. Je ſuis dans mon bon ſens, j'ai prévu les reproches de folie & d'extravagance que vous me faites, & ceux que vous pourriez me faire. Mais tout cela ne m'empêchera pas de vous dire encore une fois, que ma réſolution eſt priſe de faire demander au Sultan, la Princeſſe Badroulboudour en mariage.

En verité mon fils, repartit la mere très-ſérieuſement, je ne ſçaurois m'empêcher de vous dire que vous vous oubliez entierement; & quand même vous voudriez executer cette réſolution, je ne vois pas par qui vous oſeriez faire cette demande au Sultan. Par vous-même, repliqua auſſi-tôt le fils ſans heſiter. Par moi! s'écria la mere, d'un air de ſurpriſe, & d'étonnement; & au Sultan? Ah! je me garderai bien de m'engager dans une pareille entrepriſe. Et qui êtes-vous, mon fils, continua-t-elle; pour avoir la hardieſſe de penſer à la fille de votre

Sultan ; Avez-vous oublié que vous êtes fils d'un Tailleur des moindres de ſa capitale, & d'une mere, dont les ancêtres n'ont pas été d'une naiſſance plus relevée ? Sçavez-vous que les Sultans ne daignent pas donner leurs filles en mariage, même à des fils de Sultans, qui n'ont pas l'eſpérance de regner un jour comme eux ?

Ma mere, repliqua Aladdin ; je vous ai déja dit, que j'ai prévû tout ce que vous venez de me dire, & je dis la même choſe de tout ce que vous y pourrez ajoûter. Vos diſcours, ni vos remontrances ne me feront pas changer de ſentimens. Je vous ai dit que je ferois demander la Princeſſe Badroulboudour en mariage par votre entremiſe ; c'eſt une grace que je vous demande avec tout le reſpect que je vous dois, & je vous ſupplie de ne me la pas refuſer, à moins que vous n'aimiez mieux me voir mourir, que de me donner la vie une ſeconde fois.

La mere d'Aladdin ſe trouva fort embarraſſée, quand elle vit l'opiniâtreté avec laquelle Aladdin perſiſtoit dans un deſſein, ſi éloigné du bon ſens.

Mon fils, lui dit-elle encore ; je ſuis votre mere, & comme une bonne mere, qui vous ai mis au monde, il n'y a rien de raiſonnable, ni de convenable à mon état & au vôtre, que je ne fuſſe prête de faire pour l'amour de vous. S'il s'agiſſoit de parler de mariage pour vous avec la fille de quelqu'un de nos voiſins, d'une condition pareille, ou approchante de la vôtre, je n'oublierois rien, & je m'employerois de bon cœur en tout ce qui ſeroit de mon pouvoir ; encore pour y réuſſir faudroit-il que vous euſſiez quelques biens, ou quelque revenu, ou que vous ſçuſſiez un métier. Quand de pauvres gens comme nous, veulent ſe marier, la premiere choſe à quoi ils doivent ſonger, c'eſt d'avoir de quoi vivre. Mais ſans faire réfléxion ſur la baſſeſſe de votre naiſſance, ſur le peu de mérite & de biens que vous avez, vous prenez votre vol juſqu'au plus haut degré de la fortune, & vos prétentions ne ſont pas moindres, que de vouloir demander en mariage & d'épouſer la fille de votre Souverain, qui n'a qu'à dire un mot pour vous pré-

cipiter, & vous écraſer. Je laiſſe à part ce qui vous regarde, c'eſt à vous à y faire les réfléxions que vous devez, pour peu que vous ayez de bon ſens. Je viens à ce qui me touche : Comment une penſée auſſi extraordinaire que celle de vouloir que j'aille faire la propoſition au Sultan, de vous donner la Princeſſe ſa fille en mariage, a-t'elle pû vous venir dans l'eſprit ? Je ſuppoſe que j'aye, je ne dis pas la hardieſſe ; mais l'effronterie d'aller me préſenter devant Sa Majeſté, pour lui faire une demande ſi extravagante, à qui m'adreſſerai-je pour m'introduire ? Croyez-vous que le premier à qui j'en parlerois, ne me traitât pas de folle, & ne me chaſſât pas indignement comme je le mériterois ? Je ſuppoſe encore qu'il n'y ait pas de difficulté à ſe préſenter à l'Audience du Sultan. Je ſçai qu'il n'y en a pas quand on s'y préſente pour lui demander juſtice, & qu'il la rend volontiers à ſes ſujets, quand ils la lui demandent. Je ſçai auſſi que quand on ſe préſente à lui pour lui demander une grace ; il l'accorde avec plaiſir quand il voit qu'on l'a méritée,

& qu'on en eſt digne. Mais êtes-vous dans ce cas-là, & croyez-vous avoir mérité la grace que vous voulez que je demande pour vous? en êtes-vous digne? qu'avez-vous fait pour votre Prince ou pour votre Patrie, & en quoi vous êtes-vous diſtingué. Si vous n'avez rien fait pour mériter une ſi grande grace, & que d'ailleurs vous n'en ſoyez pas digne; avec quel front pourrois-je la demander? Comment pourrois-je ſeulement ouvrir la bouche pour la propoſer au Sultan? Sa préſence toute majeſtueuſe, & l'éclat de ſa Cour, me fermeroient la bouche auſſi-tôt, à moi qui tremblois devant feu mon mari votre pere, quand j'avois à lui demander la moindre choſe? Il y a une autre raiſon, mon fils, à quoi vous ne penſez pas, qui eſt qu'on ne ſe préſente pas devant nos Sultans ſans un préſent à la main, quand on a quelque grace à leur demander. Les préſens ont au moins cet avantage, que s'ils refuſent la grace pour les raiſons qu'ils peuvent avoir, ils écoutent au moins la demande & celui qui la fait, ſans

aucune répugnance. Mais quel préſent avez-vous à faire ? & quand vous auriez quelque choſe, qui fût digne de la moindre attention d'un ſi grand Monarque, quelle proportion y auroit-il, de votre préſent avec la demande que vous voulez lui faire ? Rentrez en vous-même, & ſongez que vous aſpirez à une choſe, qu'il vous eſt impoſſible d'obtenir.

Aladdin écouta fort tranquillement, tout ce que ſa mere put lui dire, pour tâcher de le détourner de ſon deſſein ; & après avoir fait réfléxion ſur tous les points de ſa remontrance, il prit enfin la parole, & il lui dit : J'avouë, ma mere, que c'eſt une grande témérité à moi, d'oſer porter mes prétentions auſſi loin que je fais, & une grande inconſideration d'avoir exigé de vous avec tant de chaleur & de promptitude d'aller faire la propoſition de mon mariage au Sultan, ſans prendre auparavant les moyens propres à vous procurer une audience, & un accueil favorable : je vous en demande pardon. Mais dans la violence de la paſſion, qui me poſſede, ne vous éton-

nez pas, ſi d'abord je n'ai pas enviſagé tout ce qui peut ſervir à me procurer le repos que je cherche. J'aime la Princeſſe Badroulboudour, au delà de ce que vous pouvez vous imaginer, ou plutôt je l'adore, & je perſevere toûjours dans le deſſein de l'épouſer. C'eſt une choſe arrêtée & réſoluë dans mon eſprit. Je vous ſuis obligé de l'ouverture que vous venez de me faire. Je la regarde comme la premiere démarche qui doit me procurer l'heureux ſuccès, que je me promets.

Vous me dites que ce n'eſt pas la coûtume de ſe préſenter devant le Sultan ſans un préſent à la main : & que je n'ai rien qui ſoit digne de lui. Je tombe d'accord du préſent, & je vous avouë que je n'y avois pas penſé. Mais, quant à ce que vous me dites que je n'ai rien qui puiſſe lui être préſenté, croyez-vous, ma mere, que ce que j'ai apporté le jour que je fus délivré d'une mort inévitable de la maniere que vous ſçavez, ne ſoit pas de quoi faire un préſent très-agréable au Sultan ? Je parle de ce j'ai apporté dans les deux bourſes & dans ma ceinture, & que

nous avons pris vous & moi pour des verres colorez : mais à préſent je ſuis détrompé, & je vous apprends, ma mere, que ce ſont des pierreries d'un prix ineſtimable, qui ne conviennent qu'à de grands Monarques. J'en ai connu le mérite en frequentant les Boutiques des Joüailliers, & vous pouvez m'en croire ſur ma parole. Toutes celles que j'ai vû chez nos Marchands Joüailliers, ne ſont pas comparables à celles que nous poſſedons ni en groſſeur, ni en beauté, & cependant ils les font monter à des prix exceſſifs. A la verité, nous ignorons vous & moi, le prix des nôtres : mais quoi qu'il en puiſſe être, autant que je puis en juger par le peu d'expérience que j'en ai, je ſuis perſuadé que le préſent ne peut être que très-agréable au Sultan. Vous avez une porcelaine aſſez grande, & d'une forme très-propre pour les contenir : apportez-la & voyons l'effet qu'elles feront, quand nous les y aurons arrangées ſelon leurs differentes couleurs.

La mere d'Aladdin apporta la porcelaine, & Aladdin tira les pierreries

des deux bourſes, & les arrangea dans la porcelaine. L'effet qu'elles firent au grand jour par la varieté de leurs couleurs, par leur éclat, & par leur brillant, fut tel que la mere & le fils en demeurerent preſque ébloüis. Ils en furent dans un grand étonnement; car ils ne les avoient vûës l'un & l'autre qu'à la lumiere d'une lampe. Il eſt vrai qu'Aladdin les avoit vûës chacune ſur leurs arbres comme des fruits qui devoient faire un ſpectacle raviſſant; mais comme il étoit encore enfant, il n'avoit regardé ces pierreries, que comme des bijoux propres à s'en joüer, & il ne s'en étoit chargé que dans cette vûë, & ſans autre connoiſſance.

Après avoir admiré quelque temps la beauté du préſent, Aladdin reprit la parole : ma mere, dit-il; vous ne vous excuſerez plus, d'aller vous préſenter au Sultan ſous prétexte de n'avoir pas un préſent à lui faire. En voila un, ce me ſemble, qui fera que vous ſerez reçuë avec un accueil des plus favorables.

Quoique la mere d'Aladdin, nonobſtant la beauté, & l'éclat du pré-

sent, ne le crut pas d'un prix aussi grand que son fils l'estimoit; elle jugea néanmoins qu'il pouvoit être agréé, & elle sentoit bien qu'elle n'avoit rien à lui repliquer sur ce sujet. Mais elle en revenoit toûjours à la demande qu'Aladdin vouloit qu'elle fît au Sultan, à la faveur de ce présent. Cela l'inquiétoit toûjours fortement : mon fils, lui disoit-elle; je n'ai pas de peine à concevoir, que le présent fera son effet, & que le Sultan voudra bien me regarder de bon œil. Mais, quand il faudra que je m'acquitte de la demande que vous voulez que je lui fasse, je sens bien que je n'en aurai pas la force, & que je demeurerai muette. Ainsi, non-seulement j'aurai perdu mes pas; mais même le présent, qui selon vous est d'une richesse si extraordinaire, & je reviendrois avec confusion vous annoncer que vous seriez frustré de votre espérance. Je vous l'ai déja dit, & vous devez croire que cela arrivera ainsi. Mais, ajoûta-elle; je veux que je me fasse violence pour me soumettre à votre volonté, & que j'aie assez de force

pour oſer faire la demande que vous voulez que je faſſe ; il arrivera très-certainement ou que le Sultan ſe mocquera de moi, & me renvoyera comme une folle ; ou qu'il ſe mettra dans une juſte colere, dont immanquablement nous ſerons vous & moi, les victimes.

La mere d'Aladdin dit encore à ſon fils pluſieurs autres raiſons pour tâcher de le faire changer de ſentiment. Mais les charmes de la Princeſſe Badroulboudour avoient fait une impreſſion trop forte dans ſon cœur pour le détourner de ſon deſſein. Aladdin perſiſta à exiger de ſa mere qu'elle executât ce qu'il avoit réſolu ; & autant par la tendreſſe qu'elle avoit pour lui, que par la crainte qu'il ne s'abandonnât à quelque extremité fâcheuſe, elle vainquit ſa répugnance, & elle condeſcendit à la volonté de ſon fils.

Comme il étoit trop tard ; & que le temps d'aller au Palais, pour ſe préſenter au Sultan ce jour-là, étoit paſſé, la choſe fut remiſe au lendemain. La mere & le fils ne s'entretinrent d'autre choſe le reſte de la jour-

née, & Aladdin prit un grand ſoin d'inſpirer à ſa mere, tout ce qui lui vint dans la penſée, pour la confirmer dans le parti qu'elle avoit enfin accepté, d'aller ſe préſenter au Sultan. Malgré toutes les raiſons du fils, la mere ne pouvoit ſe perſuader qu'elle pût jamais réuſſir dans cette affaire; & veritablement il faut avoüer qu'elle avoit tout lieu d'en douter. Mon fils, dit-elle à Aladdin; ſi le Sultan me reçoit auſſi favorablement que je le ſouhaite pour l'amour de vous, qu'il écoute tranquillement la propoſition que vous voulez que je lui faſſe; mais qu'après ce bon accueil, il s'aviſe de me demander où ſont vos biens, vos richeſſes, & vos Etats; car c'eſt de quoi il s'informera avant toutes choſes, plutôt que de votre perſonne; Si, dis-je, il me fait cette demande; que voulez-vous que je lui réponde?

Ma mere, répondit Aladdin; ne nous inquiétons point par avance d'une choſe qui peut-être n'arrivera pas. Voyons premierement, l'accueil que vous fera le Sultan, & la réponſe qu'il vous donnera. S'il arrive qu'il

veuille être informé de tout ce que vous venez de me dire, je verrai alors la réponſe que j'aurai à lui faire, & j'ai confiance que la Lampe, par le moyen de laquelle nous ſubſiſtons depuis quelques années, ne me manquera pas dans le beſoin.

La mere d'Aladdin n'eut rien à repliquer à ce que ſon fils venoit de lui dire. Elle fit réfléxion que la Lampe dont il parloit, pouvoit bien ſervir à de plus grandes merveilles, qu'à leur procurer ſimplement de quoi vivre. Cela la ſatisfit, & leva en même temps toutes les difficultez qui auroient pû encore la détourner du ſervice qu'elle avoit promis de rendre à ſon fils auprès du Sultan. Aladdin qui pénétra dans la penſée de ſa mere, lui dit: ma mere au moins, ſouvenez-vous de garder le ſecret: c'eſt de là que dépend tout le bon ſuccès que nous devons attendre vous & moi, de cette affaire. Aladdin & ſa mere ſe ſéparerent pour prendre quelque repos. Mais l'amour violent & les grands projets d'une fortune immenſe dont le fils avoit l'eſprit tout rempli, l'empêche-

rent

rent de paſſer la nuit auſſi tranquillement qu'il auroit bien ſouhaitté. Il ſe leva avant la petite pointe du jour, & alla auſſi-tôt éveiller ſa mere. Il la preſſa de s'habiller le plus promptement qu'elle pourroit, afin d'aller ſe rendre à la porte du Palais du Sultan, & d'y entrer à l'ouverture, en même temps que le Grand Viſir, les Viſirs ſubalternes, & tous les grands Officiers de l'Etat y entroient pour la ſéance du Divan, où le Sultan aſſiſtoit toûjours en perſonne.

La mere d'Aladdin fit tout ce que ſon fils voulut. Elle prit la porcelaine où étoit le préſent de pierreries, l'enveloppa dans un double linge, l'un très-fin & très-propre, l'autre moins fin qu'elle lia par les quatre coins pour le porter plus aiſément. Elle partit enfin avec une grande ſatisfaction d'Aladdin, & elle prit le chemin du Palais du Sultan. Le Grand Viſir accompagné des autres Viſirs, & les Seigneurs de la Cour, les plus qualifiez, étoient déja entrez, quand elle arriva à la porte. La foule de tous ceux qui avoient des affaires au Divan étoit grande. On ouvrit &

elle marcha avec eux juſqu'au Divan. C'étoit un très-beau ſalon, profond & ſpacieux, dont l'entrée étoit grande & magnifique. Elle s'arrêta & ſe rangea de maniere qu'elle avoit en face le Sultan, le Grand Viſir, & les Seigneurs qui avoient ſéance au Conſeil à droit & à gauche. On appella les parties les unes après les autres, ſelon l'ordre des Requêtes qu'elles avoient préſentées, & leurs affaires furent rapportées, plaidées, & jugées juſqu'à l'heure ordinaire de la ſéance du Divan. Alors le Sultan ſe leva, congédia le Conſeil, & rentra dans ſon appartement, où il fut ſuivi par le grand Viſir. Les autres Viſirs & les Miniſtres du Conſeil, ſe retirerent. Tous ceux qui s'y étoient trouvez pour des affaires particulieres, firent la même choſe, les uns contens du gain de leur procès, les autres mal ſatisfaits du jugement rendu contre eux; & d'autres, enfin avec l'eſpérance d'être jugez dans une autre ſéance.

La mere d'Aladdin qui avoit vû le Sultan ſe lever, & ſe retirer, jugea bien qu'il ne reparoîtroit pas davan-

tage ce jour-là en voyant tout le monde sortir, ainsi elle prit le parti de retourner chez elle. Aladdin qui la vit rentrer avec le présent destiné au Sultan, ne sçut d'abord que penser du succès de son voyage. Dans la crainte où il étoit qu'elle n'eût quelque chose de sinistre à lui annoncer, il n'avoit pas la force d'ouvrir la bouche, pour lui demander quelle nouvelle elle lui apportoit. La bonne mere qui n'avoit jamais mis le pied dans le Palais du Sultan, & qui n'avoit pas la moindre connoissance de ce qui s'y pratiquoit ordinairement, tira son fils de l'embarras où il étoit, en lui disant avec une grande naïveté : mon fils, j'ai vû le Sultan, & je suis bien persuadée qu'il m'a vû aussi. J'étois placée devant lui, & personne ne l'empêchoit de me voir. Mais, il étoit si fort occupé par tous ceux qui lui parloient à droit & à gauche, qu'il me faisoit compassion de voir la peine, & la patience qu'il se donnoit à les écouter. Cela a duré si long-tems qu'à la fin je crois qu'il s'est ennuyé. Car il s'est levé sans

qu'on s'y attendît, & il s'eſt retiré aſſez bruſquement, ſans vouloir entendre quantité d'autres perſonnes qui étoient en rang pour lui parler à leur tour. Cela m'a fait cependant un grand plaiſir. En effet je commençois à perdre patience, & j'étois extrémement fatiguée de demeurer debout ſi long-temps. Mais, il n'y a rien de gâté; je ne manquerai pas d'y retourner demain : le Sultan ne ſera peut-être pas ſi occupé.

Quelque amoureux que fût Aladdin, il fut contraint de ſe contenter de cette excuſe, & de s'armer de patience. Il eut au moins la ſatisfaction de voir, que ſa mere avoit fait la démarche la plus difficile, qui étoit de ſoûtenir la vûë du Sultan, & d'eſperer qu'à l'exemple de ceux qui lui avoient parlé en ſa préſence, elle n'heſiteroit pas auſſi à s'acquitter de la commiſſion dont elle étoit chargée, quand le moment favorable de lui parler ſe préſenteroit.

Le lendemain d'auſſi grand matin que le jour précédent, la mere d'Aladdin alla encore au Palais du Sul-

tan, avec le préſent de pierreries ; mais ſon voyage fut inutile. Elle trouva la porte du Divan fermée, & elle apprit qu'il n'y avoit de Conſeil que de deux jours l'un, & ainſi qu'il falloit qu'elle revînt le jour ſuivant. Elle s'en alla porter cette nouvelle à ſon fils, qui fut obligé de renouveller ſa patience. Elle y retourna ſix autres fois, aux jours marquez, en ſe plaçant toûjours devant le Sultan, mais avec auſſi peu de ſuccès que la premiere, & peut-être qu'elle y ſeroit retournée cent autres fois auſſi inutilement, ſi le Sultan qui la voyoit toûjours vis-à-vis de lui à chaque ſéance, n'eût fait attention à elle. Cela eſt d'autant plus probable, qu'il n'y avoit que ceux qui avoient des Requêtes à préſenter qui approchoient du Sultan, chacun à leur tour pour plaider leur cauſe dans leur rang, & la mere d'Aladdin n'étoit point dans ce cas-là.

Ce jour là enfin, après la levée du Conſeil, quand le Sultan fut rentré dans ſon appartement, il dit à ſon grand Viſir : il y a déja quelque temps que je remarque une certaine

femme qui vient reglément chaque jour que je tiens mon Conſeil, & qui porte quelque choſe d'envelopé dans un linge. Elle ſe tient debout depuis le commencement de l'Audience juſqu'à la fin, & affecte de ſe mettre toûjours devant moi. Sçavez-vous ce qu'elle demande ?

Le Grand Viſir, qui n'en ſçavoit pas plus que le Sultan, ne voulut pas néanmoins demeurer court : Sire, répondit-il, votre Majeſté n'ignore pas que les femmes forment ſouvent des plaintes ſur des ſujets de rien. Celle-ci apparemment vient porter ſa plainte devant votre Majeſté ſur ce qu'on lui a vendu de la méchante farine, ou ſur quelque autre tort d'auſſi peu de conſequence. Le Sultan ne ſe ſatisfit pas de cette réponſe : au premier jour de Conſeil, reprit-il ; ſi cette femme revient, ne manquez pas de la faire appeller, afin que je l'entende. Le Grand Viſir ne lui répondit qu'en baiſant la main, & en la portant au deſſus de ſa tête, pour marquer qu'il étoit prêt de la perdre s'il y manquoit.

La mere d'Aladdin s'étoit déja fait

une habitude ſi grande de paroître au Conſeil devant le Sultan, qu'elle comptoit ſa peine pour rien, pourvû qu'elle fît connoître à ſon fils, qu'elle n'oublioit rien de tout ce qui dépendoit d'elle pour lui complaire. Elle retourna donc au Palais le jour du Conſeil, & elle ſe plaça à l'entrée du Divan, vis-à-vis le Sultan, à ſon ordinaire.

Le grand Viſir n'avoit pas encore commencé à rapporter aucune affaire, quand le Sultan apperçut la mere d'Aladdin. Touché de compaſſion de la longue patience dont il avoit été témoin : avant toutes choſes, de crainte que vous ne l'oubliiez, dit-il au grand Viſir, voila la femme dont je vous parlois dernierement : Faites-la venir, & commençons par l'entendre, & par expedier l'affaire qui l'améne. Auſſitôt le grand Viſir montra cette femme au Chef des Huiſſiers qui étoit debout prêt à recevoir ſes ordres, & lui commanda d'aller la prendre, & de la faire avancer.

Le Chef des Huiſſiers vint juſqu'à la mere d'Aladdin ; & au ſigne qu'il lui fit, elle le ſuivit juſqu'au pied du

Trône du Sultan, où il la laissa pour aller se ranger à sa place près du grand Visir.

La mere d'Aladdin instruite par l'exemple de tant d'autres qu'elle avoit vû aborder le Sultan, se prosterna le front contre le tapis qui couvroit les marches du Trône, & elle demeura en cet état jusqu'à ce que le Sultan lui commanda de se relever. Elle se leva, & alors : Bonne femme, lui dit le Sultan ; il y a long-tems que je vous vois venir à mon Divan, & demeurer à l'entrée, depuis le commencement jusqu'à la fin. Quelle affaire vous amène ici ?

La mere d'Aladdin se prosterna une seconde fois, après avoir entendu ces paroles, & quand elle fut relevée : Monarque au dessus des Monarques du Monde, dit-elle ; avant d'exposer à Votre Majesté, le sujet extraordinaire, & même presque incroyable, qui me fait paroître devant son Trône sublime, je la supplie de me pardonner la hardiesse, pour ne pas dire l'impudence de la demande que je viens lui faire. Elle est si peu

commune,

commune, que je tremble, & que j'ai honte de la proposer à mon Sultan. Pour lui donner la liberté entiere de s'expliquer, le Sultan commanda que tout le monde sortît du Divan, & qu'on le laissât seul avec son grand Visir; & alors il lui dit qu'elle pouvoit parler, & s'expliquer sans crainte.

La mere d'Aladdin ne se contenta pas de la bonté du Sultan, qui venoit de lui épargner la peine qu'elle eût pû souffrir en parlant devant tant de monde; elle voulut encore se mettre à couvert de l'indignation, qu'elle avoit à craindre de la proposition qu'elle devoit lui faire, & à laquelle il ne s'attendoit pas: Sire, dit-elle en reprenant la parole; j'ose encore supplier Votre Majesté, au cas qu'elle trouve la demande que j'ai à lui faire, offençante, ou injurieuse en la moindre chose, de m'assurer auparavant de son pardon, & de m'en accorder la grace. Quoi que ce puisse être, repartit le Sultan; je vous le pardonne dès à présent, & il ne vous en arrivera pas le moindre mal: parlez hardiment.

Quand la mere d'Aladdin eût pris toutes ces précautions, en femme qui redoutoit la colere du Sultan ſur une propoſition auſſi délicate que celle qu'elle avoit à lui faire, elle lui raconta fidellement dans quelle occaſion Aladdin avoit vû la Princeſſe Badroulboudour, l'amour violent que cette vûë fatale lui avoit inſpiré, la déclaration qu'il lui en avoit faite, tout ce qu'elle lui avoit repréſenté pour le détourner d'une paſſion non moins injurieuſe à votre Majeſté, dit-elle au Sultan, qu'à la Princeſſe votre fille; mais continua-t-elle; mon fils, bien loin d'en profiter, & de reconnoître ſahardieſſe, s'étoit obſtiné à y perſévérer juſqu'au point de me menacer de quelque action de deſeſpoir, ſi je refuſois de venir demander la Princeſſe en mariage à votre Majeſté; & ce n'a été qu'après m'être fait une violence extrême, que j'ai été contrainte d'avoir cette complaiſance pour lui, de quoi je ſupplie encore une fois votre Majeſté, de m'accorder le pardon, non-ſeulement à moi; mais même à Aladdin mon fils, d'avoir eu la penſée

téméraire d'aſpirer à une ſi haute alliance.

Le Sultan écouta tout ce diſcours avec beaucoup de douceur & de bonté, ſans donner aucune marque de colere, ou d'indignation, & même ſans prendre la demande en raillerie. Mais avant de donner réponſe à cette bonne femme; il lui demanda ce que c'étoit que ce qu'elle avoit apporté envelopé dans un linge. Auſſi-tôt elle prit le vaſe de porcelaine, qu'elle avoit mis au pied du Trône avant de ſe proſterner, elle le découvrit, & le préſenta au Sultan.

On ne ſçauroit exprimer la ſurpriſe, & l'étonnement du Sultan, lorſqu'il vit raſſemblé dans ce vaſe, tant de pierreries, ſi conſiderables, ſi prétieuſes, ſi parfaites, ſi éclatantes, & d'une groſſeur dont il n'avoit point encore vû de pareilles. Il reſta quelque temps dans une ſi grande admiration, qu'il en étoit immobile. Après être enfin revenu à lui, il reçut le préſent des mains de la mere d'Aladdin, en s'écriant, avec un tranſport de joie: Ah! que cela eſt beau! que

cela est riche! Après avoir admiré & manié presque toutes les pierreries l'une après l'autre en les prisant chacune, par l'endroit qui les distinguoit, il se tourna du côté de son grand Visir, & en lui montrant le vase : Voi, dit-il, & conviens qu'on ne peut rien voir au monde de plus riche & de plus parfait. Le Visir en fut charmé : Eh bien! continua le Sultan, que dis-tu d'un tel présent? N'est-il pas digne de la Princesse ma fille ; & ne puis-je pas la donner à ce prix-là à celui qui me la fait demander?

Ces paroles mirent le grand Visir dans une étrange agitation. Il y avoit quelque temps, que le Sultan lui avoit fait entendre que son intention étoit de donner la Princesse sa fille en mariage, à un fils qu'il avoit. Il craignit, & ce n'étoit pas sans fondement, que le Sultan ébloüi par un présent si riche, & si extraordinaire, ne changeât de sentiment. Il s'approcha du Sultan, & en lui parlant à l'oreille : Sire, dit-il ; on ne peut disconvenir que le présent ne soit digne de la Princesse. Mais, je supplie votre Majesté, de m'accor-

der trois mois avant de ſe déterminer. J'eſpere qu'avant ce temps-là mon fils, ſur qui elle à eu la bonté de me témoigner qu'elle avoit jetté les yeux, aura de quoi lui en faire un d'un plus grand prix que celui d'Aladdin, que votre Majeſté ne connoît pas. Le Sultan quoique bien perſuadé qu'il n'étoit pas poſſible, que ſon grand Viſir pût trouver à ſon fils, de quoi faire un préſent d'une auſſi grande conſequence à la Princeſſe ſa fille, ne laiſſa pas néanmoins de l'écouter, & de lui accorder cette grace. Ainſi, en ſe retournant du côté de la mere d'Aladdin, il lui dit : Allez bonne femme, retournez chez vous, & dites à votre fils que j'agrée la propoſition que vous m'avez faite de ſa part ; mais que je ne puis marier la Princeſſe, ma fille, que je ne lui aye fait faire un ameublement qui ne ſera prêt que dans trois mois ; ainſi revenez en ce temps-là.

La mere d'Aladdin retourna chez elle avec une joie d'autant plus grande, que par rapport à ſon état, elle avoit d'abord regardé l'accès auprès du Sultan comme impoſſible, & que d'ail-

leurs elle avoit obtenu une réponſe ſi favorable, au lieu qu'elle ne s'étoit attenduë qu'à un rebut qui l'auroit couvert de confuſion. Deux choſes firent juger à Aladdin, quand il vit rentrer ſa mere, qu'elle lui apportoit une bonne nouvelle : l'une qu'elle revenoit de meilleure heure qu'à l'ordinaire ; & l'autre, qu'elle avoit le viſage gai, & ouvert. Hé, bien, ma mere, lui dit-il ; dois-je eſperer, dois-je mourir de deſeſpoir. Quand elle eut quitté ſon voile, & qu'elle ſe fût aſſiſe ſur le Sofa avec lui : mon fils, dit-elle ; pour ne vous pas tenir trop long-temps dans l'incertitude, je commencerai par vous dire, que bien loin de ſonger à mourir, vous avez tout ſujet d'être content. En pourſuivant ſon diſcours elle lui raconta de quelle maniere elle avoit eu audience avant tout le monde, ce qui étoit cauſe qu'elle étoit revenuë de ſi bonne heure, les précautions qu'elle avoit priſes, pour faire au Sultan, ſans qu'il s'en offenſât, la propoſition de mariage de la Princeſſe Badroulboudour avec lui, & la réponſe toute favorable que le Sultan

lui avoit faite de ſa propre bouche. Elle ajoûta, qu'autant qu'elle en pouvoit juger par les marques que le Sultan en avoit données, le préſent ſur toutes choſes avoit fait un puiſſant effet ſur ſon eſprit, pour le déterminer à la réponſe favorable qu'elle rapportoit. Je m'y attendois d'autant moins, dit-elle encore; que le grand Viſir lui avoit parlé à l'oreille avant qu'il me la fît, & que je craignois qu'il ne le détournât de la bonne volonté qu'il pouvoit avoir pour vous.

Aladdin s'eſtima le plus heureux des mortels en apprenant cette nouvelle. Il remercia ſa mere de toutes les peines qu'elle s'étoit données dans la pourſuite de cette affaire, dont l'heureux ſuccès étoit ſi important pour ſon repos. Et quoique dans l'impatience où il étoit de joüir de l'objet de ſa paſſion, trois mois lui paruſſent d'une longueur extrême, il ſe diſpoſa néanmoins à attendre avec patience, fondé ſur la parole du Sultan, qu'il regardoit comme irrévocable. Pendant qu'il comptoit non-ſeulement les heures, les jours & les ſemaines; mais même juſqu'au

moment en attendant que le terme fût passé ; environ deux mois s'étoient écoulez, quand sa mere, un soir, en voulant allumer la lampe, s'apperçut qu'il n'y avoit plus d'huile dans la maison. Elle sortit pour en aller acheter, & en avançant dans la Ville, elle vit que tout y étoit en fête. En effet, les boutiques au lieu d'être fermées, étoient ouvertes, on les ornoit de feüillages, on y préparoit des illuminations ; chacun s'efforçoit à qui les feroit avec plus de pompe & de magnificence pour mieux marquer son zele. Tout le monde enfin donnoit des démonstrations de joie, & de réjoüissance. Les ruës étoient même embarrassées par des Officiers en habits de cérémonies, montez sur des chevaux richement harnachez, & environnez d'un grand nombre de valets de pied, qui alloient & venoient. Elle demanda au Marchand chez qui elle achetoit son huile, ce que tout cela signifioit. D'où venez-vous, ma bonne Dame, lui dit-il ? Ne sçavez-vous pas que le fils du grand Visir, épouse ce soir la Princesse Badroulboudour, fille

du Sultan. Elle va bien-tôt ſortir du bain, & les Officiers que vous voyez s'aſſemblent pour lui faire cortege juſqu'au Palais, où ſe doit faire la cérémomie.

La mere d'Aladdin ne voulut pas en apprendre davantage. Elle revint en ſi grande diligence, qu'elle rentra chez elle preſque hors d'haleine. Elle trouva ſon fils, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à la fâcheuſe nouvelle qu'elle lui apportoit. Mon fils, s'écria-t'elle, tout eſt perdu pour vous. Vous comptiez ſur la belle promeſſe du Sultan, il n'en ſera rien. Aladdin allarmé de ces paroles : ma mere, reprit-il ; par quel endroit le Sultan ne me tiendroit-il pas ſa promeſſe ? Comment le ſçavez-vous ? Ce ſoir repartit la mere ? le fils du grand Viſir épouſe la Princeſſe Badroulboudour dans le Palais. Elle lui raconta de quelle maniere elle venoit de l'apprendre, par tant de circonſtances qu'il n'eut pas lieu d'en douter.

A cette nouvelle, Aladdin demeura immobile comme s'il eût été frappé d'un coup de foudre. Tout autre que

lui en eut été accablé. Mais une jalouſie ſecrette l'empêcha d'y demeurer long-temps Dans le moment il ſe ſouvint de la Lampe, qui lui avoit été ſi utile juſqu'alors, & ſans aucun emportement en vaines paroles contre le Sultan, contre le grand Viſir, ou contre le fils de ce Miniſtre, il dit ſeulement : ma mere le fils du grand Viſir, ne ſera peut-être pas cette nuit, auſſi heureux qu'il ſe le promet. Pendant que je vais dans ma chambre pour un moment, préparez-nous à ſouper.

La mere d'Aladdin comprit bien que ſon fils vouloit faire uſage de la Lampe pour empêcher, s'il étoit poſſible, que le mariage du fils du grand Viſir avec la Princeſſe, ne vînt juſqu'à la conſommation, & elle ne ſe trompoit pas. En effet, quand Aladdin fut dans ſa chambre, il prit la Lampe merveilleuſe qu'il y avoit portée, en l'ôtant de devant les yeux de ſa mere, après que l'apparition du Genie, lui eût fait une ſi grande peur. Il prit, dis-je, la Lampe, & il la frota au même endroit que les autres fois. A l'inſtant, le Genie parut devant lui : *Que*

veux-tu, dit-il à Aladdin; *me voici prêt à t'obéir comme ton Esclave, & de tous ceux qui ont la Lampe à la main, moi & les autres Esclaves de la Lampe.* Ecoute, lui dit Aladdin; tu m'as apporté jusqu'à présent de quoi me nourrir, quand j'en ai eu besoin. Il s'agit présentement d'une affaire de toute autre importance. J'ai fait demander en mariage au Sultan, la Princesse Badroulboudour sa fille. Il me l'a promise, & il m'a demandé un délai de trois mois. Au lieu de tenir sa promesse, ce soir avant le terme échu, il la marie au fils du grand Visir: je viens de l'apprendre, & la chose est certaine. Ce que je te demande, c'est que dès que le nouvel Epoux & la nouvelle Epouse, seront couchez, tu les enléves, & que tu les apportes ici tous deux, dans leur lit. *Mon Maître*, reprit le Genie; *je vais t'obéir. As-tu autre chose à me commander?* Rien autre chose pour le présent, repartit Aladdin. En même temps le Genie disparut.

Aladdin revint trouver sa mere, il soupa avec elle, avec la même tran-

quillité qu'il avoit de coûtume. Après le ſoupé il s'entretint quelque temps avec elle du mariage de la Princeſſe, comme d'une choſe qui ne l'embarraſſoit plus. Il retourna à ſa chambre, & il laiſſa ſa mere en liberté de ſe coucher. Pour lui il ne ſe coucha pas; mais il attendit le retour du Genie, & l'execution du commandement qu'il lui avoit fait.

Pendant ce temps-là tout avoit été préparé avec bien de la magnificence dans le Palais du Sultan pour la célébration des nôces de la Princeſſe, & la ſoirée ſe paſſa en cérémonies & en réjouïſſances juſques bien avant dans la nuit. Quand tout fut achevé le fils du grand Viſir, au ſignal que lui fit le Chef des Eunuques de la Princeſſe, s'échappa adroitement, & cet Officier l'introduiſit dans l'appartement de la Princeſſe ſon Epouſe, juſqu'à la chambre où le lit nuptial étoit préparé. Il ſe coucha le premier. Peu de temps après, la Sultane accompagnée de ſes femmes & de celles de la Princeſſe ſa fille, amena la nouvelle Epouſe. Elle faiſoit de grandes réſiſtances ſelon la

coûtume des nouvelles mariées. La Sultane aida à la deshabiller, la mit dans le lit comme par force, & après l'avoir embraſſée en lui ſouhaitant la bonne nuit, elle ſe retira avec toutes les femmes, & la derniere qui ſortit ferma la porte de la chambre.

A peine la porte de la chambre fut fermée, que le Genie, comme Eſclave fidele de la Lampe, & exact à executer les ordres de ceux qui l'avoient à la main, ſans donner le temps à l'Epoux de faire la moindre careſſe à ſon Epouſe, enléve le lit avec l'Epoux & l'Epouſe, au grand étonnement de l'un & de l'autre, & en un inſtant le tranſporte dans la chambre d'Aladdin, où il le poſe.

Aladdin qui attendoit ce moment avec impatience, ne ſouffrit pas que le fils du grand Viſir, demeurât couché avec la Princeſſe. Prend ce nouvel Epoux, dit-il au Genie; enferme-le dans le privé, & reviens demain matin un peu après la pointe du jour. Le Genie enleva auſſi-tôt le fils du grand Viſir hors du lit en chemiſe, & le tranſporta dans le lieu qu'Alad-

din lui avoit dit, où il le laiſſa après avoir jetté ſur lui un ſouffle qu'il ſentit depuis la tête juſqu'aux pieds, & qui l'empêcha de remuer de la place.

Quelque grande que fût la paſſion d'Aladdin pour la Princeſſe Badroulboudour, il ne lui tint pas néanmoins un long diſcours, lorſqu'il ſe vit ſeul avec elle. Ne craignez rien, adorable Princeſſe, lui dit-il d'un air tout paſſionné, vous êtes ici en ſûreté, & quelque violent que ſoit l'amour que je reſſens pour votre beauté, & pour vos charmes, il ne me fera jamais ſortir des bornes du profond reſpect que je vous dois. Si j'ai été forcé, ajouta-t'il, d'en venir à cette extrémité, ce n'a pas été dans la vûë de vous offenſer; mais pour empêcher qu'un injuſte rival ne vous poſſedât, contre la parole donnée par le Sultan votre pere, en ma faveur.

La Princeſſe qui ne ſçavoit rien de ces particularitez, fit fort peu d'attention à tout ce qu'Aladdin lui pût dire. Elle n'étoit nullement en état de lui répondre. La frayeur & l'étonnement où elle étoit d'une avanture ſi ſurpre-

nante & ſi peu attenduë, l'avoient miſe dans un tel état, qu'Aladdin n'en pût tirer aucune parole. Aladdin n'en demeura pas là, il prit le parti de ſe deshabiller, & il ſe coucha à la place du fils du grand Viſir, le dos tourné du côté de la Princeſſe, après avoir eu la précaution de mettre un ſabre entre la Princeſſe & lui, pour marquer qu'il mériteroit d'en être puni, s'il attentoit à ſon honneur.

Aladdin content d'avoir ainſi privé ſon rival du bonheur dont il s'étoit flaté de joüir cette nuit-là, dormit aſſez tranquillement. Il n'en fut pas de même de la Princeſſe Badroulboudour : de ſa vie il ne lui étoit arrivé de paſſer une nuit auſſi fâcheuſe, & auſſi deſagréable que celle-là ; & ſi l'on veut bien faire réfléxion au lieu & à l'état où le Genie avoit laiſſé le fils du grand Viſir, on jugera que ce nouvel Epoux la paſſa d'une maniere beaucoup plus affligeante.

Le lendemain Aladdin n'eut pas beſoin de froter la Lampe pour appeller le Génie. Il revint à l'heure qu'il lui avoit marquée, & dans le

temps qu'il achevoit de s'habiller: *Me voici*, dit-il à Aladdin; *qu'as-tu à me commander?* Va reprendre, lui dit Aladdin, le fils du grand Visir, où tu l'as mis, viens le remettre dans ce lit, & reporte-le où tu l'as pris dans le Palais du Sultan. Le Génie alla relever le fils du grand Visir de sentinelle, & Aladdin reprenoit son sabre quand il reparut. Il mit le nouvel Epoux près de la Princesse, & en un instant il reporta le lit nuptial dans la même chambre du Palais du Sultan d'où il l'avoit apporté. Il faut remarquer qu'en tout ceci le Génie ne fut apperçû ni de la Princesse, ni du fils du grand Visir: sa forme hideuse eût été capable de les faire mourir de frayeur. Ils n'entendirent même rien des discours d'entre Aladdin & lui, & ils ne s'apperçurent que de l'ébranlement du lit, & de leur transport d'un lieu à un autre, & c'étoit bien assez pour leur donner la frayeur qu'il est aisé d'imaginer.

Le Génie ne venoit que de poser le lit nuptial en sa place, quand le Sultan curieux

curieux d'apprendre comment la Princesse sa fille avoit passé la premiere nuit de ses nôces, entra dans la chambre pour lui souhaiter le bon jour. Le fils du grand Visir morfondu du froid qu'il avoit souffert toute la nuit, & qui n'avoit pas encore eu le temps de se réchauffer, n'eut pas si-tôt entendu qu'on ouvroit la porte, qu'il se leva, & passa dans une Garderobe, où il s'étoit deshabillé le soir.

Le Sultan approcha du lit de la Princesse, la baisa entre les deux yeux, selon la coûtume, en lui souhaitant le bon jour, & lui demanda en soûriant comment elle se trouvoit de la nuit passée. Mais en relevant la tête, & en la regardant avec plus d'attention, il fut extrémement surpris de la voir dans une grande mélancolie, & qu'elle ne lui marquoit ni par la rougeur qui eût pû lui monter au visage, ni par aucun autre signe, ce qui eût pû satisfaire sa curiosité. Elle lui jetta seulement un regard des plus tristes, d'une maniere qui marquoit une grande affliction, ou un grand mécontentement. Il lui

dit encore quelques paroles ; mais, comme il vit qu'il n'en pouvoit tirer d'elle, il s'imagina qu'elle le faiſoit par pudeur, & il ſe retira. Il ne laiſſa pas néanmoins de ſoupçonner qu'il y avoit quelque choſe d'extraordinaire dans ſon ſilence, ce qui l'obligea d'aller ſur le champ à l'appartement de la Sultane, à qui il fit le récit de l'état où il avoit trouvé la Princeſſe, & de la réception qu'elle lui avoit faite. Sire, lui dit la Sultane ; cela ne doit pas ſurprendre Votre Majeſté, il n'y a pas de nouvelle mariée qui n'ait la même retenuë le lendemain de ſes nôces, ce ne ſera pas la même choſe dans deux ou trois jours : alors, elle recevra le Sultan ſon pere, comme elle le doit. Je vais la voir, ajoûta-t-elle ; & je ſuis bien trompée ſi elle me fait le même accueil.

Quand la Sultane fut habillée, elle ſe rendit à l'appartement de la Princeſſe, qui n'étoit pas encore levée. Elle s'approcha de ſon lit, & elle lui donna le bonjour en l'embraſſant. Mais ſa ſurpriſe fut des plus

grandes, non ſeulement de ce qu'elle ne lui répondoit rien ; mais même de ce qu'en la regardant, elle s'apperçut qu'elle étoit dans un grand abbatement, qui lui fit juger qu'il lui étoit arrivé quelque choſe, qu'elle ne pénétroit pas. Ma fille, lui dit la Sultane ; d'où vient que vous répondez ſi mal aux careſſes que je vous fais ? Eſt-ce avec votre mere que vous devez faire toutes ces façons ? & doutez-vous que je ne ſois pas inſtruite de ce qui peut arriver dans une pareille circonſtance que celle où vous êtes ? Je veux bien croire que vous n'avez pas cette penſée, il faut donc qu'il vous ſoit arrivé quelque autre choſe : avoüez-le-moi franchement, & ne me laiſſez pas plus long-temps dans une inquiétude qui m'accable.

La Princeſſe Badroulboudour rompit enfin le ſilence par un grand ſoûpir. Ah ! Madame, & très-honorée mere, s'écria-t-elle ; Pardonnez-moi, ſi j'ai manqué au reſpect que je vous dois. J'ai l'eſprit ſi fortement occupé des choſes extraordinaires, qui me

ſont arrivées cette nuit, que je ne ſuis pas encore bien revenuë de mon étonnement, ni de mes frayeurs, & que j'ai même de la peine à me reconnoître moi-même. Alors, elle lui raconta avec les couleurs les plus vives, de quelle maniere un inſtant après qu'elle & ſon Epoux furent couchez, le lit avoit été enlevé, & tranſporté en un moment dans une chambre mal propre, & obſcure, où elle s'étoit vûë ſeule, & ſéparée de ſon Epoux, ſans ſçavoir ce qu'il étoit devenu, & où elle avoit vû un jeune homme, lequel après lui avoir dit quelques paroles que la frayeur l'avoit empêchée d'entendre, s'étoit couché avec elle, à la place de ſon Epoux, après avoir mis ſon ſabre entre elle & lui, & que le matin, ſon Epoux lui avoit été rendu, & le lit rapporté en ſa place en auſſi peu de temps. Tout cela ne venoit que d'être fait, ajouta-t-elle, quand le Sultan mon pere, eſt entré dans ma chambre. J'étois ſi accablée de triſteſſe que je n'ai pas eu la force de lui répondre une ſeule parole. Ainſi je ne doute pas qu'il ne ſoit indigné de

la maniere dont j'ai reçu l'honneur qu'il m'a fait ; mais j'eſpere qu'il me pardonnera, quand il ſçaura ma triſte avanture, & l'état pitoyable où je me trouve encore en ce moment.

La Sultane écouta fort tranquillement tout ce que la Princeſſe voulut bien lui raconter ; mais elle ne voulut pas y ajoûter foi : ma fille, lui dit-elle, vous avez bien fait de ne point parler de cela au Sultan votre pere. Gardez-vous bien d'en rien dire à perſonne : on vous prendroit pour une folle, ſi on vous entendoit parler de la ſorte. Madame, reprit la Princeſſe ; je puis vous aſſurer que je vous parle de bon ſens. Vous pouvez vous en informer à mon Epoux, il vous dira la même choſe. Je m'en informerai, repartit la Sultane ; mais quand il m'en parleroit comme vous, je n'en ſerois pas plus perſuadée, que je le ſuis. Levez-vous cependant, & ôtez-vous cette imagination de l'eſprit. Il feroit beau voir que vous troublaſſiez par une pareille viſion, les feſtes ordonnées pour vos nôces, & qui doivent ſe continuer pluſieurs jours dans ce Palais, & dans tout le

Royaume ? N'entendez-vous pas déja les fanfares, & les concerts de trompettes, de tymbales, & de tambours ? Tout cela vous doit inſpirer la joye & le plaiſir, & vous faire oublier toutes les fantaiſies dont vous venez de me parler. En même temps la Sultane appella les femmes de la Princeſſe, & après qu'elle l'eut fait lever & qu'elle l'eut vû ſe mettre à ſa toilette, elle alla à l'appartement du Sultan. Elle lui dit, que quelque fantaiſie avoit paſſé veritablement par la tête de ſa fille ; mais que ce n'étoit rien. Elle fit appeller le fils du Viſir pour ſçavoir de lui quelque choſe de ce que la Princeſſe lui avoit dit ; mais le fils du Viſir qui s'eſtimoit infiniment honoré de l'alliance du Sultan, avoit pris le parti de diſſimuler. Mon gendre, lui dit le Sultan ; dites-moi, êtes-vous dans le même entêtement que votre Epouſe ? Madame, reprit le fils du Viſir, oſerois-je vous demander à quel ſujet vous me faites cette demande ? Cela ſuffit, repartit la Sultane, je n'en veux pas ſçavoir davantage, vous êtes plus ſage qu'elle.

Les réjoüiſſances continuerent toute la journée dans le Palais, & la Sultane qui n'abandonna pas la Princeſſe, n'oublia rien pour lui inſpirer la joie, & pour lui faire prendre part aux divertiſſemens qu'on lui donnoit par differentes ſortes de ſpectacles ; mais elle étoit tellement frappée des idées de ce qui lui étoit arrivé la nuit ; qu'il étoit aiſé de voir qu'elle en étoit toute occupée. Le fils du grand Viſir n'étoit pas moins accablé de la mauvaiſe nuit, qu'il avoit paſſée. Mais ſon ambition le fit diſſimuler, & à le voir, perſonne ne douta qu'il ne fût un époux très-heureux.

Aladdin qui étoit bien informé de ce qui ſe paſſoit au Palais, ne douta pas que les nouveaux mariez ne duſſent coucher encore enſemble, malgré la fâcheuſe avanture qui leur étoit arrivée la nuit d'auparavant, Aladdin n'avoit point envie de les laiſſer en repos, ainſi dès que la nuit fut un peu avancée, il eut recours à la Lampe. Auſſi-tôt le Genie parut & fit à Aladdin le même compliment que les autres fois, en lui offrant ſon ſervice.

Le fils du grand Visir, & la Princesse Badroulboudour, lui dit Aladdin, doivent coucher encore ensemble cette nuit. Va, & du moment qu'ils seront couchez, apporte-moi le lit ici, comme hier.

Le Génie servit Aladdin avec autant de fidelité, & d'exactitude, que le jour de devant. Le fils du grand Visir passa la nuit aussi froidement, & aussi désagréablement qu'il avoit déja fait, & la Princesse eût la même mortification, d'avoir Aladdin pour compagnon de sa couche, le sabre posé entre elle & lui. Le Génie, suivant les ordres d'Aladdin, revint le lendemain, remit l'Epoux auprès de son Epouse, enleva le lit avec les nouveaux mariez, & le reporta dans la chambre du Palais où il l'avoit pris.

Le Sultan après la reception que la Princesse Badroulboudour lui avoit faite le jour précédent, inquiet de sçavoir comment elle auroit passé la seconde nuit, & si elle lui feroit une reception pareille à celle qu'elle lui avoit déja faite, se rendit à sa chambre d'aussi bon matin, pour en être éclairci.

éclairci. Le fils du grand Viſir, plus honteux & plus mortifié du mauvais ſuccès de cette derniere nuit, que de la premiere, à peine eut entendu venir le Sultan, qu'il ſe leva avec précipitation, & ſe jetta dans la garderobe.

Le Sultan s'avança juſqu'au lit de la Princeſſe, en lui donnant le bon jour, & après lui avoir fait les mêmes careſſes que le jour de devant : Hé bien ma fille, lui dit-il ; êtes-vous ce matin d'auſſi mauvaiſe humeur que vous étiez hier ? me direz-vous comment vous avez paſſé la nuit ? La Princeſſe garda le même ſilence, & le Sultan s'apperçut qu'elle avoit l'eſprit beaucoup moins tranquille, & qu'elle étoit plus abbatuë que la premiere fois. Il ne douta pas que quelque choſe d'extraordinaire ne lui fut arrivé. Alors irrité du myſtere qu'elle lui en faiſoit ; ma fille, lui dit-il, tout en colere, & le ſabre à la main ; ou vous me direz ce que vous me cachez, ou je vais vous couper la tête tout à l'heure.

La Princeſſe plus effrayée du ton & de la menace du Sultan offenſé,

que de la vûë du ſabre nu, rompit enfin le ſilence : mon chere pere, & mon Sultan, s'écria-t-elle, les larmes aux yeux, je demande pardon à votre Majeſté, ſi je l'ai offenſée, j'eſpere de ſa bonté, & de ſa clemence, qu'elle fera ſucceder la compaſſion à la colere, quand je lui aurai fait le recit fidele du triſte & pitoyable état où je me ſuis trouvée toute cette nuit, & toute la nuit paſſée.

Après ce préambule qui appaiſa, & qui attendrit un peu le Sultan, elle lui raconta fidelement tout ce qui lui étoit arrivé pendant ces deux fâcheuſes nuits, mais d'une maniere ſi touchante qu'il en fut vivement pénétré de douleur par l'amour, & par la tendreſſe qu'il avoit pour elle. Elle finit par ces paroles : Si votre Majeſté a le moindre doute ſur le récit que je viens de lui faire, elle peut s'en informer de l'Epoux qu'elle m'a donné, je ſuis bien perſuadée qu'il rendra à la verité, le même témoignage que je lui rends.

Le Sultan entra tout de bon dans la peine extrême, qu'une avanture

auſſi ſurprenante, devoit avoir cauſé à la Princeſſe. Ma fille, lui dit-il; vous avez grand tort, de ne vous être pas expliquée à moi dès hier ſur une affaire auſſi étrange que celle que vous venez de m'apprendre, dans laquelle je ne prens pas moins d'interêt que vous-même. Je ne vous ai pas mariée dans l'intention de vous rendre malheureuſe; mais plutôt dans la vûë de vous rendre heureuſe & contente, & de vous faire joüir de tout le bonheur que vous méritez, & que vous pouviez eſperer avec un Epoux qui m'avoit paru vous convenir. Effacez de votre eſprit les idées fâcheuſes de tout ce que vous venez de me raconter. Je vais mettre ordre à ce qu'il ne vous arrive pas davantage, des nuits auſſi deſagréables & auſſi peu ſupportables que celles que vous avez paſſées.

Dès que le Sultan fut rentré dans ſon appartement, il envoya appeller ſon grand Viſir : Viſir, lui dit-il, avez-vous vû votre fils, & ne vous a-t'il rien dit ? Comme le grand Viſir lui eût répondu qu'il ne l'avoit pas vû, le Sultan lui fit le récit de tout

ce que la Princeſſe Badroulboudour venoit de lui raconter. En achevant, je ne doute pas, ajoûta-t-il, que ma fille ne m'ait dit la verité ; je ſerai bien aiſe néanmoins d'en avoir la confirmation par le témoignage de votre fils : allez, & demandez-lui ce qui en eſt.

Le grand Viſir ne differa pas d'aller joindre ſon fils. Il lui fit part de ce que le Sultan venoit de lui communiquer, & il lui enjoignit de ne lui point déguiſer la verité, & de lui dire ſi tout cela étoit vrai. Je ne vous la déguiſerai pas, mon pere, lui répondit le fils; tout ce que la Princeſſe a dit au Sultan eſt vrai; mais elle n'a pû lui dire les mauvais traitemens qui m'ont été faits en mon particulier. Les voici. Depuis mon mariage j'ai paſſé deux nuits les plus cruelles qu'on puiſſe imaginer, & je n'ai pas d'expreſſion pour vous décrire au juſte, & avec toutes leurs circonſtances les maux que j'ai ſoufferts. Je ne vous parle pas de la frayeur que j'ai euë de me ſentir enlever quatre fois dans mon lit, ſans voir qui enlevoit le lit, & le tranſportoit

d'un lieu à un autre, & ſans pouvoir imaginer comment cela s'eſt pû faire. Vous jugerez vous-même de l'état fâcheux où je me ſuis trouvé lorſque je vous dirai que j'ai paſſé deux nuits debout & nud en chemiſe dans une eſpece de privé étroit, ſans avoir la liberté de remuer de la place, où je fus poſé, & ſans pouvoir faire aucun mouvement, quoiqu'il ne parût devant moi aucun obſtacle qui pût vraiſemblablement m'en empêcher. Après cela il n'eſt pas beſoin de m'étendre plus au long pour vous faire le détail de mes ſouffrances. Je ne vous cacherai pas que cela ne m'a point empêché d'avoir pour la Princeſſe mon Epouſe tous les ſentimens d'amour, de reſpect & de reconnoiſſance qu'elle mérite; mais je vous avouë de bonne foy qu'avec tout l'honneur, & tout l'éclat qui rejaillit ſur moi, d'avoir épouſé la fille de mon Souverain, j'aimerois mieux mourir que de vivre plus longtemps dans une ſi haute alliance, s'il faut eſſuyer des traitemens auſſi deſagréables que ceux que j'ai déja ſoufferts. Je ne doute point que la Prin-

ceſſe ne ſoit dans les mêmes ſentimens que moi, & elle conviendra aiſément que notre ſéparation n'eſt pas moins néceſſaire pour ſon repos, que pour le mien. Ainſi mon pere, je vous ſupplie par la même tendreſſe qui vous a porté à me procurer un ſi grand honneur, de faire agréer au Sultan que notre mariage ſoit déclaré nul.

Quelque grande que fût l'ambition du grand Viſir de voir ſon fils gendre du Sultan; la ferme réſolution néanmoins où il le vit de ſe ſéparer de la Princeſſe, fit qu'il ne jugea pas à propos de lui propoſer d'avoir encore patience au moins quelques jours pour éprouver ſi cette traverſe ne finiroit point. Il le laiſſa & il revint rendre réponſe au Sultan, à qui il avoüa de bonne foi que la choſe n'étoit que trop vraye, après ce qu'il venoit d'apprendre de ſon fils. Sans attendre même, que le Sultan lui parlât de rompre le mariage, à quoi il voyoit bien qu'il n'étoit que trop diſpoſé, il le ſupplia de permettre que ſon fils ſe retirât du Palais, & qu'il retournât auprès de lui, en pre-

nant pour prétexte qu'il n'étoit pas juſte, que la Princeſſe fût expoſée un moment davantage à une perſecution ſi terrible pour l'amour de ſon fils.

Le grand Viſir n'eût pas de peine à obtenir ce qu'il demandoit. Dès ce moment le Sultan qui avoit déja réſolu la choſe, donna ſes ordres pour faire ceſſer les réjoüiſſances dans ſon Palais, & dans la Ville; & même dans toute l'étenduë de ſon Royaume, où il fit expedier des ordres contraires aux premiers; & en très-peu de tems, toutes les marques de joye & de réjoüiſſances publiques ceſſerent dans toute la Ville, & dans le Royaume.

Ce changement ſubit, & ſi peu attendu, donna occaſion à bien des raiſonnemens differens. On ſe demandoit les uns aux autres, d'où pouvoit venir ce contre-temps, & l'on n'en diſoit autre choſe, ſinon qu'on avoit vû le Grand Viſir ſortir du Palais, & ſe retirer chez lui accompagné de ſon fils, l'un & l'autre avec un air fort triſte. Il n'y avoit qu'Aladdin qui en ſçavoit le ſecret, & qui ſe

réjoüiſſoit en lui-même, de l'heureux ſuccès, que l'uſage de la Lampe, lui procuroit. Ainſi, comme il eût appris avec certitude, que ſon rival avoit abandonné le Palais; & que le mariage entre la Princeſſe & lui, étoit rompu abſolument, il n'eut pas beſoin de froter la Lampe davantage, & d'appeller le Génie pour empêcher qu'il ne ſe conſommât. Ce qu'il y a de particulier, c'eſt que ni le Sultan, ni le grand Viſir, qui avoient oublié Aladdin, & la demande qu'il avoit fait faire, n'eurent pas la moindre penſée, qu'il pût avoir part à l'enchantement qui venoit de cauſer la diſſolution du mariage de la Princeſſe.

Aladdin cependant, laiſſa écouler les trois mois que le Sultan avoit marquez pour le mariage d'entre la Princeſſe Badroulboudour & lui. Il en avoit compté tous les jours, avec grand ſoin, & quand ils furent achevez, dès le lendemain, il ne manqua pas d'envoyer ſa mere au Palais, pour faire ſouvenir le Sultan de ſa parole.

La mere d'Aladdin alla au Palais, comme ſon fils lui avoit dit, & elle ſe préſenta à l'entrée du Divan, au même endroit qu'auparavant. Le Sultan n'eut pas plûtôt jetté la vûë ſur elle, qu'il la reconnut, & ſe ſouvint en même temps de la demande qu'elle lui avoit faite, & du temps auquel il l'avoit remis. Le grand Viſir lui faiſoit alors le rapport d'une affaire; Viſir, lui dit le Sultan en l'interrompant; j'apperçois la bonne femme, qui nous fit un ſi beau préſent il y a quelques mois: Faites-la venir, vous reprendrez votre rapport, quand je l'aurai écoutée. Le grand Viſir en jettant les yeux du côté de l'entrée du Divan, apperçut auſſi la mere d'Aladdin. Auſſi-tôt il appella le Chef des Huiſſiers, & en la lui montrant, il lui donna ordre de la faire avancer.

La mere d'Aladdin s'avança juſqu'au pied du Trône, où elle ſe proſterna ſelon la coûtume. Après qu'elle ſe fût relevée, le Sultan lui demanda ce qu'elle ſouhaitoit. Sire, lui répondit-elle, je me préſente encore

devant le Trône de Votre Majesté, pour lui représenter, au nom d'Aladdin mon fils, que les trois mois, après lesquels elle l'a remis sur la demande que j'ai eu l'honneur de lui faire sont expirez, & la supplier de vouloir bien s'en souvenir.

Le Sultan en prenant un délai de trois mois pour répondre à la demande de cette bonne femme la premiere fois qu'il l'avoit vûë, avoit crû qu'il n'entendroit plus parler d'un mariage, qu'il regardoit comme peu convenable à la Princesse sa fille, à regarder seulement la bassesse, & la pauvreté de la mere d'Aladdin, qui paroissoit devant lui dans un habillement fort commun. La sommation cependant qu'elle venoit de lui faire de tenir sa parole, lui parut embarassante. Il ne jugea pas à propos de lui répondre sur le champ. Il consulta son grand Visir, & il lui marqua la répugnance qu'il avoit à conclure le mariage de la Princesse avec un inconnn dont il supposoit que la fortune devoit être beaucoup au dessous de la plus médiocre.

Le grand Visir n'hesita pas à s'ex-

pliquer au Sultan ſur ce qu'il en penſoit : Sire, lui dit-il, il me ſemble qu'il y a un moyen immanquable pour éluder un mariage ſi diſproportionné, ſans qu'Aladdin, quand même il ſeroit connu de votre Majeſté, puiſſe s'en plaindre ; c'eſt de mettre la Princeſſe à un ſi haut prix, que ſes richeſſes, quelles qu'elles puiſſent être, ne puiſſent y fournir. Ce ſera le moyen de le faire déſiſter d'une pourſuite ſi hardie, pour ne pas dire ſi téméraire, à laquelle ſans doute, il n'a pas bien penſé avant de s'y engager.

Le Sultan approuva le conſeil du grand Viſir. Il ſe retourna du côté de la mere d'Aladdin, & après quelques momens de réfléxion : ma bonne femme, lui dit-il, les Sultans doivent tenir leur parole ; je ſuis prêt de tenir la mienne, & de rendre votre fils heureux par le mariage de la Princeſſe ma fille. Mais, comme je ne puis la marier que je ne ſçache l'avantage qu'elle y trouvera, vous direz à votre fils, que j'accomplirai ma parole, dès qu'il m'aura envoyé quarante grands baſſins d'or maſſif, pleins à comble, des mê-

mes choſes que vous m'avez déja préſentées de ſa part, portez par un pareil nombre d'Eſclaves noirs, qui ſeront conduits par quarante autres Eſclaves blancs, jeunes, bienfaits, & de belle taille, & tous habillez très-magnifiquement. Voila les conditions auſquelles je ſuis prêt de lui donner la Princeſſe ma fille. Allez bonne femme, j'attendrai que vous m'apportiez ſa réponſe.

La mere d'Aladdin ſe proſterna encore devant le Trône du Sultan, & elle ſe retira. Dans le chemin, elle rioit en elle-même, de la folle imagination de ſon fils; vraiment, diſoit-elle, où trouvera-t-il tant de baſſins d'or, & une ſi grande quantité de ces verres colorez pour les remplir? retournera-t-il dans le ſouterrain dont l'entrée eſt bouchée, pour en cueillir aux arbres? Et tous ces Eſclaves tournez comme le Sultan les demande, où les prendra-t-il? le voila bien éloigné de ſa prétention: & je croi qu'il ne ſera gueres content de mon Ambaſſade. Quand elle fut rentrée chez elle, l'eſprit rempli de toutes ces pen-

ſées, qui lui faiſoient croire qu'Aladdin n'avoit plus rien à eſperer : mon fils, lui dit-elle, je vous conſeille de ne plus penſer au mariage de la Princeſſe Badroulboudour. Le Sultan à la verité, m'a reçu avec beaucoup de bonté, & je crois qu'il étoit bien intentionné pour vous ; mais le grand Viſir, ſi je ne me trompe, lui a fait changer de ſentiment, & vous pouvez le préſumer comme moi, ſur ce que vous allez entendre. Après avoir repréſenté à ſa Majeſté, que les trois mois étoient expirez, & que je le priois de votre part de ſe ſouvenir de ſa promeſſe, je remarquai qu'il ne me fit la réponſe que je vais vous dire, qu'après avoir parlé bas quelque temps avec le grand Viſir. La mere d'Aladdin fit un récit très-exact à ſon fils de tout ce que le Sultan lui avoit dit, & des conditions auſquelles il conſentiroit au mariage de la Princeſſe ſa fille avec lui. En finiſſant, mon fils, lui dit-elle, il attend votre réponſe ; mais entre nous, continua-t-elle en ſouriant, je crois qu'il l'attendra long-temps.

Pas ſi long-temps que vous croiriez

bien ma mere, reprit Aladdin; & le Sultan se trompe lui-même, s'il a crû par ses demandes exorbitantes me mettre hors d'état de songer à la Princesse Badroulboudour. Je m'attendois à d'autres difficultez insurmontables, ou qu'il mettroit mon incomparable Princesse à un prix beaucourp plus haut. Mais à présent je suis content, & ce qu'il me demande est peu de chose en comparaison de ce que je serois en état de lui donner pour en obtenir la possession. Pendant que je vais songer à le satisfaire, allez nous chercher de quoi dîner, & laissez-moi faire.

Dès que la mere d'Aladdin fut sortie pour aller à la provision, Aladdin prit la Lampe, & il la frota. Dans l'instant, le Genie se présenta devant lui, & dans les mêmes termes que nous avons déja rapportez, il lui demanda ce qu'il avoit à lui commander, en marquant qu'il étoit prêt à le servir. Aladdin lui dit: le Sultan me donne la Princesse sa fille en mariage; mais auparavant, il me demande, quarante grands bassins d'or massif & bien pésans, pleins à comble des fruits du jar-

din, où j'ai pris la Lampe, dont tu es Eſclave. Il exige auſſi de moi, que ces quarante baſſins d'or ſoient portez par autant d'Eſclaves noirs, précédez par quarante Eſclaves blancs, jeunes, bienfaits, de belle taille, & habillez très-richement. Va, & amene-moi ce préſent au plutôt, afin que je l'envoie au Sultan, avant qu'il léve la ſéance du Divan. Le Genie lui dit que ſon commandement alloit être executé inceſſamment, & il diſparut.

Très-peu de temps après le Genie ſe fit revoir accompagné des quarante Eſclaves noirs, chacun chargé d'un baſſin d'or maſſif du poids de vingt marcs, ſur la tête, plein de perles, de diamans, de rubis, & d'émeraudes les mieux choiſies, même pour la beauté & pour la groſſeur, que celles qui avoient déja été préſentées au Sultan. Chaque baſſin étoit couvert d'une toile d'argent à fleurons d'or. Tous ces Eſclaves tant noirs que blancs, avec les plats d'or occupoient preſque toute la maiſon, qui étoit aſſez médiocre, avec une petite cour ſur le devant, & un petit jardin ſur

le derriere. Le Genie demanda à Aladdin s'il étoit content, & s'il avoit encore quelque autre commandement à lui faire ; Aladdin lui dit qu'il ne lui demandoit rien davantage, & il disparut auſſi-tôt.

La mere d'Aladdin revint du marché, & en entrant elle fut dans une grande ſurpriſe de voir tant de monde, & tant de richeſſes. Quand elle ſe fut déchargée des proviſions qu'elle apportoit, elle voulut ôter le voile qui lui couvroit le viſage ; mais Aladdin l'en empêcha : ma mere, dit-il, il n'y a pas de temps à perdre, avant que le Sultan acheve de tenir le Divan, il eſt important que vous retourniez au Palais, & que vous y conduiſiez inceſſamment, le préſent, & la dot de la Princeſſe Badroulboudour qu'il m'a demandée, afin qu'il juge par ma diligence & par mon exactitude, du zele ardent & ſincere que j'ai, de me procurer l'honneur d'entrer dans ſon alliance.

Sans attendre la réponſe de ſa mere, Aladdin ouvrit la porte ſur la ruë, & il fit défiler ſucceſſivement tous ces Eſclaves,

Eſclaves, en faiſant toûjours marcher un Eſclave blanc, ſuivi d'un Eſclave noir, chargé d'un baſſin d'or ſur la tête, & ainſi juſqu'au dernier. Et après que ſa mere fut ſortie en ſuivant le dernier Eſclave noir, il ferma la porte, & il demeura tranquillement dans ſa chambre, avec l'eſperance que le Sultan, après ce préſent, tel qu'il l'avoit demandé, voudroit bien le recevoir enfin pour ſon gendre.

Le premier Eſclave blanc, qui étoit ſorti de la maiſon d'Aladdin, avoit fait arrêter tous les paſſans qui l'apperçurent, & avant que les quatre-vingt Eſclaves entremêlez de blancs, & de noirs, euſſent achevé de ſortir, la ruë ſe trouva pleine d'une grande foule de peuple, qui accouroit de toute part, pour voir un ſpectacle ſi magnifique & ſi extraordinaire. L'habillement de chaque Eſclave étoit ſi riche en étofe & en pierreries, que les meilleurs connoiſſeurs ne crurent pas ſe tromper, en faiſant monter chaque habit à plus d'un million. La grande propreté, l'ajuſtement bien entendu de chaque habillement, la bonne gra-

ce, le bel air, la taille uniforme & avantageuſe de chaque Eſclave : leur marche grave à une diſtance égale les uns des autres, avec l'éclat des pierreries d'une groſſeur exceſſive, enchaſſées autour de leurs ceintures d'or maſſif dans une belle ſymmetrie, & les enſeignes auſſi de pierreries, attachées à leurs bonnets, qui étoient d'un goût tout particulier, mirent toute cette foule de ſpectateurs, dans une admiration ſi grande, qu'ils ne pouvoient ſe laſſer de les regarder, & de les conduire des yeux auſſi loin qu'il leur étoit poſſible. Mais les ruës étoient tellement bordées de peuple, que chacun étoit contraint de reſter dans la place, où il ſe trouvoit.

Comme il falloit paſſer par pluſieurs ruës pour arriver au Palais, cela fit qu'une bonne partie de la Ville, gens de toute ſorte d'états & de condition, furent témoins d'une pompe ſi raviſſante. Le premier des quatre-vingt Eſclaves arriva à la porte de la premiere cour du Palais, & les Portiers qui s'étoient mis en hayes dès qu'ils s'étoient apperçûs que cet-

te file merveilleuſe approchoit, le prirent pour un Roi tant il étoit richement, & magnifiquement habillé, ils s'avancerent pour lui baiſer le bas de la robe. Mais l'Eſclave inſtruit par le Génie les arrêta, & il leur dit gravement : Nous ne ſommes que des Eſclaves, notre Maître paroîtra quand il en ſera temps.

Le premier Eſclave ſuivi de tous les autres, avança juſqu'à la ſeconde cour, qui étoit très-ſpatieuſe, & où la Maiſon du Sultan étoit rangée pendant la ſéance du Divan. Les Officiers à la tête de chaque troupe étoient d'une grande magnificence, mais elle fut effacée à la préſence des quatre-vingt Eſclaves porteurs du préſent d'Aladdin, & qui en faiſoient eux-mêmes partie. Rien ne parut ſi beau, ni ſi éclatant dans toute la maiſon du Sultan, & tout le brillant des Seigneurs de ſa Cour qui l'enviſonnoient, n'étoit rien en comparaiſon de ce qui ſe préſentoit alors à la vûë.

Comme le Sultan avoit été averti de la marche & de l'arrivée de ces

Eſclaves, il avoit donné ſes ordres pour les faire entrer. Ainſi, dès qu'ils ſe préſenterent, ils trouverent l'entrée du Divan libre, & ils y entrerent dans un bel ordre, une partie à droit, & l'autre à gauche. Après qu'ils furent tous entrez & qu'ils eurent formé un grand demi-cercle devant le Trône du Sultan, les Eſclaves noirs poſerent chacun le baſſin qu'ils portoient ſur le tapis de pied. Ils ſe proſternerent tous enſemble en frapant du front contre le tapis. Les Eſclaves blancs firent la même choſe en même temps. Ils ſe releverent tous, & les noirs en le faiſant, découvrirent adroitement les baſſins qui étoient devant eux, & tous demeurerent debout les mains croiſées ſur la poitrine avec une grande modeſtie.

La mere d'Aladdin, qui cependant s'étoit avancée juſqu'au pied du Trône, dit au Sultan après s'être proſternée : Sire, Aladdin mon fils n'ignore pas que ce préſent qu'il envoye à Votre Majeſté, ne ſoit beaucoup au deſſous de ce que mérite la

Princeſſe Badroulboudour. Il eſpere néanmoins, que Votre Majeſté l'aura pour agréable, & qu'elle voudra bien le faire agréer auſſi à la Princeſſe, avec d'autant plus de confiance, qu'il a tâché de ſe conformer à la condition qu'il lui a plû de lui impoſer.

Le Sultan n'étoit pas en état de faire attention au compliment de la mere d'Aladdin. Le premier coup d'œil jetté ſur les quarante baſſins d'or, pleins à comble, des joyaux les plus brillans, les plus éclatans, les plus précieux, que l'on eût jamais vû au monde, & les quatre-vingt Eſclaves, qui paroiſſoient autant de Rois tant par leur bonne mine, que par la richeſſe, & la magnificence ſurprenante de leur habillement, l'avoit frapé d'une maniere, qu'il ne pouvoit revenir de ſon admiration. Au lieu de répondre au compliment de la mere d'Aladdin, il s'addreſſa au grand Viſir, qui ne pouvoit comprendre lui-même, d'où une ſi grande profuſion de richeſſes pouvoit être venuë : Eh bien, Viſir, dit-il publi-

quement, que penſez-vous de celui, quel qu'il puiſſe être, qui m'envoie un préſent ſi riche & ſi extraordinaire, & que ni moi, ni vous, ne connoiſſons pas? Le croyez-vous indigne d'épouſer la Princeſſe Badroulboudour, ma fille?

Quelque jalouſie, & quelque douleur qu'eût le grand Viſir, de voir qu'un inconnu alloit devenir le gendre du Sultan préférablement à ſon fils, il n'oſa néanmoins diſſimuler ſon ſentiment. Il étoit trop viſible que le préſent d'Aladdin, étoit plus que ſuffiſant pour mériter qu'il fût reçu dans une ſi haute alliance. Il répondit donc au Sultan, & en entrant dans ſon ſentiment: Sire, dit-il, bien loin d'avoir la penſée, que celui qui fait à votre Majeſté, un préſent ſi digne d'elle, ſoit indigne de l'honneur qu'elle veut lui faire, j'oſerois dire qu'il mériteroit davantage, ſi je n'étois perſuadé qu'il n'y a pas de tréſor au monde aſſez riche, pour être mis dans la balance, avec la Princeſſe fille de votre Majeſté. Les Seigneurs de la Cour, qui étoient de la ſéance du Conſeil,

témoignerent par leurs applaudiſſemens, que leurs avis n'étoient pas differens de celui du grand Viſir.

Le Sultan ne differa plus, il ne penſa pas même à s'informer ſi Aladdin avoit les autres qualitez convenables à celui qui pouvoit aſpirer à devenir ſon gendre. La ſeule vûë de tant de richeſſes immenſes, & la diligence avec laquelle Aladdin venoit de ſatisfaire à ſa demande, ſans avoir formé la moindre difficulté, ſur des conditions auſſi exorbitantes que celles qu'il lui avoit impoſées, lui perſuaderent aiſément qu'il ne lui manquoit rien de tout ce qui pouvoit le rendre accompli, & tel qu'il le deſiroit. Ainſi, pour renvoyer la mere d'Aladdin, avec la ſatisfaction qu'elle pouvoit deſirer, il lui dit: bonne femme, allez dire à votre fils que je l'attens, pour le recevoir à bras ouverts, & pour l'embraſſer, & que plus il fera de diligence pour venir recevoir de ma main le don que je lui fais de la Princeſſe ma fille, plus il me fera de plaiſir.

Dès que la mere d'Aladdin ſe fut retirée avec la joye dont une femme

de sa condition peut être capable en voyant son fils parvenu à une si haute élevation contre son attente, le Sultan mit fin à l'audience de ce jour. Et en se levant de son Trône, il ordonna que les Eunuques attachez au service de la Princesse, vinssent enlever les bassins pour les porter à l'appartement de leur Maîtresse, où il se rendit pour les examiner avec elle à loisir, & cet ordre fut executé sur le champ, par les soins du Chef des Eunuques.

Les quatre-vingt Esclaves blancs & noirs, ne furent pas oubliez : on les fit entrer dans l'interieur du Palais, & quelque temps après le Sultan, qui venoit de parler de leur magnificence à la Princesse Badroulboudour, commanda qu'on les fît venir devant l'appartement, afin qu'elle les considerât au travers des jalousies, & qu'elle connût, que bien loin d'avoir rien exageré dans le récit qu'il venoit de lui faire, il lui en avoit dit beaucoup moins de ce qui en étoit.

La mere d'Aladdin cependant arriva chez elle, avec un air qui marquoit

quoit par avance, la bonne nouvelle qu'elle apportoit à ſon fils : mon fils, lui dit-elle, vous avez tout ſujet d'être content : vous êtes arrivé à l'accompliſſement de vos ſouhaits contre mon attente, & vous ſçavez ce que je vous en avois dit. Afin de ne vous pas tenir trop long-temps en ſuſpens, le Sultan, avec l'applaudiſſement de toute ſa Cour, a déclaré que vous êtes digne de poſſeder la Princeſſe Badroulboudour. Il vous attend pour vous embraſſer, & pour conclure votre mariage. C'eſt à vous de ſonger aux préparatifs pour cette entrevûë, afin qu'elle réponde à la haute opinion qu'il a conçuë de votre perſonne. Mais après ce que j'ai vû des merveilles que vous ſçavez faire, je ſuis perſuadée que rien n'y manquera. Je ne dois pas oublier de vous dire encore que le Sultan vous attend avec impatience : ainſi ne perdez pas de temps à vous rendre auprès de lui.

Aladdin charmé de cette nouvelle, & tout plein de l'objet qui l'avoit enchanté, dit peu de paroles à ſa mere, & ſe retira dans ſa chambre. Là après

avoir pris la Lampe, qui lui avoit été si officieuse jusqu'alors, en tous ses besoins, & en tout ce qu'il avoit souhaité, il ne l'eut pas plutôt frotée, que le Genie continua de marquer son obéissance en paroissant d'abord sans se faire attendre : Genie, lui dit Aladdin, je t'ai appellé pour me faire prendre le bain tout à l'heure, & quand je l'aurai pris, je veux que tu me tienne prêt un habillement le plus riche, & le plus magnifique, que jamais Monarque ait porté. Il eut à peine achevé de parler, que le Genie en le rendant invisible comme lui, l'enleva & le transporta dans un bain tout de marbre le plus fin, & de differentes couleurs, les plus belles & les plus diversifiées. Sans voir qui le servoit, il fut deshabillé dans un salon spacieux & d'une grande propreté. Du salon on le fit entrer dans le bain, qui étoit d'une chaleur moderée, & là il fut froté, & lavé avec plusieurs sortes d'eaux de senteur. Après l'avoir fait passer par tous les degrez de chaleur selon les differentes pieces du bain, il en sortit, mais tout autre que quand il y étoit entré. Son tein se trouva

frais, blanc, vermeil, & ſon corps beaucoup plus leger & plus diſpos. Il rentra dans le ſallon & il ne trouva plus l'habit qu'il y avoit laiſſé. Le Genie avoit eu ſoin de mettre en ſa place celui qu'il lui avoit demandé. Aladdin fut ſurpris en voyant la magnificence de l'habit qu'on lui avoit ſubſtitué. Il s'habilla avec l'aide du Genie, en admirant chaque piece à meſure qu'il la prenoit, tant elles étoient toutes au delà de ce qu'il auroit pû s'imaginer. Quand il eut achevé, le Genie le reporta chez lui, dans la même chambre où il l'avoit pris. Alors il lui demanda, s'il avoit autre choſe à lui commander. Oüi, répondit Aladdin, j'attens de toi, que tu m'amenes au plutôt un cheval, qui ſurpaſſe en beauté & en bonté, le cheval le plus eſtimé qui ſoit dans l'écurie du Sultan, dont la houſſe, la ſelle, la bride, & tout le harnois, vaille plus d'un million. Je demande auſſi que tu me faſſes venir en même temps, vingt Eſclaves, habillez auſſi richement & auſſi leſtement, que ceux qui ont apporté le préſent, pour mar-

cher à mes côtez & à ma suite en trou-pe, & vingt autres semblables pour marcher devant moi en deux files. Fais venir aussi à ma mere six femmes Esclaves pour la servir, chacune habillée aussi richement au moins, que les femmes Esclaves de la Princesse Badroulboudour, & chargées chacune d'un habit complet, aussi magnifique, & aussi pompeux que pour la Sultane. J'ai besoin aussi de dix mille pieces d'or en dix bourses. Voila, ajoûta-t-il, ce que j'avois à te commander : Va, & fais diligence.

Dès qu'Aladdin eut achevé de donner ces ordres au Genie, le Genie disparut, & bien-tôt après il se fit revoir avec le cheval, avec les quarante Esclaves, dont dix portoient chacun une bourse de dix mille pieces d'or, & avec six femmes Esclaves, chargées sur la tête, chacune d'un habit different pour la mere d'Aladdin, envelopé dans une toile d'argent; & le Genie présenta le tout à Aladdin.

Des dix bourses, Aladdin n'en prit que quatre, qu'il donna à sa mere, en lui disant, que c'étoit pour s'en servir

dans ſes beſoins. Il laiſſa les ſix autres entre les mains des Eſclaves qui les portoient, avec ordre de les garder, & de les jetter au peuple par poignées, en paſſant par les ruës, dans la marche qu'ils devoient faire pour ſe rendre au Palais du Sultan. Il ordonna auſſi qu'ils marcheroient devant lui avec les autres, trois à droit & trois à gauche. Il préſenta enfin à ſa mere les ſix femmes Eſclaves, en lui diſant qu'elles étoient à elle, & qu'elle pouvoit s'en ſervir comme leur Maîtreſſe, & que les habits qu'elles avoient apportez, étoient pour ſon uſage.

Quand Aladdin eut diſpoſé toutes ſes affaires, il dit au Genie en le congediant, qu'il l'appelleroit quand il auroit beſoin de ſon ſervice, & le Genie diſparut auſſi-tôt. Alors Aladdin ne ſongea plus qu'à répondre au plutôt au deſir que le Sultan avoit témoigné de le voir. Il dépêcha au Palais un des quarante Eſclaves, je ne dirai pas le mieux fait, ils l'étoient tous également, avec ordre de s'adreſſer au Chef des Huiſſiers, & de lui demander quand il pourroit avoir

l'honneur d'aller se jetter aux pieds du Sultan. L'Esclave ne fut pas long-temps à s'acquitter de son message, il apporta pour réponse que le Sultan l'attendoit avec impatience.

Aladdin ne differa pas de monter à cheval, & de se mettre en marche dans l'ordre que nous avons marqué. Quoique jamais il n'eût monté à cheval, il y parut néanmoins pour la premiere fois, avec tant de bonne grace, que le cavalier le plus experimenté, ne l'eût pas pris pour un novice. Les ruës par où il passa furent remplies presqu'en un moment, d'une foule innombrable de peuple qui faisoit retentir l'air d'acclamations, de cris d'admiration, & de benedictions, chaque fois particulierement, que les six Esclaves qui avoient les bourses, faisoient voler des poignées des pieces d'or en l'air, à droit & à gauche. Ces acclamations néanmoins, ne venoient pas de la part de ceux qui se poussoient, & qui se baissoient pour amasser de ces pieces; mais de ceux, qui d'un rang au dessus du menu peuple, ne pouvoient s'empêcher de donner pu-

bliquement à la liberalité d'Aladdin, les loüanges qu'elle méritoit. Non-ſeulement ceux qui ſe ſouvenoient de l'avoir vû joüer dans les ruës dans un âge déja avancé, comme un vagabond, ne le reconnoiſſoient plus ; ceux même qui l'avoient vû il n'y avoit pas long-temps, avoient de la peine à le remettre, tant il avoit les traits changez. Cela venoit de ce que la Lampe avoit cette proprieté de procurer par degrez à ceux qui la poſſedoient, les perfections convenables à l'état auquel ils parvenoient par le bon uſage qu'ils en faiſoient. On fit alors beaucoup plus d'attention à la perſonne d'Aladdin, qu'à la pompe qui l'accompagnoit, que la plûpart avoient déja remarqué le même jour dans la marche des Eſclaves qui avoient porté ou accompagné le préſent. Le cheval néanmoins fut admiré par les bons connoiſſeurs, qui ſçurent en diſtinguer la beauté, ſans ſe laiſſer ébloüir, ni par la richeſſe, ni par le brillant des diamans, & des autres pierreries dont il étoit couvert. Comme le bruit s'étoit répandu que le Sultan lui donnoit la Princeſſe Ba-

droulboudour en mariage, perſonne, ſans avoir égard à ſa naiſſance, ne porta envie à ſa fortune, ni à ſon élevation, tant il en parut digne.

Aladdin arriva au Palais, où tout étoit diſpoſé pour l'y recevoir. Quand il fut à la ſeconde porte, il voulut mettre pied à terre, pour ſe conformer à l'uſage obſervé par le grand Viſir, par les Généraux d'Armées, & les Gouverneurs de Provinces du premier rang; mais le Chef des Huiſſiers qui l'y attendoit par ordre du Sultan, l'en empêcha, & l'accompagna juſques près de la ſalle du Conſeil, ou de l'Audience, où il l'aida à deſcendre de cheval, quoi qu'Aladdin s'y oppoſât fortement, & ne le voulût pas ſouffrir; mais il n'en fut pas le maître. Cependant, les Huiſſiers faiſoient une double haye à l'entrée de la ſalle. Leur Chef mit Aladdin à ſa droite, & après l'avoir fait paſſer au milieu, il le conduiſit juſqu'au Trône du Sultan.

Dès que le Sultan eut apperçû Aladdin, il ne fut pas moins étonné de le voir vêtu plus richement, & plus magnifiquement qu'il ne l'avoit jamais

été lui-même, que ſurpris contre ſon attente, de ſa bonne mine, de ſa belle taille, & d'un certain air de grandeur, fort éloigné de l'état de baſſeſſe dans lequel ſa mere avoit paru devant lui. Son étonnement & ſa ſurpriſe néanmoins, ne l'empêcherent pas de ſe lever, & de deſcendre deux ou trois marches de ſon Trône, aſſez promptement pour empêcher Aladdin de ſe jetter à ſes pieds, & pour l'embraſſer avec une démonſtration pleine d'amitié. Après cette civilité, Aladdin voulut encore ſe jetter aux pieds du Sultan ; mais le Sultan le retint par la main, & l'obligea de monter, & de s'aſſeoir entre le Viſir & lui.

Alors, Aladdin prit la parole : Sire, dit-il, je reçois les honneurs que votre Majeſté me fait ; parce qu'elle a la bonté, & qu'il lui plaît de me les faire. Mais elle me permettra de lui dire que je n'ai point oublié que je ſuis né ſon Eſclave, que je connois la grandeur de ſa puiſſance, & que je n'ignore pas combien ma naiſſance me met au deſſous de la ſplendeur, & de l'éclat du rang ſuprême où elle eſt élevée.

S'il y a quelqu'endroit, continua-t-il, par où je puiſſe avoir mérité un accueil ſi favorable, j'avouë que je ne le dois qu'à la hardieſſe, qu'un pur hazard m'a fait naître, d'élever mes yeux, mes penſées & mes deſirs, juſqu'à la divine Princeſſe qui fait l'objet de mes ſouhaits. Je demande pardon à votre Majeſté de ma témérité. Mais, je ne puis diſſimuler que je mourrois de douleur, ſi je perdois l'eſperance d'en voir l'accompliſſement.

Mon fils, répondit le Sultan en l'embraſſant une ſeconde fois, vous me feriez tort de douter un ſeul moment de la ſincerité de ma parole. Votre vie m'eſt trop chere deſormais, pour ne vous la pas conſerver, en vous préſentant le remede, qui eſt en ma diſpoſition. Je préfere le plaiſir de vous voir, & de vous entendre, à tous mes tréſors joints avec les vôtres.

En achevant ces paroles, le Sultan fit un ſignal, & auſſi-tôt on entendit l'air retentir du ſon des trompettes, des haut-bois, & des tymbales, & en

même temps le Sultan conduiſit Aladdin dans un magnifique ſallon, où on ſervit un ſuperbe feſtin. Le Sultan mangea ſeul avec Aladdin. Le grand Viſir, & les Seigneurs de la Cour, chacun ſelon leur dignité, & ſelon leur rang, les accompagnerent pendant le repas. Le Sultan, qui avoit toûjours les yeux ſur Aladdin, tant il prenoit plaiſir à le voir, fit tomber le diſcours ſur pluſieurs ſujets differens. Dans la converſation qu'ils eurent enſemble pendant le repas, & ſur quelque matiere, qu'il le mît, il parla avec tant de connoiſſance, & de ſageſſe, qu'il acheva de confirmer le Sultan dans la bonne opinion qu'il avoit conçûë de lui d'abord.

Le repas achevé, le Sultan fit appeller le premier Juge de ſa capitale; & il lui commanda de dreſſer & de mettre au net ſur le champ, le Contrat de mariage de la Princeſſe Badroulboudour ſa fille, & d'Aladdin. Pendant ce temps-là, le Sultan s'entretint avec Aladdin de pluſieurs choſes indifferentes, en préſence du grand Viſir, & des Seigneurs de ſa Cour,

qui admirerent la ſolidité de ſon eſprit, & la grande facilité qu'il avoit de parler & de s'énoncer, & les penſées fines & délicates, dont il aſſaiſonnoit ſon diſcours.

Quand le Juge eut achevé le Contrat dans toutes les formes requiſes, le Sultan demanda à Aladdin, s'il vouloit reſter dans le Palais, pour terminer les cérémonies du mariage le même jour. Sire, répondit Aladdin, quelque impatience que j'aie, de joüir pleinement des bontez de votre Majeſté, je la ſupplie de vouloir bien permettre que je les differe, juſqu'à ce que j'aie fait bâtir un Palais pour y recevoir la Princeſſe ſelon ſon mérite & ſa dignité. Je le prie pour cet effet, de m'accorder une place convenable devant le ſien, afin que je ſois plus à portée de lui faire ma Cour. Je n'oublierai rien pour faire enſorte qu'il ſoit achevé avec toute la diligence poſſible. Mon fils, lui dit le Sultan; prenez tout le terrain que vous jugerez à propos. Le vuide eſt trop grand devant mon Palais, & j'avois déja ſongé moi-même à le remplir.

Mais ſouvenez-vous que je ne puis aſſez-tôt vous voir uni avec ma fille, pour mettre le comble à ma joie. En achevant ces paroles, il embraſſa encore Aladdin, qui prit congé du Sultan avec la même politeſſe que s'il eût été élevé, & qu'il eût toûjours vêcu à la Cour.

Aladdin remonta à cheval, & il retourna chez lui dans le même ordre qu'il étoit venu, au travers de la même foule, & aux acclamations du peuple qui lui ſouhaitoit toute ſorte de bonheur & de proſperité. Dès qu'il fût rentré & qu'il eût mis pied à terre, il ſe retira dans ſa chambre en particulier, il prit la Lampe, & il appella le Genie comme il avoit accoutumé. Le Genie ne ſe fit pas attendre, il parut, & il lui fit offre de ſes ſervices. Genie, lui dit Aladdin, j'ai tout ſujet de me loüer de ton exactitude à executer ponctuellement tout ce que j'ai exigé de toi juſqu'à préſent, par la puiſſance de cette Lampe, ta maîtreſſe. Il s'agit aujourd'hui, que pour l'amour d'elle, tu faſſes paroître, s'il eſt poſſible, plus de zele, & plus de

diligence que tu n'as encore fait. Je te demande donc qu'en auſſi peu de temps que tu le pourras, tu me faſſes bâtir vis-à-vis du Palais du Sultan, à une juſte diſtance, un Palais digne d'y recevoir la Princeſſe Badroulboudour mon Epouſe. Je laiſſe à ta liberté le choix des materiaux, c'eſt-à-dire; du porphire, du jaſpe, de l'agate, du lapis, & du marbre le plus fin, le plus varié en couleurs, & du reſte de l'édifice. Mais j'entens qu'au plus haut de ce Palais tu faſſe élever un grand ſallon en dôme, à quatre faces égales, dont les aſſiſes ne ſoient d'autre matiere que d'or, & d'argent maſſif, poſé alternativement, avec douze croiſées, ſix à chaque face, & que les jalouſies de chaque croiſée, à la réſerve d'une ſeule que je veux qu'on laiſſe imparfaite, ſoient enrichies avec art, & ſymmetrie, de diamans, de rubis, & d'émeraudes; de maniere que rien de pareil en ce genre, n'ait été vû dans le monde. Je veux auſſi que ce Palais ſoit accompagné d'une avant-cour, d'une cour, d'un jardin; mais ſur toute choſe, qu'il y ait dans un

endroit que tu me diras, un trésor bien rempli d'or & d'argent monnoyé. Je veux aussi qu'il y ait dans ce Palais des cuisines, des offices, des magasins, des garde-meubles garnis de meubles précieux pour toutes les saisons, & proportionnez à la magnificence du Palais : des écuries remplies des plus beaux chevaux, avec leurs Ecuyers & leurs Palfreniers, sans oublier un équipage de chasse. Il faut qu'il y ait aussi des Officiers de cuisine & d'office, & des femmes Esclaves, nécessaires pour le service de la Princesse. Tu dois comprendre quelle est mon intention ; va, & reviens quand cela sera fait.

Le Soleil venoit de se coucher, quand Aladdin acheva de charger le Génie de la construction du Palais qu'il avoit imaginé. Le lendemain matin à la petite pointe du jour, Aladdin à qui l'amour de la Princesse ne permettoit pas de dormir tranquillement, étoit à peine levé, que le Génie se présenta à lui : Seigneur, dit-il, votre Palais est achevé, venez voir si vous en êtes content. Alad-

din n'eut pas plûtôt témoigné qu'il le vouloit bien, que le Génie l'y transporta en un instant. Aladdin le trouva si fort audessus de son attente, qu'il ne pouvoit assez l'admirer. Le Génie le conduisit en tous les endroits & par tout il ne trouva que richesses, que propreté, & que magnificence, avec des Officiers, & des Esclaves, tous habillez selon leur rang, & selon les services ausquels ils étoient destinez. Il ne manqua pas comme une des choses principales, de lui faire voir le trésor, dont la porte fut ouverte par le Trésorier, & Aladdin y vit des tas de bourses de differentes grandeurs, selon les sommes qu'elles contenoient, élevez jusqu'à la voute, & disposez dans un arrangement qui faisoit plaisir à voir. En sortant le Génie l'assura de la fidelité du Trésorier. Il le mena ensuite aux Ecuries, & là il lui fit remarquer les plus beaux chevaux, qu'il y eût au monde, & les Palfreniers dans un grand mouvement occupez à les panser. Il le fit passer ensuite, par des magasins remplis de toutes les provi-

sions

ſions néceſſaires, tant pour les ornemens des chevaux, que pour leur nourriture.

Quand Aladdin eut éxaminé tout le Palais d'appartement en appartement, & de piéce en piéce depuis le haut juſqu'au bas, & particulierement le ſallon à vingt-quatre croiſées, & qu'il y eût trouvé des richeſſes & de la magnificence, avec toute ſorte de commoditez au-delà de ce qu'il s'en étoit promis, il dit au Génie : Génie, on ne peut être plus content que je le ſuis, & j'aurois tort de me plaindre. Il reſte une ſeule choſe dont je ne t'ai rien dit, parce que je ne m'en étois pas aviſé. C'eſt d'étendre depuis la porte du Palais du Sultan, juſqu'à la porte de l'appartement deſtiné pour la Princeſſe dans ce Palais-cy, un tapis du plus beau velours, afin qu'elle marche deſſus en venant du Palais du Sultan. Je reviens dans un moment, dit le Génie. Et comme il eût diſparu, peu de tems après, Aladdin fut étonné de voir ce qu'il avoit ſouhaité, executé ſans ſçavoir comment cela s'étoit fait. Le Génie re-

parut, & il reporta Aladdin chez lui dans le temps qu'on ouvroit la porte du Palais du Sultan.

Les portiers du Palais qui venoient d'ouvrir la porte, & qui avoient toûjours eu la vûë libre du côté où étoit alors celui d'Aladdin, furent fort étonnez de la voir bornée & de voir un tapis de velours qui venoit de ce côté-là juſqu'à la porte de celui du Sultan. Ils ne diſtinguerent pas bien d'abord ce que c'étoit. Mais leur ſurpriſe augmenta, quand ils eurent apperçu diſtinctement le ſuperbe Palais d'Aladdin. La nouvelle d'une merveille ſi ſurprenante fut répanduë dans tout le Palais en très-peu de temps. Le grand Viſir qui étoit arrivé preſqu'à l'ouverture de la porte du Palais, n'avoit pas été moins ſurpris de cette nouveauté que les autres. Il en fit part au Sultan le premier. Mais il voulut lui faire paſſer la choſe pour un enchantement. Viſir, reprit le Sultan; pourquoi voulez-vous que ce ſoit un enchantement? Vous ſçavez auſſi-bien que moi, que c'eſt le Palais qu'Aladdin a fait

bâtir par la permiſſion que je lui en ai donné en votre préſence, pour loger la Princeſſe ma fille. Après l'échantillon de ſes richeſſes que nous avons vû, pouvons-nous trouver étrange qu'il ait fait bâtir ce Palais en ſi peu de temps? Il a voulu nous ſurprendre, & nous faire voir, qu'avec de l'argent comptant, on peut faire de ces miracles d'un jour à un autre. Avoüez avec moi que l'enchantement dont vous avez voulu parler, vient d'un peu de jalouſie. L'heure d'entrer au Conſeil l'empêcha de continuer ce diſcours plus longtemps.

Quand Aladdin eût été reporté chez lui, & qu'il eût congedié le Génie, il trouva que ſa mere étoit levée, & qu'elle commençoit à ſe parer d'un des habits qu'il lui avoit fait apporter. A peu-près vers le temps que le Sultan venoit de ſortir du Conſeil, Aladdin diſpoſa ſa mere à aller au Palais avec les mêmes femmes Eſclaves qui lui étoient venuës par le miniſtere du Génie. Il la pria ſi elle voyoit le Sultan, de lui mar-

quer qu'elle venoit pour avoir l'honneur d'accompagner la Princeſſe, vers le ſoir quand elle ſeroit en état de paſſer à ſon Palais. Elle partit; mais quoiqu'elle, & ſes femmes Eſclaves qui la ſuivoient, fuſſent habillées en Sultanes; la foule néanmoins fut d'autant moins grande à les voir paſſer, qu'elles étoient voilées, & qu'un ſurtout convenable couvroit la richeſſe, & la magnificence de leurs habillemens. Pour ce qui eſt d'Aladdin, il monta à cheval, & après être ſorti de ſa maiſon paternelle pour n'y plus revenir, ſans avoir oublié la Lampe merveilleuſe dont le ſecours lui avoit été ſi avantageux pour parvenir au comble de ſon bonheur, il ſe rendit publiquement à ſon Palais avec la même pompe, qu'il étoit allé ſe préſenter au Sultan le jour de devant.

Dès que les Portiers du Palais du Sultan, eurent apperçû la mere d'Aladdin qui venoit, ils en avertirent le Sultan. Auſſi-tôt l'ordre fut donné aux troupes de trompettes, de tymbales, de tambours, de fifres, & de haut-

bois qui étoient déja poſtées en differens endroits des terraſſes du Palais, & en un moment l'air retentit de fanfares & de concerts, qui annoncerent la joye à toute la Ville. Les Marchands commencerent à parer leurs boutiques de baux tapis, de couſſins, & de feüillages, & à préparer des illuminations pour la nuit. Les Artiſans quitterent leur travail, & le peuple ſe rendit avec empreſſement à la grande place, qui ſe trouva alors entre le Palais du Sultan, & celui d'Aladdin. Ce dernier attira d'abord leur admiration, non pas tant à cauſe qu'ils étoient accoûtumez à voir celui du Sultan, que parce que celui du Sultan ne pouvoit entrer en comparaiſon avec celui d'Aladdin. Mais le ſujet de leur plus grand étonnement, fut de ne pouvoir comprendre par quelle merveille inoüie, ils voyoient un Palais ſi magnifique, dans un lieu, où le jour d'auparavant, il n'y avoit ni materiaux, ni fondemens préparez.

La mere d'Aladdin fut reçuë dans le Palais, avec honneur, & introdui-

te dans l'appartement de la Princeſſe Badroulboudour par le Chef des Eunuques. Auſſi-tôt que la Princeſſe l'apperçut, elle alla l'embraſſer, & lui fit prendre place ſur ſon Sofa, & pendant que ſes femmes achevoient de l'habiller & de la parer des joyaux les plus précieux, dont Aladdin lui avoit fait préſent, elle la fit régaler d'une collation magnifique. Le Sultan qui venoit pour être auprès de la Princeſſe ſa fille, le plus de temps qu'il pourroit, avant qu'elle ſe ſéparât d'avec lui, pour paſſer au Palais d'Aladdin, lui fit auſſi de grands honneurs. La mere d'Aladdin avoit parlé pluſieurs fois au Sultan en public, mais il ne l'avoit point encore vûë ſans voile comme elle étoit alors. Quoiqu'elle fût dans un âge un peu avancé, on y obſervoit encore des traits, qui faiſoient aſſez connoître qu'elle avoit été du nombre des belles dans ſa jeuneſſe. Le Sultan qui l'avoit toûjours vûë habillée fort ſimplement, pour ne pas dire pauvrement, étoit dans l'admiration de la voir auſſi richement, & auſſi magni-

fiquement vêtuë que la Princeſſe ſa fille. Cela lui fit faire cette réfléxion, qu'Aladdin étoit également prudent, ſage, & entendu en toute choſe.

Quand la nuit fut venuë, la Princeſſe prit congé du Sultan ſon pere. Leurs adieux furent tendres & mêlez de larmes, ils s'embraſſerent pluſieurs fois ſans ſe rien dire, & enfin la Princeſſe ſortit de ſon appartement, & ſe mit en marche avec la mere d'Aladdin à ſa gauche, & ſuivie de cent femmes Eſclaves, habillées d'une magnificence ſurprenante. Toutes les troupes d'inſtrumens, qui n'avoient ceſſé de ſe faire entendre depuis l'arrivée de la mere d'Aladdin, s'étoient réunies & commençoient cette marche. Elles étoient ſuivies par cent Chaoux, & par un pareil nombre d'Eunuques noirs en deux files, avec leurs Officiers à leur tête. Quatre cent jeunes pages du Sultan, en deux bandes qui marchoient ſur les côtez, en tenant chacun un flambeau à la main, faiſoient une lumiere, qui jointe aux illuminations, tant du Palais du Sultan que de celui d'Aladdin, ſuppléoit merveilleu-

ſement au défaut du jour.

Dans cet ordre, la Princeſſe marcha ſur le tapis étendu depuis le Palais du Sultan, juſqu'au Palais d'Aladdin; & à meſure qu'elle avançoit, les inſtrumens qui étoient à la tête de la marche, en s'approchant & en ſe mêlant avec ceux qui ſe faiſoient entendre du haut des terraſſes du Palais d'Aladdin, formerent un concert, qui tout extraordinaire & confus qu'il paroiſſoit, ne laiſſoit pas d'augmenter la joye, non ſeulement dans la place, remplie d'un grand peuple, mais même dans les deux Palais, dans toute la Ville, & bien loin au dehors.

La Princeſſe arriva enfin au nouveau Palais, & Aladdin courut avec toute la joye imaginable à l'entrée de l'appartement qui lui étoit deſtiné pour la recevoir. La mere d'Aladdin avoit eu ſoin de faire diſtinguer ſon fils à la Princeſſe au milieu des Officiers, qui l'environnoient, & la Princeſſe en l'appercevant le trouva ſi bien fait, qu'elle en fut charmée : Adorable Princeſſe, lui dit Aladdin en l'abordant & en la ſaluant très-reſpectueuſement :

ſement : Si j'avois le malheur de vous avoir déplû par la temerité que j'ai euë d'aſpirer à la poſſeſſion d'une ſi aimable Princeſſe, fille de mon Sultan, j'oſe vous dire que ce ſeroit à vos beaux yeux, & à vos charmes, que vous devriez vous en prendre, & non pas à moi. Prince que je ſuis en droit de traitter ainſi à preſent, lui répondit la Princeſſe ; j'obéïs à la volonté du Sultan mon pere, & il me ſuffit de vous avoir vû pour vous dire que je lui obéïs ſans répugnance.

Aladdin charmé d'une réponſe ſi agréable, & ſi ſatisfaiſante pour lui, ne laiſſa pas plus long-temps la Princeſſe debout après le chemin qu'elle venoit de faire, à quoi elle n'étoit point accoutumée ; il lui prit la main qu'il baiſa avec une grande démonſtration de joie, & il la conduiſit dans un grand ſallon, éclairé d'une infinité de bougies, où par les ſoins du Genie, la table ſe trouva ſervie d'un ſuperbe feſtin. Les plats étoient d'or maſſif, & remplis des viandes les plus délicieuſes. Les vaſes, les baſſins, les gobelets, dont le bufet étoit très-bien

garni, étoient auſſi d'or & d'un travail exquis. Les autres ornemens, & tous les embelliſſemens du ſallon répondoient parfaitement à cette grande richeſſe. La Princeſſe enchantée de voir tant de richeſſes raſſemblées dans un même lieu, dit à Aladdin, Prince je croiois que rien au monde n'étoit plus beau, que le Palais du Sultan mon pere; mais, à voir ce ſeul ſallon, je m'apperçois que je m'étois trompée. Princeſſe, répondit Aladdin en la faiſant mettre à table à la place qui lui étoit deſtinée; je reçois une ſi grande honnêteté, comme je le dois; mais je ſçai ce que je dois croire.

La Princeſſe Badroulboudour, Aladdin, & la mere d'Aladdin, ſe mirent à table, & auſſi-tôt un Chœur d'inſtrumens les plus harmonieux touchez, & accompagnez de très-belles voix de femmes, toutes d'une grande beauté, commença un concert, qui dura ſans interruption juſqu'à la fin du repas. La Princeſſe en fut ſi charmée, qu'elle dit qu'elle n'avoit rien entendu de pareil, dans le Palais du Sultan ſon pere. Mais elle ne ſçavoit

pas que ces Muſiciennes étoient des Fées choiſies par le Genie, Eſclave de la Lampe.

Quand le ſoupé fut achevé, & que l'on eut deſſervi en diligence une troupe de danſeurs & de danſeuſes ſuccederent aux Muſiciennes. Ils danſerent pluſieurs ſortes de danſes figurées ſelon la coutume du pays, & ils finirent par un danſeur & une danſeuſe qui danſerent ſeuls avec une legereté ſurprenante, & firent paroître chacun à leur tour, toute la bonne grace & l'adreſſe dont ils étoient capables. Il étoit près de minuit quand, ſelon la coutume de la Chine de ce temps-là; Aladdin ſe leva, & préſenta la main à la Princeſſe Badroulboudour, pour danſer enſemble, & terminer ainſi, les cérémonies de leurs nôces. Ils danſerent d'un ſi bon air, qu'ils firent l'admiration de toute la Compagnie. En achevant, Aladdin ne quitta pas la main de la Princeſſe, & ils paſſerent enſemble dans l'appartement, où le lit nuptial étoit préparé. Les femmes de la Princeſſe ſervirent à la deshabiller, & la mirent au lit, & les Officiers d'Alad-

din en firent autant, & chacun se retira. Ainsi furent terminées les cérémonies, & les réjoüissances des nôces d'Aladdin, & de la Princesse Badroulboudour.

Le lendemain, quand Aladdin fut éveillé, ses Valets de Chambre se présenterent pour l'habiller. Ils lui mirent un habit different de celui du jour des nôces, mais aussi riche & aussi magnifique. Ensuite il se fit amener un des chevaux destinez pour sa personne. Il le monta, & il se rendit au Palais du Sultan, au milieu d'une grosse troupe d'esclaves, qui marchoient devant lui, à ses côtez & à sa suite. Le Sultan le reçut avec les mêmes honneurs que la premiere fois, il l'embrassa, & après l'avoir fait asseoir près de lui sur son Trône, il commanda qu'on servît le déjeuné. Sire, lui dit Aladdin, je supplie votre Majesté de me dispenser aujourd'hui de cet honneur. Je viens de la prier de me faire celui de venir prendre un repas dans le Palais de la Princesse, avec son grand Visir & les Seigneurs de sa Cour. Le Sultan lui accorda cette grace avec

plaiſir. Il ſe leva à l'heure même, & comme le chemin n'étoit pas long, il voulut y aller à pied. Ainſi il ſortit avec Aladdin à ſa droite, le grand Viſir à ſa gauche, & les Seigneurs à ſa ſuite, précédé par les Chaoux, & par les principaux Officiers de ſa Maiſon.

Plus le Sultan approchoit du Palais d'Aladdin, plus il étoit frappé de ſa beauté. Ce fut toute autre choſe quand il y fut entré : Ses exclamations ne ceſſoient pas à chaque piece qu'il voyoit. Mais quand il fut arrivé au ſallon à vingt-quatre croiſées, où Aladdin l'avoit invité à monter, qu'il en eut vû les ornemens, & ſur-tout qu'il eût jetté les yeux ſur les jalouſies, enrichies de diamans, de rubis & d'émeraudes, toutes pierres parfaites dans leur groſſeur proportionnée, & qu'Aladdin lui eut fait remarquer que la richeſſe étoit pareille au dehors, il en fut tellement ſurpris, qu'il demeura comme immobile. Après avoir reſté quelque temps en cet état : Viſir, dit-il à ce Miniſtre qui étoit près de lui ; eſt-il poſſible qu'il y ait en mon Royaume, & ſi près de mon

Palais, un Palais si superbe, & que je l'aye ignoré jusqu'à présent ? Votre Majesté, reprit le grand Visir, peut se souvenir qu'avant-hier elle accorda à Aladdin, qu'elle venoit de reconnoître pour son gendre, la permission de bâtir un Palais vis-à-vis du sien, le même jour au coucher du Soleil il n'y avoit pas encore de Palais en cette place, & hier j'eus l'honneur de lui annoncer le premier, que le Palais étoit fait & achevé. Je m'en souviens, repartit le Sultan ; mais jamais je ne me fusse imaginé que ce Palais, fût une des merveilles du monde. Où en trouve-t-on dans tout l'Univers, de bâtis d'assises d'or & d'argent massif, au lieu d'assises, ou de pierre, ou de marbre ? dont les croisées ayent des jalousies, jonchées de diamans ; de rubis, & d'émeraudes ? Jamais au monde il n'a été fait mention de chose semblable.

Le Sultan voulut voir, & admirer la beauté des vingt-quatre jalousies. En les comptant il n'en trouva que vingt-trois qui fussent de la même richesse, & il fut dans un grand étonne-

ment de ce que la vingt-quatriéme étoit demeurée imparfaite. Viſir, dit-il ; car le grand Viſir ſe faiſoit un devoir de ne pas l'abandonner ; je ſuis ſurpris qu'un ſallon de cette magnificence ſoit demeuré imparfait par cet endroit. Sire, reprit le grand Viſir ; Aladdin apparemment a été preſſé, & le temps lui a manqué pour rendre cette croiſée ſemblable aux autres ; mais on peut croire qu'il a les pierreries néceſſaires, & qu'au premier jour il y fera travailler.

Aladdin qui avoit quitté le Sultan pour donner quelques ordres, vint le rejoindre en ces entrefaites : Mon fils, lui dit le Sultan, voici le ſallon le plus digne d'être admiré de tous ceux qui ſont au monde. Une ſeule choſe me ſurprend : c'eſt de voir que cette jalouſie ſoit demeurée imparfaite. Eſt-ce par oubli, ajouta-t-il, par négligence, ou parce que les Ouvriers n'ont pas eu le temps de mettre la derniere main à un ſi beau morceau d'architecture ? Sire, répondit Aladdin ; ce n'eſt par aucune de ces raiſons, que la jalouſie eſt reſtée dans l'état que votre Majeſté

la voit. La chose a été faite à dessein, & c'est par mon ordre que les Ouvriers n'y ont pas touché, je voulois que votre Majesté eût la gloire de faire achever ce sallon, & le Palais en même temps. Je la supplie de vouloir bien agréer ma bonne intention, afin que je puisse me souvenir de la faveur, & de la grace que j'aurai reçûë d'elle. Si vous l'avez fait dans cette intention, reprit le Sultan, je vous en sçai bon gré; je vais dès l'heure même donner les ordres pour cela. En effet, il ordonna qu'on fît venir les Joüailliers les mieux fournis de pierreries, & les Orfévres les plus habiles de sa capitale.

Le Sultan cependant descendit du sallon, & Aladdin le conduisit dans celui où il avoit régalé la Princesse Badroulboudour, le jour des nôces. La Princesse arriva un moment après, qui reçut le Sultan son pere d'un air, qui lui fit connoître avec plaisir, combien elle étoit contente de son mariage. Deux tables se trouverent fournies des mets les plus délicieux, & servies toutes en vaisselle d'or. Le Sultan se

mit à la premiere, & mangea avec la Princeſſe ſa fille, Aladdin & le grand Viſir. Tous les Seigneurs de la Cour furent régalez à la ſeconde, qui étoit fort longue. Le Sultan trouva les mets de bon goût, & il avoüa que jamais il n'avoit rien mangé de plus excellent. Il dit la même choſe du vin qui étoit en effet très-délicieux. Ce qu'il admira davantage furent quatre grands bufets garnis & chargez à profuſion de flacons, de baſſins, & de coupes d'or maſſif, le tout enrichi de pierreries Il fut charmé auſſi des Chœurs de Muſique, qui étoient diſpoſez dans le ſallon, pendant que les fanfares de trompettes, accompagnées de tymbales & de tambours, retentiſſoient au dehors à une diſtance proportionnée, pour en avoir tout l'agrément.

Dans le temps que le Sultan venoit de ſortir de table, on l'avertit que les Joüailliers & les Orfévres qui avoient été appellez par ſon ordre, étoient arrivez. Il remonta au ſallon, à vingt-quatre croiſées, & quand il y fut, il montra aux Joüailliers, & aux Orfévres qui l'avoient ſuivi, la croiſée qui

étoit imparfaite : Je vous ai fait venir, leur dit-il, afin que vous m'accommodiez cette croisée, & que vous la mettiez dans la même perfection que les autres : Examinez-les & ne perdez pas de temps à me rendre celle-ci toute semblable.

Les Joüailliers & les Orfévres examinerent les vingt-trois autres jalousies avec une grande attention ; & après qu'ils eurent consulté ensemble, & qu'ils furent convenus de ce qu'ils pouvoient contribuer chacun de son côté, ils revinrent se présenter devant le Sultan ; & le Joüaillier ordinaire du Palais qui prit la parole, lui dit : Sire, nous sommes prêts d'employer nos soins & notre industrie, pour obéir à votre Majesté ; mais entre tous tant que nous sommes de notre profession, nous n'avons pas de pierreries aussi précieuses, ni en assez grand nombre pour fournir à un si grand travail. J'en ai, dit le Sultan, & au delà de ce qu'il en faudra : Venez à mon Palais, je vous mettrai à même, & vous choisirez.

Quand le Sultan fut de retour à

son Palais, il fit apporter toutes ses pierreries, & les Joüailliers en prirent une très-grande quantité, particulierement de celles qui venoient du présent d'Aladdin. Ils les employerent sans qu'il parût qu'ils eussent beaucoup avancé. Ils revinrent en prendre d'autres à plusieurs repriſes, & en un mois ils n'avoient pas achevé la moitié de l'Ouvrage. Ils employerent toutes celles du Sultan, avec ce que le grand Visir lui prêta des siennes, & tout ce qu'ils purent faire avec tout cela, fut au plus d'achever la moitié de la croisée.

Aladdin qui connut que le Sultan s'efforçoit inutilement de rendre la jalousie semblable aux autres, & que jamais il n'en viendroit à son honneur, fit venir les Orfévres, & leur dit non-seulement de cesser leur travail; mais même de défaire tout ce qu'ils avoient fait, & de reporter au Sultan toutes ses pierreries, avec celles qu'il avoit empruntées du grand Visir.

L'ouvrage que les Jouailliers & les Orfévres avoient mis plus de six semaines à faire, fut détruit en peu

d'heures. Ils ſe retirerent & laiſſerent Aladdin ſeul dans le ſallon. Il tira la Lampe qu'il avoit ſur lui, & il la frota. Auſſi-tôt le Genie ſe préſenta. Genie, lui dit Aladdin, je t'avois ordonné de laiſſer une des vingt-quatre jalouſies de ce ſalon imparfaite, & tu avois executé mon ordre : préſentement je t'ai fait venir pour te dire que je ſouhaite que tu la rendes pareille aux autres. Le Genie diſparut, & Aladdin deſcendit du ſallon. Peu de momens après comme il y fut remonté, il trouva la jalouſie dans l'état qu'il avoit ſouhaitée, & pareille aux autres.

Les Joüailliers, & les Orfévres cependant, arriverent au Palais, & furent introduits, & préſentez au Sultan dans ſon appartement. Le premier Joüaillier en lui préſentant les pierreries qu'ils lui rapportoient, dit au Sultan au nom de tous : Sire, Votre Majeſté ſçait combien il y a de temps que nous travaillons de toute notre induſtrie à finir l'Ouvrage dont elle nous a chargé. Il étoit déja fort avancé, lorſqu'Aladdin nous a obligé non ſeulement de ceſſer ; mais même de défaire

tout ce que nous avions fait, & de lui rapporter ſes pierreries, & celles du grand Viſir. Le Sultan leur demanda ſi Aladdin ne leur en avoit pas dit la raiſon, & comme ils lui eurent marqué qu'il ne leur en avoit rien témoigné, il donna ordre ſur le champ qu'on lui amenât un cheval. On le lui amene, il le monte, & part ſans autre ſuite que de ſes gens, qui l'accompagnerent à pied. Il arrive au Palais d'Aladdin, & il va mettre pied à terre au bas de l'eſcalier qui conduiſoit au ſallon à vingt-quatre croiſées. Il y monte ſans faire avertir Aladdin; mais Aladdin s'y trouva fort à propos, & il n'eut que le temps de recevoir le Sultan à la porte.

Le Sultan, ſans donner à Aladdin, le temps de ſe plaindre obligeamment de ce que ſa Majeſté ne l'avoit pas fait avertir, & qu'elle l'avoit mis dans la néceſſité de manquer à ſon devoir, lui dit: mon fils, je viens moi-même vous demander quelle raiſon vous avez de vouloir laiſſer imparfait, un ſallon auſſi magnifique & auſſi ſingulier que celui de votre Palais?

Aladdin dissimula la veritable raison, qui étoit que le Sultan n'étoit pas assez riche en pierreries pour faire une dépense si grande. Mais afin de lui faire connoître combien le Palais, tel qu'il étoit, surpassoit non-seulement le sien, mais même tout autre Palais, qui fût au monde, puisqu'il n'avoit pû le parachever dans la moindre de ses parties, il lui répondit : Sire, il est vrai, que votre Majesté a vû ce sallon imparfait : mais je la supplie de voir présentement si quelque chose y manque.

Le Sultan alla droit à la fenêtre, dont il avoit vû la jalousie imparfaite, & quand il eut remarqué qu'elle étoit semblable aux autres, il crut s'être trompé. Il examina non-seulement les deux croisées qui étoient aux deux côtez, il les regarda même toutes l'une après l'autre, & quand il fut convaincu que la jalousie, à laquelle il avoit fait employer tant de temps, & qui avoit coûté tant de journées d'Ouvriers, venoit d'être achevée dans le peu de temps qui lui étoit connu, il embrassa Aladdin, & le baisa au front

entre les deux yeux : Mon fils, lui dit-il, rempli d'étonnement ; quel homme êtes-vous, qui faites des choſes ſi ſurprenantes, & preſque en un clin d'œil ? vous n'avez pas votre ſemblable au monde, & plus je vous connois plus je vous trouve admirable.

Aladdin reçut les loüanges du Sultan, avec beaucoup de modeſtie, & il lui répondit en ces termes : Sire, c'eſt une grande gloire pour moi, de mériter la bienveillance, & l'approbation de votre Majeſté : ce que je puis lui aſſurer, c'eſt que je n'oublirai rien pour mériter l'une & l'autre de plus en plus.

Le Sultan retourna à ſon Palais de la maniere qu'il y étoit venu, ſans permettre à Aladdin de l'y accompagner. En arrivant il trouva le grand Viſir, qui l'attendoit. Le Sultan encore tout rempli d'admiration de la merveille dont il venoit d'être témoin, lui en fit le récit en des termes, qui ne firent pas douter à ce Miniſtre, que la choſe ne fût comme le Sultan la racontoit ; mais qui confirmerent le Viſir dans la croyance où il étoit déja, que

le Palais d'Aladdin étoit l'effet d'un enchantement, dont il s'étoit ouvert au Sultan presque dans le moment que ce Palais venoit de paroître. Il voulut lui répeter la même chose; Visir, lui dit le Sultan en l'interrompant, vous m'avez déja dit la même chose; mais je voi bien, que vous n'avez pas encore mis en oubli, le mariage de ma fille avec votre fils.

Le grand Visir vit bien que le Sultan étoit prévenu. Il ne voulut pas entrer en contestation avec lui, & il le laissa dans son opinion. Tous les jours reglément dès que le Sultan étoit levé, il ne manquoit pas de se rendre dans un cabinet d'où l'on découvroit tout le Palais d'Aladdin, & il y alloit encore plusieurs fois pendant la journée, pour le contempler, & l'admirer.

Aladdin cependant, ne demeuroit pas renfermé dans son Palais. Il avoit soin de se faire voir par la Ville plus d'une fois chaque semaine, soit qu'il allât faire sa priere tantôt dans une Mosquée, tantôt dans une autre, ou que de temps en temps il allât rendre visite au grand Visir, qui affectoit d'aller

ler lui faire ſa Cour, à certains jours reglez, ou qu'il fît l'honneur aux principaux Seigneurs, qu'il régaloit ſouvent dans ſon Palais, d'aller les voir chez eux. Chaque fois qu'il ſortoit il faiſoit jetter par deux de ſes Eſclaves qui marchoient en troupe autour de ſon cheval, des pieces d'or à poignées, dans les ruës, & dans les places par où il paſſoit & où le peuple ſe rendoit toujours en grande foule. D'ailleurs pas un pauvre ne ſe préſentoit à la porte de ſon Palais, qu'il ne s'en retournât content de la libéralité qu'on y faiſoit par ſes ordres.

Comme Aladdin avoit partagé ſon temps, de maniere, qu'il n'y avoit pas de ſemaine qu'il n'allât à la chaſſe, au moins une fois, tantôt aux environs de la Ville, quelquefois plus loin, il exerçoit la même liberalité par les chemins, & par les Villages. Cette inclination genereuſe lui fit donner par tout le peuple mille benedictions, & il étoit ordinaire de ne jurer que par ſa tête. Enfin ſans donner aucun ombrage au Sultan à qui il faiſoit fort régulierement ſa Cour,

on peut dire qu'Aladdin s'étoit attiré par ſes manieres affables & liberales toute l'affection du peuple, & que généralement parlant il étoit plus aimé que le Sultan même. Il joignit à toutes ces belles qualitez une valeur & un zele pour le bien de l'Etat, qu'on ne ſçauroit aſſez loüer. Il en donna même des marques à l'occaſion d'une révolte vers les confins du Royaume. Il n'eut pas plutôt appris que le Sultan levoit une armée pour la diſſiper, qu'il le ſupplia de lui en donner le commandement. Il n'eut pas de peine à l'obtenir. Si-tôt qu'il fut à la tête de l'armée, il la fit marcher contre les révoltez, & il ſe conduiſit en toute cette expédition avec tant de diligence que le Sultan apprit plutôt, que les révoltez avoient été défaits, châtiez, ou diſſipez, que ſon arrivée à l'armée. Cette action qui rendit ſon nom célebre dans toute l'étenduë du Royaume, ne changea point ſon cœur. Il revint victorieux, mais auſſi doux & auſſi affable qu'il avoit toûjours été.

Il y avoit déja pluſieurs années

qu'Aladdin ſe gouvernoit, comme nous venons de le dire, quand le Magicien, qui lui avoit donné ſans y penſer, le moyen de s'élever à une ſi haute fortune, ſe ſouvint de lui en Afrique où il étoit retourné. Quoique juſqu'alors il ſe fût perſuadé qu'Aladdin étoit mort miſerablement dans le ſouterrain, où il l'avoit laiſſé; il lui vint néanmoins en penſée de ſçavoir préciſément, quelle avoit été ſa fin. Comme il étoit grand Géomancien, il tira d'une armoire, un quarré en forme de boëte couverte, dont il ſe ſervoit pour faire ſes obſervations de Géomance. Il s'aſſit ſur ſon Sofa, met le quarré devant lui, le découvre, & après avoir préparé & égalé le ſable, avec l'intention de ſçavoir ſi Aladdin étoit mort dans le ſouterrain, il jette les points, il en tire les figures, & il en forme l'horoſcope. En examinant l'horoſcope pour en porter jugement, au lieu de trouver qu'Aladdin fût mort dans le ſouterrain, il découvre qu'il en étoit ſorti, & qu'il vivoit ſur terre dans une grande ſplendeur, puiſſamment

riche, mari d'une Princeſſe, honoré, & reſpecté.

Le Magicien Afriquain, n'eut pas plûtôt appris par les regles de ſon art diabolique, qu'Aladdin étoit dans cette grande élevation, que le feu lui en monta au viſage. De rage, il dit en lui-même : ce miſerable fils de Tailleur a découvert le ſecret, & la vertu de la Lampe : j'avois crû ſa mort certaine, & le voila, qu'il joüit du fruit de mes travaux, & de mes veilles ! J'empêcherai qu'il n'en joüiſſe long-temps, ou je périrai. Il ne fut pas long-temps à déliberer ſur le parti qu'il avoit à prendre. Dès le lendemain matin il monta un barbe qu'il avoit dans ſon écurie, & il ſe mit en chemin. De Ville en Ville & de Province en Province, ſans s'arrêter qu'autant qu'il en étoit beſoin, pour ne pas trop fatiguer ſon cheval, il arrive à la Chine, & bien-tôt dans la Capitale du Sultan dont Aladdin avoit épouſé la fille. Il mit pied à terre dans un Khan ou Hôtellerie publique, où il prit une chambre à loüage. Il y demeura le reſte du jour, & la nuit ſui-

vante, pour se remettre de la fatigue de son voyage.

Le lendemain avant toute chose, le Magicien Afriquain voulut sçavoir ce que l'on disoit d'Aladdin. En se promenant par la Ville, il entra dans le lieu le plus fameux & le plus fréquenté pour les personnes de grande distinction, où l'on s'assembloit pour boire d'une certaine boisson chaude, qui lui étoit connuë, dès son premier voyage. Il n'y eut pas plutôt pris place, qu'on lui versa de cette boisson, dans une tasse, & qu'on la lui présenta. En la prenant, comme il prêtoit l'oreille à droit & à gauche, il entendit qu'on s'entretenoit du Palais d'Aladdin. Quand il eut achevé, il s'aprocha d'un de ceux qui s'en entretenoient, & en prenant son temps, il lui demanda en particulier, ce que c'étoit que ce Palais dont on parloit si avantageusement. Doù venez-vous? lui dit celui à qui il s'étoit addressé; il faut que vous soyez bien nouveau venu, si vous n'avez pas vû, ou plutôt si vous n'avez pas encore entendu parler du Palais du Prince

Aladdin ? On n'appelloit plus autrement Aladdin depuis qu'il avoit épouſé la Princeſſe Badroulboudour : je ne vous dis pas, continua cet homme ; que c'eſt une des merveilles du monde, mais que c'eſt la merveille unique qu'il y ait au monde : jamais on n'y a rien vû de ſi grand, de ſi riche, de ſi magnifique. Il faut que vous veniez de bien loin, puiſque vous n'en avez pas encore entendu parler. En effet, on en doit parler par toute la terre, depuis qu'il eſt bâti. Voyez-le & vous jugerez ſi je vous en aurai parlé contre la verité. Pardonnez à mon ignorance, reprit le Magicien Afriquain ; je ne ſuis arrivé que d'hier, & je viens veritablement de ſi loin, je veux dire de l'extremité de l'Afrique, que la renommée n'en étoit pas encore venuë juſques-là, quand je ſuis parti. Et comme par rapport à l'affaire preſſante qui m'amene, je n'ai eu autre vûë dans mon voyage, que d'arriver au plutôt, ſans m'arrêter, & ſans faire aucune connoiſſance, je n'en ſçavois que ce que vous venez de m'appren-

dre. Mais, je ne manquerai pas de l'aller voir : l'impatience que j'en ai, eſt même ſi grande, que je ſuis prêt de ſatisfaire ma curioſité dès à préſent, ſi vous vouliez bien me faire la grace de m'en enſeigner le chemin.

Celui à qui le Magicien Afriquain s'étoit adreſſé ſe fit un plaiſir de lui enſeigner le chemin, par où il falloit qu'il paſſât, pour avoir la vûë du Palais d'Aladdin, & le Magicien Afriquain ſe leva, & partit dans le moment. Quand il fut arrivé, & qu'il eut examiné le Palais de près, & de tous les côtez, il ne douta pas qu'Aladdin ne ſe fût ſervi de la Lampe pour le faire bâtir. Sans s'arreſter à l'impuiſſance d'Aladdin, fils d'un ſimple Tailleur, il ſçavoit bien qu'il n'appartenoit de faire de ſemblables merveilles qu'à des Genies Eſclaves de la Lampe, dont l'acquiſition lui avoit échappée. Piqué au vif du bonheur, & de la grandeur d'Aladdin, dont il ne faiſoit preſque pas de difference d'avec celle du Sultan, il retourna au Khan, où il avoit pris logement.

Il s'agiſſoit de ſçavoir où étoit la Lampe, ſi Aladdin la portoit avec lui, ou en quel lieu il la conſervoit, & c'eſt ce qu'il falloit que le Magicien découvrît par une operation de Géomance. Dès qu'il fut arrivé où il logeoit, il prit ſon quarré & ſon ſable, qu'il portoit en tous ſes voyages. L'operation achevée, il connût que la Lampe étoit dans le Palais d'Aladdin, & il eut une joye ſi grande de cette découverte, qu'à peine il ſe ſentoit lui-même. Je l'aurai cette Lampe, dit-il, & je défie Aladdin de m'empêcher de la lui enlever, & de le faire deſcendre juſqu'à la baſſeſſe d'où il a pris un ſi haut vol.

Le malheur pour Aladdin voulut, qu'alors il étoit allé à une partie de chaſſe pour huit jours, & qu'il n'y en avoit que trois qu'il étoit parti, & voici de quelle maniere le Magicien Afriquain en fut informé. Quand il eût fait l'operation qui venoit de lui donner tant de joye, il alla voir le Concierge du Khan, ſous prétexte de s'entretenir avec lui, & il en avoit un fort naturel, qu'il n'étoit pas beſoin d'amener de bien loin. Il lui dit qu'il

venoit

venoit de voir le Palais d'Aladdin, & aprè; lui avoir exageré tout ce qu'il y avoit remarqué de plus ſurprenant, & tout ce qui l'avoit frapé davantage, & qui frapoit generalement tout le monde : ma curioſité, ajoûta-t-il, va plus loin, & je ne ſerai pas ſatisfait que je n'aye vû le Maître à qui appartient un édifice ſi merveilleux. Il ne vous ſera pas difficile de le voir, reprit le Concierge ; il n'y a preſque pas de jour qu'il n'en donne occaſion, quand il eſt dans la Ville, mais il y a trois jours qu'il eſt dehors pour une grande chaſſe, qui en doit durer huit.

Le Magicien Afriquain ne voulut pas en ſçavoir davantage : il prit congé du Concierge, & en ſe retirant : Voilà le temps d'agir, dit-il, en lui-même ; je ne dois pas le laiſſer échaper. Il alla à la Boutique d'un Faiſeur & Vendeur de Lampes ; Maître, dit-il, j'ai beſoin d'une douzaine de Lampes de cuivre, pouvez-vous me la fournir ? Le Vendeur lui dit qu'il en manquoit quelques-unes ; mais s'il vouloit ſe donner patience juſqu'au lendemain, qu'il la lui fourniroit complete

à l'heure qu'il voudroit. Le Magicien le voulut bien. Il lui recommanda qu'elles fussent propres & bien polies, après lui avoir promis qu'il le payeroit bien, il se retira dans son Khan.

Le lendemain la douzaine de Lampes fut livrée au Magicien Afriquain qui les paya au prix qui lui fut demandé, sans en rien diminuer. Il les mit dans un panier dont il s'étoit pourvû exprès, & avec ce panier au bras, il alla vers le Palais d'Aladdin ; & quand il s'en fut approché, il se mit à crier : *Qui veut changer de vieilles Lampes pour des neuves* : à mesure qu'il avançoit, & d'aussi loin que les petits enfans qui joüoient dans la place l'entendirent, ils accoururent, & ils s'assemblerent autour de lui avec de grandes huées, & le regarderent comme un fou. Les passans rioient même de sa bêtise à ce qu'ils s'imaginoient. Il faut, disoient-ils, qu'il ait perdu l'esprit pour offrir de changer des Lampes neuves contre des vieilles.

Le Magicien Afriquain ne s'étonna ni des huées des enfans, ni de tout

ce qu'on pouvoit dire de lui, & pour débiter ſa marchandiſe, il continua de crier : *Qui veut changer de vieilles Lampes pour des neuves.* Il répeta ſi ſouvent la même choſe en allant & venant dans la place, devant le Palais & à l'entour, que la Princeſſe Badroulboudour qui étoit alors dans le Sallon aux vingt-quatre croiſées, entendit la voix d'un homme. Mais comme elle ne pouvoit diſtinguer ce qu'il crioit, à cauſe des huées des enfans qui le ſuivoient, & dont le nombre augmentoit de moment en moment, elle envoya une de ſes femmes Eſclaves qui l'aprochoit de plus près, pour voir ce que c'étoit que ce bruit.

La Femme Eſclave ne fut pas long-temps à remonter, elle entra dans le Sallon avec de grands éclats de rire. Elle rioit de ſi bonne grace, que la Princeſſe ne put s'empêcher de rire elle-même, en la regardant : Hé bien, Folle, dit la Princeſſe, veux-tu me dire pourquoi tu ris ? Princeſſe, répondit la femme Eſclave en riant toûjours ; qui pourroit s'empêcher de

rire en voyant un fou avec un panier au bras, plein de belles Lampes toutes neuves, qui ne demande pas à les vendre ; mais à les changer contre des vieilles ? Ce ſont les enfans dont il eſt ſi fort environné qu'à peine peut-il avancer, qui font tout le bruit qu'on entend en ſe moquant de lui.

Sur ce recit, une autre femme Eſclave en prenant la parole : à propos de vieilles Lampes, dit-elle ; je ne ſçai ſi la Princeſſe a pris garde, qu'en voila une ſur la corniche. Celui à qui elle appartient ne ſera pas fâché d'en trouver une neuve aulieu de cette vieille. Si la Princeſſe le veut bien, elle peut avoir le plaiſir d'éprouver ſi ce fou eſt veritablement aſſez fou pour donner une Lampe neuve en échange d'une vieille, ſans rien demander de retour.

La Lampe dont la femme Eſclave parloit, étoit la Lampe merveilleuſe, dont Aladdin s'étoit ſervi pour s'élever au point de grandeur où il étoit arrivé, & il l'avoit miſe lui-même ſur la corniche avant d'aller à la Chaſſe, dans la crainte de la perdre, & il avoit

pris la même précaution toutes les autres fois qu'il y étoit allé. Mais ni les femmes Eſclaves, ni les Eunuques, ni la Princeſſe même, n'y avoient pas fait attention une ſeule fois juſqu'alors pendant ſon abſence. Hors du temps de la Chaſſe, il la portoit toûjours ſur lui. On dira que la précaution d'Aladdin étoit bonne ; mais aumoins qu'il auroit dû enfermer la Lampe. Cela eſt vrai : mais on a fait de ſemblables fautes de tout temps, on en fait encore aujourd'hui, & l'on ne ceſſera d'en faire.

La Princeſſe Badroulboudour, qui ignoroit que la Lampe fût auſſi precieuſe qu'elle l'étoit, & qu'Aladdin, ſans parler d'elle-même, eût un interêt auſſi grand qu'il l'avoit, qu'on n'y touchât pas, & qu'elle fût conſervée, entra dans la plaiſanterie, & elle commanda à un Eunuque de la prendre, & d'en aller faire l'échange. L'Eunuque obéit : il deſcendit du Salon, & il ne fut pas plutôt ſorti de la porte du Palais, qu'il apperçut le Magicien Afriquain. Il l'appella, & quand il fut venu à lui, & en lui montrant la vieille Lam-

pe : donne-moi, dit-il, une Lampe neuve pour celle-ci.

Le Magicien Afriquain ne douta pas que ce ne fût la Lampe qu'il cherchoit. Il ne pouvoit pas y en avoir d'autres dans le Palais d'Aladdin, où toute la vaiſſelle n'étoit que d'or ou d'argent. Il la prit promptement de la main de l'Eunuque, & après l'avoir fourrée bien avant dans ſon ſein, il lui préſenta ſon panier, & il lui dit de choiſir celle qu'il lui plairoit. L'Eunuque choiſit, & après avoir laiſſé le Magicien, il porta la Lampe neuve à la Princeſſe Badroulboudour. Mais l'échange ne fut pas plûtôt fait, que les enfans firent retentir la place de plus grands éclats, qu'ils n'avoient encore fait, en ſe mocquant, ſelon eux, de la bêtiſe du Magicien.

Le Magicien Afriquain les laiſſa criailler tant qu'ils voulurent. Mais ſans s'arrêter plus long-temps aux environs du Palais d'Aladdin, il s'en éloigna inſenſiblement & ſans bruit; c'eſt-à-dire, ſans crier, & ſans parler davantage de changer des Lampes neuves pour des vieilles : il n'en vou-

loit pas d'autres que celle qu'il emportoit ; & ſon ſilence enfin fit que les enfans s'écarterent, & qu'ils le laiſſerent aller.

Dès qu'il fut hors de la Place qui étoit entre les deux Palais, il s'échapa par les ruës les moins frequentées ; & comme il n'avoit plus beſoin des autres Lampes, ni du panier, il poſa le panier & les lampes au milieu d'une ruë où il vit qu'il n'y avoit perſonne. Alors dès qu'il eut enfilé une autre ruë, il preſſa le pas juſqu'à ce qu'il arriva à une des portes de la Ville. En continuant ſon chemin par le Fauxbourg qui étoit fort long, il fit quelques proviſions avant qu'il en ſortît. Quand il fut dans la campagne, il ſe détourna du chemin, dans un lieu à l'écart hors de la vûë du monde, où il reſta juſqu'au moment qu'il jugea à propos, pour achever d'executer le deſſein qui l'avoit amené. Il ne regreta pas le barbe qu'il laiſſoit dans le Khan, où il avoit pris logement. Il ſe crut bien dédommagé par le tréſor qu'il venoit d'acquérir.

Le Magicien Afriquain paſſa le reſte

de la journée dans ce lieu, jusqu'à une heure de nuit que les ténébres furent les plus obscures. Alors, il tira la Lampe de son sein, & il la frota. A cet appel, le Genie lui apparut : *Que veux-tu ?* lui demanda le Genie ; *me voila prêt à t'obéir comme ton Esclave, & de tous ceux qui ont la Lampe à la main, moi & ses autres Esclaves.* Je te commande, reprit le Magicien Afriquain qu'à l'heure même, tu enléves le Palais, que toi, ou les autres Esclaves de la Lampe ont bâti dans cette Ville, tel qu'il est, avec tout ce qu'il y a de vivant, & que tu le transportes, avec moi en même temps dans un tel endroit de l'Afrique. Sans lui répondre, le Genie avec l'aide d'autres Genies, Esclaves de la Lampe comme lui, le transporterent en très-peu de temps, lui & le Palais en son entier, au propre lieu de l'Afrique qui lui avoit été marqué. Nous laisserons le Magicien Afriquain, & le Palais avec la Princesse Badroulboudour en Afrique, pour parler de la surprise du Sultan.

Dès que le Sultan fut levé, il nè

manqua pas selon sa coutume de se rendre au Cabinet ouvert, pour avoir le plaisir de contempler, & d'admirer le Palais d'Aladdin. Il jetta la vûë du côté où il avoit coutume de voir ce Palais, & il ne vit qu'une place vuide, telle qu'elle étoit avant qu'on l'y eût bâti. Il crut qu'il se trompoit & il se frota les yeux ; mais il ne vit rien plus que la premiere fois, quoique le temps fut serein, le ciel net, & que l'aurore qui avoit commencé de paroître, rendît tous les objets fort distincts. Il regarda par les deux ouvertures à droit & à gauche, & il ne vit que ce qu'il avoit coutume de voir par ces deux endroits. Son étonnement fut si grand qu'il demeura long-temps dans la même place, les yeux tournez du côté où le Palais avoit été, & où il ne le voyoit plus, en cherchant ce qu'il ne pouvoit comprendre ; sçavoir, comment il se pouvoit faire qu'un Palais aussi grand, & aussi apparent que celui d'Aladdin, qu'il avoit vû presque chaque jour depuis qu'il avoit été bâti avec sa permission, & tout recemment, le jour de devant, se fût évanoüi, de maniere

qu'il n'en paroiſſoit pas le moindre veſtige. Je ne me trompe pas, diſoit-il en lui-même, il étoit dans la place que voila. S'il s'étoit écroulé, les materiaux paroîtroient en monceaux, & ſi la terre l'avoit englouti, on en verroit quelque marque. De quelque maniere que cela fût arrivé, & quoique convaincu que le Palais n'y étoit plus, il ne laiſſa pas néanmoins d'attendre encore quelque temps pour voir ſi en effet il ne ſe trompoit pas. Il ſe retira enfin, & aprés avoir regardé encore derriere lui avant de s'éloigner, il revint à ſon appartement, il commanda qu'on lui fît venir le grand Viſir en toute diligence, & cependant il s'aſſit l'eſprit agité de penſées ſi differentes qu'il ne ſçavoit quel parti prendre.

Le grand Viſir ne fit pas attendre le Sultan : il vint même avec une ſi grande précipitation, que ni lui, ni ſes gens ne firent pas réfléxion en paſſant, que le Palais d'Aladdin n'étoit plus à ſa place. Les Portiers mêmes en ouvrant la porte du Palais, ne s'en étoient pas apperçû.

En abordant le Sultan ; Sire, lui dit le grand Visir ; l'empressement avec lequel votre Majesté m'a fait appeller, m'a fait juger que quelque chose de bien extraordinaire étoit arrivé, puisqu'elle n'ignore pas qu'il est aujourd'hui jour de Conseil, & que je ne devois pas manquer de me rendre à mon devoir dans peu de momens. Ce qui est arrivé est veritablement extraordinaire comme tu le dis, & tu vas en convenir. Dis-moi, où est le Palais d'Aladdin ? Le Palais d'Aladdin, Sire, répondit le grand Visir avec étonnement ! je viens de passer devant, il m'a semblé qu'il étoit à sa place. Des bâtimens aussi solides que celui-là ne changent pas de place si facilement. Va voir au Cabinet, répondit le Sultan ; & tu viendras me dire, si tu l'auras vû.

Le grand Visir alla au Cabinet ouvert, & il lui arriva la même chose qu'au Sultan. Quand il se fut bien assuré que le Palais d'Aladdin n'étoit plus où il avoit été, & qu'il n'en paroissoit pas le moindre vestige, il revint se présenter au Sultan. He bien, as-tu vû le Palais d'Aladdin, lui de-

manda le Sultan ? Sire, répondit le grand Visir ; votre Majesté peut se souvenir, que j'ai eu l'honneur de lui dire, que ce Palais qui faisoit le sujet de son admiration avec ses richesses immenses, n'étoit qu'un ouvrage de magie & d'un Magicien ; mais votre Majesté n'a pas voulu y faire attention.

Le Sultan qui ne pouvoit disconvenir de ce que le grand Visir lui representoit, entra dans une colere d'autant plus grande qu'il ne pouvoit desavoüer son incredulité. Où est, dit-il ; cet imposteur, ce scelerat, que je lui fasse couper la tête ? Sire, reprit le grand Visir ; il y a quelques jours qu'il est venu prendre congé de votre Majesté ; il faut envoyer lui demander où est son Palais, il ne doit pas l'ignorer. Ce seroit le traiter avec trop d'indulgence, repartit le Sultan ; va donner ordre à trente de mes Cavaliers de me l'amener chargé de chaînes. Le grand Visir alla donner l'ordre du Sultan aux Cavaliers, & il instruisit leur Officier de quelle maniere ils devoient s'y prendre, afin qu'il ne leur échapât pas. Ils partirent, & ils rencontrerent Alad-

din à cinq ou ſix lieuës de la Ville, qui revenoit en chaſſant. L'Officier lui dit en l'abordant, que le Sultan impatient de le revoir, les avoit envoyez pour le lui témoigner, & revenir avec lui en l'accompagnant.

Aladdin n'eut pas le moindre ſoupçon du veritable ſujet qui avoit amené ce détachement de la Garde du Sultan, il continua de revenir en chaſſant. Mais quand il fut à une demi-lieuë de la Ville, ce détachement l'environna, & l'Officier en prenant la parole, lui dit : Prince Aladdin, c'eſt avec grand regret que nous vous déclarons l'ordre que nous avons du Sultan, de vous arrêter, & de vous mener à lui en criminel d'Etat, nous vous ſupplions de ne pas trouver mauvais que nous nous acquittions de notre devoir, & de nous le pardonner.

Cette déclaration fut un ſujet de grande ſurpriſe à Aladdin, qui ſe ſentoit innocent. Il demanda à l'Officier s'il ſçavoit de quel crime il étoit accuſé, à quoi il répondit que ni lui, ni ſes gens n'en ſçavoit rien.

Comme Aladdin vit que ſes gens

étoient de beaucoup inferieurs au détachement, & même qu'ils s'éloignoient, il mit pied à terre : me voila, dit-il ; executez l'ordre que vous avez. Je puis dire néanmoins, que je ne me sens coupable d'aucun crime, ni envers la personne du Sultan, ni envers l'Etat. On lui passa aussi-tôt au cou une chaîne fort grosse & fort longue, dont on le lia aussi par le milieu du corps, de maniere qu'il n'avoit pas les bras libres. Quand l'Officier se fut mis à la tête de sa troupe, un Cavalier prit le bout de la chaîne, & en marchant après l'Officier, il mena Aladdin, qui fut obligé de suivre à pied, & dans cet état il fut conduit vers la Ville.

Quand les Cavaliers furent entrez dans le fauxbourg, les premiers qui virent qu'on menoit Aladdin en criminel d'Etat, ne douterent pas que ce ne fût pour lui couper la tête. Comme il étoit aimé généralement, les uns prirent le sabre & d'autres armes, & ceux qui n'en avoient pas, s'armerent de pierres, & ils suivirent les Cavaliers. Quelques-uns qui étoient

à la queuë firent volte-face, en faiſant mine de vouloir les diſſiper. Mais bien-tôt ils groſſirent en ſi grand nombre, que les Cavaliers prirent le parti de diſſimuler, trop heureux s'ils pouvoient arriver juſqu'au Palais du Sultan, ſans qu'on leur enlevât Aladdin. Pour y réuſſir, ſelon que les ruës étoient plus ou moins larges, ils eurent grand ſoin d'occuper toute la largeur du terrein, tantôt en s'étendant, tantôt en ſe reſſerant. De la ſorte ils arriverent à la place du Palais où ils ſe mirent tous ſur une ligne en faiſant face à la populace armée, juſqu'à ce que leur Officier & le Cavalier qui menoit Aladdin fuſſent entrez dans le Palais, & que les Portiers euſſent fermé la porte, pour empêcher qu'elle n'entrât.

Aladdin fut conduit devant le Sultan qui l'attendoit ſur un balcon, accompagné du grand Viſir, & ſitôt qu'il le vit, il commanda au Boureau, qui avoit eu ordre de ſe trouver là, de lui couper la tête, ſans vouloir l'entendre, ni tirer de lui aucun éclairciſſement.

Quand le Boureau ſe fut ſaiſit d'Aladdin, il lui ôta la chaîne qu'il avoit au cou, & autour du corps, & après avoir étendu ſur la terre un cuir teint du ſang d'une infinité de criminels qu'il avoit executez, il l'y fit mettre à genoux, & il lui banda les yeux. Alors, il tira ſon ſabre, il prit ſa meſure pour donner le coup, en s'eſſayant, & en faiſant flamboyer le ſabre en l'air par trois fois, & il attendit que le Sultan lui donnât le ſignal pour trancher la tête d'Aladdin.

En ce moment le grand Viſir apperçut, que la populace qui avoit forcé les Cavaliers, & qui avoit rempli la place, venoit d'eſcalader les murs du Palais en pluſieurs endroits, & commençoit à les démolir pour faire bréche. Avant que le Sultan donnât le ſignal, il lui dit: Sire, je ſupplie votre Majeſté de penſer meurement à ce qu'elle va faire. Elle va courir riſque de voir ſon Palais forcé; & ſi ce malheur arrivoit, l'évenement pourroit en être funeſte. Mon Palais forcé, reprit le Sultan! qui peut avoir cette audace? Sire, repartit le grand Viſir;

Viſir ; que votre Majeſté jette les yeux ſur les murs de ſon Palais, & ſur la Place, elle connoîtra la verité de ce que je lui dis.

L'épouvante du Sultan fut ſi grande, quand il eut vû une émotion ſi vive & ſi animée, que dans le moment même il commanda au Boureau de remettre ſon ſabre dans le fourreau, d'ôter le bandeau des yeux d'Aladdin, & de le laiſſer libre. Il donna ordre auſſi aux Chaoux de crier que le Sultan lui faiſoit grace, & que chacun eût à ſe retirer.

Alors tous ceux qui étoient déja montez au haut des murs du Palais, témoins de ce qui venoit de ſe paſſer, abandonnerent leur deſſein. Ils deſcendirent en peu d'inſtans ; & pleins de joye d'avoir ſauvé la vie à un homme qu'ils aimoient veritablement, ils publierent cette nouvelle à tous ceux qui étoient autour d'eux. Elle paſſa bien-tôt à toute la populace, qui étoit dans la place du Palais, & les cris des Chaoux, qui annonçoient la même choſe, du haut des terraſſes où ils étoient montez, ache-

verent de la rendre publique. La juſtice que le Sultan venoit de rendre à Aladdin en lui faiſant grace, déſarma la populace, fit ceſſer le tumulte, & inſenſiblement chacun ſe retira chez ſoi.

Quand Aladdin ſe vit libre, il leva la tête du côté du balcon, & comme il eût apperçu le Sultan : Sire, dit-il en élevant ſa voix d'une maniere touchante : je ſupplie Votre Majeſté d'ajoûter une nouvelle grace à celle qu'elle vient de me faire ; c'eſt de vouloir bien me faire connoître quel eſt mon crime. Quel eſt ton crime, perfide, répondit le Sultan ? ne le ſçais-tu pas ? monte juſqu'ici, continua-t-il, & je te le ferai connoître.

Aladdin monta, & quand il ſe fut preſenté : Suis-moi, lui dit le Sultan, en marchant devant lui ſans le regarder. Il le mena juſqu'au Cabinet ouvert, & quand il fut arrivé à la porte : entre, lui dit le Sultan, tu dois ſçavoir où étoit ton Palais, regarde de tout côté, & dis-moi ce qu'il eſt devenu.

Aladdin regarde & ne voit rien. Il s'apperçoit bien de tout le terrain que ſon Palais occupoit, mais comme il ne pouvoit deviner comment il avoit pû diſparoître, cet évenement extraordinaire & ſurprenant le mit dans une confuſion, & dans un étonnement qui l'empêcherent de pouvoir répondre un ſeul mot au Sultan.

Le Sultan impatient, dis-moi donc, repeta-t-'il à Aladdin, où eſt ton Palais, & où eſt ma fille? Alors Aladdin rompit le ſilence: Sire, dit-il, je vois bien, & je l'avoüe, que le Palais que j'ai fait bâtir, n'eſt plus à la place où il étoit, je vois qu'il a diſparu, & je ne puis dire auſſi à votre Majeſté où il peut être, mais je puis l'aſſûrer, que je n'ai aucune part à cet évenement.

Je ne me mets pas en peine de ce que ton Palais eſt devenu, reprit le Sultan. J'eſtime ma fille, un million de fois davantage: je veux que tu me la retrouves, autrement je te ferai couper la tête, & nulle conſideration ne m'en empêchera.

Sire, repartit Aladdin; je ſupplie

Votre Majesté de m'accorder quarante jours pour faire mes diligences; & si dans cette intervalle, je n'y réussis pas, je lui donne ma parole, que j'apporterai ma tête au pied de son Trône, afin qu'elle en disposé à sa volonté. Je t'accorde les quarante jours, que tu me demandes, lui dit le Sultan; mais ne crois pas abuser de la grace que je te fais, en pensant échaper à mon ressentiment. En quelque endroit de la terre, que tu puisses être, je sçaurai bien te trouver.

Aladdin s'éloigna de la présence du Sultan dans une grande humiliation, & dans un état à faire pitié. Il passa au travers des cours du Palais la tête baissée, sans oser lever les yeux dans la confusion où il étoit, & les principaux Officiers de la Cour, dont il n'avoit pas desobligé un seul, quoiqu'amis, au lieu de s'approcher de luy pour le consoler, ou pour luy offrir une retraite chez eux, lui tournerent le dos, autant pour ne le pas voir, qu'afin qu'il ne pût pas les reconnoître. Mais, quand ils se fussent approché de lui, pour lui dire quel-

que chose de consolant, ou pour lui faire offre de service, ils n'eussent plus reconnu Aladdin, il ne se reconnoissoit pas lui-même, & il n'avoit plus la liberté de son esprit. Il le fit bien connoître quand il fut hors du Palais ; car sans penser à ce qu'il faisoit, il demandoit de porte en porte & à tous ceux qu'il rencontroit, si l'on n'avoit pas vû son Palais, ou si on ne pouvoit pas lui en dire des nouvelles.

Ces demandes firent croire à tout le monde qu'Aladdin avoit perdu l'esprit. Quelques-uns n'en firent que rire, mais les gens les plus raisonnables, & particulierement ceux qui avoient eu quelque liaison d'amitié & de commerce avec lui, en furent veritablement touchez de compassion. Il demeura trois jours dans la Ville en allant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, & en ne mangeant que ce qu'on lui présentoit par charité, & sans prendre aucune résolution.

Enfin comme il ne pouvoit plus dans l'état malheureux où il se voyoit, rester dans une Ville où il avoit fait

une ſi belle figure, il en ſortit, & il prit le chemin de la campagne. Il ſe détourna des grandes routes, & après avoir traverſé pluſieurs campagnes dans une incertitude affreuſe, il arriva enfin à l'entrée de la nuit, au bord d'une riviere. Là, il lui prit une penſée de deſeſpoir : où irai-je chercher mon Palais, dit-il en lui-même ? en quelle Province, en quel pays ; en quelle partie du monde le trouverai-je, auſſi-bien que ma chere Princeſſe que le Sultan me demande ? jamais je n'y réuſſirai ; il vaut donc mieux que je me délivre de tant de fatigues qui n'aboutiroient à rien, & de tous les chagrins cuiſans qui me rongent. Il alloit ſe jetter dans la riviere ſelon la réſolution qu'il venoit de prendre, mais il crut en bon Muſulman, fidele à ſa Religion, qu'il ne devoit pas le faire, ſans avoir auparavant fait ſa priere. En voulant s'y préparer, il s'approcha du bord de l'eau pour ſe laver les mains & le viſage, ſuivant la coûtume du pays. Mais comme cet endroit étoit un peu en pente, & mouillé par l'eau qui y

battoit, il gliſſa, & il ſeroit tombé dans la riviere, s'il ne ſe fût retenu à un petit roc élevé hors de terre, environ de deux pieds. Heureuſement pour lui, il portoit encore l'anneau que le Magicien Afriquain lui avoit mis au doigt avant qu'il deſcendît dans le ſoûterrain pour aller enlever la précieuſe Lampe, qui venoit de lui être enlevée. Il frota cet anneau aſſez fortement contre le roc en ſe retenant; dans l'inſtant, le même Génie qui lui étoit apparu dans ce ſoûterrain où le Magicien Afriquain l'avoit enfermé, lui apparut encore: *Que veux-tu*, lui dit le Génie; *me voici prêt à t'obéir comme ton Eſclave, & de tous ceux qui ont l'anneau au doigt, moi & les autres Eſclaves de l'anneau.*

Aladdin agréablement ſurpris par une apparition ſi peu attenduë dans le deſeſpoir où il étoit, répondit: Génie, ſauve-moi la vie une ſeconde fois en m'enſeignant où eſt le Palais que j'ai fait bâtir, ou en faiſant qu'il ſoit rapporté inceſſamment où il étoit. Ce que tu me demandes,

reprit le Génie ; n'eſt pas de mon reſſort ; je ne ſuis Eſclave que de l'anneau, addreſſe-toi à l'Eſclave de la Lampe. Si cela eſt, repartit Aladdin ; je te commande donc par la puiſſance de l'anneau, de me tranſporter juſqu'au lieu où eſt mon Palais, en quelque endroit de la terre qu'il ſoit, & de me poſer ſous les fenêtres de la Princeſſe Badroulboudour. A peine eut-il achevé de parler, que le Genie le prit & le tranſporta en Afrique, au milieu d'une grande prairie où étoit le Palais, peu éloigné d'une grande Ville, & le poſa préciſément au deſſous des fenêtres de l'appartement de la Princeſſe, où il le laiſſa. Tout cela ſe fit en un inſtant.

Nonobſtant l'obſcurité de la nuit, Aladdin reconnut fort bien ſon Palais, & l'appartement de la Princeſſe Badroulboudour. Mais comme la nuit étoit avancée, & que tout étoit tranquille dans le Palais, il ſe retira un peu à l'écart, & il s'aſſit au pied d'un arbre. Là rempli d'eſperance, en faiſant réflexion à ſon bonheur, dont il étoit redevable à un pur hazard, il ſe trouva

va dans une ſituation beaucoup plus paiſible, que depuis qu'il avoit été arrêté, amené devant le Sultan, & délivré du danger préſent de perdre la vie. Il s'entretint quelque temps dans ces penſées agréables; mais enfin comme il y avoit cinq ou ſix jours qu'il ne dormoit point, il ne put s'empêcher de ſe laiſſer aller au ſommeil qui l'accabloit, & il s'endormit au pied de l'arbre, où il étoit.

Le lendemain, dès que l'aurore commença à paroître, Aladdin fut éveillé agréablement, non-ſeulement par le ramage des oiſeaux qui avoient paſſé la nuit ſur l'arbre, ſous lequel il étoit couché; mais même ſur les arbres touffus du Jardin de ſon Palais. Il jetta d'abord les yeux ſur cet admirable édifice, & alors il ſentit une joie inexprimable d'être ſur le point de s'en revoir bien-tôt le maître, & en même temps de poſſeder encore une fois ſa chere Princeſſe Badroulboudour. Il ſe leva, & ſe rapprocha de l'appartement de la Princeſſe. Il ſe promena quelque temps ſous ſes fenêtres, en attendant qu'il

fût jour chez elle, & qu'on pût l'appercevoir. Dans cette attente il cherchoit en lui-même d'où pouvoit être venu la cauſe de ſon malheur, & après avoir bien rêvé il ne douta plus que toute ſon infortune ne vînt d'avoir quitté ſa Lampe de vûë. Il s'accuſa lui-même de négligence, & du peu de ſoin qu'il avoit eu, de ne s'en pas deſſaiſir un ſeul moment. Ce qui l'embarraſſoit davantage ; c'eſt qu'il ne pouvoit s'imaginer, qui étoit le jaloux de ſon bonheur. Il l'eût compris d'abord, s'il eût ſçû que lui & ſon Palais, ſe trouvoient alors en Afrique, mais le Genie, Eſclave de l'anneau, ne lui en avoit rien dit; il ne s'en étoit point informé lui-même. Le ſeul nom de l'Afrique, lui eût rappellé dans ſa mémoire, le Magicien Afriquain ſon ennemi déclaré.

La Princeſſe Badroulboudour ſe levoit plus matin qu'elle n'avoit de coutume, depuis ſon enlévement & ſon tranſport en Afrique, par l'artifice du Magicien Afriquain, dont juſqu'alors, elle avoit été contrainte de ſupporter la vûë une fois chaque jour,

parce qu'il étoit maître du Palais; mais elle l'avoit traité ſi durement chaque fois, qu'il n'avoit encore oſé prendre la hardieſſe de s'y loger. Quand elle fut habillée, une de ſes femmes, en regardant au travers d'une jalouſie, apperçoit Aladdin. Elle court auſſitôt en avertir ſa Maîtreſſe. La Princeſſe qui ne pouvoit croire cette nouvelle, vient vîte ſe préſenter à la fenêtre, & apperçoit Aladdin. Elle ouvre la jalouſie. Au bruit que la Princeſſe fait en l'ouvrant, Aladdin leve la tête, il la reconnoit, & il la ſaluë d'un air qui exprimoit l'excès de ſa joie. Pour ne pas perdre de temps, lui dit la Princeſſe, on eſt allé vous ouvrir la porte ſecrete : entrez, & montez, & elle referma la jalouſie.

La porte ſecrete étoit au deſſous de l'appartement de la Princeſſe, elle ſe trouva ouverte, & Aladdin monta à l'appartement de la Princeſſe. Il n'eſt pas poſſible d'exprimer la joie que reſſentirent ces deux Epoux de ſe revoir après s'être crû ſéparez pour jamais. Ils s'embraſſerent pluſieurs fois, & ſe donnerent toutes les mar-

ques d'amour & de tendreſſe qu'on peut s'imaginer, après une ſéparation auſſi triſte & auſſi peu attenduë que la leur. Après ces embraſſemens, mêlez de larmes de joie, ils s'aſſirent; & Aladdin en prenant la parole : Princeſſe, dit-il, avant de nous entretenir de toute autre choſe; je vous ſupplie au nom de Dieu, autant pour votre propre interêt, & pour celui du Sultan, votre reſpectable pere, que pour le mien en particulier, de me dire ce qu'eſt devenuë une vieille Lampe, que j'avois miſe ſur la corniche du Sallon à vingt-quatre croiſées, avant d'aller à la chaſſe.

Ah! cher Epoux, répondit la Princeſſe, je m'étois bien doutée que notre malheur réciproque venoit de cette Lampe; & ce qui me deſole, c'eſt que j'en ſuis la cauſe moi-même. Princeſſe, reprit Aladdin, ne vous en attribuez pas la cauſe : elle eſt toute ſur moi, & je devois avoir été plus ſoigneux de la conſerver. Ne ſongeons qu'à réparer cette perte; & pour cela, faites-moi la grace de me raconter comment la choſe s'eſt paſſée, & en quelles mains elle eſt tombée.

Alors la Princeſſe Badroulboudour, raconta à Aladdin ce qui s'étoit paſſé dans l'échange de la Lampe vieille pour la neuve qu'elle fit apporter, afin qu'il la vît, & comment la nuit ſuivante après s'être apperçuë du tranſport du Palais, elle s'étoit trouvée le matin dans le pays inconnu où elle lui parloit, & qui étoit l'Afrique, particularité qu'elle avoit appriſe de la bouche même du traître, qui l'y avoit fait tranſporter par ſon art magique.

Princeſſe, dit Aladdin en l'interrompant, vous m'avez fait connoître, le traître, en me marquant que je ſuis en Afrique avec vous. Il eſt le plus perfide de tous les hommes. Mais ce n'eſt ni le temps, ni le lieu de vous faire une peinture plus ample de ſes méchancetez. Je vous prie ſeulement de me dire ce qu'il a fait de la Lampe, & où il l'a miſe : il la porte dans ſon ſein enveloppée bien précieuſement, reprit la Princeſſe, & je puis en rendre témoignage puiſqu'il l'en a tirée & développée en ma préſence, pour m'en faire un trophée.

Ma Princeſſe, dit alors Aladdin, ne me ſçachez pas mauvais gré de tant de demandes dont je vous fatigue, elles ſont également importantes pour vous & pour moi. Pour venir à ce qui m'intereſſe plus particulierement; apprenez-moi, je vous en conjure, comment vous vous trouvez du traitement d'un homme auſſi méchant & auſſi perfide? Depuis que je ſuis en ce lieu, reprit la Princeſſe, il ne s'eſt préſenté devant moi qu'une fois chaque jour; & je ſuis bien perſuadée que le peu de ſatisfaction qu'il tire de ſes viſites, fait qu'il ne m'importune pas plus ſouvent. Tous les diſcours qu'il me tient chaque fois ne tendent qu'à me perſuader de rompre la foy que je vous ai donnée, & de le prendre pour époux, en voulant me faire entendre que je ne dois pas eſperer de vous revoir jamais; que vous ne vivez plus; & que le Sultan mon pere vous a fait couper la tête. Il ajoûte pour ſe juſtifier, que vous êtes un ingrat, que votre fortune n'eſt venuë que de lui, & mille autres choſes que je lui laiſſe dire.

Et comme il ne reçoit de moi pour réponſe que mes plaintes douloureuſes & mes larmes, il eſt contraint de ſe retirer auſſi peu ſatisfait que quand il arrive. Je ne doute pas néanmoins que ſon intention ne ſoit de laiſſer paſſer mes plus vives douleurs, dans l'eſperance que je changerai de ſentiment, & à la fin d'uſer de violence, ſi je perſevere à lui faire réſiſtance. Mais, cher Epoux, votre préſence a déja diſſipé mes inquiétudes.

Princeſſe, interrompit Aladdin, j'ai confiance que ce n'eſt pas en vain, puiſqu'elles ſont diſſipées, & que je crois avoir trouvé le moyen de vous délivrer de votre ennemi & du mien. Mais pour cela, il eſt néceſſaire que j'aille à la Ville. Je ſerai de retour vers le midi, & alors je vous communiquerai quel eſt mon deſſein, & ce qu'il faudra que vous faſſiez, pour contribuer à le faire réuſſir. Mais afin que vous en ſoyez avertie, ne vous étonnez pas de me voir revenir avec un autre habit, & donnez ordre qu'on ne me faſſe pas attendre à la porte ſecrete au premier coup que je frap-

perai. La Princeſſe lui promit qu'on l'attendroit à la porte, & que l'on ſeroit prompt à lui ouvrir.

Quand Aladdin fut deſcendu de l'appartement de la Princeſſe, & qu'il fut ſorti par la même porte, il regarda de côté & d'autre, & il apperçut un Païſan, qui prenoit le chemin de la campagne.

Comme le Païſan alloit au delà du Palais, & qu'il étoit un peu éloigné, Aladdin preſſa le pas; & quand il l'eut joint, il lui propoſa de changer d'habit, & il fit tant, que le Païſan y conſentit. L'échange ſe fit à la faveur d'un buiſſon, & quand ils ſe furent ſéparez, Aladdin prit le chemin de la Ville. Dès qu'il y fut entré, il enfila la ruë qui aboutiſſoit à la porte, & en ſe détournant par les ruës les plus fréquentées, il arriva à l'endroit où chaque ſorte de marchands & d'artiſans avoient leur ruë particuliere. Il entra dans celle des Droguiſtes, & en s'adreſſant à la boutique la plus grande & la mieux fournie, il demanda au marchand, s'il avoit une certaine poudre qu'il lui nomma.

Le marchand qui s'imagina qu'Aladdin étoit pauvre, à le regarder par ſon habit, & qu'il n'avoit pas aſſez d'argent pour la payer, lui dit qu'il en avoit, mais qu'elle étoit chere. Aladdin pénétra dans la penſée du marchand, il tira ſa bourſe, & en faiſant voir de l'or, il demanda une demie drachme de cette poudre. Le marchand la péſa, l'enveloppa, & en la préſentant à Aladdin, il en demanda une piece d'or. Aladdin la lui mit entre les mains, & ſans s'arrêter dans la Ville qu'autant de temps qu'il en fallut pour prendre un peu de nourriture, il revint à ſon Palais. Il n'attendit pas à la porte ſecrete, elle lui fut ouverte d'abord, & il monta à l'appartement de la Princeſſe Badroulboudour : Princeſſe, lui dit-il, l'averſion que vous avez pour votre raviſſeur, comme vous me l'avez témoigné, fera peut-être que vous aurez de la peine à ſuivre le conſeil que j'ai à vous donner. Mais permettez-moi de vous dire, qu'il eſt à propos que vous diſſimuliez, & même que vous vous faſſiez violence, ſi vous voulez

vous délivrer de ſa perſecution, & donner au Sultan votre pere, & mon Seigneur, la ſatisfaction de vous revoir.

Si vous voulez donc ſuivre mon conſeil, continua Aladdin, vous commencerez dès à préſent de vous habiller d'un de vos plus beaux habits; & quand le Magicien Afriquain viendra, ne faites pas difficulté de le recevoir, avec tout le bon accueil poſſible ſans affectation, & ſans contrainte, avec un viſage ouvert, de maniere néanmoins, que s'il y reſte quelque nuage d'affliction, il puiſſe appercevoir qu'il ſe diſſipera avec le temps. Dans la converſation, donnez-lui à connoître que vous faites vos efforts pour m'oublier; & afin qu'il ſoit perſuadé davantage de votre ſincerité, invitez-le à ſouper avec vous, & marquez-lui que vous ſeriez bien aiſe de goûter du meilleur vin de ſon Pays; il ne manquera pas de vous quitter, pour en aller chercher. Alors en attendant qu'il revienne, quand le bufet ſera mis, mettez dans un des gobelets pareil à celui dans lequel vous

avez coutume de boire, la poudre que voici, & en le mettant à part, avertissez celle de vos femmes qui vous donne à boire de vous l'apporter plein de vin, au signal que vous lui ferez, dont vous conviendrez avec elle, & de prendre bien garde de ne pas se tromper. Quand le Magicien sera revenu & que vous serez à table, après avoir mangé & bû autant de coups que vous le jugerez à propos; faites-vous apporter le gobelet où sera la poudre, & changez votre gobelet avec le sien, il trouvera la faveur que vous lui ferez si grande, qu'il ne la refusera pas. Il boira même sans rien laisser dans le gobelet, & à peine l'aura-t-il vuidé que vous le verrez tomber à la renverse. Si vous avez de la répugnance à boire dans son gobelet, faites semblant de boire, vous le pouvez sans crainte; l'effet de la poudre sera si prompt, qu'il n'aura pas le temps de faire réflexion, si vous bûvez ou si vous ne bûvez pas.

Quand Aladdin eut achevé; je vous avouë, lui dit la Princesse, que je me fais une grande violence, en consen-

tant de faire au Magicien les avances que je vois bien qu'il eſt néceſſaire que je faſſe. Mais quelle réſolution ne peut-on pas prendre contre un cruel ennemi. Je ferai donc ce que vous me conſeillez; puiſque de là mon repos ne dépend pas moins que le vôtre. Ces meſures priſes avec la Princeſſe, Aladdin prit congé d'elle, & il alla paſſer le reſte du jour aux environs du Palais, en attendant la nuit qu'il ſe rapprocha de la porte ſecrette.

La Princeſſe Badroulboudour inconſolable, non-ſeulement de ſe voir ſéparée d'Aladdin ſon cher époux, qu'elle avoit aimé d'abord, & qu'elle continuoit d'aimer encore, plus par inclination que par devoir; mais même d'avec le Sultan ſon pere, qu'elle cheriſſoit, & dont elle étoit tendrement aimée, étoit toûjours demeurée dans une grande négligence de ſa perſonne, depuis le moment de cette douloureuſe ſéparation. Elle avoit même, pour ainſi dire, oublié la propreté, qui ſied ſi bien aux perſonnes de ſon ſexe, particulierement après

que le Magicien Afriquain ſe fût préſenté à elle la premiere fois, & qu'elle eût appris par ſes femmes qui l'avoient reconnu, que c'étoit lui qui avoit pris la vieille Lampe, en échange de la neuve, & que par cette fourberie inſigne, il lui fût devenu en horreur. Mais l'occaſion d'en prendre vengeance comme il le méritoit, & plutôt qu'elle n'avoit oſé l'eſperer, fit qu'elle réſolut de contenter Aladdin. Ainſi dès qu'il ſe fut retiré, elle ſe mit à ſa toilette, ſe fit coëffer par ſes femmes, de la maniere qui lui étoit la plus avantageuſe, & elle prit un habit le plus riche & le plus convenable à ſon deſſein. La ceinture dont elle ſe ceignit n'étoit qu'or & que diamans enchaſſez, les plus gros & les mieux aſſortis, & elle accompagna la ceinture, d'un collier de treize perles ſeulement, dont les ſix de chaque côté, étoient d'une telle proportion avec celle du milieu, qui étoit la plus groſſe & la plus précieuſe, que les plus grandes Sultanes, & les plus grandes Reines ſe ſeroient eſtimées heureuſes, d'en avoir un complet de la groſſeur des deux plus petites,

de celui de la Princeſſe. Les bracelets entremêlez de diamans & de rubis, répondoient merveilleuſement bien à la richeſſe de la ceinture & du collier.

Quand la Princeſſe Badroulboudour fut entierement habillée, elle conſulta ſon miroir, prit l'avis de ſes femmes, ſur tout ſon ajuſtement, & après qu'elle eût vû qu'il ne lui manquoit aucun des charmes, qui pouvoient flater la folle paſſion du Magicien Afriquain, elle s'aſſit ſur ſon Sofa, en attendant qu'il arrivât.

Le Magicien ne manqua pas de venir à ſon heure ordinaire. Dès que la Princeſſe le vit entrer dans ſon ſallon aux vingt-quatre croiſées, où elle l'attendoit, elle ſe leva avec tout ſon appareil de beauté & de charmes, & elle lui montra de la main, la place honorable, où elle attendoit qu'il ſe mît, pour s'aſſeoir en même temps que lui; civilité diſtinguée qu'elle ne lui avoit pas encore faite.

Le Magicien Afriquain plus ébloüi de l'éclat des beaux yeux de la Princeſſe, que du brillant des pierreries dont elle étoit ornée, fut fort ſurpris.

Son air majestueux, & un certain air gracieux dont elle l'accueilloit, si opposé aux rebuts avec lesquels elle l'avoit reçû jusqu'alors, le rendit confus. Dabord, il voulut prendre place sur le bord du Sofa; mais comme il vit que la Princesse ne vouloit pas s'asseoir dans la sienne, qu'il ne se fût assis où elle souhaittoit, il obéit.

Quand le Magicien Afriquain fut placé, la Princesse pour le tirer de l'embarras où elle le voyoit, prit la parole en le regardant d'une maniere à lui faire croire qu'il ne lui étoit plus odieux, comme elle l'avoit fait paroître auparavant, & elle lui dit : Vous vous étonnerez sans doute de me voir aujourd'hui toute autre que vous ne m'avez vûë jusqu'à présent; mais vous n'en serez plus surpris quand je vous dirai, que je suis d'un tempérament si opposé à la tristesse, à la mélancholie, aux chagrins, & aux inquietudes, que je cherche à les éloigner le plûtôt qu'il m'est possible, dès que je trouve que le sujet en est passé. J'ai fait réflexion sur ce que vous m'avez representé du destin d'Aladdin; &

de l'humeur dont je connois le Sultan mon pere, je ſuis perſuadée comme vous, qu'il n'a pû éviter l'effet terrible de ſon courroux. Ainſi quand je m'opiniâtrerois à le pleurer toute ma vie, je voi bien que mes larmes ne le feroient pas revivre. C'eſt pour cela, qu'après lui avoir rendu, même juſques dans le tombeau, les devoirs que mon amour demandoit que je lui rendiſſe, il m'a paru que je devois chercher tous les moyens de me conſoler. Voila les motifs du changement que vous voyez en moi. Pour commencer donc à éloigner tout ſujet de triſteſſe, réſoluë à la bannir entierement, & perſuadée que vous voudrez bien me tenir compagnie, j'ai commandé qu'on nous préparât à ſouper. Mais comme je n'ai que du vin de la Chine, & que je me trouve en Afrique, il m'a pris une envie de goûter de celui qu'elle produit, & j'ai crû s'il y en a, que vous en trouverez du meilleur.

Le Magicien Afriquain, qui avoit regardé comme une choſe impoſſible, le bonheur de parvenir ſi promptement

&

& ſi facilement à entrer dans les bonnes graces de la Princeſſe Badroulboudour, lui marqua qu'il ne trouvoit pas de termes aſſez forts pour lui témoigner combien il étoit ſenſible à ſes bontez ; & en effet pour finir au plûtôt un entretien dont il eût eu peine à ſe tirer, s'il s'y fût engagé plús avant, il ſe jetta ſur le vin d'Afrique, dont elle venoit de lui parler, & il lui dit, que parmi les avantages dont l'Afrique pouvoit ſe glorifier, celui de produire d'excellent vin, étoit un des principaux, particuliérement dans la partie où elle ſe trouvoit ; qu'il en avoit une piece de ſept ans, qui n'étoit pas encore entamée, & que ſans le trop priſer, c'étoit un vin, qui ſurpaſſoit en bonté les vins les plus excellens du monde. Si ma Princeſſe, ajoûta-t-il, veut me le permettre, j'irai en prendre deux bouteilles, & je ſerai de retour inceſſamment. Je ſerois fâchée de vous donner cette peine, lui dit la Princeſſe ; il vaudroit mieux que vous y envoyaſſiez quelqu'un. Il eſt néceſſaire que j'y aille moi-même, repartit le Ma-

gicien Afriquain ; perſonne que moi ne ſçait où eſt la clef du magaſin, & perſonne que moi auſſi n'a le ſecret de l'ouvrir. Si cela eſt ainſi, dit la Princeſſe ; allez donc, & revenez promptement. Plus vous mettrez de temps, plus j'aurai d'impatience de vous revoir, & ſongez que nous nous mettrons à table, dès que vous ſerez de retour.

Le Magicien Afriquain plein d'eſperance de ſon prétendu bonheur, ne courut pas chercher ſon vin de ſept ans, il y vola plûtôt, & il revint fort promptement. La Princeſſe qui n'avoit pas douté qu'il ne fît diligence, avoit jetté elle-même la poudre qu'Aladdin lui avoit apportée, dans un gobelet qu'elle avoit mis à part, & elle venoit de faire ſervir. Ils ſe mirent à table vis-à-vis l'un de l'autre, de maniere que le Magicien avoit le dos tourné au bufet. En lui préſentant de ce qu'il y avoit de meilleur, la Princeſſe lui dit : ſi vous voulez, je vous donnerai le plaiſir des inſtrumens & des voix ; mais comme nous ne ſommes que vous & moi, il me ſemble que la

converſation nous donnera plus de plaiſir. Et le Magicien regarda ce choix de la Princeſſe pour une nouvelle faveur.

Après qu'ils eurent mangé quelques morceaux, la Princeſſe demanda à boire. Elle but à la ſanté du Magicien, & quand elle eut bû : vous aviez raiſon, dit-elle, de faire l'éloge de votre vin, jamais je n'en avois bû de ſi délicieux. Charmante Princeſſe, répondit-il, en tenant à la main le gobelet qu'on venoit de lui préſenter, mon vin acquiert une nouvelle bonté par l'approbation que vous lui donnez. Bûvez à ma ſanté, reprit la Princeſſe ; vous trouverez vous-même que je m'y connois. Il but à la ſanté de la Princeſſe. Et en rendant le gobelet, Princeſſe, dit-il, je me tiens heureux d'avoir réſervé cette piece pour une ſi bonne occaſion : j'avouë moi-même, que je n'en ai bû de ma vie de ſi excellent en plus d'une maniere.

Quand ils eurent continué de manger & de boire trois autres coups, la Princeſſe qui avoit achevé de charmer le Magicien Afriquain par ſes

honnêtetez & par ſes manieres toutes obligeantes, donna enfin le ſignal à la femme qui lui donnoit à boire, en diſant en même tems, qu'on lui apportât ſon gobelet plein de vin, qu'on emplît de même celui du Magicien Afriquain, & qu'on le lui préſentât. Quand ils eurent chacun le gobelet à la main : je ne ſçai, dit-elle au Magicien Afriquain, comment on en uſe chez vous, quand on s'aime bien, & qu'on boit enſemble comme nous le faiſons. Chez nous à la Chine, l'amant & l'amante ſe préſentent réciproquement à chacun leur gobelet, & de la ſorte ils boivent à la ſanté l'un de l'autre. En même tems elle lui préſenta le gobelet qu'elle tenoit, en avançant l'autre main, pour recevoir le ſien. Le Magicien Afriquain ſe hâta de faire cet échange, avec d'autant plus de plaiſir, qu'il regarda cette faveur comme la marque la plus certaine de la conquête entiere du cœur de la Princeſſe, ce qui le mit au comble de ſon bonheur. Avant qu'il bût : Princeſſe, dit-il, le gobelet à la main,

il s'en faut beaucoup, que nos Afriquains ſoient auſſi rafinez dans l'art d'aſſaiſonner l'amour de tous ſes agrémens, que les Chinois ; & en m'inſtruiſant d'une leçon que j'ignorois, j'apprens auſſi à quel point je dois être ſenſible à la grace que je reçois. Jamais je ne l'oublierai, aimable Princeſſe, d'avoir retrouvé en beuvant dans votre gobelet, une vie dont votre cruauté m'eût fait perdre l'eſperance, ſi elle eût continué.

La Princeſſe Badroulboudour qui s'ennuioit du diſcours à perte de vûë du Magicien Afriquain ; beuvons, dit-elle en l'interrompant, vous reprendrez après, ce que vous voulez me dire. En même tems elle porta à la bouche le gobelet qu'elle ne toucha que du bout des levres, pendant que le Magicien Afriquain ſe preſſa ſi fort de la prévenir, qu'il vuida le ſien ſans en laiſſer une goute. En achevant de le vuider, comme il avoit un peu panché la tête en arriere pour montrer ſa diligence, il demeura quelque tems en cet état, juſqu'à ce que la Princeſſe qui avoit

toûjours le bord du gobelet ſur ſes levres, vit que les yeux lui tournoient, & qu'il tomba ſur le dos ſans ſentiment.

La Princeſſe n'eut pas beſoin de commander qu'on allât ouvrir la porte ſecrette à Aladdin. Ses femmes qui avoient le mot, s'étoient diſpoſées d'eſpace en eſpace depuis le ſallon juſqu'au bas de l'eſcalier, de maniere que le Magicien Afriquain ne fut pas plutôt tombé à la renverſe, que la porte lui fut ouverte preſque dans le moment.

Aladdin monta, & il entra dans le Sallon. Dès qu'il eut vû le Magicien-Afriquain étendu ſur le Sofa, il arrêta la Princeſſe Badroulboudour qui s'étoit levée, & qui s'avançoit pour lui témoigner ſa joye en l'embraſſant : Princeſſe, dit-il ; il n'eſt pas encore tems, obligez-moi de vous retirer à votre appartement, & faites qu'on me laiſſe ſeul, pendant que je vais travailler à vous faire retourner à la Chine avec la même diligence que vous en avez été éloignée.

En effet, quand la Princeſſe fut hors

du ſalon avec ſes femmes, & ſes Eunuques, Aladdin ferma la porte, & après qu'il ſe fût approché du cadavre du Magicien Afriquain, qui étoit demeuré ſans vie, il ouvrit ſa veſte, & il en tira la Lampe enveloppée de la maniere que la Princeſſe lui avoit marqué. Il la dévelopa, & il la frota. Auſſi-tôt le Génie ſe préſenta avec ſon compliment ordinaire. Génie, lui dit Aladdin : je t'ai appellé, pour t'ordonner de la part de la Lampe, ta bonne maîtreſſe que tu vois, de faire que ce Palais ſoit reporté inceſſamment à la Chine, au même lieu, & à la même place d'où il a été apporté ici. Le Génie, après avoir marqué par une inclination de tête, qu'il alloit obéir, diſparut. En effet le tranſport ſe fit, & on ne le ſentit que par deux agitations fort legeres, l'une quand il fut enlevé du lieu où il étoit en Afrique, & l'autre quand il fut poſé dans la Chine, vis-à-vis le Palais du Sultan ; ce qui ſe fit dans un intervalle de très-peu de durée.

Aladdin deſcendit à l'appartement

de la Princeſſe, & alors en l'embraſſant : Princeſſe, dit-il, je puis vous aſſurer, que votre joye & la mienne, ſeront completes demain matin. Comme la Princeſſe n'avoit pas achevé de ſouper, & qu'Aladdin avoit beſoin de manger, la Princeſſe fit apporter du Sallon aux vingt-quatre croiſées, les mets qu'on y avoit ſervis, & auſquels on n'avoit preſque pas touché. La Princeſſe & Aladdin mangerent enſemble, & burent du bon vin vieux du Magicien Afriquain ; après quoi, ſans parler de leur entretien, qui ne pouvoit être que très-ſatisfaiſant, ils ſe retirerent dans leur appartement.

Depuis l'enlevement du Palais d'Aladdin, & de la Princeſſe Badroulboudour, le Sultan pere de cette Princeſſe, étoit inconſolable de l'avoir perduë, comme il ſe l'étoit imaginé. Il ne dormoit preſque ni nuit, ni jour, & au lieu d'éviter tout ce qui pouvoit l'entretenir dans ſon affliction, c'étoit au contraire ce qu'il cherchoit avec plus de ſoin. Ainſi, au lieu qu'au paravant il n'alloit que

le matin au Cabinet ouvert de ſon Palais, pour ſe ſatisfaire par l'agrément de cette vûë, dont il ne pouvoit ſe raſſaſier, il y alloit pluſieurs fois le jour, renouveller ſes larmes, & ſe plonger de plus en plus dans ſes profondes douleurs, par l'idée de ne voir plus ce qui lui avoit tant plû, & d'avoir perdu ce qu'il avoit de plus cher au monde. L'Aurore ne faiſoit encore que de paroître, lorſque le Sultan vint à ce Cabinet, le même matin que le Palais d'Aladdin venoit d'être rapporté à ſa place. En y entrant il étoit ſi recüeilli en lui-même, & ſi pénetré de ſa douleur, qu'il jetta les yeux d'une maniere triſte du côté de la place, où il ne croioit voir que l'air vuide, ſans appercevoir le Palais. Mais comme il vit que ce vuide étoit rempli, il s'imagina d'abord, que c'étoit l'effet d'un broüillard. Il regarde avec plus d'attention, & il connoit à n'en pas douter que c'étoit le Palais d'Aladdin. Alors, la joye, & l'epanouiſſement du cœur, ſuccederent aux chagrins, & à la triſteſſe. Il retourne à

ſon appartement en preſſant le pas, & il commande qu'on lui ſelle, & qu'on lui amene un cheval. On le lui amene, il le monte, il part, & il lui ſemble qu'il n'arrivera pas aſſez-tôt au Palais d'Aladdin.

Aladdin qui avoit prévû ce qui pouvoit arriver, s'étoit levé dès la petite pointe du jour, & dès qu'il eût pris un des habits les plus magnifiques de ſa garderobe, il étoit monté au ſallon aux vingt-quatre croiſées, d'où il apperçut que le Sultan venoit. Il deſcendit, & il fut aſſez à temps pour le recevoir au bas du grand eſcalier, & à l'aider à mettre pied à terre. Aladdin, lui dit le Sultan, je ne puis vous parler, que je n'aye vû, & embraſſé ma fille.

Aladdin conduiſit le Sultan à l'appartement de la Princeſſe Badroulboudour. Et la Princeſſe, qu'Aladdin en ſe levant avoit avertie de ſe ſouvenir qu'elle n'étoit plus en Afrique, mais dans la Chine, & dans la Ville capitale du Sultan ſon pere, voiſine de ſon Palais, venoit d'achever de s'habiller. Le Sultan l'embraſſa à

pluſieurs fois, le viſage baigné de larmes de joie, & la Princeſſe de ſon côté, lui donna toutes les marques du plaiſir extrême qu'elle avoit de le revoir.

Le Sultan fut quelque temps ſans pouvoir ouvrir la bouche pour parler, tant il étoit attendri, d'avoir retrouvé ſa chere fille après l'avoir pleurée ſincerement comme perduë, & la Princeſſe de ſon côté étoit toute en larmes de la joie de recevoir le Sultan ſon pere.

Le Sultan prit enfin la parole : ma fille, dit-il, je veux croire que c'eſt la joie que vous avez de me revoir, qui fait que vous me paroiſſez auſſi peu changée, que s'il ne vous étoit rien arrivé de fâcheux. Je ſuis perſuadé néanmoins, que vous avez beaucoup ſouffert. On n'eſt pas tranſporté dans un Palais tout entier, auſſi ſubitement que vous l'avez été, ſans de grandes allarmes, & de terribles angoiſſes. Je veux que vous me racontiez ce qui en eſt, & que vous ne me cachiez rien.

La Princeſſe ſe fit un plaiſir de don-

ner au Sultan ſon pere la ſatisfaction qu'il demandoit. Sire, dit la Princeſſe, ſi je parois ſi peu changée, je ſupplie votre Majeſté de conſiderer que je commençai à reſpirer dès hier de grand matin, par la préſence d'Aladdin mon cher époux & mon liberateur; que j'avois regardé & pleuré comme perdu pour moi, & que le bonheur que je viens d'avoir de l'embraſſer, me remet à peu près dans la même aſſiéte qu'auparavant.

Toute ma peine néanmoins, à proprement parler, n'a été que de me voir arrachée à votre Majeſté, & à mon cher époux, non-ſeulement par rapport à mon inclination à l'égard de mon époux; mais même par l'inquiétude où j'étois ſur les triſtes effets du courroux de votre Majeſté, auquel je ne doutois pas qu'il ne dût être expoſé, tout innocent qu'il étoit. J'ai moins ſouffert de l'inſolence de mon raviſſeur, qui m'a tenu des diſcours qui ne me plaiſoient pas. Je les ai arrêtez par l'aſcendant que j'ai ſçu prendre ſur lui. D'ailleurs j'étois auſſi peu contrainte, que je le ſuis préſente-

ment. Pour ce qui regarde le fait de mon enlévement, Aladdin n'y a aucune part, j'en ſuis la cauſe moi ſeule; mais très-innocente. Pour perſuader au Sultan qu'elle diſoit la verité; elle lui fit le détail du déguiſement du Magicien Afriquain en Marchand de Lampes neuves, à changer contre des vieilles, & du divertiſſement qu'elle s'étoit donné en faiſant l'échange de la Lampe d'Aladdin, dont elle ignoroit le ſecret & l'importance, de l'enlévement du Palais, & de ſa perſonne après cet échange, & du tranſport de l'un & de l'autre en Afrique, avec le Magicien Afriquain, qui avoit été reconnu par deux de ſes femmes, & par l'Eunuque qui avoit fait l'échange de la Lampe, quand il avoit pris la hardieſſe de venir ſe préſenter à elle la premiere fois, après le ſuccès de ſon audacieuſe entrepriſe, & de lui faire la propoſition de l'épouſer. Enfin, de la perſecution qu'elle avoit ſoufferte juſqu'à l'arrivée d'Aladdin, des meſures qu'ils avoient priſes conjointement, pour lui enlever la Lampe qu'il portoit ſur lui, comment ils

y avoient réuſſi ; elle particulierement en prenant le parti de diſſimuler avec lui ; & enfin de l'inviter à ſouper avec elle juſqu'au gobelet mixtionné qu'elle lui avoit préſenté. Quant au reſte, ajoûta-t-elle, je laiſſe à Aladdin à vous en rendre compte.

Aladdin eut peu de choſes à dire au Sultan : Quand, dit-il, on m'eut ouvert la porte ſecrete, que j'eus monté au Sallon aux vingt-quatre croiſées, & que j'eus vû le traître étendu mort ſur le Sofa, par la violence de la poudre ; comme il ne convenoit pas que la Princeſſe reſtât davantage, je la priai de deſcendre à ſon appartement avec ſes femmes & ſes Eunuques. Je reſtai ſeul, & après avoir tiré la Lampe du ſein du Magicien, je me ſervis du même ſecret dont il s'étoit ſervi pour enlever ce Palais en raviſſant la Princeſſe. J'ai fait enſorte que le Palais ſe trouve en ſa place,, & j'ai eu le bonheur de ramener la Princeſſe à votre Majeſté, comme elle me l'avoit commandé. Je n'en impoſe pas à votre Majeſté, & ſi elle veut ſe donner la peine de monter au Sallon, elle verra

le Magicien puni comme il le méritoit.

Pour s'aſſurer entierement de la verité, le Sultan ſe leva & monta, & quand il eut vû le Magicien Afriquain mort, le viſage déja livide, par la violence du poiſon, il embraſſa Aladdin avec beaucoup de tendreſſe, en lui diſant : mon fils, ne me ſçachez pas mauvais gré du procedé dont j'ai uſé contre vous, l'amour paternel m'y a forcé, & je mérite que vous me pardonniez l'excès où je me ſuis porté. Sire, reprit Aladdin, je n'ai pas le moindre ſujet de plainte contre la conduite de votre Majeſté ; elle n'a fait que ce qu'elle devoit faire. Ce Magicien, cet infâme, ce dernier des hommes, eſt la cauſe unique de ma diſgrace. Quand votre Majeſté en aura le loiſir, je lui ferai le récit d'une autre malice qu'il m'a faite, non moins noire que celle-ci, dont j'ai été préſervé par une grace de Dieu, toute particuliere. Je prendrai ce loiſir exprès, repartit le Sultan, & bien-tôt. Mais ſongeons à nous réjoüir, & faites ôter cet objet odieux.

Aladdin fit enlever le cadavre du Magicien Afriquain avec ordre de le jetter à la voirie, pour ſervir de pâture aux animaux, & aux oiſeaux. Le Sultan cependant après avoir commandé que les Tambours, les Timbales, les Trompetes, & les autres Inſtrumens annonçaſſent la joie publique, fit proclamer une fête de dix jours en réjoüiſſance du retour de la Princeſſe Badroulboudour, & d'Aladdin avec ſon Palais.

C'eſt ainſi qu'Aladdin échappa pour la ſeconde fois, du danger preſque inévitable de perdre la vie; mais ce ne fut pas le dernier, il en courut un troiſiéme, dont nous allons rapporter les circonſtances.

Le Magicien Afriquain avoit un frere cadet, qui n'étoit pas moins habile que lui dans l'art Magique: on peut même dire qu'il le ſurpaſſoit en méchanceté, & en artifices pernicieux. Comme ils ne demeuroient pàs toûjours enſemble, ou dans la même Ville, & que ſouvent l'un ſe trouvoit au Levant pendant que l'autre étoit au Couchant, chacun de ſon côté ils ne

manquoient pas chaque année de s'inſtruire par la Geomance, en quelle partie du monde ils étoient, en quel état ils ſe trouvoient, & s'ils n'avoient pas beſoin du ſecours l'un de l'autre.

Quelque temps après que le Magicien Afriquain eut ſuccombé dans ſon entrepriſe, contre le bonheur d'Aladdin ſon cadet, qui n'avoit pas eu de ſes nouvelles depuis un an, & qui n'étoit pas en Afrique; mais dans un pays très-éloigné, voulut ſçavoir en quel endroit de la Terre il étoit, comment il ſe portoit, & ce qu'il y faiſoit. En quelque lieu qu'il allât, il portoit toûjours avec lui ſon quarré Géomantique auſſi-bien que ſon frere. Il prend ce quarré, il accommode le ſable, il jette les poïnts, il en tire les figures, & enfin il forme l'horoſcope. En parcourant chaque Maiſon, il trouve que ſon frere n'étoit plus au monde; dans une autre Maiſon, qu'il avoit été empoiſonné, & qu'il étoit mort ſubitement; dans une autre, que cela étoit arrivé dans la Chine; & dans une autre, que c'étoit dans une capitale de la Chine, ſituée en tel endroit,

& enfin, que celui par qui il avoit été empoisonné, étoit un homme de basse naissance qui avoit épousé une Princesse, fille d'un Sultan.

Quand le Magicien eut appris de la sorte quelle avoit été la triste destinée de son frere, il ne perdit pas le temps en des regrets qui ne lui eussent pas redonné la vie. La résolution prise sur le champ de venger sa mort, il monte à cheval, & il se met en chemin en prenant sa route vers la Chine. Il traverse plaines, rivieres, montagnes, deserts, & après une longue traite, sans s'arrêter en aucun endroit, avec des fatigues incroyables, il arriva enfin à la Chine, & peu de temps après à la capitale que la Geomance lui avoit enseignée. Certain qu'il ne s'étoit pas trompé, & qu'il n'avoit pas pris un Royaume pour un autre, il s'arrête dans cette capitale, & il y prend logement.

Le lendemain de son arrivée le Magicien sort, & en se promenant par la Ville, non pas tant pour en remarquer les beautez, qui lui étoient fort indifferentes, que dans l'intention de

commencer à prendre des meſures, pour l'execution de ſon deſſein pernicieux, il s'introduit dans des lieux les plus fréquentez, & il prête l'oreille à ce que l'on diſoit. Dans un lieu où l'on paſſoit le temps à joüer à pluſieurs ſortes de jeux, & où pendant que les uns joüoient, d'autres s'entretenoient, les uns de nouvelles & des affaires du temps, d'autres de leurs propres affaires, il entendit qu'on s'entretenoit, & qu'on racontoit des merveilles de la vertu & de la pieté d'une femme retirée du monde, nommée Fatime, & même de ſes miracles. Comme il crut que cette femme pouvoit lui être utile à quelque choſe dans ce qu'il méditoit, il prit à part un de ceux de la compagnie, & il le pria de vouloir bien lui dire plus particulierement quelle étoit cette ſainte femme, & quelle ſorte de miracles elle faiſoit.

Quoi! lui dit cet homme, vous n'avez pas encore vû cette femme, ni entendu parler d'elle? Elle fait l'admiration de toute la Ville, par ſes jeûnes, par ſes auſteritez, & par le bon

exemple qu'elle donne. A la réſerve du Lundi & du Vendredi, elle ne ſort pas de ſon petit hermitage, & les jours qu'elle ſe fait voir par la Ville, elle fait des biens infinis ; & il n'y a perſonne affligé du mal de tête, qui ne reçoive la guériſon par l'impoſition de ſes mains.

Le Magicien ne voulut pas en ſçavoir davantage ſur cet article ; il demanda ſeulement au même homme, en quel quartier de la Ville étoit l'hermitage de cette ſainte femme. Cet homme le lui enſeigna, ſur quoi, après avoir conçu & arrêté le deſſein déteſtable dont nous allons parler bientôt, afin de le ſçavoir plus ſurement, il obſerva toutes ſes démarches le premier jour qu'elle ſortit après avoir fait cette enquête, ſans la perdre de vûë juſqu'au ſoir qu'il la vit rentrer dans ſon hermitage. Quand il eut bien remarqué l'endroit, il ſe retira dans un des lieux que nous avons dit, où l'on bûvoit d'une certaine boiſſon chaude, & où l'on pouvoit paſſer la nuit ſi l'on vouloit, particulierement dans les grandes chaleurs, que l'on aime mieux

en ces pays-là coucher ſur la natte que dans un lit.

Le Magicien après avoir contenté le Maître du lieu, en lui payant le peu de dépenſe qu'il avoit faite, il ſortit vers la minuit, & il alla droit à l'hermitage de Fatime, la ſainte femme; nom ſous lequel elle étoit connuë dans toute la Ville. Il n'eut pas de peine à ouvrir la porte: elle n'étoit fermée qu'avec un loquet. Il la referma ſans faire de bruit quand il fut entré, & il apperçut Fatime à la clarté de la Lune, couchée à l'air, & qui dormoit ſur un Sofa garni d'une méchante natte, & appuyé contre ſa cellule. Il s'approcha d'elle, & après avoir tiré un poignard qu'il portoit au côté, il l'éveilla.

En ouvrant les yeux, la pauvre Fatime fut fort étonnée de voir un homme prêt à la poignarder. En lui appuyant le poignard contre le cœur, prêt à le lui enfoncer: ſi tu cries, dit-il, ou ſi tu fais le moindre bruit, je te tuë. Mais léve-toi, & fais ce que je te dirai.

Fatime qui étoit couchée dans ſon

habit, se leva en tremblant de frayeur. Ne crains pas, lui dit le Magicien; je ne demande que ton habit, donne-le moi & prens le mien. Ils firent l'échange d'habit, & quand le Magicien se fût habillé de celui de Fatime, il lui dit : colore-moi le visage comme le tien, de maniere que je te ressemble, & que la couleur ne s'efface pas. Comme il vit qu'elle trembloit encore; pour la rassurer, & afin qu'elle fît ce qu'il souhaitoit avec plus d'assurance, il lui dit : ne crains pas te dis-je encore une fois : je te jure par le nom de Dieu que je te donne la vie. Fatime le fit entrer dans sa cellule, elle alluma sa Lampe, & en prenant d'une certaine liqueur dans un vase avec un pinceau, elle lui en frota le visage, & elle lui assura, que la couleur ne changeroit pas, & qu'il avoit le visage de la même couleur qu'elle, sans difference; elle lui mit ensuite sa propre coëffure sur la tête, avec un voile, dont elle lui enseigna comment il falloit, qu'il s'en cachât le visage, en allant par la Ville. Enfin, après qu'elle lui eût mis autour du cou un gros cha-

pelet, qui lui pendoit par devant juſqu'au milieu du corps, elle lui mit à la main le même bâton qu'elle avoit coûtume de porter, & en lui préſentant un miroir : regardez, dit-elle, vous verrez que vous me reſſemblez, on ne peut pas mieux. Le Magicien ſe trouva comme il l'avoit ſouhaité ; mais il ne tint pas à la bonne Fatime, le ſerment qu'il lui avoit fait ſi ſolemnellement. Afin qu'on ne vît pas de ſang en la perçant de ſon poignard, il l'étrangla, & quand il vit qu'elle avoit rendu l'ame, il traîna ſon cadavre par les pieds, juſqu'à la Citerne de l'hermitage, & il la jetta dedans.

Le Magicien, déguiſé ainſi en Fatime la ſainte femme, paſſa le reſte de la nuit dans l'hermitage, après s'être ſoüillé d'un meurtre ſi déteſtable. Le lendemain à une heure ou deux du matin, quoique dans un jour, que la ſainte femme n'avoit pas coutume de ſortir, il ne laiſſa pas de le faire, bien perſuadé qu'on ne l'interrogeroit pas là-deſſus, & au cas qu'on l'interrogeât, prêt à répondre. Comme une des premieres choſes qu'il avoit fait en arri-

vant, avoit été d'aller reconnoître le Palais d'Aladdin, & que c'étoit-là qu'il avoit projetté de joüer ſon rôle, il prit ſon chemin de ce côté-là.

Dès qu'on eût apperçû la ſainte femme, comme tout le peuple ſe l'imagina; le Magicien fut bien-tôt environné d'une grande affluance de monde. Les uns ſe recommandoient à ſes prieres, d'autres lui baiſoient la main, d'autres plus réſervez ne lui baiſoient que le bas de la robe, & d'autres, ſoit qu'ils euſſent mal à la tête, ou que leur intention fût ſeulement d'en être préſervez, s'inclinoient devant lui, afin qu'il leur impoſât les mains, ce qu'il faiſoit en marmotant quelques paroles, en guiſe de prieres, & il imitoit ſi bien la ſainte femme, que tout le monde le prenoit pour elle. Après s'être arrêté ſouvent pour ſatisfaire ces ſortes de gens qui ne recevoient ni bien ni mal de cette ſorte d'impoſition de main, il arriva enfin dans la place du Palais d'Aladdin, où comme l'affluence fut plus grande, l'empreſſement fut auſſi plus grand à qui s'approcheroit de lui. Les plus forts, &

les

les plus zélez fendoient la foule pour ſe faire place, & de-là s'émurent des querelles, dont le bruit ſe fit entendre du Sallon aux vingt-quatre croiſées où étoit la Princeſſe Badroulboudour.

La Princeſſe demanda ce que c'étoit que ce bruit, & comme perſonne ne pût lui en rien dire, elle commanda qu'on allât voir & qu'on vînt lui en rendre compte. Sans ſortir du Sallon, une de ſes femmes regarda par une jalouſie, & elle revint lui dire que le bruit venoit de la foule du monde, qui environnoit la ſainte femme, pour ſe faire guérir du mal de tête par l'impoſition de ſes mains.

La Princeſſe qui depuis long-temps avoit entendu dire beaucoup de bien de la ſainte femme; mais qui ne l'avoit pas encore vûë, eut la curioſité de la voir, & de s'entretenir avec elle. Comme elle en eut témoigné quelque choſe, le chef de ſes Eunuques, qui étoit préſent, lui dit, que ſi elle le ſouhaitoit, il étoit aiſé de la faire venir, & qu'elle n'avoit qu'à commander. La Princeſſe y conſentit, & auſſi-tôt il détache quatre Eunuques avec ordre

d'amener la prétenduë ſainte femme.

Dès que les Eunuques furent ſortis de la porte du Palais d'Aladdin, & qu'on eût vû qu'ils venoient du côté où étoit le Magicien déguiſé, la foule ſe diſſipa, & quand il fut libre, & qu'il eut vû qu'ils venoient à lui, il fit une partie du chemin avec d'autant plus de joie qu'il voyoit que ſa fourberie prenoit un bon chemin. Celui des Eunuques qui prit la parole lui dit: Sainte femme, la Princeſſe veut vous voir, venez, ſuivez-nous. La Princeſſe me fait bien de l'honneur, reprit la feinte Fatime; je ſuis prête à lui obéir, & en même temps elle ſuivit les Eunuques, qui avoient déja repris le chemin du Palais.

Quand le Magicien, qui ſous un habit de ſainteté cachoit un cœur diabolique, eût été introduit dans le Sallon aux vingt-quatre croiſées, & qu'il eût apperçu la Princeſſe, il débuta par une priere qui contenoit une longue énumération de vœux & de ſouhaits pour ſa ſanté, pour ſa proſperité, & pour l'accompliſſement de tout ce qu'elle pouvoit deſirer. Il dé-

ploya enſuite toute ſa rhetorique d'impoſteur & d'hypocrite, pour s'inſinuer dans l'eſprit de la Princeſſe, ſous le manteau d'une grande pieté, & il lui fut d'autant plus aiſé de réuſſir, que la Princeſſe, qui étoit bonne naturellement, étoit perſuadée, que tout le monde étoit bon cõnme elle, ceux & celles particulierement, qui faiſoient profeſſion de ſervir Dieu dans la retraite.

Quand la fauſſe Fatime, eut achevé ſa longue harangue : ma bonne mere, lui dit la Princeſſe ; je vous remercie de vos bonnes prieres, j'y ai grande confiance, & j'eſpere que Dieu les exaucera. Approchez-vous, & aſſeyez-vous près de moi. La fauſſe Fatime s'aſſit avec une modeſtie affectée, & alors en reprenant la parole : ma bonne mere, dit la Princeſſe ; je vous demande une choſe, qu'il faut que vous m'accordiez, ne me refuſez pas je vous en prie : c'eſt que vous demeuriez avec moi, afin que vous m'entreteniez de votre vie, & que j'apprenne de vous, & par vos bons exemples, comment je dois ſervir Dieu.

Princeſſe, dit alors la feinte Fatime, je vous ſupplie de ne pas exiger de moi une choſe à laquelle je ne puis conſentir, ſans me détourner, & me diſtraire de mes prieres, & de mes exercices de dévotion. Que cela ne vous faſſe pas de peine, reprit la Princeſſe; j'ai pluſieurs appartemens, qui ne ſont pas occupez, vous choiſirez celui, qui vous conviendra le mieux, & vous y ferez tous vos exercices avec la même liberté que dans votre hermitage.

Le Magicien qui n'avoit autre but, que de s'introduire dans le Palais d'Aladdin, où il lui ſeroit bien plus aiſé d'executer la méchanceté qu'il méditoit, en y demeurant ſous les auſpices, & la protection de la Princeſſe, que s'il eût été obligé d'aller, & de venir de l'hermitage au Palais, & du Palais à l'hermitage, ne fit pas de plus grandes inſtances, pour s'excuſer d'accepter l'offre obligeante de la Princeſſe. Princeſſe, dit-il, quelque réſolution qu'une femme pauvre & miſerable comme je le ſuis, ait faite de renoncer au monde, à ſes pompes, & à ſes grandeurs, je n'oſe prendre la hardieſſe de réſiſter à

la volonté, & au commandement d'une Princeſſe ſi pieuſe & ſi charitable.

Sur cette réponſe du Magicien, la Princeſſe en ſe levant elle-même, lui dit; levez-vous & venez avec moi, que je vous faſſe voir les appartemens vuides que j'ai, afin que vous choiſiſſiez. Il ſuivit la Princeſſe Badroulboudour, & de tous les appartemens qu'elle lui fit voir, qui étoient très-propres, & très-bien meublez, il choiſit celui qui lui parut l'être moins que les autres, en diſant par hypocriſie qu'il étoit trop bon pour lui, & qu'il ne le choiſiſſoit que pour complaire à la Princeſſe.

La Princeſſe voulut remener le fourbe au Sallon, aux 24. croiſées, pour le faire dîner avec elle. Mais comme pour manger, il eût fallu qu'il ſe fût découvert le viſage qu'il avoit toûjours eu voilé juſqu'alors, & qu'il craignit que la Princeſſe ne reconnût qu'il n'étoit pas Fatime la ſainte femme, comme elle le croyoit, il la pria avec tant d'inſtance, de l'en diſpenſer, en lui repreſentant qu'il ne mangeoit que du pain, & quelques fruits ſecs, & de lui

permetre de prendre ſon petit repas dans ſon appartement, qu'elle le lui accorda. Ma bonne mere, lui dit-elle; vous êtes libre, faites comme ſi vous êtiez dans votre hermitage : je vais vous faire apporter à manger ; mais ſouvenez-vous que je vous attends, dès que vous aurez pris votre repas.

La Princeſſe dîna, & la fauſſe Fatime, ne manqua pas de venir la retrouver, dès qu'elle eut appris par un Eunuque, qu'elle avoit prié de l'en avertir, qu'elle étoit ſortie de table. Ma bonne mere, lui dit la Princeſſe; je ſuis ravie de poſſeder une ſainte femme comme vous, qui va faire la benediction de ce Palais. A propos de ce Palais, comment le trouvez-vous ? mais avant que je vous le faſſe voir, piece par piece, dites-moi premierement ce que vous penſez de ce ſallon.

Sur cette demande, la fauſſe Fatime, qui pour mieux joüer ſon rolle, avoit affecté juſqu'alors, d'avoir la tête baiſſée, ſans même la détourner pour regarder d'un côté ou de l'autre, la leva enfin, & parcourut le ſallon

des yeux d'un bout juſqu'à l'autre, & quand elle l'eut bien conſideré : Princeſſe, dit-elle; ce ſallon eſt veritablement admirable, & d'une grande beauté. Autant néanmoins qu'en peut juger une Solitaire, qui ne s'entend pas à ce qu'on trouve beau dans le monde ; il me ſemble, qu'il y manque une choſe. Quelle choſe, ma bonne mere ? reprit la Princeſſe Badroulboudour ; apprenez-le-moi, je vous en conjure. Pour moi j'ai crû, & l'avois entendu dire ainſi, qu'il n'y manquoit rien ; s'il y manque quelque choſe j'y ferai remedier.

Princeſſe, repartit la fauſſe Fatime, avec une grande diſſimulation ; pardonnez-moi la liberté que je prens. Mon avis, s'il peut être de quelque importance, ſeroit, que ſi au haut, & au milieu de ce dôme, il y avoit un œuf de Roc, ſuſpendu, ce ſalon n'auroit point de pareil, dans les quatre parties du monde, & votre Palais ſeroit la merveille de l'Univers.

Ma bonne mere, demanda la Princeſſe ; quel oiſeau eſt-ce que le Roc ?

& où pouroit-on en trouver un œuf? Princeſſe, répondit la fauſſe Fatime; c'eſt un oiſeau d'une grandeur prodigieuſe, qui habite au plus haut du mont Caucaſe, & l'Architecte de votre Palais peut vous en trouver un.

Après avoir remercié la fauſſe Fatime de ſon bon avis, à ce qu'elle croyoit, la Princeſſe Badroulboudour continua de s'entretenir avec elle ſur d'autres ſujets. Mais elle n'oublia pas l'œuf de Roc, qui fit qu'elle compta bien d'en parler à Aladdin dès qu'il ſeroit revenu de la chaſſe. Il y avoit ſix jours qu'il y étoit allé, & le Magicien qui ne l'avoit pas ignoré, avoit voulu profiter de ſon abſence. Il revint le même jour ſur le ſoir, dans le tems que la fauſſe Fatime venoit de prendre congé de la Princeſſe, & de ſe retirer à ſon appartement. En arrivant, il monta à l'appartement de la Princeſſe, qui venoit d'y rentrer. Il la ſalua & il l'embraſſa; mais, il lui parut, qu'elle le recevoit avec un peu de froideur. Ma Princeſſe, dit-il; je ne retrouve pas en vous la même gayeté que j'ai

coutume

coutume d'y trouver. Eſt-il arrivé quelque choſe, pendant mon abſence, qui vous ait déplu, & cauſé du chagrin, ou du mécontentement? Au nom de Dieu, ne me le cachez pas: il n'y a rien que je ne faſſe pour vous le faire diſſiper, s'il eſt en mon pouvoir. C'eſt peu de choſe, reprit la Princeſſe; & cela me donne ſi peu d'inquietude, que je n'ai pas crû qu'il eût réjailli rien ſur mon viſage pour vous en faire appercevoir. Mais, puiſque contre mon attente vous y appercevez quelque alteration, je ne vous en diſſimulerai pas la cauſe qui eſt de très-peu de conſequence.

J'avois crû avec vous, continua la Princeſſe Badroulboudour que notre Palais étoit le plus ſuperbe, le plus magnifique & le plus accompli qu'il y eût au monde. Je vous dirai néanmoins, ce qui m'eſt venu dans la penſée après avoir bien examiné le ſallon aux vingt-quatre croiſées. Ne trouvez-vous pas comme moi, qu'il n'y auroit plus rien à y déſirer, ſi un œuf de Roc, étoit ſuſpendu au milieu de l'enfoncement du dôme. Prin-

ceſſe, repartit Aladdin ; il ſuffit que vous trouviez qu'il y manque un œuf de Roc, pour y trouver le même défaut. Vous verrez par la diligence que je vais apporter à le réparer, qu'il n'y a rien que je ne faſſe pour l'amour de vous.

Dans le moment Aladdin quitta la Princeſſe Badroulboudour, il monta au Sallon aux vingt-quatre croiſées, & là après avoir tiré de ſon ſein la Lampe qu'il portoit toûjours ſur lui, en quelque lieu qu'il allât, depuis le danger qu'il avoit couru pour avoir négligé de prendre cette précaution, il la frota. Auſſi-tôt le Génie ſe préſenta devant lui. Génie, lui dit Aladdin ; il manque à ce dôme un œuf de Roc, ſuſpendu au milieu de l'enfoncement : je te demande au nom de la Lampe que je tiens, que tu faſſe enſorte que ce défaut ſoit réparé.

Aladdin n'eut pas achevé de prononcer ces paroles, que le Génie fit un cri ſi bruyant, & ſi épouvantable que le ſalon en fut ébranlé, & qu'Aladdin en chancela prêt à tom-

ber de ſon haut. Quoi miſerable ! lui dit le Génie, d'une voix à faire trembler l'homme le plus aſſuré ; ne te ſuffit-il pas, que mes compagnons & moi, nous ayons fait toute choſe en ta conſideration, pour me demander par une ingratitude, qui n'a pas de pareille, que je t'apporte mon Maître, & que je le pende au milieu de la voûte de ce dôme : cet attentat meriteroit que vous fuſſiez reduits en cendre ſur le champ, toi, ta femme & ton Palais. Mais tu eſt heureux de n'en être pas l'auteur, & que la demande ne vienne pas directement de ta part. Aprens quel en eſt le veritable auteur. C'eſt le frere du Magicien Afriquain, ton ennemi, que tu as exterminé comme il le méritoit. Il eſt dans ton Palais déguiſé ſous l'habit de Fatime la ſainte femme, qu'il a aſſaſſinée, & c'eſt lui qui a ſuggeré à ta femme de faire la demande pernicieuſe que tu m'as faite. Son deſſein eſt de te tuer, c'eſt à toi d'y prendre garde ; & en achevant il diſparut.

Aladdin ne perdit pas une des der-

nieres paroles du Génie ; il avoit entendu parler de Fatime la ſainte femme , & il n'ignoroit pas de quelle maniere elle gueriſſoit le mal de tête, à ce que l'on prétendoit. Il revint à l'appartement de la Princeſſe , & ſans parler de ce qui venoit de lui arriver , il s'aſſit en diſant qu'un grand mal de tête venoit de le prendre tout à coup , & en s'appuyant la main contre le front. La Princeſſe commanda auſſi-tôt qu'on fît venir la ſainte femme , & pendant qu'on alla l'appeller , elle raconta à Aladdin , à quelle occaſion elle ſe trouvoit dans le Palais où elle lui avoit donné un appartement.

La fauſſe Fatime arriva , & dès qu'elle fut entrée : Venez , ma bonne mere , lui dit Aladdin ; je ſuis bien aiſe de vous voir , & de ce que mon bonheur veut que vous vous trouviez ici. Je ſuis tourmenté d'un furieux mal de tête , qui vient de me ſaiſir. Je demande votre ſecours par la confiance que j'ai en vos bonnes prieres , & j'eſpere que vous ne me refuſerez pas la grace , que vous faites à tant

d'affligez de ce mal. En achevant ces paroles, il ſe leva en baiſſant la tête, & la fauſſe Fatime s'avança de ſon côté, mais en portant la main ſur un poignard qu'elle avoit à ſa ceinture, ſous ſa robe. Aladdin qui l'obſervoit, lui ſaiſit la main avant qu'elle l'eût tiré, & en lui perçant le cœur du ſien, il la jetta morte ſur le plancher.

Mon cher Epoux, qu'avez-vous fait, s'écria la Princeſſe dans ſa ſurpriſe? vous avez tué la ſainte femme. Non, ma Princeſſe, répondit Aladdin, ſans s'émouvoir, je n'ai pas tué Fatime, mais un ſcélerat qui m'alloit aſſaſſiner, ſi je ne l'euſſe prévenu. C'eſt ce méchant homme que vous voyez, ajoûta-t-il, en le dévoilant, qui a étranglé Fatime que vous avez crû regreter, en m'accuſant de ſa mort, & qui s'étoit déguiſé ſous ſon habit pour me poignarder. Et afin que vous le connoiſſiez mieux, il étoit frere du Magicien Afriquain votre raviſſeur. Aladdin lui raconta enſuite par quel voie il avoit appris ces particularitez, après quoi il fit enlever le cadavre.

C'eſt ainſi qu'Aladdin fut délivré

de la perſecution des deux freres Magiciens. Peu d'années après le Sultan mourut dans une grande vieilleſſe. Comme il ne laiſſa pas d'enfans mâles, la Princeſſe Badroulboudour, en qualité de légitime héritiere lui ſucceda, & communiqua la puiſſance ſuprême à Aladdin. Ils regnérent enſemble de longues années & laiſſerent une illuſtre poſterité.

SIRE, dit la Sultane Scheherazade, en achevant l'hiſtoire des avantures, arrivées à l'occaſion de la Lampe merveilleuſe. Votre Majeſté ſans doute, aura remarqué dans la perſonne du Magicien Afriquain, un homme abandonné à la paſſion démeſurée, de poſſeder des tréſors par des voies condamnables, qui lui en découvrirent d'immenſes, dont il ne joüit point, parce qu'il s'en rendit indigne. Dans Aladdin, elle voit au contraire un homme, qui d'une baſſe naiſſance s'éléve juſqu'à la Royauté, en ſe ſervant des mêmes tréſors, qui lui viennent ſans les chercher, ſeulement à meſure qu'il en a beſoin, pour parvenir à la

fin qu'il s'eſt propoſée. Dans le Sultan elle aura appris combien un Monarque bon, juſte, & équitable courre de dangers & riſque même d'être détrôné, lorſque par une injuſtice criante, & contre toutes les regles de l'équité, il oſe par une promptitude déraiſonnable, condamner à mort un innocent ſans vouloir l'entendre dans ſa juſtification. Enfin elle aura eu horreur des abominations de deux ſcelerats Magiciens, dont l'un ſacrifie ſa vie pour poſſeder des tréſors, & l'autre ſa vie & ſa Religion à la vengeance d'un ſcelerat comme lui, & qui comme lui auſſi reçoit le châtiment de ſa méchanceté.

Le Sultan des Indes témoigna à la Sultane Scheherazade ſon épouſe, qu'il étoit très-ſatisfait des prodiges qu'il venoit d'entendre de la Lampe merveilleuſe, & que les contes qu'elle lui faiſoit chaque nuit, lui faiſoient beaucoup de plaiſir. En effet, ils étoient divertiſſans, & preſque toûjours aſſaiſonnez d'une bonne morale. Il voyoit bien que la Sultane les faiſoit adroitement ſucceder les uns aux autres; & il

n'étoit pas fâché qu'elle lui donnât occaſion par ce moyen de tenir en ſuſpens à ſon égard, l'execution du ſerment qu'il avoit fait ſi ſolemnellement, de ne garder une femme qu'une nuit, & de la faire mourir le lendemain. Il n'avoit même preſque plus d'autre penſée, que de voir s'il ne viendroit point à bout de lui en faire tarir le fond.

Dans cette intention, après avoir entendu la fin de l'hiſtoire d'Aladdin, & de Badroulboudour, toute differente de ce qui lui avoit été raconté juſqu'alors; dès qu'il fut éveillé, il prévint Dinarzade, & il l'éveilla elle-même, en demandant à la Sultane, qui venoit de s'éveiller auſſi, ſi elle étoit à la fin de ſes Contes.

A la fin de mes Contes, Sire! répondit la Sultane, en ſe récriant ſur la demande; j'en ſuis bien éloignée: le nombre en eſt ſi grand qu'il ne me ſeroit pas poſſible à moi-même, d'en dire le compte préciſément à votre Majeſté. Ce que je crains, Sire; c'eſt qu'à la fin votre Majeſté ne s'ennuie, & ne ſe laſſe de m'entendre, plutôt

que je manque de quoi l'entretenir ſur cette matiere.

Otez-vous cette crainte de l'eſprit, reprit le Sultan ; & voyons ce que vous avez de nouveau à me raconter.

La Sultane Schéherazade, encouragée par ces paroles du Sultan des Indes, commença de lui raconter une nouvelle hiſtoire en ces termes : Sire, dit-elle ; j'ai entretenu pluſieurs fois votre Majeſté de quelques avantures arrivées au fameux Calife Haroun Alraſchid. Il lui en eſt arrivé un grand nombre d'autres, dont celle que voici n'eſt pas moins digne de votre curioſité.

LES AVANTURES DU CALIFE HAROUN ALRASCHID.

QUELQUEFOIS, comme votre Majesté ne l'ignore pas, & comme elle peut l'avoir expérimenté par elle-même, nous sommes dans des transports de joie si extraordinaires que nous communiquons d'abord cette passion à ceux qui nous approchent, ou que nous participons aisément à la leur. Quelquefois aussi, nous sommes dans une mélancholie si profonde, que nous sommes insupportables à nous-mêmes, & que bien loin d'en pouvoir dire la cause, si on nous la demandoit, nous ne pourrions la trouver nous-mêmes si nous la cherchions.

Le Calife étoit un jour dans cette

ſituation d'eſprit, quand Giafar ſon grand Viſir, fidele & aimé, vint ſe préſenter devant lui. Ce Miniſtre le trouva ſeul, ce qui lui arrivoit rarement; & comme il s'apperçut en s'avançant qu'il étoit enſeveli dans une humeur ſombre, & même qu'il ne levoit pas les yeux pour le regarder, il s'arrêta en attendant qu'il daignât les jetter ſur lui.

Le Calife enfin leva les yeux, & regarda Giafar; mais il les détourna auſſi-tôt, en demeurant dans la même poſture, & auſſi immobile qu'auparavant.

Comme le grand Viſir ne remarqua rien de fâcheux dans les yeux du Calife, qui le regardât perſonnellement, il prit la parole: Commandeur des Croians, dit-il; votre Majeſté me permet-elle de lui demander d'où peut venir la mélancholie qu'elle fait paroître, & dont il m'a toujours paru qu'elle étoit ſi peu ſuſceptible.

Il eſt vrai, Viſir, répondit le Calife, en changeant de ſituation; que j'en ſuis peu ſuſceptible, & ſans toi, je ne me ſerois pas apperçu de celle

où tu me trouves, & dans laquelle je ne veux pas demeurer davantage. S'il n'y a rien de nouveau qui t'ait obligé de venir, tu me feras plaisir d'inventer quelque chose pour me la faire dissiper.

Commandeur des Croians, reprit le grand Visir Giafar, mon devoir seul m'a obligé de me rendre ici, & je prends la liberté de faire souvenir votre Majesté, qu'elle s'est imposée elle-même un devoir, de s'éclaircir en personne, de la bonne police qu'elle veut être observée dans sa Capitale & aux environs. C'est aujourd'hui le jour qu'elle a bien voulu se prescrire pour s'en donner la peine, & c'est l'occasion la plus propre qui s'offre d'elle-même, pour dissiper les nuages qui offusquent sa gaïeté ordinaire.

Je l'avois oublié, repliqua le Calife; & tu m'en fais souvenir fort à propos: va donc changer d'habit, pendant que je ferai la même chose de mon côté.

Ils prirent chacun un habit de Marchand étranger, & sous ce déguisement, ils sortirent seuls, par une por-

te ſecrete du Jardin du Palais, qui donnoit à la Campagne. Ils firent une partie du circuit de la Ville, par les dehors, juſqu'aux bords de l'Euphrate, à une diſtance aſſez éloignée de la porte de la Ville, qui étoit de ce côté-là, ſans avoir rien obſervé, qui fût contre le bon ordre. Ils traverſerent ce fleuve ſur le premier bateau qui ſe préſenta, & après avoir achevé le tour de l'autre partie de la Ville, oppoſée à celle qu'ils venoient de quitter, ils reprirent le chemin du pont qui en faiſoit la communication.

Ils paſſerent ce pont, au bout duquel ils rencontrerent un Aveugle aſſez âgé, qui demandoit l'aumône. Le Calife ſe détourna, & lui mit une piece de monnoie d'or dans la main.

L'Aveugle à l'inſtant lui prit la main & l'arrêta : charitable perſonne, dit-il, qui que vous ſoyez, que Dieu a inſpiré de me faire l'aumône, ne me refuſez pas la grace que je vous demande, de me donner un ſoufflet, je l'ai mérité & même un plus grand châtiment. En achevant ces paroles, il quitta la main du Calife pour lui

laiſſer la liberté de lui donner le ſoufflet ; mais de crainte qu'il ne paſſât outre ſans le faire, il le prit par ſon habit.

Le Calife ſurpris de la demande, & de l'action de l'Aveugle : bon homme, dit-il ; je ne puis t'accorder ce que tu me demandes ; je me garderai bien d'effacer le mérite de mon aumône par le mauvais traitement que tu prétens que je te faſſe ; & en achevant ces paroles, il fit un effort pour faire quitter priſe à l'Aveugle.

L'Aveugle qui s'étoit douté de la répugnance de ſon bienfaicteur, par l'experience qu'il en avoit depuis longtemps, fit un plus grand effort pour le retenir : Seigneur, reprit-il, pardonnez-moi ma hardieſſe & mon importunité, donnez-moi je vous prie un ſoufflet, ou reprenez votre aumône, je ne puis la recevoir qu'à cette condition, ſans contrevenir à un ſerment ſolemnel, que j'en ai fait devant Dieu, & ſi vous en ſçaviez la raiſon, vous tomberiez d'accord avec moi, que la peine en eſt trés-légere.

Le Calife, qui ne vouloit pas être

retardé plus long-temps, céda à l'importunité de l'Aveugle : & il lui donna un ſoufflet aſſez léger. L'Aveugle quitta priſe auſſi-tôt, en le remerciant, & en le beniſſant. Le Calife continua ſon chemin avec le grand Viſir. Mais à quelques pas de là il dit au Viſir : il faut que le ſujet qui a porté cet Aveugle, à ſe conduire ainſi avec tous ceux qui lui font l'aumône, ſoit un ſujet grave. Je ſerois bien aiſe d'en être informé ; ainſi retourne, & dis-lui qui je ſuis, qu'il ne manque pas de ſe trouver demain au Palais, au temps de la Priere de l'après dîné, & que je veux lui parler.

Le grand Viſir retourna ſur ſes pas, fit ſon aumône à l'Aveugle, & après lui avoir donné un ſoufflet, il lui donna l'ordre, & il vint rejoindre le Calife.

Ils rentrerent dans la Ville, & en paſſant par une place ils y trouverent grand nombre de ſpectateurs, qui regardoient un homme jeune, & bien mis, monté ſur une cavale qu'il pouſſoit à toute bride autour de la place, & qu'il maltraitoit cruellement, à

coups de foüet & d'éperons, ſans aucun relâche, de maniere qu'elle étoit tout en écume & tout en ſang.

Le Calife étonné de l'inhumanité du jeune homme, s'arrêta pour demander ſi l'on ſçavoit quel ſujet il avoit de maltraiter ainſi ſa cavale, & il apprit qu'on l'ignoroit; mais qu'il y avoit déja quelque temps, que chaque jour, & à la même heure, il lui faiſoit faire ce pénible exercice.

Ils continuerent de marcher, & le Calife dit au grand Viſir de bien remarquer cette place, & de ne pas manquer de lui faire venir demain ce jeune homme à la même heure que l'Aveugle.

Avant que le Calife arrivât au Palais, dans une ruë par où il y avoit long-temps qu'il n'avoit paſſé, il remarqua un édifice nouvellement bâti, qui lui parut être l'Hôtel de quelque Seigneur de ſa Cour. Il demanda au grand Viſir, s'il ſçavoit à qui il appartenoit. Le grand Viſir répondit, qu'il l'ignoroit, mais qu'il alloit s'en informer.

En effet, il interrogea un voiſin qui

qui lui dit, que cette maiſon appartenoit à Cogia Haſſan, ſurnommé Alhabbal, à cauſe de la profeſſion de Cordier, qu'il lui avoit vû lui-même exercer dans une grande pauvreté, & que ſans ſçavoir par quel endroit la fortune l'avoit favoriſé, il avoit acquis de ſi grands biens, qu'il ſoutenoit fort honorablement & ſplendidement la dépenſe qu'il avoit faite à la faire bâtir.

Le grand Viſir alla rejoindre le Calife, & lui rendit compte de ce qu'il venoit d'apprendre. Je veux voir ce Cogia Haſſan Alhabbal, lui dit le Calife; va lui dire qu'il ſe trouve auſſi demain à mon Palais à la même heure que les deux autres. Le grand Viſir ne manqua pas d'executer les ordres du Calife.

Le lendemain, après la Priere de l'après dîné, le Calife rentra dans ſon appartement, & le grand Viſir y introduiſit auſſi-tôt les trois perſonnages dont nous avons parlé, & les préſenta au Calife.

Ils ſe proſternerent tous trois devant le Trône du Sultan, & quand

ils furent relevez, le Calife demanda à l'Aveugle, comment il s'appelloit. Je me nomme Baba-Abdalla, répondit l'Aveugle.

Baba-Abdalla, reprit le Calife; ta maniere de demander l'aumône me parut hier si étrange, que si je n'eusse été retenu par de certaines considerations, je me fusse bien gardé d'avoir la complaisance que j'eus pour toi. Je t'aurois empêché dès lors, de donner davantage au public le scandale que tu lui donnes. Je t'ai donc fait venir ici pour sçavoir de toi, quel est le motif, qui t'a poussé à faire un serment aussi indiscret que le tien; & sur ce que tu me vas dire, je jugerai si tu as bien fait, & si je dois te permettre de continuer une pratique qui me paroît d'un très-mauvais exemple. Dis-moi donc, sans me rien déguiser, d'où t'est venu cette pensée extravagante. Ne me caches rien, car je veux le sçavoir absolument.

Baba-Abdalla, intimidé par cette réprimande, se prosterna une seconde fois le front contre terre, devant le Trône du Calife: & après s'être rele-

vé : Commandeur des Croïans, dit-il auſſi-tôt ; je demande très-humblement pardon à votre Majeſté, de la hardieſſe avec laquelle j'ai oſé exiger d'elle & la forcer de faire une choſe, qui à la verité paroit hors du bon ſens. Je reconnois mon crime ; mais comme je ne connoiſſois pas alors votre Majeſté, j'implore ſa clémence, & j'eſpere qu'elle aura égard à mon ignorance.

Quant à ce qu'il lui plaît de traiter ce que je fais d'extravagance, j'avouë que c'en eſt une, & mon action doit paroître telle aux yeux des hommes. Mais à l'égard de Dieu, c'eſt une pénitence très-modique, d'un peché énorme dont je ſuis coupable, & que je n'expierois pas quand tous les mortels m'accableroient de ſoufflets, les uns après les autres. C'eſt de quoi votre Majeſté ſera le juge elle-même, quand par le récit de mon hiſtoire, que je vais lui raconter, en obéiſſant à ſes ordres, je lui aurai fait connoître quelle eſt cette faute énorme.

HISTOIRE

De l'Aveugle Baba-Abdalla.

Commandeur des Croïans, continua Baba-Abdalla; je ſuis né à Bagdad, avec quelques biens, dont je devois heriter de mon pere & de ma mere, qui moururent tous deux à peu de jours près l'un de l'autre. Quoique je fuſſe dans un âge peu avancé, je n'en uſai pas néanmoins en jeune homme, qui les eût diſſipez en peu de temps par des dépenſes inutiles & dans la débauche. Je n'oubliai rien au contraire pour les augmenter par mon induſtrie, par mes ſoins, & par les peines que je me donnois. Enfin, j'étois devenu aſſez riche pour poſſeder à moi ſeul quatre-vingt chameaux que je loüois aux Marchands des Caravanes, & qui me valoient de groſſes ſommes, chaque voyage que je faiſois en differens endroits de l'étenduë de l'Empire de votre Majeſté, où je les accompagnois.

Au milieu de ce bonheur, & avec

un puiſſant deſir de devenir encore plus riche ; un jour, comme je revenois de Balſora à vuide avec mes chameaux, que j'y avois conduit, chargez de marchandiſes d'embarquement pour les Indes, & que je les faiſois paître dans un lieu fort éloigné de toute habitation ; & où le bon pâturage m'avoit fait arrêter, un Derviche à pied, qui alloit à Balſora, vint m'aborder, & s'aſſit auprès de moi, pour ſe délaſſer. Je lui demandai d'où il venoit, & où il alloit. Il me fit les mêmes demandes ; & après que nous eûmes ſatisfait notre curioſité de part & d'autre, nous mîmes nos proviſions en commun & nous mangeâmes enſemble.

En faiſant notre repas, après nous être entretenus de pluſieurs choſes indifferentes, le Derviche me dit que dans un lieu peu éloigné de celui où nous étions, il avoit connoiſſance d'un tréſor plein de tant de richeſſes immenſes, que quand mes quatre-vingt chameaux ſeroient chargez de l'or & des pierreries qu'on en pouvoit tirer, il ne paroîtroit preſque pas qu'on en eût rien enlevé.

Cette bonne nouvelle me ſurprit & me charma en même-temps. La joye que je reſſentis en moi-même, faiſoit que je ne me poſſedois plus. Je ne croiois pas le Derviche capable de m'en faire acroire. Ainſi, je me jettai à ſon cou, en lui diſant; bon Derviche, je vois bien que vous vous ſouciez peu des biens du monde, ainſi à quoi peut vous ſervir la connoiſſance de ce tréſor? Vous êtes ſeul, & vous ne pouvez en emporter que très-peu de choſe; enſcignez-moi où il eſt, j'en chargerai mes quatre-vingt chameaux, & je vous en ferai préſent d'un, en reconnoiſſance du bien, & du plaiſir, que vous m'aurez fait.

J'offrois peu de choſe il eſt vrai; mais c'étoit beaucoup à ce qu'il me paroiſſoit, par rapport à l'excès d'avarice qui s'étoit emparé, tout à coup de mon cœur, depuis qu'il m'avoit fait cette confidence, & je regardois les ſoixante-dix-neuf charges, qui me devoient reſter, comme preſque rien, en comparaiſon de celle dont je me priverois, en la lui abandonnant.

Le Derviche, qui vit ma paſſion étrange pour les richeſſes, ne ſe ſcandaliſa pourtant pas de l'offre déraiſonnable, que je venois de lui faire : mon frere, me dit-il ſans s'émouvoir, vous voyez bien vous-même que ce que vous m'offrez, n'eſt pas proportionné au bienfait que vous demandez de moi. Je pouvois me diſpenſer de vous parler de ce tréſor, & garder mon ſecret. Mais ce que j'ai bien voulu vous en dire, peut vous faire connoître la bonne intention que j'avois, & que j'ai encore de vous obliger & de vous donner lieu de vous ſouvenir de moi à jamais, en faiſant votre fortune & la mienne. J'ai donc une autre propoſition plus juſte, & plus équitable à vous faire : c'eſt à vous de voir ſi elle vous accommode.

Vous dites, continua le Derviche, que vous avez quatre-vingt chameaux : je ſuis prêt de vous mener où eſt le tréſor, nous les chargerons, vous & moi, d'autant d'or & de pierreries qu'ils en pourront porter, à condition que quand nous les aurons char-

gez, vous m'en cederez la moitié avec leur charge, & que vous retiendrez pour vous l'autre moitié, après quoi nous nous ſéparerons, & les enmenerons où bon nous ſemblera, vous de votre côté, & moi du mien. Vous voyez que le partage n'a rien qui ne ſoit dans l'équité, & que ſi vous me faites graces de quarante chameaux, vous aurez auſſi par mon moyen de quoi en acheter un millier d'autres.

Je ne pouvois diſconvenir que la condition que le Derviche me propoſoit ne fût très équitable. Sans avoir égard néanmoins, aux grandes richeſſes qui pouvoient m'en revenir en l'acceptant, je regardois comme une grande perte, la ceſſion de la moitié de mes chameaux, particulierement quand je conſiderois que le Derviche ne ſeroit pas moins riche que moi. Enfin je payois déja d'ingratitude un bienfait purement gratuit que je n'avois pas encore reçû du Derviche. Mais il n'y avoit pas à balancer, il falloit accepter la condition, ou me réſoudre à me repentir toute ma vie,

d'avoir

d'avoir par ma faute, perdu l'occaſion de me faire une haute fortune.

Dans le moment même je raſſemblai mes chameaux, & nous partîmes enſemble. Après avoir marché quelque temps nous arrivâmes dans un vallon aſſez ſpatieux, mais dont l'entrée étoit fort étroite. Mes chameaux n'y purent paſſer qu'un à un ; mais comme le terrain s'élargiſſoit ils trouverent moyen d'y tenir tous enſemble ſans s'embarraſſer. Les deux montagnes qui formoient ce vallon en ſe terminant en un demi-cercle à l'extremité, étoient ſi élevées, ſi eſcarpées, & ſi impraticables, qu'il n'y avoit pas à craindre qu'aucun mortel nous pût jamais appercevoir.

Quand nous fûmes arrivez entre ces deux montagnes : N'allons pas plus loin, me dit le Derviche ; arrêtez vos chameaux, & faites-les coucher ſur le ventre dans l'eſpace que vous voyez, afin que nous n'ayons pas de peine à les charger, & quand vous aurez fait, je procederai à l'ouverture du tréſor.

Je fis ce que le Derviche m'avoit dit, & je l'allai rejoindre auſſi-tôt.

Je le trouvai un fusil à la main qui amassoit un peu de bois sec pour faire du feu. Si-tôt qu'il en eut fait, il y jetta du parfum en prononçant quelques paroles, dont je ne compris pas bien le sens, & aussi-tôt une grosse fumée s'éleva en l'air. Il sépara cette fumée ; & dans le moment, quoique le Roc qui étoit entre les deux montagnes, & qui s'élevoit fort haut, en ligne perpendiculaire, parût n'avoir aucune apparence d'ouverture, il s'en fit néanmoins une, comme une espece de porte à deux battans, pratiquée dans le même roc & de la même matiere, avec un artifice admirable.

Cette ouverture exposa à nos yeux dans un grand enfoncement creusé dans ce roc, un Palais magnifique pratiqué plûtôt par le travail des Génies, que par celui des hommes : car, il ne paroissoit pas que des hommes eussent pû même s'aviser d'une entreprise si hardie & si surprenante.

Mais, Commandeur des Croyans, c'est après coup que je fais cette observation à Votre Majesté, car je ne la fis pas dans le moment. Je n'admi-

rai pas même les richeſſes infinies que je voyois de tous côtez, & ſans m'arrêter à obſerver l'économie qu'on avoit gardée dans l'arrangement de tant de tréſors, comme l'aigle fond ſur ſa proye, je me jettai ſur le premier tas de monnoye d'or, qui ſe préſenta devant moi, & je commençai à en mettre dans un ſac dont je m'étois déja ſaiſi, autant que je jugeai pouvoir en porter. Les ſacs étoient grands, & je les euſſe volontiers emplis tous; mais il falloit les proportionner aux forces de mes chameaux.

Le Derviche fit la même choſe que moi, mais je m'apperçus qu'il s'attachoit plutôt aux pierreries; & comme il m'en eut fait comprendre la raiſon, je ſuivis ſon exemple, & nous enlevâmes beaucoup plus de toute ſorte de pierres précieuſes, que d'or monnoyé. Nous achevâmes enfin d'emplir tous nos ſacs, & nous en chargeâmes les chameaux. Il ne reſtoit plus qu'à refermer le tréſor, & à nous en aller.

Avant que de partir, le Derviche rentra dans le tréſor, & comme il y avoit pluſieurs grands vaſes d'orfévre-

rie, de toutes ſortes de façons, & d'autres matieres précieuſes, j'obſervai qu'il prit dans un de ces vaſes une petite boëte d'un certain bois qui m'étoit inconnu, & qu'il la mit dans ſon ſein, après m'avoir fait voir qu'il n'y avoit qu'une eſpece de pommade.

Le Derviche fit la même cérémonie pour fermer le tréſor, qu'il avoit faite pour l'ouvrir; & après avoir prononcé certaines paroles, la porte du tréſor ſe referma, & le rocher nous parut auſſi entier qu'auparavant.

Alors nous partageâmes nos chameaux, que nous fîmes lever avec leurs charges. Je me mis à la tête des quarante que je m'étois réſervez, & le Derviche à la tête des autres que je lui avois cédez.

Nous défilâmes par où nous étions entrez dans le vallon, & nous marchâmes enſemble, juſqu'au grand chemin où nous devions nous ſéparer; le Derviche pour continuer ſa route vers Balſora, & moi pour revenir à Bagdad. Pour le remercier d'un ſi grand bienfait, j'employai les termes les plus forts, & ceux qui pouvoient lui mar-

quer davantage ma reconnoiſſance, de m'avoir préferé à tout autre mortel, pour me faire part de tant de richeſſes. Nous nous embraſſâmes tous deux avec bien de la joie ; & après nous être dit adieu, nous nous éloignâmes chacun de notre côté.

Je n'eus pas fait quelques pas pour rejoindre mes chameaux, qui marchoient toujours dans le chemin où je les avois mis, que le Démon de l'ingratitude & de l'envie s'empara de mon cœur, je déplorois la perte de mes quarante chameaux, & encore plus les richeſſes dont ils étoient chargez. Le Derviche n'a pas beſoin de toutes ces richeſſes, diſois-je en moi-même, il eſt le maître des tréſors, & il en aura tant qu'il voudra : ainſi, je me livrai à la plus noire ingratitude, & je me déterminai tout à coup à lui enlever ſes chameaux avec leurs charges.

Pour executer mon deſſein, je commençai par faire arrêter mes chameaux. Enſuite je courus après le Derviche que j'appellois de toute ma force, pour lui faire comprendre, que

j'avois encore quelque chose à lui dire, & je lui fis signe de faire aussi arrêter les siens, & de m'attendre. Il entendit ma voix, & il s'arrêta.

Quand je l'eus rejoint : mon frere, lui dis-je, je ne vous ai pas eu plutôt quitté, que j'ai considéré une chose à laquelle je n'avois pas pensé auparavant, & à laquelle peut-être n'avez-vous pas pensé vous-même. Vous êtes un bon Derviche, accoutumé à vivre tranquillement, dégagé du soin des choses du monde, & sans autre embarras que celui de servir Dieu. Vous ne sçavez peut-être pas à quelle peine vous vous êtes engagé, en vous chargeant d'un si grand nombre de chameaux. Si vous vouliez me croire, vous n'en emmeneriez que trente, & je crois que vous aurez encore bien de la difficulté à les gouverner. Vous pouvez vous en rapporter à moi, j'en ai l'experience.

Je croi que vous avez raison, reprit le Derviche, qui ne se voyoit pas en état de pouvoir me rien disputer ; & j'avouë, ajoûta-t-il, que je n'y avois pas fait réflexion. Je commençois déja

à être inquiet ſur ce que vous me repréſentez. Choiſiſſez donc les dix qu'il vous plaira, emmenez-les & allez à la garde de Dieu.

J'en mis à part dix, & après les avoir détournez, je les mis en chemin pour aller ſe mettre à la ſuite des miens. Je ne croyois pas trouver dans le Derviche une ſi grande facilité à ſe laiſſer perſuader. Cela augmenta mon avidité, & je me flatai que je n'aurois pas plus de peine à en obtenir encore dix autres.

En effet, au lieu de le remercier du riche préſent qu'il venoit de me faire: mon frere, lui dis-je encore, par l'interêt que je prens à votre repos, je ne puis me réſoudre à me ſéparer d'avec vous, ſans vous prier de conſiderer encore une fois, combien trente chameaux chargez ſont difficiles à mener, à un homme comme vous particulierement, qui n'êtes pas accoutumé à ce travail. Vous vous trouveriez beaucoup mieux, ſi vous me faiſiez une pareille grace que celle que vous venez de me faire. Ce que je vous en dis, comme vous le voyez, n'eſt pas tant

pour l'amour de moi, & pour mon interêt, que pour vous faire un plus grand plaiſir ; ſoulagez-vous donc de ces dix autres chameaux, ſur un homme comme moi, à qui il ne coute pas plus de prendre ſoin de cent que d'un ſeul.

Mon diſcours fit l'effet que je ſouhaitois, & le Derviche me céda ſans aucune réſiſtance, les dix chameaux que je lui demandois, de maniere qu'il ne lui en reſta plus que vingt, & je me vis maître de ſoixante charges, dont la valeur ſurpaſſoit les richeſſes de beaucoup de Souverains. Il ſemble après cela que je devois être content.

Mais, Commandeur des Croïans, ſemblable à un hydropique, qui plus il boit, plus il a ſoif ; je me ſentis plus enflamé qu'auparavant de l'envie de me procurer les vingt autres qui reſtoient encore au Derviche.

Je redoublai mes ſollicitations, mes prieres & mes importunitez, pour faire condeſcendre le Derviche, à m'en accorder encore dix des vingt. Il ſe rendit de bonne grace ; & quant aux dix autres qui lui reſtoient, je l'em-

braſſai, je le baiſai, & je lui fis tant de careſſes, en le conjurant de ne me les pas refuſer, & de mettre par-là le comble à l'obligation que je lui aurois éternellement, qu'il me combla de joie en m'annonçant qu'il y conſentoit. Faites-en un bon uſage, mon frere, ajouta-t-il ; & ſouvenez-vous que Dieu peut nous ôter les richeſſes, comme il nous les donne, ſi nous ne nous en ſervons à ſecourir les pauvres qu'il ſe plaît à laiſſer dans l'indigence exprès, pour donner lieu aux riches, de mériter par leurs aumônes, une plus grande récompenſe dans l'autre monde.

Mon aveuglement étoit ſi grand, que je n'étois pas en état de profiter d'un conſeil ſi ſalutaire. Je ne me contentai pas de me revoir poſſeſſeur de mes quatre-vingt chameaux, & de ſçavoir qu'ils étoient chargez d'un tréſor ineſtimable, qui devoit me rendre le plus fortuné des hommes. Il me vint dans l'eſprit que la petite boëte de pommade, dont le Derviche s'étoit ſaiſi, & qu'il m'avoit montrée, pouvoit être quelque choſe de plus précieux que

toutes les richeſſes dont je lui étois redevable. L'endroit où le Derviche l'a priſe, diſois-je en moi-même, & le ſoin qu'il a eu de s'en ſaiſir, me fait croire qu'elle enferme quelque choſe de myſterieux. Cela me détermina à faire enſorte de l'obtenir. Je venois de l'embraſſer en lui diſant adieu. A propos, lui dis-je, en retournant à lui, que voulez-vous faire de cette petite boëte de pommade? Elle me paroit ſi peu de choſe, ajoutai-je, qu'elle ne vaut pas la peine que vous l'emportiez, je vous prie de m'en faire préſent, auſſi-bien un Derviche comme vous, qui a renoncé aux vanitez du monde, n'a pas beſoin de pommade.

Plût à Dieu qu'il me l'eût refuſée cette boëte! Mais quand il l'auroit voulu faire, je ne me poſſedois plus, j'étois plus fort que lui, & bien réſolu à la lui enlever par force, afin que pour mon entiere ſatisfaction, il ne fût pas dit, qu'il eût emporté la moindre choſe du tréſor, quelque grande que fût l'obligation que je lui avois.

Loin de me la refuſer, le Derviche la tira d'abord de ſon ſein, & en me

la préſentant de la meilleure grace du monde : tenez, mon frere, me dit-il ; la voila : qu'à cela ne tienne que vous ne ſoyez content : ſi je puis faire davantage pour vous, vous n'avez qu'à demander, je ſuis prêt de vous ſatisfaire.

Quand j'eus la boëte entre les mains, je l'ouvris ; & en conſiderant la pommade : Puiſque vous êtes de ſi bonne volonté, lui dis-je, & que vous ne vous laſſez pas de m'obliger, je vous prie de vouloir bien me dire quel eſt l'uſage particulier de cette pommade.

L'uſage en eſt ſurprenant & merveilleux, repartit le Derviche. Si vous appliquez un peu de cette pommade autour de l'œil gauche & ſur la paupiere, elle fera paroître devant vos yeux tous les tréſors qui ſont cachez dans le ſein de la terre ; mais ſi vous en appliquez de même à l'œil droit, elle vous rendra aveugle.

Je voulois avoir moi-même l'expérience d'un effet ſi admirable. Prenez la boëte, dis-je au Derviche, en la lui préſentant, & appliquez-moi vous-même de cette pommade à l'œil gauche. Vous entendez cela mieux que

moi ; je ſuis dans l'impatience d'avoir l'experience d'une choſe qui me paroît incroyable.

Le Derviche voulut bien ſe donner cette peine, il me fit fermer l'œil gauche & m'appliqua la pommade. Quand il eut fait, j'ouvris l'œil & j'éprouvai qu'il m'avoit dit la verité. Je vis en effet un nombre infini de tréſors, remplis de richeſſes ſi prodigieuſes, & ſi diverſifiées, qu'il ne me ſeroit pas poſſible d'en faire un détail au juſte. Mais comme j'étois obligé de tenir l'œil droit fermé avec la main, & que cela me fatiguoit, je priai le Derviche, de m'appliquer auſſi de cette pommade autour de cet œil.

Je ſuis prêt de le faire, me dit le Derviche ; mais vous devez vous ſouvenir, ajouta-t-il, que je vous ai averti, que ſi vous en mettez ſur l'œil droit vous deviendriez aveugle auſſi-tôt. Telle eſt la vertu de cette pommade, il faut que vous vous y accommodiez.

Loin de me perſuader que le Derviche me dît la verité ; je m'imaginai au contraire qu'il y avoit encore quelque nouveau myſtere qu'il vouloit me

cacher. Mon frere, repris-je en ſouriant, je vois bien que vous voulez m'en faire accroire; il n'eſt pas naturel que cette pommade faſſe deux effets ſi oppoſez l'un à l'autre.

La choſe eſt portant comme je vous le dis, repartit le Derviche en prenant le nom de Dieu à témoin; & vous devez m'en croire ſur ma parole, car je ne ſçai point déguiſer la verité.

Je ne voulus pas me fier à la parole du Derviche, qui me parloit en homme d'honneur. L'envie inſurmontable de contempler à mon aiſe tous les tréſors de la terre, & peut-être d'en joüir toutes les fois que je voudrois m'en donner le plaiſir, fit que je ne voulus pas écouter ſes remontrances, ni me perſuader d'une choſe, qui cependant n'étoit que trop vraie, comme je l'expérimentai bien-tôt après à mon grand malheur.

Dans la prévention où j'étois, j'allai m'imaginer, que ſi cette pommade avoit la vertu de me faire voir tous les tréſors de la terre, en l'appliquant ſur l'œil gauche; elle avoit peut-être la vertu de les mettre à ma diſpoſi-

tion, en l'appliquant ſur le droit. Dans cette penſée, je m'obſtinai à preſſer le Derviche, à m'en appliquer lui-même autour de l'œil droit, mais il refuſa conſtamment de le faire. Après vous avoir fait un ſi grand bien, mon frere, me dit-il, je ne puis me réſoudre à vous faire un ſi grand mal. Conſiderez bien vous-même, quel malheur eſt celui d'être privé de la vûë, & ne me réduiſez pas à la néceſſité fâcheuſe de vous complaire dans une choſe dont vous aurez à vous repentir toute votre vie.

Je pouſſai mon opiniâtreté juſqu'au bout : Mon frere, lui dis-je, aſſez fermement ; je vous prie de paſſer par deſſus toutes les difficultez que vous me faites. Vous m'avez accordé fort genereuſement tout ce que je vous ai demandé juſqu'à préſent, voulez-vous que je me ſépare d'avec vous mal ſatisfait pour une choſe de ſi peu de conſequence ? Au nom de Dieu, accordez-moi cette derniere faveur. Quoiqu'il en arrive, je ne m'en prendrai pas à vous, & la faute en ſera ſur moi ſeul.

Le Derviche fit toute la réſiſtance poſſible ; mais comme il vit que j'étois en état de l'y forcer : Puiſque vous le voulez abſolument, me dit-il, je vais vous contenter. Il prit un peu de cette pommade fatale & me l'appliqua donc ſur l'œil droit que je tenois fermé ; mais helas ! quand je vins à l'ouvrir, je ne vis que ténebres épaiſſes de mes deux yeux, & je demeurai aveugle comme vous me voyez.

Ah malheureux Derviche : m'écriai-je dans le moment ; ce que vous m'avez prédit n'eſt que trop vrai. Fatale curioſité, ajoutai-je, deſir inſatiable des richeſſes, dans quel abîme de malheurs m'allez-vous jetter ? Je ſens bien à préſent que je me les ſuis attirez ; mais vous, cher frere, m'écriai-je encore, en m'adreſſant au Derviche, qui êtes ſi charitable, & ſi bienfaiſant, entre tant de ſecrets merveilleux dont vous avez la connoiſſance, n'en avez-vous pas quelqu'un pour me rendre la vûë ?

Malheureux, me répondit alors le Derviche, il n'a pas tenu à moi que tu n'aye évité ce malheur ; mais tu

n'as que ce que tu mérites, & c'eſt l'aveuglement du cœur, qui t'a attiré celui du corps. Il eſt vrai que j'ai des ſecrets, tu l'as pû connoître dans le peu de temps que j'ai été avec toi; mais je n'en ai pas pour te rendre la vûë. Adreſſe-toi à Dieu, ſi tu crois qu'il y en ait un. Il n'y a que lui qui puiſſe te la rendre. Il t'avoit donné des richeſſes dont tu étois indigne. Il te les a ôtées, & il va les donner par mes mains à des hommes qui n'en ſeront pas méconnoiſſans comme toi.

Le Derviche ne m'en dit pas davantage, & je n'avois rien à lui repliquer. Il me laiſſa ſeul, accablé de confuſion & plongé dans un excès de douleur qu'on ne peut exprimer : & après avoir raſſemblé mes quatre-vingt chameaux, il les emmena, & pourſuivit ſon chemin juſqu'à Balſora.

Je le priai de ne me point abandonner en cet état malheureux, & de m'aider du moins à me conduire juſqu'à la premiere caravane, mais il fut ſourd à mes prieres & à mes cris. Ainſi privé de la vûë & de tout ce que je poſſedois au monde, je ſerois

mort d'affliction & de faim, ſi le lendemain une Caravane, qui revenoit de Balſora, ne m'eût bien voulu recevoir charitablement & me remener à Bagdad.

D'un état à m'égaler à des Princes, ſinon en forces, & en puiſſance, au moins en richeſſes & en magnificence, je me vis réduit à la mendicité ſans aucune reſſource. Il fallut donc me réſoudre à demander l'aumône, & c'eſt ce que j'ai fait juſqu'à préſent. Mais pour expier mon crime envers Dieu, je m'impoſai en même temps la peine d'un ſoufflet de la part de chaque perſonne charitable, qui auroit compaſſion de ma miſere.

Voila enfin, Commandeur des Croïans, le motif de ce qui parut hier ſi étrange à votre Majeſté, & de ce qui doit m'avoir fait encourir ſon indignation. Je lui en demande pardon encore une fois, comme ſon eſclave, en me ſoumettant à recevoir le châtiment que j'ai mérité. Et ſi elle daigne de prononcer ſur la penitence que je me ſuis impoſée, je ſuis perſuadé qu'elle la trouvera trop légere, &

beaucoup au deſſous de mon crime.

Quand l'aveugle eut achevé ſon hiſtoire, le Calife lui dit : Baba-Abdalla, ton peché eſt grand ; mais Dieu ſoit loüé que tu en as connu l'énormité, & de la penitence publique que tu en as faite juſqu'à préſent. C'eſt aſſez, il faut que dorénavant tu la continuës dans le particulier, en ne ceſſant de demander pardon à Dieu dans chacune des prieres auſquelles tu es obligé chaque jour, par ta Religion. Et afin que tu n'en ſois pas détourné par le ſoin de demander ta vie, je te fais une aumône ta vie durant, de quatre drachmes d'argent par jour de ma monnoie, que mon grand Viſir te fera donner. Ainſi ne t'en retourne pas, & attens qu'il ait executé mon ordre.

A ces paroles, Baba-Abdalla ſe proſterna devant le Trône du Calife ; & en ſe relevant il lui fit ſon remercîment, en lui ſouhaitant toute ſorte de bonheur & de proſperité.

Le Calife Haroun Alraſchid, content de l'hiſtoire de Baba-Abdalla, & du Derviche, s'addreſſa au jeune hom-

me, qu'il avoit vû maltraiter ſa cavale, & il lui demanda ſon nom, comme il avoit fait à l'Aveugle. Le jeune homme lui dit qu'il s'appelloit Sidi Nouman.

Sidi Nouman, lui dit alors le Calife; j'ai vû exercer des chevaux toute ma vie, & ſouvent j'en ai exercé moi-même; mais je n'en ai jamais vû pouſſer d'une maniere auſſi barbare que celle dont tu pouſſois hier ta cavale en pleine place, au grand ſcandale des ſpectateurs, qui en murmuroient hautement. Je n'en fus pas moins ſcandaliſé qu'eux, & il s'en falut peu que je ne me fiſſe connoître contre mon intention, pour remédier à ce deſordre. Ton air néanmoins, ne me marque pas que tu ſois un homme barbare & cruel; je veux même croire que tu n'en uſe pas ainſi, ſans ſujet. Puiſque je ſçai que ce n'eſt pas la premiere fois, & qu'il y a déja bien du temps que chaque jour tu fais ce mauvais traitement à ta cavale, je veux ſçavoir quel en eſt le ſujet, & je t'ai fait venir ici, afin que tu me l'apprenne: ſur-tout dis-moi la choſe comme

elle eſt, & ne me déguiſe rien.

Sidi Nouman comprit aiſément ce que le Calife exigeoit de lui. Ce récit lui faiſoit de la peine, il changea de couleur pluſieurs fois, & fit voir malgré lui combien étoit grand l'embarras où il ſe trouvoit. Il fallut pourtant ſe réſoudre à en dire le ſujet. Ainſi, avant que de parler il ſe proſterna devant le Trône du Calife, & après s'être relevé, il eſſaya de commencer pour ſatisfaire le Calife, mais il demeura comme interdit, moins frapé de la Majeſté du Calife devant lequel il paroiſſoit, que par la nature du récit qu'il avoit à lui faire.

Quelque impatience naturelle que le Calife eût d'être obéi dans ſes volontez, il ne témoigna néanmoins aucune aigreur du ſilence de Sidi Nouman. Il vit bien qu'il falloit, ou qu'il manquât de hardieſſe devant lui, ou qu'il fût intimidé du ton dont il lui avoit parlé, ou enfin que dans ce qu'il avoit à lui dire, il pouvoit y avoir des choſes qu'il eût bien voulu cacher.

Sidi Nouman, lui dit le Calife pour le raſſurer, reprens tes eſprits, & fais

état que ce n'eſt pas à moi que tu dois raconter ce que je te demande, mais à quelque ami qui t'en prie. S'il y a quelque choſe dans ce récit qui te faſſe de la peine & dont tu crois que je pourrois être offenſé, je te le pardonne dès à préſent. Défais-toi donc de toutes tes inquiétudes, parle-moi à cœur ouvert & ne me diſſimule rien, non plus qu'au meilleur de tes amis.

Sidi Nouman raſſuré par les dernieres paroles du Calife, prit enfin la parole : Commandeur des Croyans, dit-il ; quelque ſaiſiſſement dont tout mortel, doive être frapé à la ſeule approche de la Majeſté, & de l'éclat de ſon Trône, je me ſens néanmoins, aſſez de force pour croire que ce ſaiſiſſement reſpectueux, ne m'interdira pas la parole, juſqu'au point de manquer à l'obéiſſance que je lui dois, en lui donnant ſatisfaction ſur toute autre choſe que ce qu'elle exige de moi préſentement. Je n'oſe pas me dire le plus parfait des hommes : je ne ſuis pas auſſi aſſez méchant, pour avoir commis, & même pour avoir eu la volonté de commettre rien con-

tre les Loix, qui puiſſe me donner lieu d'en redouter la ſeverité. Quelque bonne néanmoins, que ſoit mon intention ; je reconnois que je ne ſuis pas exempt de pécher par ignorance. Cela m'eſt arrivé : en ce cas là je ne dis pas que j'aye confiance au pardon qu'il a plû à Votre Majeſté de m'accorder, ſans m'avoir entendu ; je me ſoûmets au contraire à ſa juſtice, & à être puni ſi je l'ai mérité. J'avouë que la maniere dont je traite ma cavale, depuis quelque temps, comme Votre Majeſté en a été témoin, eſt étrange, cruelle & de très-mauvais exemple. Mais j'eſpere qu'elle en trouvera le motif, bien fondé, & qu'elle jugera que je ſuis plus digne de compaſſion que de châtiment. Mais je ne dois pas la tenir en ſuſpens plus long-temps, par un préambule ennuyeux. Voici ce qui m'eſt arrivé.

HISTOIRE

de Sidi Nouman.

COmmandeur des Croyans, continua Sidi Nouman; je ne parle pas à Votre Majeſté de ma naiſſance, elle n'eſt pas d'un aſſez grand éclat, pour mériter qu'elle y faſſe attention. Pour ce qui eſt des biens de la fortune, mes Ancêtres par leur bonne œconomie, m'en ont laiſſé autant que j'en pouvois ſouhaiter pour vivre en honnête homme, ſans ambition, & ſans être à charge à perſonne.

Avec ces avantages, la ſeule choſe que je pouvois déſirer, pour rendre mon bonheur accompli, étoit de trouver une femme aimable, qui eût toute ma tendreſſe, & qui en m'aimant veritablement, voulût bien le partagér avec moi. Mais il n'a pas plû à Dieu de me l'accorder : au contraire, il m'en a donné une qui dès le lendemain de mes nôces, a commencé d'exercer ma patience d'une maniere qui

ne peut être concevable, qu'à ceux, qui auroient été expoſez à une pareille épreuve.

Comme la coutume veut que nos mariages ſe faſſent ſans voir, & ſans connoître celles que nous devons épouſer ; Votre Majeſté n'ignore pas qu'un mari n'a pas lieu de ſe plaindre, quand il trouve que la femme qui lui eſt échuë, n'eſt pas laide à donner de l'horreur, qu'elle n'eſt pas contrefaite, & que les bonnes mœurs, le bon eſprit, & la bonne conduite, corrigent quelque legere imperfection du corps qu'elle pourroit avoir.

La premiere fois que je vis ma femme le viſage découvert, après qu'on l'eut amenée chez moi avec les cérémonies ordinaires, je me réjoüis de voir qu'on ne m'avoit pas trompé dans le rapport qu'on m'avoit fait de ſa beauté : je la trouvai à mon gré, & elle me plût.

Le lendemain de nos nôces on nous ſervit un dîné de pluſieurs mets. Je me rendis où la table étoit miſe, & comme je n'y vis pas ma femme, je la fis appeller. Après m'avoir fait attendre

ſendre long-temps, elle arriva. Je diſſimulai mon impatience, & nous nous mîmes à table. Je commençai par le ris que je pris avec une cuilliere comme à l'ordinaire.

Ma femme, au contraire, au lieu de ſe ſervir de cuilliere, comme tout le monde fait, tira d'un étui qu'elle avoit dans ſa poche, une eſpece de cure-oreille, avec lequel elle commença de prendre le ris, & de le porter à ſa bouche grain à grain, car il ne pouvoit pas en tenir davantage.

Surpris de cette maniere de manger : Amine, lui dis-je, car c'étoit ſon nom, avez-vous appris dans votre famille à manger le ris de la ſorte? Le faites-vous ainſi parce que vous êtes une petite mangeuſe, ou bien voulez-vous en compter les grains, afin de n'en pas manger plus une fois que l'autre? Si vous en uſez ainſi par épargne, & pour m'apprendre à ne pas être prodigue, vous n'avez rien à craindre de ce côté-là, & je puis vous aſſurer, que nous ne nous ruinerons jamais par cet endroit-là. Nous avons par la grace de Dieu, de quoi vivre

vivre aiſément, ſans nous priver du néceſſaire. Ne vous contraignez pas ma chere Amine, & mangez comme vous me voyez manger. L'air affable avec lequel je lui faiſois ces remontrances, ſembloit devoir m'attirer quelque réponſe obligeante, mais ſans me dire un ſeul mot, elle continua toujours à manger de la même maniere. Et afin de me faire plus de paine, elle ne mangea plus de ris, que de loin à loin, & au lieu de manger des autres mets avec moi, elle ſe contenta de porter à ſa bouche de temps en temps, un peu de pain émiété, à peu près autant qu'un moineau en eût pû prendre.

Son opiniâtreté me ſcandaliſa, je m'imaginai néanmoins, pour lui faire plaiſir, & pour l'excuſer, qu'elle n'étoit pas accoutumée à manger avec des hommes, encore moins avec un mari, devant qui on lui avoit peut-être enſeigné, qu'elle devoit avoir une retenuë qu'elle pouſſoit trop loin par ſimplicité. Je crûs auſſi qu'elle pouvoit avoir déjeûné, ou ſi elle ne l'avoit pas fait, qu'elle ſe reſervoit à manger ſeule & en liberté. Ces conſi-

dérations m'empêcherent de lui rien dire davantage qui pût l'effaroucher, ou lui donner aucune marque de mécontentement. Après le dîner, je la quittai avec le même air, que ſi elle ne m'eût pas donné ſujet d'être très-mal ſatisfait de ſes manieres extraordinaires, & je la laiſſai ſeule.

Le ſoir au ſouper ce fut la même choſe. Le lendemain & toutes les fois que nous mangions enſemble, elle ſe comportoit de la même maniere. Je voyois bien qu'il n'étoit pas poſſible qu'une femme pût vivre du peu de nourriture qu'elle prenoit, & qu'il y avoit là-deſſous quelque myſtere qui m'étoit inconnu. Cela me fit prendre le parti de diſſimuler. Je fis ſemblant de ne pas faire attention à ſes actions, dans l'eſperance qu'avec le temps elle s'accoutumeroit à vivre avec moi, comme je le ſouhaitois. Mais mon eſperance étoit vaine; & je ne fus pas long-temps à en être convaincu.

Une nuit qu'Amine me croyoit fort endormi, elle ſe leva tout doucement, & je remarquai qu'elle s'habilloit avec de grandes précautions, pour ne pas

faire de bruit, de crainte de m'éveiller, je ne pouvois comprendre à quel deſſein elle troubloit ainſi ſon repos, & la curioſité de ſçavoir ce qu'elle vouloit devenir, me fit feindre un profond ſommeil. Elle acheva de s'habiller, & un moment après elle ſortit de la chambre ſans faire le moindre bruit.

Dans l'inſtant qu'elle fut ſortie, je mé levai en jettant ma robe ſur mes épaules, j'eus le temps d'appercevoir par une fenêtre qui donnoit ſur la cour, qu'elle ouvroit la porte de la ruë & qu'elle ſortit.

Je courus auſſi-tôt à la porte qu'elle avoit laiſſée entre-ouverte, & à la faveur du clair de la Lune, je la ſuivis, juſqu'à ce que je la vis entrer dans un cimetiere qui étoit voiſin de notre maiſon; alors je gagnai le bout d'un mur qui ſe terminoit au cimetiere, & après m'être précautionné pour ne pas être vû, j'apperçus Amine avec une Goule.

Votre Majeſté n'ignore pas, que les Goules de l'un & de l'autre ſexe, ſont des démons errans dans les campagnes. Ils habitent d'ordinaire les bâtimens

ruinez, d'où ils ſe jettent par ſurpriſe ſur les paſſans, qu'ils tuent, & dont ils mangent la chair. Au défaut des paſſans, ils vont la nuit dans les cimetieres, ſe repaître de celle des morts qu'ils déterrent.

Je fus dans une ſurpriſe épouvantable, lorſque je vis ma femme avec cette Goule. Elles déterrerent un mort qu'on avoit enterré le même jour, & la Goule en coupa des morceaux de chair à pluſieurs repriſes, qu'elles mangerent enſemble, aſſiſes ſur le bord de la foſſe. Elles s'entretenoient fort tranquillement en faiſant un repas ſi cruel & ſi inhumain; mais j'étois trop éloigné, & il ne me fut pas poſſible de rien comprendre de leur entretien, qui devoit être auſſi étrange que leur repas, dont le ſouvenir me fait encore frémir.

Quand elles eurent fini cet horrible repas, elles jetterent le reſte du cadavre dans la foſſe qu'elles remplirent de la terre, qu'elles en avoient ôtée. Je les laiſſai faire & je regagnai en diligence notre maiſon. En entrant je laiſſai la porte de la ruë entre-ouverte comme

je l'avois trouvée ; & après être rentré dans ma chambre, je me recouchai, & je fis semblant de dormir.

Amine rentra peu de temps après sans faire de bruit. Elle se deshabilla, & elle se recoucha de même avec la joie, comme je me l'imaginai, d'avoir si bien réussi, sans que je m'en fusse apperçu.

L'esprit rempli de l'idée d'une action aussi barbare, & aussi abominable que celle dont je venois d'être témoin, avec la répugnance que j'avois de me voir couché près de celle qui l'avoit commise, je fus long-temps à pouvoir me rendormir. Je dormis pourtant, mais d'un sommeil si léger, que la premiere voix qui se fit entendre, pour appeller à la priere publique de la pointe du jour me réveilla. Je m'habillai, & je me rendis à la Mosquée.

Après la priere je sortis hors de la Ville, & je passai la matinée à me promener dans les jardins, & à songer au parti que je prendrois, pour obliger ma femme à changer de maniere de vie. Je rejettai toutes les voies de violence qui se présenterent à mon es-

prit, & je réſolus de n'employer que celles de la douceur, pour la retirer de la malheureuſe inclination qu'elle avoit. Ces penſées me conduiſirent inſenſiblement juſques chez moi, où je rentrai juſtement à l'heure du dîné.

Dès qu'Amine me vit, elle fit ſervir, & nous nous mîmes à table. Comme je vis qu'elle perſiſtoit toujours à ne manger le ris que grain à grain : Amine, lui dis-je, avec toute la modération poſſible ; vous ſçavez combien j'eus lieu d'être ſurpris, le lendemain de nos nôces, quand je vis que vous ne mangiez que du ris en ſi petite quantité, & d'une maniere dont tout autre mari que moi eût été offenſé. Vous ſçavez auſſi que je me contentai de vous faire connoître la peine que cela me faiſoit en vous priant de manger auſſi des autres viandes qui nous ſont ſervies & que l'on a ſoin d'accommoder de differentes manieres, afin de tâcher à trouver votre goût. Depuis ce tems-là vous avez vû notre table toujours ſervie de la même maniere, en changeant pourtant quelques-uns des mets, afin de ne pas manger toujours des mê-

mes choſes. Mes remontrances néanmoins ont été inutiles, & juſqu'à ce jour vous n'avez ceſſé d'en uſer même, & de me faire la même peine. J'ai gardé le ſilence, parce que je n'ai pas voulu vous contraindre, & je ſerois fâché que ce que je vous en dis préſentement vous fît la moindre peine. Mais Amine, dites-moi je vous en conjure; les viandes que l'on nous ſert ici, ne vallent-elles pas mieux que de la chair de mort?

Je n'eus pas plutôt prononcé ces dernieres paroles, qu'Amine, qui comprit fort bien que je l'avois obſervée la nuit, entra dans une fureur qui ſurpaſſe l'imagination. Son viſage s'enflamma, les yeux lui ſortirent preſque hors de la tête, & elle écuma de rage.

Cet état affreux où je la voyois, me remplit d'épouvante. Je devins comme immobile & hors d'état de me défendre de l'horrible méchanceté qu'elle méditoit contre moi, & dont Votre Majeſté va être ſurpriſe. Dans le fort de ſon emportement, elle prit un vaſe d'eau qu'elle trouva ſous ſa main, elle y plongea ſes doigts en marmotant en-

tre ſes dents quelques paroles que je n'entendis pas, & en me jettant de cette eau au viſage, elle me dit d'un ton furieux : Malheureux reçois la punition de ta curioſité, & deviens chien.

A peine Amine, que je n'avois pas encore connuë pour Magicienne, eût-elle vomi ces paroles diaboliques, que tout à coup je me vis changé en chien. L'étonnement & la ſurpriſe où j'étois d'un changement ſi ſubit, & ſi peu attendu, m'empêcherent de ſonger d'abord à me ſauver, ce qui lui donna le temps de prendre un bâton pour me maltraiter. En effet, elle m'en appliqua de ſi grands coups, que je ne ſçai comment je ne demeurai pas mort ſur la place. Je crûs échaper à ſa rage en fuyant dans la cour. Mais elle m'y pourſuivit avec la même fureur, & de quelque ſoupleſſe que je pus me ſervir en courant de côté & d'autre pour les éviter ; je ne fus pas aſſez adroit pour m'en défendre, & il fallut en eſſuyer beaucoup d'autres. Laſſée enfin de me fraper, & de me pourſuivre, & au déſeſpoir de ne m'avoir pas aſſommé ;

comme elle avoit envie, elle imagina un nouveau moyen de le faire. Elle entre-ouvrit la porte de la ruë, afin de m'y écraſer en la paſſant pour m'enfuir. Tout chien que j'étois, je me doutai de ſon pernicieux deſſein, & comme le danger préſent donne ſouvent de l'eſprit pour ſe conſerver la vie, je pris ſi bien mon temps, en obſervant ſa contenance & ſes mouvemens, que je trompai ſa vigilance, & que je paſſai aſſez vîte pour me ſauver la vie, & éluder ſa méchanceté, & j'en fus quitte pour avoir le bout de la queuë un peu foulé.

La douleur que j'en reſſentis ne laiſſa pas de me faire crier & abboyer en courant le long de la ruë, ce qui fit ſortir ſur moi quelques chiens, dont je reçus des coups de dents. Pour éviter leurs pourſuites, je me jettai dans la boutique d'un vendeur de têtes, de langues, & de pieds de moutons cuits, où je me ſauvai.

Mon Hôte prit d'abord mon parti avec beaucoup de compaſſion, en chaſſant les chiens qui me pourſuivoient, & qui vouloient pénétrer juſques dans

ſa maiſon. Pour moi, mon premier ſoin fut de me fourer dans un coin où je me dérobai à leur vûë. Je ne trouvai pas néanmoins chez lui l'aſile & la protection que j'avois eſperez. C'étoit un de ces ſuperſtitieux à outrance, qui ſous prétexte que les chiens ſont immondes, ne trouvent pas aſſez d'eau, ni de ſavon pour laver leur habit, quand par hazard, un chien les a touchez en paſſant près d'eux. Après que les chiens qui m'avoient donné la chaſſe ſe furent retirez, il fit tout ce qu'il put à pluſieurs fois, pour me chaſſer dès le même jour; mais j'étois caché & hors de ſes atteintes. Ainſi je paſſai la nuit dans ſa boutique malgré lui, & j'avois beſoin de ce repos pour me remettre du mauvais traitement qu'Amine m'avoit fait.

Afin de ne pas ennuyer Votre Majeſté, par des circonſtances de peu de conſequence, je ne m'arrêterai pas à lui particulariſer les triſtes réflexions que je fis alors ſur ma metamorphoſe; je lui ferai remarquer ſeulement que le lendemain, mon Hôte étant ſorti avant le jour, pour faire emplette, il

revint chargé de têtes, de langues & de pieds de moutons, & qu'aprés avoir ouvert ſa boutique, & pendant qu'il étaloit ſa marchandiſe, je ſortis de mon coin, & je m'en allois, lorſque je vis pluſieurs chiens du voiſinage, attirez par l'odeur de ces viandes, aſſemblez autour de la boutique de mon Hôte, en attendant qu'il leur jettât quelque choſe, je me mêlai avec eux en poſture de ſuppliant.

Mon Hôte autant qu'il me le parut, par la conſideration que je n'avois pas mangé depuis que je m'étois ſauvé chez lui, me diſtingua, en me jettant des morceaux plus gros, & plus ſouvent qu'aux autres chiens. Quand il eût achevé ſes liberalitez, je voulus rentrer dans ſa boutique, en le regardant & en remuant la queuë, d'une maniere qui pouvoit lui marquer que je le ſuppliois de me faire encore cette faveur. Mais il fut inflexible, & il s'oppoſa à mon deſſein, le bâton à la main, & d'un air ſi impitoyable, que je fus contraint de m'éloigner.

A quelques maiſons plus loin, je m'arrêtai devant la boutique d'un

Boulanger, qui tout au contraire du vendeur de têtes de moutons, que la mélancolie dévoroit, me parut un homme gai & de bonne humeur, & qui l'étoit en effet. Il déjeûnoit alors, & quoique je ne lui euſſe donné aucune marque d'avoir beſoin de manger, il ne laiſſa pas néanmoins de me jetter un morceau de pain. Avant que de me jetter deſſus avec avidité, comme font les autres chiens, je le regardai avec un ſigne de tête, & un mouvement de queuë, pour lui témoigner ma reconnoiſſance. Il me ſçût bon gré de cette eſpece de civilité, & il ſoûrit. Je n'avois pas beſoin de manger, cependant pour lui faire plaiſir, je pris le morceau de pain, & je le mangeai aſſez lentement pour lui faire connoître que je le faiſois par honneur. Il remarqua tout cela, & voulut bien me ſouffrir près de ſa boutique. J'y demeurai aſſis & tourné du côté de la ruë, pour lui marquer que pour le préſent je ne lui demandois autre choſe que ſa protection.

Il me l'accorda, & même il me fit

des careſſes qui me donnerent l'aſſurance de m'introduire dans ſa maiſon. Je le fis d'une maniere à lui faire comprendre que ce n'étoit qu'avec ſa permiſſion. Il ne le trouva pas mauvais: au contraire, il me montra un endroit, où je pouvois me placer ſans lui être incommode, & je me mis en poſſeſſion de la place, que je conſervai tout le temps que je demeurai chez lui.

J'y fûs toûjours fort bien traité, & il ne déjeûnoit, dînoit & ſoupoit pas, que je n'euſſe ma part à ſuffiſance. De mon côté j'avois pour lui toute l'attache, & toute la fidelité qu'il pouvoit exiger de ma reconnoiſſance.

Mes yeux étoient toûjours attachez ſur lui, & il ne faiſoit pas un pas dans la maiſon, que je ne fuſſe derriere lui à le ſuivre. Je faiſois la même choſe quand le temps lui permettoit de faire quelque voyage dans la Ville pour ſes affaires. J'y étois d'autant plus exact, que je m'étois apperçu, que mon attention lui plaiſoit, & que ſouvent quand il avoit deſſein de ſortir, ſans me donner lieu de

m'en appercevoir, il m'appelloit par le nom de Rougeau, qu'il m'avoit donné.

A ce nom je m'élançois auſſi-tôt de ma place dans la ruë, je ſautois, je faiſois des gambades, & des courſes devant la porte. Je ne ceſſois toutes ces careſſes que quand il étoit ſorti, & alors je l'accompagnois fort exactement en le ſuivant ou en courant devant, & en le regardant de temps en temps pour lui marquer ma joye.

Il y avoit déja du temps que j'étois dans cette maiſon, lorſqu'un jour une femme vint acheter du pain. En le payant à mon Hôte, elle lui donna une piéce d'argent fauſſe, avec d'autres bonnes. Le Boulanger qui s'apperçut de la piéce fauſſe, la rendit à la femme en lui en demandant une autre.

La femme refuſa de la reprendre, & prétendît qu'elle étoit bonne. Mon Hôte ſoûtint le contraire, & dans la conteſtation : la piéce, dit-il à cette femme, eſt ſi viſiblement fauſſe, que je ſuis aſſuré que mon chien, qui

n'eſt qu'une bête, ne s'y tromperoit pas. Viens-ça, Rougeau, dit-il, auſſi-tôt en m'appellant. A ſa voix je ſautai légerement ſur le comptoir, & le Boulanger en jettant devant moi les piéces d'argent : Voy, ajoûta-t-il; n'y a-t-il pas là une piéce fauſſe : Je regarde toutes ces piéces, & en mettant la patte deſſus la fauſſe, je la ſéparai des autres, en regardant mon maître, comme pour la lui montrer.

Le Boulanger qui ne s'en étoit rapporté à mon jugement que par maniere d'acquit & pour ſe divertir, fût extrémement ſurpris de voir que j'avois ſi bien rencontré ſans héſiter. La femme convaincuë de la fauſſeté de ſa piéce, n'eut rien à dire, & fut obligée d'en donner une autre bonne à la place. Dès qu'elle fut partie, mon maître appella ſes voiſins, & il leur exagera fort ma capacité en leur racontant ce qui s'étoit paſſé.

Les voiſins en voulurent avoir l'experience, & de toutes les piéces fauſſes qu'ils me montrerent, mêlées avec d'autres de bon alloy, il n'y en eut pas une ſur laquelle je ne miſſe la

patte

patte, & que je ne ſéparaſſe d'avec les bonnes.

La femme de ſon côté, ne manqua pas de raconter à toutes les perſonnes de ſa connoiſſance, qu'elle rencontra dans ſon chemin, ce qui venoit de lui arriver. Le bruit de mon habileté à diſtinguer la fauſſe monnoye, ſe répandit en peu de temps, non ſeulement dans le voiſinage; mais même dans tout le quartier, & inſenſiblement dans toute la Ville.

Je ne manquois pas d'occupation toute la journée. Il falloit contenter tous ceux qui venoient acheter du pain chez mon maître, & leur faire voir ce que je ſçavois faire. C'étoit un attrait pour tout le monde, & l'on venoit des quartiers les plus éloignez de la Ville pour éprouver mon habileté. Ma réputation procura à mon maître tant de pratiques, qu'à peine pouvoit-il ſuffire à les contenter. Cela dura long-temps, & mon maître ne put s'empêcher d'avoüer à ſes voiſins, & à ſes amis, que je lui valois un tréſor.

Mon petit ſavoir-faire ne manqua

pas de lui attirer des jaloux. On dreſſa des embuches pour m'enlever, & il étoit obligé de me garder à vuë. Un jour une femme attirée par cette nouveauté, vint acheter du pain comme les autres. Ma place ordinaire étoit alors ſur le comptoir, elle y jetta ſix pieces d'argent devant moi, parmi leſquelles il y en avoit une fauſſe. Je la débroüillai d'avec les autres, & en mettant la patte ſur la piece fauſſe, je la regardai, comme pour lui demander ſi ce ne l'étoit pas-là.

Oüi, me dit cette femme, en me regardant de même, c'eſt la fauſſe, tu ne t'es pas trompé. Elle continua long-temps à me regarder, & à me conſiderer avec admiration, pendant que je la regardois de même. Elle paya le pain qu'elle étoit venu acheter, & quand elle voulut ſe retirer, elle me fit ſigne de la ſuivre à l'inſçu du Boulanger.

J'étois toujours attentif aux moyens de me délivrer d'une métamorphoſe auſſi étrange que la mienne. J'avois remarqué l'attache avec laquelle cette femme m'avoit examiné. Je m'imaginai

qu'elle avoit peut-être connu quelque choſe de mon infortune, & de l'état malheureux où j'étois réduit, & je ne me trompois pas. Je la laiſſai pourtant en aller, & je me contentois de la regarder. Après avoir fait deux ou trois pas, elle ſe retourna, & voyant que je ne faiſois que la regarder ſans branler de ma place, elle me fit encore ſigne de la ſuivre.

Alors ſans déliberer davantage, comme je vis que le Boulanger étoit occupé à nettoyer ſon Four pour une cuiſſon, & qu'il ne prenoit pas garde à moi, je ſautai à bas du comptoir, & je ſuivis cette femme, qui me parut en être fort joyeuſe.

Après avoir fait quelque chemin, elle arriva à ſa maiſon. Elle en ouvrit la porte, & quand elle fut entrée, en tenant la porte ouverte : Entre, entre, me dit-elle; tu ne te repentiras pas de m'avoir ſuivi. Quand je fus entré & qu'elle eut refermé la porte, elle me mena à ſa chambre où je vis une jeune Demoiſelle d'une grande beauté qui brodoit. C'étoit la fille de la femme charitable, qui m'avoit amené,

habile & experimentée dans l'art Magique, comme je le connus bien-tôt.

Ma fille, lui dit la mere, je vous amene le Chien fameux du Boulanger; qui ſçait ſi bien diſtinguer la fauſſe monnoie d'avec la bonne. Vous ſçavez que je vous en ai dit ma penſée dès le premier bruit qui s'en eſt répandu, en vous témoignant que ce pouvoit bien être un homme changé en chien, par quelque méchanceté. Aujourd'hui je me ſuis aviſée d'aller acheter du pain chez ce Boulanger. J'ai été témoin de la verité qu'on en a publiée, & j'ai eu l'adreſſe de me faire ſuivre par ce Chien ſi rare, qui fait la merveille de Bagdad. Qu'en dites-vous, ma fille? me ſuis-je trompée dans ma conjecture? Vous ne vous êtes pas trompée, ma mere, répondit la fille; je vais vous le faire voir.

La Demoiſelle ſe leva, elle prit un vaſe plein d'eau dans lequel elle plongea la main, & en me jettant de cette eau, elle dit: *Si tu es né Chien, demeure Chien; mais ſi tu es né homme, reprens la forme d'homme par la vertu de cette eau.* A l'inſtant l'enchante-

ment fut rompu ; je perdis la figure de chien, & je me vis homme comme auparavant.

Pénetré de la grandeur d'un ſi grand bienfait, je me jettai aux pieds de la Demoiſelle, & après lui avoir baiſé le bas de la robe : Ma chere Libératrice, lui dis-je ; je ſens ſi vivement l'excès de votre bonté, qui n'a pas d'égale envers un inconnu tel que je ſuis, que je vous ſupplie de m'apprendre vous-même ce que je puis faire, pour vous en rendre dignement ma reconnoiſſance : ou plutôt, diſpoſez de moi comme d'un Eſclave qui vous appartient à juſte titre : je ne ſuis plus à moi, je ſuis à vous. Et afin que vous connoiſſiez celui qui vous eſt acquis, je vous dirai mon hiſtoire en peu de mots.

Alors, après lui avoir dit qui j'étois, je lui fis le récit de mon mariage avec Amine ; de ma complaiſance, & de ma patience à ſupporter ſon humeur, & de ſes manieres tout extraordinaires, & de l'indignité avec laquelle elle m'avoit traité par une méchanceté inconcevable. Et je finis en remerciant la mere, du bonheur inexprimable

qu'elle venoit de me procurer.

Sidi Nouman, me dit la fille, ne parlons pas de l'obligation que vous dites que vous m'avez. La ſeule connoiſſance d'avoir fait plaiſir à un honnête homme comme vous, me tient lieu de toute reconnoiſſance. Parlons d'Amine votre femme, je l'ai connuë avant votre mariage; & comme je ſçavois qu'elle étoit Magicienne, elle n'ignoroit pas auſſi que j'avois quelque connoiſſance du même art, puiſque nous avions pris des leçons de la même Maîtreſſe. Nous nous rencontrions même ſouvent, au bain. Mais, comme nos humeurs ne s'accordoient pas, j'avois un grand ſoin d'éviter toute occaſion d'avoir aucune liaiſon avec elle, en quoi il m'a été d'autant moins difficile de réuſſir, que par la même raiſon, elle évitoit de ſon côté d'en avoir avec moi: je ne ſuis donc pas ſurpris de ſa méchanceté. Pour revenir à ce qui vous regarde, ce que je viens de faire pour vous, ne ſuffit pas: je veux achever ce que j'ai commencé. En effet, ce n'eſt pas aſſez d'avoir rompu l'enchantement, par lequel elle vous avoit

exclu ſi méchamment de la ſocieté des hommes. Il faut que vous l'en puniſſiez comme elle le mérite, en rentrant chez vous, pour y reprendre l'autorité qui vous appartient, & je veux vous en donner le moyen. Entretenez-vous avec ma mere, je vais revenir.

Ma Liberatrice entra dans un cabinet; & pendant qu'elle y reſta, j'eus le temps de témoigner encore une fois à la mere, combien je lui étois obligé, auſſi-bien qu'à ſa fille : Ma fille, me dit-elle, comme vous le voyez, n'eſt pas moins experimentée dans l'art Magique qu'Amine ; mais elle en fait un ſi bon uſage, que vous ſeriez étonné d'apprendre tout le bien qu'elle a fait, & qu'elle fait preſque chaque jour, par le moyen de la connoiſſance qu'elle en a. C'eſt pour cela que je l'ai laiſſé faire, & que je la laiſſe faire encore juſqu'à préſent. Je ne le ſouffrirois pas, ſi je m'appercevois qu'elle en abuſât en la moindre choſe.

La mere avoit commencé de me raconter quelques-unes des merveilles dont elle avoit été témoin, quand ſa fille rentra avec une petite bouteille à

la main : Sidi Nouman, me dit-elle, mes Livres que je viens de conſulter m'apprennent, qu'Amine n'eſt pas chez vous à l'heure qu'il eſt ; mais qu'elle doit y revenir inceſſamment. Ils m'apprennent auſſi que la diſſimulée fait ſemblant devant vos Domeſtiques, d'être dans une grande inquiétude de votre abſence, & elle leur a fait accroire qu'en dînant avec vous, vous vous étiez ſouvenu d'une affaire, qui vous avoit obligé de ſortir ſans differer ; qu'en ſortant vous aviez laiſſé la porte ouverte, & qu'un chien étoit entré, & étoit venu juſque dans la ſalle où elle achevoit de dîner, & qu'elle l'avoit chaſſé à grands coups de bâton.

Retournez-donc à votre maiſon ſans perdre de temps, avec la petite bouteille que voici, & que je vous mets entre les mains. Quand on vous aura ouvert, attendez dans votre chambre qu'Amine rentre, elle ne vous fera pas attendre long-temps. Dès qu'elle ſera rentrée, deſcendez dans la cour & préſentez-vous à elle face à face. Dans la ſurpriſe où elle ſera, de vous revoir

revoir contre ſon attente, elle tournera le dos pour prendre la fuite. Alors, jettez-lui de l'eau de cette bouteille, que vous tiendrez prête, & en la jettant, prononcez hardiment ces paroles : *Reçois le châtiment de ta méchanceté.* Je ne vous en dis pas davantage, vous en verrez l'effet.

Après ces paroles de ma bien-faictrice, que je n'oubliai pas, comme rien ne m'arrêtoit plus, je pris congé d'elle & de ſa mere, avec tous les témoignages de la plus parfaite reconnoiſſance, & une proteſtation ſincere que je me ſouviendrois éternellement de l'obligation que je leur avois, & je retournai chez moi.

Les choſes ſe paſſerent comme la jeune Magicienne me l'avoit prédit. Amine ne fut pas long-temps à rentrer. Comme elle s'avançoit, je me préſentai à elle, l'eau dans la main, prête à la lui jetter. Elle fit un grand cri, & comme elle ſe fût retournée pour regagner la porte, je lui jettai l'eau, en prononçant les paroles, que la jeune Magicienne m'avoit enſeignées, & auſſi-tôt elle fut changée en une Ca-

vale, & c'eſt celle que Votre Majeſté vit hier.

A l'inſtant & dans la ſurpriſe où elle étoit, je la ſaiſis au crin, & malgré ſa réſiſtance je la tirai dans mon écurie. Je lui paſſai un licou, & après l'avoir attachée, en lui reprochant ſon crime & ſa méchanceté, je la châtiai à grands coups de foüet, ſi long-temps, que la laſſitude enfin m'obligea de ceſſer; mais je me réſervai de lui faire chaque jour un pareil châtiment.

Commandeur des Croïans, ajouta Sidi Nouman, en achevant ſon hiſtoire; j'oſe eſperer que Votre Majeſté ne déſapprouvera pas ma conduite, & qu'elle trouvera qu'une femme ſi méchante & ſi pernicieuſe, eſt traitée avec plus d'indulgence qu'elle ne mérite.

Quand le Calife vit que Sidi Nouman n'avoit plus rien à dire : Ton hiſtoire eſt ſinguliere, lui dit le Sultan, & la méchanceté de ta femme n'eſt pas excuſable. Auſſi, je ne condamne pas abſolument, le châtiment que tu lui en a fait ſentir juſqu'à préſent. Mais, je veux que tu conſide-

res, combien ſon ſupplice eſt grand, d'être réduite au rang des bêtes, & je ſouhaite que tu te contentes de la laiſſer faire pénitence en cet état. Je t'ordonnerois même d'aller t'adreſſer à la jeune Magicienne, qui l'a fait métamorphoſer de la ſorte, pour faire ceſſer l'enchantement, ſi l'opiniâtreté & la dureté incorrigible des Magiciens, & des Magiciennes qui abuſent de leur art, ne m'étoient connuës, & que je ne craigniſſe de ſa part contre toi, un effet de ſa vengeance, plus cruel que le premier.

Le Calife naturellement doux, & plein de compaſſion envers ceux qui ſouffrent, même ſelon leurs mérites, après avoir déclaré ſa volonté à Sidi Nouman, s'addreſſa au troiſiéme que le grand Viſir Giafar avoit fait venir : Cogia Haſſan, lui dit-il, en paſſant hier devant ton Hôtel, il me parut ſi magnifique, que j'eus la curioſité de ſçavoir à qui il appartenoit : j'appris que tu l'avois fait bâtir, après avoir fait profeſſion d'un métier, qui te produiſoit à peine de quoi vivre. On me dit auſſi que tu ne te méconnoiſ-

ſois pas, que tu faiſois un bon uſage des richeſſes que Dieu t'a données, & que tes voiſins diſoient mille biens de toi.

Tout cela m'a fait plaiſir, ajouta le Calife; & je ſuis bien perſuadé que les voyes dont il a plû à la Providence de te gratifier de ſes dons, doivent être extraordinaires. Je ſuis curieux de les apprendre par toi-même, & c'eſt pour me donner cette ſatisfaction que je t'ai fait venir. Parle-moi donc avec ſincerité, afin que je me réjoüiſſe en prenant part à ton bonheur, avec plus de connoiſſance. Et afin que ma curioſité ne te ſoit pas ſuſpecte, & que tu ne croies pas que j'y prenne autre interêt que celui que je viens de te dire: je te déclare, que loin d'y avoir aucune prétention, je te donne ma protection pour en joüir en toute ſureté.

Sur ces aſſurances du Calife, Cogia Haſſan ſe proſterna devant ſon Trône, frappa de ſon front le tapis dont il étoit couvert, & après qu'il ſe fût relevé: Commandeur des Croïans, dit-il; tout autre que moi, qui ne ſe ſeroit pas ſenti la conſcience auſſi pure, &

auſſi nette que je me la ſens, auroit pû être troublé en recevant l'ordre de venir paroître devant le Trône de Votre Majeſté ; mais comme je n'ai jamais eu pour elle que des ſentimens de reſpect & de veneration, & que je n'ai rien commis contre l'obéiſſance que je lui dois, ni contre les Loix, qui ait pû m'attirer ſon indignation, la ſeule choſe qui m'ait fait de la peine, eſt la juſte crainte dont j'ai été ſaiſi, de n'en pouvoir ſoutenir l'éclat. Néanmoins ſur la bonté avec laquelle la renommée publie, que Votre Majeſté reçoit & écoute le moindre de ſes Sujets, je me ſuis raſſuré, & je n'ai pas douté, qu'elle ne me donnât elle-même le courage, & la confiance de lui procurer la ſatisfaction qu'elle pourroit exiger de moi.

C'eſt, Commandeur des Croyans ce que Votre Majeſté vient de me faire expérimenter, en m'accordant ſa puiſſante protection, ſans ſçavoir ſi je la mérite. J'eſpere néanmoins qu'elle demeurera dans un ſentiment, qui m'eſt ſi avantageux, quand pour ſatisfaire à ſon commandement je lui aurai fait

le récit de mes avantures.

Après ce petit compliment pour se concilier la bienveillance, & l'attention du Calife, & après avoir pendant quelques momens rappellé dans sa mémoire ce qu'il avoit à dire, Cogia Hassan reprit la parole en ces termes :

HISTOIRE

De Cogia Hassan Alhabbal.

COmmandeur des Croïans, dit-il, pour mieux faire entendre à Votre Majesté par quelles voies je suis parvenu au grand bonheur dont je joüis, je dois avant toute chose, commencer par lui parler de deux amis intimes, citoyens de cette même Ville de Bagdad, qui vivent encore, & qui peuvent rendre témoignage de la verité, auſquels j'en suis redevable, après Dieu, le premier Auteur de tout bien, & de tout bonheur.

Ces deux amis s'appellent l'un Saadi, & l'autre Saad. Saadi qui est puissamment riche, a toujours été du sentiment, qu'un homme ne peut être

heureux en ce monde, qu'autant qu'il a de biens, & de grandes richeſſes, pour vivre hors de la dépendance de qui que ce ſoit.

Saad eſt d'un autre ſentiment : il convient, qu'il faut veritablement avoir des richeſſes, autant qu'elles ſont néceſſaires à la vie ; mais il ſoutient que la vertu doit faire le bonheur des hommes ſans d'autre attache aux biens du monde, que par rapport aux beſoins qu'ils peuvent en avoir, & que pour en faire des liberalitez ſelon leur pouvoir. Saad eſt de ce nombre, & il vit très-heureux, & très-content dans l'état où il ſe trouve. Quoique Saadi, pour ainſi dire, ſoit infiniment plus riche que lui, leur amitié néanmoins eſt très-ſincere, & le plus riche ne s'eſtime pas plus que l'autre. Ils n'ont jamais eu de conteſtation, que ſur ce ſeul point : en toute autre choſe leur union a toujours été très-uniforme.

Un jour dans leur entretien, à peu près ſur la même matiere, comme je l'ai appris d'eux-mêmes, Saadi prétendoit que les pauvres n'étoient pau-

vres, que parce qu'ils étoient nez dans la pauvreté, ou que nez avec des richeſſes, ils les avoient perduës, ou par débauche, ou par quelqu'une des fatalitez imprévûës, qui ne ſont pas extraordinaires. Mon opinion, diſoit-il, eſt que ces pauvres ne le ſont, que parce qu'ils ne peuvent parvenir à amaſſer une ſomme d'argent aſſez groſſe pour ſe tirer de la miſere, en employant leur induſtrie à la faire valoir. Et mon ſentiment eſt que s'ils venoient à ce point, & qu'ils fiſſent un uſage convenable de cette ſomme, ils ne deviendroient pas ſeulement riches; mais même très-opulens avec le temps.

Saad ne convint pas de la propoſition de Saadi. Le moyen que vous propoſez, reprit-il, pour faire qu'un pauvre devienne riche, ne me paroît pas auſſi certain que vous le croyez. Ce que vous en penſez eſt fort équivoque, & je pourrois appuyer mon ſentiment contre le vôtre, de pluſieurs bonnes raiſons qui nous meneroient trop loin. Je crois au moins avec autant de probabilité, qu'un pauvre peut devenir riche par tout autre moyen,

qu'avec une ſomme d'argent. On fait ſouvent par un hazard une fortune plus grande & plus ſurprenante, qu'avec une ſomme d'argent, telle que vous le prétendez, quelque ménagement & quelque économie que l'on apporte pour la faire multiplier par un négoce bien conduit.

Saad, repartit Saadi; je vois bien que je ne gagnerois rien avec vous, en perſiſtant à ſoutenir mon opinion contre la vôtre. Je veux en faire l'experience pour vous en convaincre, en donnant par exemple, en pur don, une ſomme telle que je me l'imagine, à un de ces Artiſans, pauvres de pere en fils, qui vivent au jour la journée, & qui meurent auſſi gueux que quand ils ſont nez. Si je ne réuſſis pas, nous verrons ſi vous réuſſirez mieux de la maniere que vous l'entendez.

Quelques jours après cette conteſtation, il arriva que les deux amis en ſe promenant, paſſerent par le quartier où je travaillois de mon métier de Cordier, que j'avois appris de mon pere, & qu'il avoit appris lui-même de mon ayeul, & ce dernier de nos ancêtres.

A voir mon équipage & mon habillement, ils n'eurent pas de peine à juger de ma pauvreté.

Saad qui se souvint de l'engagement de Saadi, lui dit, si vous n'avez pas oublié à quoi vous vous êtes engagé avec moi: voila un homme, ajouta-t-il, en me désignant, qu'il y a long-temps que je vois, faisant le métier de Cordier, & toujours dans le même état de pauvreté. C'est un sujet digne de votre liberalité, & tout propre à faire l'experience dont vous parliez l'autre jour.

Je m'en souviens si bien, reprit Saadi, que je porte sur moi, de quoi faire l'experience que vous dites, & je n'attendois que l'occasion que nous nous trouvassions ensemble, & que vous en fussiez témoin. Abordons-le, & sçachons si veritablement il en a besoin.

Les deux amis vinrent à moi, & comme je vis qu'ils vouloient me parler, je cessai mon travail. Ils me donnerent l'un & l'autre le salut ordinaire du souhait de paix, & Saadi en prenant la parole, me demanda comment je m'appellois.

Je leur rendis le même ſalut, & pour répondre à la demande de Saadi; Seigneur, lui dis-je; mon nom eſt Haſſan, & à cauſe de ma profeſſion, je ſuis connu communément, ſous le nom de Haſſan Alhabbal.

Haſſan, reprit Saadi, comme il n'y a pas de métier qui ne nourriſſe ſon maître, je ne doute pas que le vôtre ne vous faſſe gagner de quoi vivre à votre aiſe, & même je m'étonne que depuis le temps que vous l'exercez, vous n'ayez pas fait quelque épargne, & que vous n'ayez acheté une bonne proviſion de chanvre, pour faire plus de travail, tant par vous-même, que par des gens à gage que vous auriez pris pour vous aider, & pour vous mettre inſenſiblement plus au large.

Seigneur, lui repartis-je, vous ceſſerez de vous étonner que je ne faſſe pas d'épargne, & que je ne prenne pas le chemin que vous dites pour devenir riche, quand vous ſçaurez qu'avec tout le travail que je puis faire depuis le matin juſqu'au ſoir, j'ai de la peine à gagner de quoi me nourrir moi & ma famille, de pain & de

quelques légumes. J'ai une femme & cinq enfans, dont pas un n'eſt en âge de m'aider en la moindre choſe : il faut les entretenir & les habiller, & dans un ménage ſi petit qu'il ſoit il y a toujours mille choſes néceſſaires, dont on ne peut ſe paſſer. Quoique le chanvre ne ſoit pas cher ; il faut néanmoins de l'argent pour en acheter, & c'eſt le premier que je mets à part de la vente de mes ouvrages. Sans cela, il ne me ſeroit pas poſſible de fournir à la dépenſe de ma maiſon.

Jugez, Seigneur, ajoûta-t-il, s'il eſt poſſible que je faſſe des épargnes pour me mettre plus au large moi, & ma famille. Il nous ſuffit que nous ſoyons contens du peu que Dieu nous donne, & qu'il nous ôte la connoiſſance, & le deſir de ce qui nous manque. Mais nous ne trouvons pas que rien nous manque, quand nous avons pour vivre, ce que nous avons accoûtumé d'avoir, & que nous ne ſommes pas dans la néceſſité d'en demander à perſonne.

Quand j'eus fait tout ce détail à Saadi : Haſſan, me dit-il ; je ne ſuis

plus dans l'étonnement où j'étois, & je comprens toutes les raisons qui vous obligent à vous contenter de l'état où vous vous trouvez. Mais, si je vous faisois présent d'une bourse de deux cens pieces d'or, n'en feriez-vous pas un bon usage, & ne croyez-vous pas qu'avec cette somme, vous deviendriez bien-tôt, au moins aussi riche, que les principaux de votre profession?

Seigneur, repris-je; vous me paroissez un si honnête homme que je suis persuadé que vous ne voudriez pas vous divertir de moi, & que l'offre que vous me faites est serieuse. J'ose donc vous dire, sans trop présumer de moi, qu'une somme beaucoup moindre me suffiroit, non seulement pour devenir aussi riche que les principaux de ma profession; mais même pour le devenir en peu de temps plus moi seul, qu'ils ne le sont tous ensemble dans cette ville de Bagdad, aussi grande, & aussi peuplée qu'elle est.

Le génereux Saadi me fit voir sur le champ, qu'il m'avoit parlé sérieu-

ſement. Il tira la bourſe de ſon ſein, & en me la mettant entre les mains: Prenez, dit-il; voilà la bourſe, vous y trouverez les deux cens pieces d'or bien comptées. Je prie Dieu qu'il y donne ſa benediction, & qu'il vous faſſe la grace d'en faire le bon uſage que je ſouhaite, & croyez que mon ami Saad que voici, & moi, nous aurons un trés-grand plaiſir, quand nous apprendrons qu'elles vous auront ſervi à vous rendre plus heureux que vous ne l'êtes.

Commandeur des Croyans, quand j'eus reçu la bourſe, & que d'abord je l'eus miſe dans mon ſein, je fus dans un tranſport de joye, ſi grand, & je fus ſi fort pénetré de reconnoiſſance, que la parole me manqua, & qu'il ne me fut pas poſſible d'en donner autre marque à mon bienfaicteur, que d'avancer la main pour lui prendre le bord de ſa robe, & la baiſer. Mais il la retira en s'éloignant, & ils continuerent leur chemin, lui & ſon ami.

En reprenant mon ouvrage, après leur éloignement, la premiere penſée

qui me vint, fut d'aviſer où je mettrois la bourſe pour être en ſûreté. Je n'avois dans ma petite & pauvre maiſon, ni coffre, ni armoire qui fermât, ni aucun lieu où je puſſe m'aſſurer qu'elle ne ſeroit pas découverte ſi je l'y cachois.

Dans cette perplexité, comme j'avois coûtume avec les pauvres gens de ma ſorte, de cacher le peu de monnoye que j'avois dans les plis de mon turban, je quittai mon ouvrage, & je rentrai chez moi, ſous prétexte de le raccommoder. Je pris ſi bien mes précautions, que ſans que ma femme & mes enfans s'en apperçuſſent, je tirai dix pieces d'or de la bourſe, que je mis à part pour les dépenſes les plus preſſées, & j'enveloppai le reſte dans les plis de la toile qui entouroit mon bonnet.

La principale dépenſe que je fis dès le même jour, fut d'acheter une bonne proviſion de chanvre. Enſuite, comme il y avoit long-temps qu'on n'avoit vû de viande dans ma famille, j'allai à la boucherie, & j'en achetai pour le ſoupé.

En m'en revenant je tenois ma viande à la main, lorſqu'un Milan affamé, ſans que je puſſe me défendre, fondit deſſus & me l'eût arrachée de la main, ſi je n'euſſe tenu ferme contre lui. Mais, hélas, j'aurois bien mieux fait de la lui lâcher, pour ne pas perdre ma bourſe. Plus il trouvoit en moi de réſiſtance, plus il s'opiniâtroit à la vouloir avoir. Il me traînoit de côté & d'autre, pendant qu'il ſe ſoûtenoit en l'air ſans quitter priſe, mais il arriva malheureuſement, que dans les efforts que je faiſois, mon turban tomba par terre.

Auſſi-tôt le Milan lâcha priſe, & ſe jetta ſur mon turban, avant que j'euſſe eu le temps de le ramaſſer, & l'enleva. Je pouſſai des cris ſi perçans, que les hommes, femmes, & enfans du voiſinage, en furent effrayez, & joignirent leurs cris aux miens, pour tâcher de faire quitter priſe au Milan.

On réuſſit ſouvent par ce moyen à forcer ces ſortes d'oiſeaux voraces à lâcher ce qu'ils ont enlevé. Mais les

cris

cris n'épouvanterent pas le Milan, il emporta mon turban si loin, que nous le perdîmes tous de vûë, avant qu'il l'eût lâché. Ainsi, il eut été inutile de me donner la peine & la fatigue, de courir après, pour le recouvrer.

Je retournai chez moi fort triste de la perte que je venois de faire de mon turban & de mon argent. Il fallut cependant en racheter un autre, ce qui fit une nouvelle diminution aux dix pieces d'or, que j'avois tirées de la bourse. J'en avois déja dépensé pour l'achat du chanvre, & ce qui me restoit, ne suffisoit pas pour me donner lieu de remplir les belles esperances que j'avois conçuës.

Ce qui me fit le plus de peine, fut le peu de satisfaction que mon bienfaicteur auroit, d'avoir si mal placé sa liberalité, quand il apprendroit le malheur qui m'étoit arrivé, qu'il regarderoit peut-être comme incroyable, & par conséquent comme une vaine excuse.

Tant que dura le peu des dix pieces d'or, qui me restoit nous nous en ressentîmes, ma petite famille & moi;

mais je retombai bien-tôt dans le même état & dans la même impuiſſance de me tirer hors de miſere qu'auparavant. Je n'en murmurai pourtant pas. Dieu, diſois-je, a voulu m'éprouver en me donnant du bien, dans le temps que je m'y attendois le moins. Il me l'a ôté preſque dans le même temps, parce qu'il lui a plû ainſi, & qu'il étoit à lui. Qu'il en ſoit loüé, comme je l'avois loüé juſqu'alors des bienfaits dont il m'avoit favoriſé, tels qu'il lui avoit plû auſſi : je me ſoumets à ſa volonté.

J'étois dans ces ſentimens pendant que ma femme, à qui je n'avois pû m'empêcher de faire part de la perte que j'avois faite, & par quel endroit elle m'étoit venuë, étoit inconſolable. Il m'étoit échappé auſſi dans le trouble où j'étois, de dire à mes voiſins, qu'en perdant mon turban, je perdois une bourſe de cent quatre-vingt-dix pieces d'or. Mais comme ma pauvreté leur étoit connuë, & qu'ils ne pouvoient pas comprendre que j'euſſe gagné une ſi groſſe ſomme par mon travail, ils ne firent qu'en rire, & les enfans plus qu'eux.

Il y avoit environ ſix mois que le Milan m'avoit cauſé le malheur que je viens de raconter à Votre Majeſté, lorſque les deux amis paſſerent peu loin du quartier, où je demeurois. Le voiſinage fit que Saad ſe ſouvint de moi. Il dit à Saadi : nous ne ſommes pas loin de la ruë, où demeure Haſſan Alhabbal : paſſons-y, & voyons ſi les deux cens piéces d'or, que vous lui avez données, ont contribué quelque choſe à le mettre en chemin de faire au moins une fortune meilleure que celle dans laquelle nous l'avons vû.

Je le veux bien, reprit Saadi ; il y a quelques jours, ajouta-t-il, que je penſois à lui, en me faiſant un grand plaiſir de la ſatisfaction que j'aurois en vous rendant témoin de la preuve de ma propoſition. Vous allez voir un grand changement en lui, & je m'attens que nous aurons de la peine à le reconnoître.

Les deux amis s'étoient déja détournez, & ils entroient dans la ruë, en même temps que Saadi parloit encore. Saad qui m'apperçut de loin le premier, dit à ſon ami ; il me ſemble que

vous preniez gain de cauſe trop tôt. Je vois Haſſan Alhabbal, mais il ne me paroît aucun changement en ſa perſonne. Il eſt auſſi mal habillé qu'il l'étoit, quand nous lui avons parlé enſemble. La difference que j'y vois, c'eſt que ſon turban eſt un peu moins mal propre ; voyez vous-même ſi je me trompe.

En approchant, Saadi qui m'avoit apperçu auſſi, vit bien que Saad avoit raiſon, & il ne ſçavoit ſur quoi fonder le peu de changement qu'il voyoit en ma perſonne. Il en fut même ſi fort étonné, que ce ne fut pas lui qui me parla quand ils m'eurent abordé. Saad, après m'avoir donné le ſalut ordinaire : Eh bien Haſſan, me dit-il ; nous ne vous demandons pas comment vont vos petites affaires depuis que nous ne vous avons vû. Elles ont pris ſans doute un meilleur train ; les deux cens pieces d'or doivent y avoir contribué.

Seigneurs, repris-je, en m'adreſſant à tous les deux : J'ai une grande mortification d'avoir à vous apprendre, que vos ſouhaits, vos vœux, & vos

eſperances, auſſi-bien que les miennes, n'ont pas eu le ſuccès, que vous aviez lieu d'attendre, & que je m'étois promis à moi-même. Vous aurez de la peine à ajouter foi à l'avanture extraordinaire qui m'eſt arrivée. Je vous aſſure néanmoins en homme d'honneur, & vous devez me croire, que rien n'eſt plus veritable, que ce que vous allez entendre. Alors, je leur racontai mon avanture avec les mêmes circonſtances que je viens d'avoir l'honneur de l'expoſer à Votre Majeſté.

Saadi rejetta mon diſcours bien loin: Haſſan, dit-il, vous vous moquez de moi, & vous voulez me tromper, ce que vous me dites, eſt une choſe incroyable. Les Milans n'en veulent pas aux turbans, ils ne cherchent que dequoi contenter leur avidité. Vous avez fait comme tous les gens de votre ſorte ont coutume de faire. S'ils font un gain extraordinaire, ou que quelque bonne fortune qu'ils n'attendoient pas, leur arrive, ils abandonnent leur travail, ils ſe divertiſſent, ils ſe regalent, ils font bonne chere tant que l'argent

dure, & dès qu'ils ont tout mangé, ils ſe retrouvent dans la même néceſſité, & dans les mêmes beſoins qu'auparavant. Vous ne croupiſſez dans votre miſere, que parce que vous le méritez, & que vous vous rendez vous-même indigne du bien que l'on vous fait.

Seigneur, repris-je; je ſouffre tous ces reproches, & je ſuis prêt d'en ſouffrir encore d'autres bien plus atroces que vous pourriez me faire; mais je les ſouffre avec d'autant plus de patience, que je ne crois pas en avoir merité aucun. La choſe eſt ſi publique dans le quartier, qu'il n'y a perſonne, qui ne vous en rende témoignage. Informez-vous-en vous-même, vous trouverez que je ne vous en impoſe pas. J'avouë que je n'avois pas entendu dire, que des Milans euſſent enlevé des turbans. Mais la choſe m'eſt arrivée, comme une infinité d'autres qui ne ſont jamais arrivées, & qui cependant arrivent tous les jours.

Saad prit mon parti, & il raconta à Saadi tant d'autres hiſtoires de Milans, non moins ſurprenantes, dont

quelques-unes ne lui étoient pas inconnuës, qu'à la fin il tira ſa bourſe de ſon ſein. Il m'en compta deux cens pieces d'or dans la main, que je mis à meſure dans mon ſein, faute de bourſe.

Quand Saadi eut achevé de me compter cette ſomme : Haſſan, me dit-il ; je veux bien vous faire encore préſent de ces deux cens pieces d'or. Mais prenez garde de les mettre dans un lieu ſi ſûr, qu'il ne vous arrive pas de les perdre auſſi malheureuſement que vous avez perdu les autres, & de faire enſorte qu'elles vous procurent l'avantage, que les premieres devroient vous avoir procuré. Je lui témoignai que l'obligation que je lui avois de cette ſeconde grace, étoit d'autant plus grande, que je ne la méritois pas aprés ce qui m'étoit arrivé, & que je n'oublierois rien pour profiter de ſon bon conſeil. Je voulois pourſuivre ; mais il ne m'en donna pas le temps. Il me quitta, & il continua ſa promenade avec ſon ami.

Je ne repris pas mon travail après leur départ : je rentrai chez moi, où ma femme, ni mes enfans ne ſe trou-

voient pas alors. Je mis à part dix piéces d'or des deux cens, & j'enveloppai les quatre-vingt-dix autres dans un linge, que je noüai. Il s'agiſſoit de cacher le linge dans un lieu de ſûreté. Après y avoir bien ſongé, je m'aviſai de le mettre au fond d'un grand vaſe de terre, plein de ſon, qui étoit dans un coin, où je m'imaginai bien que ma femme ni mes enfans n'iroient pas le chercher. Ma femme revint peu de temps après, & comme il ne me reſtoit que très-peu de chanvre, ſans lui parler des deux amis, je lui dis que j'allois en acheter.

Fin du cinquiéme Tome.